Digitized by Google

7.5.94

DE LA POLITIQUE

ET

DU COMMERCE

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

Digitized by Google

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR.

Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions, du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité. Traduit par AL. THUROT. 1 vol. in-8°. Prix ..... 8 fr.

SECONDE ÉDITION.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

DE

LA POLITIQUE

ET

DU COMMERCE

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ;

PAR A.-H.-L. HEEREN,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGUE, MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), ETC., ETC.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

SUR LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE EDITION,

Enrichie de Cartes, de Plans et de Notes inédites de l'Auteur,

PAR W. SUCKAU.

Tome troisième.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, N° 24.

1831.

Digitized by Google

ASIE.

TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

Pages

AVANT-PROPOS..... IX

PREMIÈRE SECTION.

Aperçu critique de nos connaissances sur les antiquités de l'Inde..... 1

DEUXIÈME SECTION.

Fragments sur l'histoire, la constitution et le commerce de l'Inde ancienne..... 289

APPENDICES.

I. Sur les sources de la géographie de Ptolémée pour constater si elles sont d'origine grecque ou tyrienne. 457

II. Sur les routes commerçantes de l'ancienne Asie... 474

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Ce n'est que depuis une quinzaine d'années que la littérature sanscrite jouit de quelque faveur en Europe. Cette source m'a fourni presque tous les renseignements que je vais présenter à mes lecteurs. Lors de la première édition de ces essais, le blocus continental me priva de plusieurs ouvrages que j'ai pu consulter depuis cette époque. Je crois donc devoir donner un court aperçu littéraire des livres que la bibliothèque de Göttingue offrait à mes études.

The Ramayuna of Valmiki, *in the original sanscrit, with prose translation and explanatory notes by* Will. Carey *and* Joshua Marshman, vol. I, *containing the first book, Serampoor,* 1806; in-4°, 656 pages; vol III, *containing the latter part of the second book; Serampoor,* 1810, 493 pages.

Des sept livres que contient cette épopée, les deux premiers ont seuls paru en trois volumes, soit en original, soit en traduction.

Mais par malheur un naufrage a privé l'Europe du second volume. Il ne se trouve pas dans la librairie, et il serait impossible de se le procurer même en Angleterre. C'est à mon grand déplaisir que je me suis vu réduit aux tomes I et III; car il est certain qu'avec le Mahabharat le Ramayan est pour l'investigateur de la haute antiquité de l'Inde la source la plus pure et la plus féconde. Dans ma première édition ce n'est que par un heureux hasard que j'ai pu m'en procurer le Ier volume.

NALUS, *carmen sanscritum e Mahabharato, edidit, latine vertit, et adnotationibus illustravit* FRANCISCUS BOPP. *Londini*, 1819; in-8°, 216 pages.

BHAGAVAD GITA, *id est :* Θεσπέσιον μέλος, *sive almi Crishnæ et Arjunae colloquium, de rebus divinis, Bharateæ episodium. Poëtam recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit.* AUG. GUIL. A SCHLEGEL; *Bonnae*, 1823, in-4°.

THE MEGADUTA OR CLOUD MESSENGER, *a poëm in the sanscrit language by* CALIDASA; *translated into english verses with notes and illustrations by* HORACE HAYMON WILSON. Calcutta, 1813, in-4°, 120 pages.

GITA GOVINDA *by* JAYADEVA *in Works of* JONES, vol. I.

SACONTALA, *or the fatal ring by* CALIDASA, *in Works of* JONES, vol. VI.

HITOPADESA *of Vishnusarman, in Works of* JONES, vol. VI.

INSTITUTS OF HINDU LAWS; *or the ordinances of Menu; verbally translated of the original sanscrit; with a preface by sir* WILL. JONES; Calcutta, 1796, in-8°.

A DIGEST OF HINDU LAW, *on contracts and successions, with a commentary by Jagannatha Tercapanchanana; translated from the original sanscrit by* H. T. COLEBROOKE *in three volumes. London*, 1801, in-8°.

UPNEKHAT, *studio* ANQUETIL DUPERRON, Paris, 1801; XI vol. in-4°.

BAGHAVADAM ou Doctrine divine, ouvrage indien canonique, par OBSONVILLE; Paris, 1788, in-8°.

A grammar of the sanscrit language by CHARLES WILKINS; *London*, 1808, in-4°.

COSHA, *or dictionary of the sanscrit language by Amera Sinha with an english interpretation by* COLEBROOKE; *Serampoor*, 1808, in-4°.

AMARA-SINGHA, *sectio prima de cœlo a*

P. PAULLINO *a S.-Bartholomæi; Romæ*, 1798.

EJUSD. VYACARANA *seu samscridaneæ linguæ institutio; Romæ*, 1804.

EJUSD. *Systema brahmanicum; Romæ*, 1802.

EJUSD. *Grammatica samscredanica; Romæ*, 1790.

CHRESTOMATHIA SANSCRITA, *quam ex codicibus manuscriptis edidit* OTHMARUS FRANK; Monachii, 1820, vol. I, II.

ASIATIC RESEARCHES, *or transactions of the society instituted in Bengal*, vol. I-XIV. Le dernier volume ne m'est connu que par extraits.

ANNALS OF ORIENTAL LITTERATURE, part. I, II, III; *London*, 1821.

Indische Bibliothek von A. W. VON SCHLEGEL (bibliothèque indienne), cahiers 1-4.

Quant aux traités particuliers sur l'Inde, aux voyages, aux ouvrages enrichis de gravures qui représentent les monuments de ce pays, ils se trouvent cités dans le cours de ces recherches.

De tous les écrits qui ont traité de la littérature sanscrite, il n'en est pas un seul que je n'aie mentionné. Si j'ai cité le Père

Paulin, c'est moins pour avoir emprunté à cet auteur que pour compléter la liste des écrivains que j'ai consultés.

La grammaire de Carey et le dictionnaire de Wilkins, malgré leur mérite reconnu, m'ont peu servi pour le but que je me propose. Ce n'est qu'avec une grande réserve que j'ai fait usage des versions. Laissant de côté les imitations, semblables à celles de Jones, et même les traductions poétiques, je n'ai adopté que celles dont la fidélité était bien reconnue par les savants. Si néanmoins on m'objectait que pour écrire sur la littérature sanscrite il faudrait connaître le sanscrit, je dirais pour ma défense que mes recherches n'ont pas trait à la langue, mais au fonds des choses, comme on pourra s'en convaincre par la lecture de cet ouvrage.

Je me proposai de donner un aperçu critique des sources où j'ai puisé ce que je sais sur les antiquités, les monuments et les écrivains de l'Inde. Avec les notions préliminaires comprises dans le premier chapitre et la connaissance de la langue sanscrite, on pourra s'occuper avec fruit de sa littérature et de l'étude des antiquités de

cette presqu'île. Une pareille introduction est non-seulement utile, mais encore indispensable.

Lorsque je publiai, il y a dix ans (1) pour la première fois, mes recherches sur les Indiens, on n'avait absolument rien écrit sur ce sujet; et le succès que ce traité publié alors à part obtint dans le public, me fait penser avec quelque raison que je n'ai pas travaillé en vain, et que j'ai contribué d'une manière efficace à introduire en Allemagne le goût de la littérature sanscrite.

Je n'écris point une histoire générale des antiquités de l'Inde, ni un traité sur la mythologie, la philosophie ou la religion de ce pays. Je n'ai nullement le projet de comparer les doctrines religieuses des Indiens avec celles des autres peuples, ni de démontrer comment elles ont passé d'une nation à une autre. Je n'ose point entrer dans une voie aussi hasardeuse et qui n'est plus celle de l'historien. Je me contente de conduire mes lecteurs, si je puis parler ainsi, dans les propylées des antiquités de l'Inde. Mais il est

(1) Le Traité sur les Indiens parut pour la première fois en 1814. (*Note du traducteur.*)

certainement nécessaire de commencer par bien visiter ces propylées, avant de pénétrer dans le sanctuaire qui cache tant de secrets.

L'étude des antiquités de l'Inde dans les auteurs de ce pays a déja étendu et étendra beaucoup encore les connaissances littéraires de notre siècle. Ce n'est pas seulement le mérite esthétique de la littérature sanscrite, mais aussi son mérite historique qui doivent nous les faire estimer. Il ne faut cependant pas s'attendre à trouver une histoire suivie et critique de l'Inde par ordre chronologique. Nous avons trop peu de matériaux dans les mains pour procéder avec cette méthode rigoureuse, et ce besoin se fera sans doute sentir encore bien long-temps. Mais ces ouvrages, en nous transportant dans des temps reculés, parmi un peuple éloigné qui était parvenu à un haut degré de civilisation, nous ouvrent un nouveau monde d'autant plus attachant que son caractère diffère essentiellement du nôtre. Que nous importe après tout une suite de tables chronologiques, qui ne donnent qu'une nomenclature aride de princes et de dates? Ne les sacrifierions-nous pas avec plaisir pour le Ramayan et le Mahabharat, ou bien pour

l'Iliade ou l'Odyssée? Nos connaissances actuelles sur la littérature sanscrite sont presque dans l'état où était la littérature grecque en Italie vers la fin du XVe siècle. Tout le monde sait les bienfaits immenses que l'étude de cette dernière langue répandit sur l'Occident. Et s'il ne nous est pas permis de prédire les mêmes résultats à la littérature sanscrite, nous pouvons cependant espérer qu'elle se développera et fructifiera aussi parmi nous.

[Le petit nombre de nos ajoutés se rapportent à des points de détails ou à des vues de l'auteur sujets à la controverse. Il eût été facile de les multiplier, si l'on n'avait craint de grossir le volume, et de déranger le lecteur en le plaçant sous un autre point de vue. En outre, l'excellent ouvrage de M. de *Bohlen*, qui embrasse tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui sur l'Inde, et qui ne tardera pas à être traduit, rendait superflus de plus amples détails. On avait d'abord l'idée de donner la véritable orthographe de tous les noms propres; mais on y a renoncé dans la crainte de masquer par là les sources d'où ils sont tirés.]

Digitized by Google

DE

LA POLITIQUE

ET

DU COMMERCE

DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

PREMIÈRE SECTION.

APERÇU CRITIQUE DE NOS CONNAISSANCES SUR LES ANTIQUITÉS DE L'INDE.

« L'Inde, plus que tout autre pays, réclame un « lecteur équitable et sans préventions; car c'est « une contrée fort éloignée de nous; peu de « voyageurs en ont fait le théâtre de leurs explo- « rations; ceux qui l'ont visitée n'en ont connu « qu'une partie; et les relations de la plupart « d'entre eux ne sont fondées souvent que sur « des ouï-dire. (1). »

(1) Strabon, liv. XV, au commencement.

Les mythologues et les antiquaires qui ont eu à parler de l'Orient, ont presque toujours été obligés de se reporter vers l'Inde; mais cette contrée n'a jamais fixé l'attention des Européens autant que de nos jours. Tombée au pouvoir des Anglais, elle a piqué leur curiosité, non-seulement par ses produits, mais aussi par ses arts et sa littérature.

Les érudits de la Grande-Bretagne se sont flattés d'y trouver la source à laquelle les diverses nations de l'Asie, ainsi que les peuples de l'Occident, ont puisé leurs religions et leurs connaissances : et ils se sont empressés d'initier l'Europe à leurs découvertes, en faisant paraître des traités sur les principaux sujets de la religion et de la civilisation de l'Inde, ou en traduisant les ouvrages littéraires de ce pays (1). Ces publications ont fait naître des recherches en Allema-

(1) On ne saurait contester à sir William Jones, premier président de la Société asiatique, créée en janvier 1784, à Calcutta, l'honneur d'avoir été le promoteur de ces études, et, par les progrès qu'il leur a fait faire, de les avoir rendues dignes des suffrages de l'Europe civilisée. Quel autre que lui pouvait apporter dans ces recherches une érudition si universelle, une si profonde connaissance des langues, des vues historiques si étendues, un esprit si poétique et si riche, et une si grande passion pour tout ce qui concerne l'Orient? On lui pardonne volontiers, quand son enthou-

gne; le nombre des antiquaires s'est accru parmi nous, et la langue sacrée des Indiens, leur littérature et leur poésie sont devenues l'objet de nos plus chères études. On voit aujourd'hui les productions littéraires de ce peuple reproduites dans sa langue et ses caractères originaux, en Allemagne aussi bien que sur les rives du Gange et de la Tamise.

Si l'on pouvait saisir et caractériser l'influence que cette nation, la plus éclairée de l'Orient, a exercée sur le reste du monde, qui doute qu'on ne remplît par ce moyen une des plus grandes lacunes qui soient encore dans l'histoire du genre humain? Mais les Indiens, toujours occupés d'eux-mêmes, et ne pensant aux autres peuples, que lorsque ceux-ci venaient les combattre et les assujettir, n'ont conservé nulle notion sur ce sujet.

---

siasme lui fait oublier la saine critique, parce qu'il ne craint pas de la provoquer chez les autres savants. C'est lui qui a fait reconnaître la nécessité d'étudier les antiquités indiennes dans l'Inde même.

J'avertis ici le lecteur que des écrits de la Société asiatique, dont on n'a imprimé encore que treize volumes, les douze premiers seulement (t. 1—4, in-4°; t. 5—12 de l'édition in-8°) étaient à ma disposition. Les mémoires de William Jones se trouvent aussi dans ses *Works*, vol. I—VI, éd. in-4°.

Les conjectures qu'on pourrait établir par la comparaison de leurs connaissances et de leurs institutions avec celles d'autres nations, quelque vraisemblables qu'elles parussent, ne présenteront jamais une certitude historique; on aura toujours à résoudre, en débutant, les questions suivantes : Que savons-nous de l'ancienne civilisation du peuple indien, de sa religion, de sa poésie et de ses arts, de ses institutions politiques, de son commerce et de son influence sur d'autres nations? A quelles sources avons-nous puisé ces connaissances, et jusqu'à quel point sont-elles dignes de foi ?

Ce n'est qu'alors que l'on pourra juger s'il est possible de composer un tableau historique de ce peuple, en le prenant dès le temps même où libre encore du joug des étrangers, il pouvait se développer naturellement et sans obstacles.

Mais cette recherche est difficile par plusieurs raisons. D'un côté, la quantité des matériaux augmente la difficulté ; et de l'autre on trouve, dans cette abondance de matériaux, les plus grandes lacunes. A ces difficultés s'en joignent encore de plus grandes qu'on ne peut surmonter que par une étude particulière de l'Orient, et par une connaissance parfaite de l'esprit et de la manière de penser des Indiens.

Il faut convenir que nous avons dans ces recherches un avantage qui nous a manqué dans celles que nous avons consacrées aux autres nations de l'antiquité; c'est que le peuple indien existe encore. En se séparant, par ses coutumes et sa religion, de tous les autres peuples; en s'abstenant même de faire des prosélytes, il sauva son existence nationale. Les étrangers qui se fixèrent parmi les Indiens, les peuples mêmes qui leur imposèrent leur joug, restèrent aussi isolés parmi eux qu'au milieu de leur pays natal. Cette séparation rendit les rapports avec l'Inde plus difficiles, et augmenta la difficulté que l'on éprouvait à se familiariser avec ses connaissances. L'étranger qui savait gagner la confiance des habitants, et pour lequel ils se relâchaient quelquefois de leur sévérité, était trop souvent préoccupé d'une opinion qu'il avait embrassée d'avance, ou n'avait pas l'instruction nécessaire pour profiter de leurs leçons; et, de plus, il arrivait assez fréquemment que les doctes de l'Inde, voulant flatter les étrangers, leur donnaient des renseignements ou incomplets ou mensongers (1).

---

(1) WILFORD (*Asiatic Researches*, t. VIII, p. 250) en est convenu avec une noble franchise à l'égard de son

La nation indoue reporte, pour ainsi dire, dans le passé son existence intellectuelle. L'âge actuel est pour elle le temps d'une profonde dépravation; et, selon ses pressentiments, il viendra une ère encore plus corrompue, jusqu'à ce que le rétablissement d'un bonheur passé amène un nouvel ordre de choses. Mais cet âge actuel des Indous n'est autre chose que ce que l'habitant de l'Occident appellerait l'âge historique. Le brame ne le considère qu'avec dédain et même avec mépris; son esprit trouve une plus abondante nourriture dans les temps reculés, où le grand Vischnou, sous le nom de Rama, fit la guerre aux démons, et, sous la forme du héros Krischna, devint le fondateur d'un meilleur état de choses. Qu'est-ce qui pourrait l'engager à s'arrêter à nos temps de misère? qu'est-ce qui pourrait lui faire apprécier ces études auxquelles nous devons notre histoire critique? On en chercherait vainement une du même genre chez les Indiens. Ainsi le grand problème à résoudre pour l'historien qui veut peindre ce peuple, consiste à se faire Indou

---

traité sur l'Égypte et le Nil (*As. Res.*, t. III). Son précepteur indien avait falsifié les noms de pays dans les manuscrits où M. Wilford recueillait des renseignements. (Colebrooke, *Asiatic Journal*, tom. XXI, p. 364.)

avec les Indous, sans cesser d'être Européen. Pour nous, qui dans cette entreprise nous méfions de nos propres forces, nous prions le lecteur d'avoir égard à la difficulté du sujet. Celui-là même qui aurait visité les rives du Djoumna et du Gange, et assisté aux leçons des docteurs de Bénarès, serait embarrassé peut-être à le traiter : combien, à plus forte raison, celui qui, sédentaire sous le ciel de la Germanie, n'a jamais contemplé la magnificence de la nature indienne ; qui, de cette riche littérature de l'Orient, ne connaît que des parties incomplètes ; qui même, dans l'étude de ces fragments, a dû se contenter de traductions plus ou moins altérées !

Nous sommes parvenus cependant, grace aux travaux des savants anglais, à nous placer à un point de vue d'où il est possible d'embrasser tout le domaine des antiquités et de la littérature indiennes, quoique différentes parties de ce pays soient encore enveloppées de ténèbres. Mais il nous faut d'abord déterminer l'ensemble que nous pouvons saisir, et spécifier les objets qui s'offrent clairement à nos yeux, ou qui restent cachés dans l'ombre. Il y a toujours un grand avantage à déterminer ce qu'on sait et ce qu'on ignore. Si les ténèbres qui nous en-

vironnent encore viennent un jour à se dissiper, qu'un autre écrivain développe alors d'une main plus sûre et plus habile le tableau dont nous ne présentons ici que le cadre imparfait, mais qui sera peut-être accueilli avec indulgence, et même, à ce que nous espérons, apprécié de l'auteur qui traitera ces sujets après nous.

L'objet de nos recherches étant ainsi déterminé, il est clair qu'il ne peut être question ici d'établir un système sur la religion et la philosophie indiennes; ni d'avancer des hypothèses sur quelques points problématiques, comme par exemple sur les premiers rapports de l'Inde avec l'Égypte, et sur la propagation de la civilisation indienne dans l'Occident, etc. Nous ne nous proposons guère plus de réfuter les savants qui se sont occupés de ces sortes de questions. Nous ne voulons que trouver des points de départ pour examiner et apprécier leurs travaux.

Les anciens, comme les modernes, s'accordent à regarder les Indiens comme un des peuples qui a connu le premier la civilisation. L'historien philosophe est certainement en droit de demander quelles sont les preuves qui attestent la haute antiquité des Indiens. Suffit-il, pour la confirmer, que ce peuple même l'assure? Ne

sommes-nous pas d'autant plus fondés à douter de leur bonne foi, qu'ils semblent exagérer l'ancienneté de leur origine, et que leur chronologie est reconnue pour être un peu suspecte? La solution exacte de ces graves questions ne peut ressortir que de la suite de cet examen. Pour le moment, il faut d'abord s'entendre sur l'acception vague des mots si souvent employés de haute antiquité. Tout en accordant aux Indiens une origine fort ancienne, il ne faudra point s'appuyer sur leurs périodes chronologiques de plusieurs millions d'années; il ne faudra pas même remonter, avec quelques savants anglais, jusqu'au déluge de Noé, époque où a dû commencer, selon leurs calculs, la quatrième ère, l'âge de la dépravation. Nous comprenons dans l'espace de temps, désigné par l'expression de haute antiquité, tout événement antérieur de dix siècles à notre ère. Les temps historiques ne s'étendent pas au-delà chez les autres peuples, à l'exception des Hébreux. Tout ce qui remonte plus haut porte le cachet des traditions fabuleuses, et emprunte le langage des hiéroglyphes; et, quoiqu'il ne soit pas possible d'établir ici une ligne de démarcation bien certaine, cependant celle que nous venons de tracer pourra généralement nous suf-

fire. Il est vrai que ce n'est point une question dénuée d'intérêt, de savoir si la civilisation indienne doit être reportée à mille ou deux mille ans au-delà de l'ère vulgaire; mais il n'est pas moins vrai que, lorsque l'histoire cesse de présenter la suite immédiate et la connexion des événements, le genre d'intérêt propre aux données chronologiques doit nécessairement diminuer; et ceux qui lisent avec réflexion conviendront avec nous qu'il vaut mieux avouer l'ignorance où l'on est sur telle ou telle chose, que de donner des conjectures pour des certitudes. Il faut cependant qu'il soit permis à l'écrivain de présenter, comme approchant de ces dernières, de simples vraisemblances et même des présomptions.

Les notions que nous avons sur l'antiquité de l'Inde découlent presque toutes, soit des récits des Grecs, soit des relations des Indiens eux-mêmes. La première de ces sources a déja été examinée et analysée en grande partie dans nos recherches sur l'Inde Persique, où j'ai eu recours à des écrivains trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en offrir ici un examen critique. Je ne reproduirai de ce travail que le résultat général, qui peut se résumer dans cette seule observation, que, lorsque le conquérant macédonien entra dans l'Inde, trois siècles et

demi à peu près avant notre ère, la nation avait dès-lors acquis toute la civilisation dont elle était capable ; ce qui nous autorise à conclure que cette civilisation datait déja de plusieurs siècles, et remontait probablement à cette haute antiquité que nous avons ci-dessus définie. Nos présentes recherches se borneront donc à l'examen des sources indiennes, et comme celles-ci reposent sur des monuments et des écrits, nous traiterons de ces deux objets séparément.

Les monuments de l'architecture indienne sont, pour la connaissance de cette nation, presque aussi importants que le sont ceux des bords du Nil pour l'étude des Égyptiens. Qui n'a pas entendu parler des ouvrages prodigieux que l'on voit dans les îles de Salsette et d'Éléphanta? Plus on examine de près les différentes parties de l'Inde, plus on y découvre, sous ce rapport, de sujets dignes d'observation. Mais pour tirer parti des monuments de ce pays, considérés comme source des notions que nous avons acquises ou que nous pouvons acquérir sur son ancienneté, il faut d'abord répondre aux questions suivantes : Jusqu'à quel point connaissons-nous ces monuments? Et quelles inductions pouvons-nous tirer de nos connaissances actuelles sur

l'antiquité de la nation? C'est par ces questions que nous allons commencer nos recherches.

Tout ce que nous savons des monuments de l'Inde, nous l'avons reçu des Anglais. Ni les Portugais, ni les Hollandais, ni les Français ne s'en sont occupés, et l'on ne doit à ces nations qu'un petit nombre de données disséminées dans des relations de voyages. Mais de simples relations, et même des descriptions, n'enseignent rien quand elles ne sont pas accompagnées de dessins fidèles. Les Anglais nous ont donné plusieurs ouvrages magnifiques sur l'Inde; mais la plupart d'entre eux ont étudié ce pays dans un esprit tout différent du nôtre. C'est la nature indienne en général, l'Inde moderne, qu'ils ont voulu représenter plutôt que l'Inde antique. Le grand ouvrage de Hodges est fait dans cette intention (1). Ses deux volumes d'estampes ne contiennent que deux feuilles consacrées à la représentation des anciens temples de Deogur et de Tanjore. Tout, dans cet ouvrage, vise plutôt à l'effet qu'à l'exactitude. D'ailleurs,

(1) *Views of Hindostan*, vol. I, II. Nous ne citerons pas ici d'autres ouvrages, tels que celui de Pennant, *Views of Hindostan*, qui ne donnent pas les dessins des anciens monuments.

la manière de Hodges n'est pas très-propre à reproduire des monuments d'architecture, car il ne donne que des esquisses et des vues.

Avant qu'on publiât en Angleterre quelque chose de remarquable en fait de descriptions des monuments indiens, un Allemand avait déja copié ceux d'Éléphanta. Je veux parler de Niebuhr (1), dont le nom seul est un garant de la fidélité de ses copies. Nous lui devons le plan d'un temple souterrain, le dessin et les dimensions d'une des colonnes qui le supportent, et sept planches représentant les bas-reliefs sculptés sur ses murailles. C'est encore aujourd'hui le travail le plus exact que nous ayons sur ce monument; il ne retrace cependant qu'un petit nombre de ses bas-reliefs, mais il nous donne du moins une idée de la sculpture indienne. Ainsi les dessinateurs ont encore un vaste champ à parcourir.

Le travail de Niebuhr eut des résultats d'autant plus utiles, qu'il parut exciter, en quelque sorte, le zèle et l'activité des Anglais; car ce fut peu d'années après qu'on l'eut mis au jour, que furent publiés à Londres les *Monuments anciens*

---

(1) Niebuhr, *Reise*, vol. II, 1778, planches III—XI.

de l'Inde, par Rob. Gough (1), production peu importante, et qui peut nous servir à prouver combien la connaissance des antiquités indiennes était alors peu avancée en Angleterre : on n'y trouve que la liste des auteurs qui ont fait mention d'Éléphanta et de Salsette; Niebuhr y est traduit littéralement ; et les estampes dont elle est ornée sont copiées d'après les siennes. On n'y a joint qu'une seule planche nouvelle, représentant les plans des temples souterrains de Salsette, la vue de l'île et quelques inscriptions. La science des monuments indiens a donc fort peu gagné par cette faible production. C'est à lord Valentia que nous sommes redevables de notions plus exactes sur les ouvrages de Salsette.

La Société asiatique, formée à Calcutta, sous la présidence de Jones, fit espérer de nouveaux éclaircissements sur les antiquités de l'Inde. Mais cette société, sans exclure pourtant ce genre de recherches, s'attacha de préférence aux langues, à la littérature et aux sciences. Les notices qu'elle donna se bornèrent à la descrip-

(1) *A comparative view of the ancient monuments of India* (BY R. GOUGH). *London*, 1785.

tion de quelques pagodes, principalement de celles d'Ellore et de Mavalipouram, et de quelques piliers chargés d'inscriptions. L'utilité de ces notices eût été mieux appréciée, si elles eussent été accompagnées de quelques dessins, tracés sur une grande échelle.

Depuis la publication de l'ouvrage de Gough, l'usage s'était introduit de joindre aux livres de voyages (1), des dessins de divers monuments; mais la première composition littéraire, consacrée exclusivement à l'architecture indienne, fut le magnifique travail des frères Daniell (2). Non-seulement les antiquités de l'Inde, mais aussi les édifices modernes de cette contrée, et surtout ceux de la période mongole, entrent dans le plan qu'ils ont embrassé. Mais, si j'en juge d'après ce que j'en ai vu, il me semble que cet ouvrage a été plutôt composé dans le dessein de charmer l'œil que pour aider à l'instruction. Tant s'en faut que les couleurs variées dont on a cru devoir l'enluminer offrent une image fidèle de l'architecture;

---

(1) MAURICE, *History of Hindostan*, 1794. CRAWFORD, *Sketches of Hindostan.*

(2) *Antiquities of India from the Drawings of* Thomas DANIELL, *engraved by himself and* Will. DANIELL, *taken in the years* 1790 *and* 1793, 3 vol. in-fol.

elles ne servent, au contraire, qu'à la défigurer, puisqu'elles l'embellissent; et il paraîtrait même, au dire d'un voyageur moderne, qu'il s'y trouve aussi des ornements ajoutés à plaisir (1). Que de fois, dans les livres de ce genre, les dessins nous semblent trop beaux pour être fidèles! Celui-là, du reste, a été exécuté par des artistes, et non par des savants. Les monuments n'y sont pas classés suivant les temps et les nations; il y manque aussi des notices sur l'époque à laquelle ils appartiennent. On ne peut donc, avec de tels matériaux, composer une histoire de l'architecture de l'Inde.

Quoique l'ouvrage de M. Langlès (2), auquel l'auteur travaillait encore peu de temps avant sa mort, ne donne que des monuments déja connus, et dessinés d'après les originaux des frères Daniell et autres, il n'est pas néanmoins sans mérite, puisqu'on y trouve réunis une foule d'objets dispersés dans des collections rares et coûteuses; ce qui abrége de beaucoup les recherches et les études du savant. Cependant lorsque je compare le travail de Langlès avec

---

(1) Valentia, *Travels*, vol. I, p. 357.

(2) *Monuments anciens et modernes de l'Inde*, en 150 planches, par L. Langlès; Paris, 1821, 2 vol. in-fol.

celui de Niebuhr pour les deux monuments d'Éléphanta, ce dernier me paraît mériter la préférence, sous le rapport de la fidélité. La dimension des dessins de Langlès me semble également trop petite, pour pouvoir donner une idée juste du modèle. Le grandiose de l'architecture ne peut être représenté qu'au moyen d'une grande échelle. Cet ouvrage enfin prouve d'une manière frappante que nous sommes encore bien loin d'avoir soulevé le voile mystérieux qui couvre l'Inde antique; car le savant orientaliste français n'a pas même osé classer les monuments d'après leur âge et leur style; mais il a adopté, au contraire, l'ordre géographique du Sud au Nord.

Parmi les voyageurs modernes, il faut distinguer lord Valentia, qui nous a fourni des copies fidèles de plusieurs monuments (1) jusqu'alors peu connus. Depuis il a paru plusieurs voyages dans l'Inde, et autres publications sur ce pays; mais je n'y ai point rencontré de dessins ni de descriptions remarquables.

Il s'en faut donc beaucoup que les monuments de l'Inde aient trouvé leur Wood ou leur Stuart! Tout jugement relatif à l'architecture sera toujours incertain et hasardé, s'il n'a pour base

(1) *Voyez* les planches jointes à son Voyage.

des dessins fidèles et tracés sur une grande échelle. Cependant plusieurs points ont été éclaircis; les ouvrages dont nous venons de parler répandent de la lumière sur beaucoup d'objets importants, et nous conduisent à des résultats d'un haut intérêt.

Les monuments de l'architecture indienne se divisent naturellement en trois classes : la première comprend les temples souterrains; la seconde renferme les temples taillés dans le roc au-dessus du sol, mais dont quelques parties s'étendent sous terre; la troisième consiste en édifices proprement dits. Tous ces monuments ont cela de commun, qu'ils se rapportent à la religion du pays, non-seulement au culte de Vischnou et de Chiva ou Mahadeva, dont les sectes se sont maintenues dans l'Inde jusqu'à nos jours, mais encore à celui de Bouddha, dont la secte, expulsée depuis long-temps de la presqu'île en-deçà du Gange, subsiste toujours dans l'autre presqu'île et dans l'île de Ceylan. Je cite ces trois classes dans l'ordre qui me paraît être celui de leur ancienneté; car on ne saurait admettre qu'un peuple qui aurait commencé par bâtir en plein air, eût ensuite songé à loger ses dieux dans des grottes; et il est plus naturel de supposer qu'il a d'abord creusé le roc dans l'intérieur de la terre, avant de le tailler et de l'embellir au dehors.

Quoi qu'il en soit, il était nécessaire de séparer nettement ces trois classes d'architecture, que nous allons examiner l'une après l'autre.

Les temples de la première classe se trouvent dans différentes parties de l'Inde, et vraisemblablement ne nous sont pas encore tous connus. Il n'en existe pas dans les plaines du Bengale et du Pandjab, où la nature ne permit pas d'en établir; mais toute la presqu'île en-deçà du Gange, traversée par la chaîne des Gâtes, n'a pas encore été suffisamment explorée. Dans cette contrée, la nature elle-même invite à chercher un asile au sein des grottes, où ne pénètrent ni les rayons brûlants du soleil, ni les torrents d'eau qui tombent durant la saison pluvieuse. C'est aussi au milieu des grottes que les habitants de beaucoup d'autres pays ont fixé leur demeure. Dans ces asiles souterrains, où l'industrie humaine travaille aussi bien qu'au grand jour, celle d'un peuple qui ne manque pas d'outils, doit singulièrement s'exercer (1). L'homme

(1) Les Hottentots n'ont pas encore de vêtements, et ils tracent déja des dessins sur les parois de leurs cavernes : de là jusqu'aux temples souterrains de l'Inde que de degrés intermédiaires que l'art a dû franchir ! Une histoire de l'architecture des grottes, si l'on avait assez de matériaux pour la composer, amènerait un grand nombre de nouvelles vues historiques.

élève des habitations pour ses dieux, comme il en construit pour lui-même; ce fut le sentiment religieux qui transforma de simples cabanes en temples; mais l'idée de tailler des temples dans le roc dut se présenter d'autant plus naturellement, qu'elle cadrait avec une autre idée tout aussi naturelle, qui était de rendre ces temples impérissables. Ce désir d'une éternelle durée, dont l'idée est inhérente aux monuments mêmes, on le voit se manifester plus fortement chez tous les peuples, à mesure qu'on les observe plus près de leur origine. Mais aucun peuple, sous ce rapport, n'est à comparer aux Indiens. L'étendue de leurs monuments, le soin porté à leur exécution, la richesse des chefs-d'œuvre qui en décorent les parois, et une infinité d'ornements d'un goût souvent bizarre, mais quelquefois très-cultivé, excitent à la fois l'admiration. On ne peut s'empêcher, en les contemplant, de faire une réflexion qui se renouvelle souvent à la vue des œuvres gigantesques de l'antiquité : c'est que des travaux de ce genre ne s'achèvent pas dans l'espace de quelques années; mais qu'il faut, pour les accomplir, des efforts non interrompus durant peut-être plus d'un siècle. Nous examinerons successivement tous ceux des monuments de l'Inde, qui sont parvenus à la connaissance des Européens.

Les temples de l'île d'*Elephanta* (1), près de Bombay, ont été visités plus souvent que les autres. Le temple principal, ainsi que les habitations contiguës, sont taillés dans le roc, et forment par conséquent de véritables grottes. Le temple seul, sans compter les pièces accessoires et les chapelles, a environ cent trente pieds de long et autant de large. Devant son entrée principale, exposée au nord, et qui est par conséquent à l'abri du soleil, une esplanade a été pratiquée, d'où la vue s'étend sur la mer jusqu'à son horizon. Deux ouvertures latérales y donnent entrée à l'air extérieur; la montagne qui le surmonte est soutenue par vingt-cinq piliers et par seize pilastres, distribués de manière à ce qu'il s'en trouve la moitié de chaque côté du rocher que l'architecte a conservé; les pièces adhérentes ou chapelles ont un peu moins d'élévation, mais sont du reste façonnées de la même manière; les murailles sans inscriptions, mais autrefois revêtues d'un beau stuc, sont couvertes de bas-reliefs, en partie tellement saillants, que les figures ne tiennent au rocher que par le dos. Il n'est donc pas douteux

(1) Ainsi nommée d'un éléphant taillé en pierre et de grandeur colossale, que l'on voit dans un de ses temples. La tête et le cou de cet éléphant sont tombés, et le monument tout entier menace ruine. LANGLÈS, II, 148. [*V.* ANDRADA, *João de Castro*, p. 83. Madrid, 1802.]

que celles-ci ne soient aussi anciennes que le temple même. De semblables sculptures ornent également les murailles des autres temples souterrains; les mêmes figures s'y retrouvent, et ont été par conséquent empruntées à la même mythologie. Cette mythologie est-elle celle des Indous modernes? ces travaux appartiennent-ils à ce peuple, ou à un autre peuple plus ancien qui aurait disparu avec son culte et ses croyances? Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage d'écrire un commentaire sur les sculptures d'Éléphanta, dont j'ai d'ailleurs peu de copies; je ne puis cependant me dispenser d'en faire ici l'objet d'un examen particulier, si je veux répondre aux questions précédentes. Je vais donc essayer d'entrer dans quelques éclaircissements, en me conformant à l'ordre suivi par Niebuhr dans ses dessins; mais lorsque je rencontrerai quelque doute, j'avouerai franchement mon ignorance, plutôt que d'avancer de vaines conjectures.

La première des sept planches de Niebuhr (1) est la plus facile à interpréter. On aperçoit tout près de l'entrée du temple, un buste colossal, de treize pieds de hauteur, avec trois têtes et quatre bras. Cette statue, comme le remarque fort bien Niebuhr, représente la Trinité in-

(1) Estampes appartenant aux voyages de Niebuhr, t. II, pl. V. LANGLÈS, vol. II, pl. LXXIII.

dienne (1), Brahma, Vischnou et Chiva ou Mahadeva, qui sont les trois premiers Devas ou dieux incarnés. Celui du milieu est Brahma; le second à droite est Vischnou; et le troisième à gauche, avec la moustache et le serpent, est Chiva. Ce mythe s'est toujours conservé chez les Indiens sans la moindre altération. La représentation de ces trois figures et de leurs attributs se retrouve en entier dans une statue de bronze appartenant au musée Borgia, laquelle a été copiée et interprétée par le P. Paulin (2); mais on ne sait pas ce que représentent les deux grandes figures d'hommes que l'on voit à côté du buste. Ce sont peut-être des serviteurs, *tschubdars* (3), qui passent pour être les compagnons des dieux et des grands. Celui du côté droit, appuyé sur un nain, porte sur son épaule gauche le cordon qui distingue les brames, mais qui, dans quelques bas-reliefs, est aussi l'attribut des déités. Dans tous les cas, on ne peut voir dans ces figures que des personnages plus élevés que de simples dieux-servants; ce qui semble indiqué suffisamment par leur haute stature, par le cordon du dieu Brahma,

(1) *Trimoûrti* chez les Indiens. L'explication de ce nom, à l'aide du sanscrit, est donnée par PAULIN, *Syst. Brahman.*, p. 109. [*tri*, trois; *moûrti*, matière, forme.]

(2) *Syst. Brahmanicum*, p. 105, sqq., tab. XV, a.

(3) [*Daudi*].

et par l'attitude que l'artiste leur a donnée, en les représentant appuyés à leur tour sur des inférieurs.

La planche suivante (tab. VI) est fort remarquable : elle représente Chiva ou Mahadeva (1) en hermaphrodite, avec une mamelle; ce qui l'a fait prendre autrefois pour une Amazone. Ce dieu a quatre mains, dans l'une desquelles il tient un serpent, dans la deuxième une timbale, dans la troisième un fouet, et avec la quatrième il s'appuie sur le taureau Noundi, sa monture ordinaire (2). Paulin a déja observé que rien n'est plus commun que de voir Chiva, et même les deux autres grands dieux, ainsi figurés en hermaphrodites, et que ces représentations ont eu probablement dans l'origine un sens allégorique et profond (3). A la gauche on voit deux figures de femmes, dont l'une tient un chasse-mouche, et l'autre un objet inconnu et non expliqué; ce sont probablement deux servantes. A la droite est encore Chiva lui-même, sous la forme d'un homme, avec son attribut ordinaire, le trident, symbole de son autorité souveraine sur les trois mondes supérieur, moyen et inférieur. Der-

(1) Mahadeva, *le grand Deva*, n'est qu'un des nombreux surnoms de Chiva.

(2) *Voyez* Paulin, *Syst. Brahm.*, p. 88, 89.

(3) *Ibid.* p. 86. C'est pour cela qu'il s'appelle *Arthanari*, l'homme-femme. [*Arddhanaricha*, le dieu moitié femme.]

rière lui, ou au-dessus de lui, on a indiqué le Brahma à quatre têtes (dont trois seulement sont visibles); mais on est assuré qu'il y en a quatre, par la présence de quatre cygnes; car le cygne est l'oiseau qui porte Brahma dans les cieux. De l'autre côté, vis-à-vis de Brahma, se voit Kartikeya, fils de Chiva et de Parvãti, le dieu de la guerre, qui tient un glaive à la main, et est assis sur le géant Kaymughusura qu'il a vaincu. Auprès de Brahma est Ganecha, le dieu de la science, avec le burin à la main. Ce dieu a quelquefois pour attribut une tête d'éléphant, qu'il porte ordinairement lui-même (1). Sur une autre paroi est sculptée la fable de son origine, que Niebuhr a racontée, sans cependant en donner le dessin (2), et de laquelle il résulte que ce génie fait partie de la suite de Chiva. Les figures suspendues au-dessus, dans l'attitude de l'adoration, représentent un chœur composé de Devas et de Devanis, génies des deux sexes, qui forment la cour de Chiva dans sa résidence de Kailãsa.

La figure principale de la planche suivante

---

(1) Dans l'ouvrage de Niebuhr, on n'a reproduit, par erreur, que la tête de l'éléphant, sans y joindre l'image de Ganecha; mais cette divinité est figurée dans Langlès, II, pl. LXXV, ainsi que dans une autre planche de Niebuhr.

(2) Niebuhr, t. II, p. 39.

(tab. VII) est encore Chiva, reconnaissable par l'attribut du serpent placé dans l'une de ses quatre mains. Il est orné du cordon des brames, et s'appuie sur un nain qui porte le chasse-mouche. A sa droite se trouve sa femme Parvâti, appuyée comme lui sur une naine. Les figures et attributs du Brahma à quatre têtes, de Ganecha et de Kartikeya, sont les mêmes que ceux de Chiva; aussi voit-on au-dessus d'eux un chœur de Devas et de Devanis.

La figure d'homme assise, représentée au bas de la pl. VIII, est difficile à déterminer, parce que trois de ses bras ayant été cassés, les attributs que portaient ces membres ont disparu. Si c'était Chiva, comme le feraient présumer la coiffure, les quatre bras et le cordon des brames, la figure assise à côté de lui serait encore celle de sa femme. Dans tous les cas, les deux Dandî qui sont à leurs côtés, ornés tous deux du cordon des brames, indiquent que ce sont deux grands Devas. L'état de servitude des autres personnages, dont l'un, qui est une femme, porte le chasse-mouche, est exprimé par leur petite taille, distinction indiquée de même dans les planches précédentes; la seconde des deux Dandî, de l'autre côté, porte un enfant, ce qui caractérise également Lak-

schmi, épouse de Vischnou (1). Si cette explication était juste, l'épouse de Vischnou, dans cette représentation, serait en même temps la servante de Chiva. Je suis pourtant plus disposé à croire que c'est une servante portant le fils de Parvâti, c'est-à-dire Kartikeja ou le dieu de la guerre.

La figure d'homme à deux bras (tab. VIII, partie supér.) est représentée assise, mais sans attributs, à moins qu'on ne veuille prendre la couverture déployée qui lui sert de siége pour un lotus. Mais comme cette fleur a été donnée pour siége à plusieurs divinités indiennes, elle ne peut dans cet endroit former un indice certain. Je ne pense pas, comme Langlès, que cette figure soit celle de Bouddha (2); il n'est ici nullement question de ce dieu, et on ne trouve dans ce temple aucune trace de son culte.

La figure d'homme de la planche suivante (tab. IX) mérite beaucoup d'attention. On reconnaît aisément Chiva dans cette figure, quoique ses attributs et trois de ses mains soient perdus. Tout indique ici la représentation d'une scène de l'histoire de ce dieu. C'est Chiva rece-

---

(1) Voyez la figure en bronze au Musée Borgia, dans Paulin, *Syst. Brahm.*, tab. XII.

(2) Langlès, II, p. 161.

vant son épouse Parvãti, amenée dans son paradis Kailãsa par Kamadeva, dieu de l'amour. De longs obstacles s'étaient opposés à cette alliance si nécessaire pour le bien du monde, et ils viennent enfin d'être aplanis. Les noces de Chiva et de Parvãti sont représentées avec cette simplicité qui semble appartenir à l'ancienne mythologie de l'Inde. Plusieurs dieux y assistent, parmi lesquels on voit Brahma à quatre têtes; un serviteur apporte un plat couvert, apparemment pour faire allusion au banquet solennel; une nombreuse troupe de Devas et de Devanis célèbre la fête. Si l'on veut se convaincre combien les poètes indiens ont amplifié cette fable si simple dans son origine, on n'a qu'à la comparer avec le récit qu'en a fait un Indou à un antiquaire moderne (1).

La scène de la pl. X est facile à comprendre : c'est le Chiva vengeur et destructeur, armé des attributs de la terreur : le glaive, l'enfant destiné à la mort, le serpent et la timbale. Au lieu du cordon des brames, il porte une chaîne composée de crânes. Un tableau du musée Borgia, dont Paulin (2) a donné une copie, présente le

(1) Polier, *Mythologie des Indous*, t. I, p. 204, etc.

(2) Paulin, *Syst. Brahman.* p. 88, 89, tab. X.

même sujet, chargé d'un plus grand nombre d'attributs.

N'ayant d'autre dessein, dans ces observations, que de fixer l'idée principale de chaque représentation, sans prétendre en donner un commentaire complet, je passerai sous silence la dernière planche de Niebuhr, de laquelle je ne puis dire autre chose, sinon qu'elle me paraît aussi représenter quelques scènes relatives à Chiva. Mais les observations précédentes suffisent pour constater plusieurs points importants.

1° Les représentations de l'île d'Éléphanta sont empruntées de la mythologie des Indous modernes, laquelle nous fournit les principaux éclaircissements relatifs à ces représentations, sans nous donner pourtant la clef de toutes les figures particulières. Cette mythologie est si riche et si compliquée, et la connaissance que nous en avons si bornée, qu'il serait trop difficile d'expliquer tous les détails des sculptures qui s'y rapportent; et si les brames d'aujourd'hui avaient perdu eux-mêmes l'intelligence d'une grande partie des sujets que ces sculptures représentent, ce serait une preuve de plus en faveur de leur prodigieuse antiquité. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le peuple qui creusa ces grottes et en exécuta les ornements, eut le même culte

et le même cercle de mythes, un peu plus circonscrit peut-être, que l'on trouve aujourd'hui chez les Indous.

2° Ce qui n'est pas moins évident, c'est que ce temple était consacré à Chiva. Toutes les allégories dont ses murs sont décorés, sont autant de symboles qui caractérisent ce dieu, ou qui se rapportent à lui. L'idée de l'artiste a été de le présenter assis sur son trône, entouré de sa cour de Devas et de Devanis, dans sa résidence de Kailâsa. S'il pouvait exister quelque doute à cet égard, il s'évanouirait à la vue des représentations fort obscènes, qu'on trouve sur les parois du temple souterrain d'Éléphanta, et dont Niebuhr n'a pas fait mention. Le symbole principal de Chiva est le Lingam ou Phallus, l'organe de la génération, lequel est représenté dans tous les temples modernes consacrés à son culte, où il est adoré aussi bien que le dieu. Aussi le voit-on ici dans la chapelle principale du fond (1). L'obscénité des dessins tracés sur les parois de cette chapelle surpasse presque tout ce que l'imagination la plus dépravée de l'Occident a jamais pu produire (2). Ce qui n'em-

(1) Gough, *Monuments*, p. 14.

(2) Nous en jugeons d'après une gravure publiée à Londres, et qui nous a été communiquée.

pèche pas, comme plusieurs écrivains l'ont remarqué avec raison, que l'on s'abuserait si l'on voulait conclure de là que l'immoralité et la licence sont l'état naturel du peuple indien.

3° On peut admettre aussi que le culte de Chiva et la secte de ses adorateurs étaient déja répandus dans l'Inde, lorsque ces temples souterrains furent construits, et qu'on ne trouve dans ces monuments aucune trace de Vischnou, ni de son culte. Ce serait pourtant une erreur de croire que la secte de ce dernier dieu n'existait pas encore à cette époque; mais une seule chose est bien prouvée, c'est que la secte de Chiva était alors la dominante, ce qui fortifie l'opinion qu'elle est la plus ancienne.

4° Privés de notions chronologiques exactes, nous ne pouvons guère fixer avec certitude l'époque de la construction de ces grottes, ni trouver de raisons plausibles pour leur attribuer une très-haute antiquité. Les Indous eux-mêmes conviennent, sur ce point, de leur ignorance (1). Où chercherions-nous donc des données historiques? Les Grecs, sous Alexandre et ses successeurs, ne virent que l'Inde septentrionale et la plaine comprise entre le Gange et l'Indus, où l'on chercherait vainement des mo-

(1) Niebuhr, *Voyage*, t. II, p. 41.

numents de cette espèce. La première trace certaine de l'existence d'un temple souterrain dans ces contrées se trouve dans le fragment d'un écrit de Porphyre sur le Styx, que Stobée nous a conservé (1). L'image colossale d'un dieu à deux sexes, dont il est question dans ce fragment, ne peut être que celle de Chiva, dont nous avons parlé plus haut. On ne peut affirmer que dans la description de l'Indien Bardesane, il fût précisément question de la grotte d'Éléphanta; mais il est évident qu'on y faisait mention d'une semblable grotte, décorée de sculptures, où à certaines époques se réunissaient les brames pour célébrer des fêtes, et où avaient lieu les épreuves judiciaires ou ordalies, usitées autrefois chez les Indiens (2).

---

(1) Stobée, *Eclog. phys.*, I, p. 144 de mon édition. « Les envoyés indiens (dit Bardesane, contemporain d'Héliogabale) mandent qu'il existe dans l'Inde une grande grotte sous une montagne fort élevée, où l'on voit la statue d'une divinité qui tient les bras croisés, et dont le côté droit appartient au sexe masculin, et le côté gauche au sexe féminin, etc. La hauteur de cette statue est de dix à douze aunes. »

(2) Dans cette grotte, l'ordalie se faisait avec de l'eau. Stobée, l. c., p. 148. Voyez, sur ce sujet, une dissertation insérée dans *As. Res.*, I, p. 389. [Katyayana, dans le *Digest.*, III, 396, éd. Lond.]

Ce sont donc les monuments mêmes qui doivent nous aider à en déterminer l'origine, et tout y indique qu'elle remonte à une haute antiquité. Leur structure, leur étendue, l'exécution parfaite de toutes leurs parties, démontrent qu'il fallut une longue suite d'années pour les terminer. Le roc est une espèce de porphyre très-dur (1); et peut-être ne vint-on à bout de le travailler qu'à l'aide du fameux acier indien, nommé *Woudz*, déja renommé chez les anciens. Il faut que la date de ces constructions remonte à une époque bien reculée, puisqu'il n'en reste point de souvenir dans la mémoire des peuples. La nature seule en a conservé des traces visibles, en leur imprimant un cachet de vétusté qu'on ne peut récuser, car les parois de ces grottes sont tellement effleuries, qu'on a peine à les reconnaître; et que de siècles n'a-t-il pas fallu pour produire un pareil effet sur une roche aussi dure? Enfin, le style de ces objets d'art semble également attester leur ancienneté.

(1) Je possède un échantillon de cette roche, tiré de la collection de M. Blumenbach, ainsi qu'un morceau de l'acier appelé *Woudz*. J'ai aussi un canif de ce même acier, sorti d'une fabrique anglaise, et qui est le premier instrument qu'on ait confectionné à Londres avec cette matière.

Ce qui les distingue surtout, c'est une grande simplicité, jointe à une rare perfection. Les statues des dieux ne sont couvertes d'aucun vêtement, mais elles sont soigneusement parées de tous leurs ornements, tels que la coiffure, les colliers, les boucles d'oreilles, les ceintures, ainsi que de leurs différents attributs. Il n'y a rien là qui ressemble à ces idoles surchargées d'habillements qui les défigurent, comme on en trouve chez les habitants actuels de ces contrées.

Il existe d'autres temples du même genre, et qui sont encore plus grands, dans l'île de Salsette, voisine de celle d'Éléphanta, et située, comme cette dernière, vis-à-vis de Bombay. On en a publié des plans, des vues et des descriptions, où l'on ne trouve pas la même exactitude que dans celles d'Éléphanta dont nous venons de nous entretenir. Nous devons les premières relations de ces monuments à l'Italien Gemelli Carreri (1); Anquetil-Duperron en a donné une description plus soignée, dans son introduction au Zend-Avesta, mais le plan qu'il y a joint est

---

(1) Gemelli Carreri, *Voyage autour du monde*, t. III, p. 36, etc. Il ne s'y trouve qu'une simple description, non accompagnée de dessins.

un peu confus (1). Il était réservé au lord Valentia d'en tracer une notice détaillée et une vue assez fidèle (2). Après lui, Salt en a publié un nouveau plan, accompagné de quelques bas-reliefs (3), lesquels ont beaucoup servi à Langlès, qui s'est aidé aussi, pour son travail, du journal de Calcutta (4). Tous ces ouvrages réunis suffisent pour donner une idée de ces monuments, mais il est fâcheux qu'on n'ait encore copié qu'une légère partie des sculptures multipliées qu'ils renferment.

Les temples souterrains de l'île de Salsette (5) sont plus grands et plus nombreux que ceux d'Éléphanta. La montagne, qui domine cette île, composée d'une roche aussi dure que celle d'Éléphanta, a été néanmoins creusée de tous côtés. La grande pagode est voûtée, dans un espace de quarante pas de largeur et de cent de lon-

---

(1) Gough, *Ancient Monuments*, etc., p. 38, etc., a traduit le travail d'Anquetil et copié le plan de cet orientaliste.

(2) Valentia, *Travels*, vol. II, p. 195, pl. X.

(3) *Transactions of the Bombay literary society*, vol. I.

(4) Langlès, *Monuments de l'Hindostan*, t. II, p. 181—208, et pl. LXXVII—LXXXII.

(5) Les Portugais appelaient cette île Canaria; d'où est venue la dénomination de pagode de *Kennery*, donnée au temple principal; les autres pagodes portent le nom de *Monpeser* et de *Djegvasary*.

gueur. Outre les quatre colonnes de l'entrée, on en compte trente dans l'intérieur, dont dix-huit ont des chapiteaux ornés d'éléphants; et les autres sont de forme sexangulaire, d'où on pourrait conjecturer que celles-ci n'ont pas été achevées. Au bout de la pagode, qui se termine en rotonde, est une espèce de coupole, taillée comme tout le reste dans le roc.

Ce temple est le seul désigné sous le nom de grande pagode, quoiqu'il y en ait deux autres qui ne lui cèdent pas en étendue; ces pagodes sont formées de plusieurs étages l'un au-dessus de l'autre, et il y a entre elles et autour d'elles tant de petites grottes qu'il est impossible d'en préciser le nombre. Tout y est orné de sculptures, et les escaliers mêmes, les étangs et les places, tout y est taillé dans le roc.

L'architecture de ces monuments, dans l'île de Salsette aussi bien que dans celle d'Éléphanta, est tellement empreinte du même caractère, qu'on ne saurait douter qu'ils n'appartiennent tous au même peuple et au même siècle. Il est probable cependant que l'excavation des grottes de Salsette a dû exiger nécessairement un bien plus long espace de temps. C'est ce que nous semble indiquer l'efflorescence d'un grand nombre de leurs sculptures, qui, jointe à l'état de délabrement où ces grottes sont aujourd'hui,

prouve matériellement qu'elles sont beaucoup plus anciennes que les autres.

Ce qui distingue essentiellement les temples souterrains d'Éléphanta des grottes de l'île de Salsette, ce sont les inscriptions qu'on trouve çà et là sur les parois de celles-ci. Anquetil-Duperron en a compté vingt-deux, dont il a donné des copies (1). L'alphabet de la langue dans laquelle elles sont écrites n'a rien qui ressemble à aucun de ceux qui sont aujourd'hui en usage dans la presqu'île, et personne encore n'a pu en découvrir la clef.

Le grand temple de Kennery diffère de celui d'Éléphanta, en ce qu'il est consacré à Bouddha. On y voit reproduite sous beaucoup de formes la figure de ce dieu, qu'on reconnaît facilement à ses cheveux laineux et à ses oreilles allongées; il est assis, les jambes croisées (2). Sa statue principale est environnée de petits bas-reliefs, où sont retracées vraisemblablement des scènes de son histoire, et sur l'un desquels est représenté un vaisseau qui amène des étrangers.

---

(1) Elles sont aussi copiées dans Gough, l. c.

(2) Langlès, pl. LXXX. Attitude qui prouve que ces figures sont celles du dieu, et non celles de dévots qui portaient aussi quelquefois une chevelure artificielle de ce genre.

Mais ces bas-reliefs sont en général de trop petite dimension pour que nous puissions espérer d'en éclaircir tous les sujets.

Si on examine de près cette foule de grottes, on ne peut douter que celle de Monpeser ne fût consacré à Chiva, et celle de Djegvasary à Indra. Dans la première est une figure colossale de Chiva, entouré de toute sa cour et recevant son épouse Parvãti, comme on le voit sur le bas-relief d'Éléphanta donné par Niebuhr (1); dans l'autre sont représentés Indra et son épouse, de la même manière que dans le bas-relief déja expliqué (2). On serait donc fondé à croire que le culte de Bouddha et celui de Chiva régnèrent jadis à côté l'un de de l'autre dans la petite île de Salsette; à moins qu'on n'aime mieux s'imaginer que ces sculptures sont antérieures à l'époque de l'expulsion des Bouddhistes par les sectateurs de Chiva. Nous remarquerons aussi qu'elles n'offrent rien qui se rapporte à la fable de Vischnou; et qu'au contraire, selon le témoignage de Valentia, Vischnou y est représenté quelque part comme serviteur de Bouddha, et lui donnant de l'air avec

(1) Langlès, pl. LXXXII.

(2) *Ibid.* pl. LXXXI.

un éventail (1). « A voir la quantité de ces grottes, ajoute le même voyageur (2), et surtout la multitude des étangs, des terrasses, des escaliers qui communiquent de l'une à l'autre, on peut juger combien étaient peuplés anciennement ces rochers arides. On n'y entend plus aujourd'hui que les pas du voyageur solitaire; et dans ces mêmes champs autrefois si bien cultivés, s'étend aujourd'hui une épaisse forêt, repaire du lion et du tigre, et foyer permanent de miasmes contagieux. »

Un autre monumennt du même genre, décrit et dessiné pour la première fois par Valentia, est la grotte de *Carli* (3), située à peu près à égale distance de Bombay et de Pouna; inférieure

(1) La distinction des serviteurs et des supérieurs est marquée ici par la différence de la stature des uns et des autres, comme l'a remarqué Gemelli Carreri.

(2) Valentia, II, p. 198.

(3) *Ibid.*, *Travels*, vol. II, p. 162, etc.; pl. VIII, vue intérieure de la grotte; pl. IX, plan de la grotte. Il se trouve aussi, à Carli, nombre de grottes, dont on n'a copié jusqu'à présent que la plus grande. Leur intérieur paraît ressembler parfaitement à celui du temple de Salsette. Les colonnes sont soutenues par des éléphants, sur lesquels sont assises des figures d'homme et de femme. La voûte est appuyée sur des arcades, qui sont probablement d'une origine plus récente.

en étendue à celles de Salsette, elle leur est de beaucoup supérieure par la perfection du travail. Le temple principal de Carli a cent vingt-six pieds de long et soixante-quatre de large. Le plafond qui en est voûté et soutenu par des piliers, est surmonté d'une rotonde qui renferme une chapelle avec une coupole. Il n'y a point de sculptures sur les murs de l'intérieur; mais ceux du péristyle sont couverts de bas-reliefs, représentant des éléphants, ou des figures humaines des deux sexes. On aperçoit en plusieurs endroits la figure de Bouddha, tantôt assis à la manière indienne, tantôt debout, mais toujours entouré d'adorateurs. On y voit aussi beaucoup d'inscriptions, toutes en caractères inconnus, lesquels sont les mêmes que l'on rètrouve dans les sept pagodes de Mavalipouram (1). Il paraîtrait donc que ce temple était aussi consacré à Bouddha; mais comme les copies de ses sculptures et de ses inscriptions, laissées par le lord Valentia à la Société des sciences de Bombay, n'ont pas encore été publiées, nous nous abstiendrons de toute réflexion à ce sujet; cependant, nous ne croyons pas nous tromper en attribuant ce temple à Bouddha, vu qu'il est dé-

(1) Valentia, II, p. 163. Toutes ces inscriptions ont été copiées par ce voyageur. [*Mahamalaipouram.*]

crié par les brames comme une œuvre des *Rakchous* ou méchants esprits, et que tout culte y est défendu.

Quant aux édifices de l'île de Ceylan, qui, à l'exception de celles de Salsette et d'Éléphanta, est la seule où l'on ait trouvé jusqu'à ce jour des temples souterrains, ce n'est que depuis peu d'années que nous en possédons des données plus exactes, grace aux voyages de Davy dans l'intérieur du pays. Le plus grand de ces monuments se trouve dans la partie méridionale de l'île, environ sous le septième degré de latitude septentrionale, au Sud-Est de la capitale Candy, près de Damboulou (1). Ce sont, au rapport de Davy, les temples les plus grands et les plus beaux de l'île, comme ils en sont les plus anciens et les mieux conservés. Ils se trouvent dans une grotte où l'art n'a fait que seconder la nature, et devant laquelle s'étend un mur de quatre cents pieds de long. Le plus grand de ces temples a cent quatre-vingt-dix pieds de longueur, quatre-vingts de large et quarante-cinq de hauteur; un autre plus petit est long de quatre-vingt-dix pieds, et large de soixante-dix. Un troisième a soixante-quinze pieds de long sur

(1) John Davy, *Account of the interior of Ceylon*, p. 232, *London*, 1821.

vingt et un de large. Ils sont tous consacrés à Bouddha, dont le culte ne s'est maintenu jusqu'à nos jours qu'à Ceylan, où, selon toute apparence, il subsiste encore dans sa plus grande pureté. Le temple principal, où Bouddha est aujourd'hui adoré, renferme une statue couchée de ce dieu, de trente pieds de long, et de grandeur colossale, comme elle est ordinairement. Il s'y trouve aussi nombre de petites statues de ce même dieu ou de ses adorateurs, dans différentes attitudes. On en compte cinquante-trois, dont la plus grande partie, vraisemblablement, représente des personnages de sa suite.

On a découvert aussi au centre de l'Inde, sur la chaîne élevée des Gates, d'autres monuments du même genre, qui surpassent de beaucoup tous ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ce sont les fameuses grottes d'Ellore, situées dans le voisinage de Deogur et d'Aurungabad (1). Thévenot, le premier, en a donné une

(1) Sous le 20e degré de latitude nord et le 74e de longitude Est. Nous remarquerons qu'Ellore est situé entre la frontière septentrionale de la presqu'île et la pointe méridionale du cap Comorin; et quoiqu'il soit plus éloigné de la côte de l'Est que de celle qui est à l'Ouest, il n'est pas moins vrai de dire qu'il se trouve au centre de l'Inde. Reste à savoir si cette position fut choisie à dessein pour l'établissement des grottes, ou si elle fut l'effet du hasard. [*V.* Taylor, *Liliwati*, introd., p. 39, et Davis, *As. Res.* III, p. 223, éd. Calc.]

description très-superficielle (1); Anquetil-Duperron, après lui, en a publié une plus exacte, surtout en ce qui concerne les sculptures (2), mais où il n'a point mis de dessins. Il avait parcouru ces grottes, accompagné de deux brames, dont la bonne foi est le seul garant des explications qu'ils lui en donnèrent. On ne peut douter que sa description ne soit bien détaillée, puisqu'il visita lui-même toutes ces grottes, et qu'il prit note des explications que lui fournirent les deux brames. Mais, sans contester la véracité de ceux-ci, nous nous permettrons d'observer que des descriptions, quelque exactes qu'on les suppose, ne peuvent donner une idée nette de ce genre de monuments.

L'Anglais Malet n'a rempli qu'imparfaitement cette lacune, en nous offrant de ces mêmes grottes une nouvelle description accompagnée de quelques dessins et d'un plan du temple principal (3). Sa santé ne lui avait pas permis de visiter toutes les grottes; et son dessinateur étant tombé malade, il ne pouvait pas même

---

(1) Thévenot, *Voyage des Indes*, p. 220—223.

(2) Zend-Avesta, *Discours préliminaire*, p. ccxxxiii — ccl; Gough, *Monuments*, etc., p. 60.

(3) *Asiat. Research.*, vol. VI, p. 382 et suiv.

répondre de la fidélité des copies qu'il avait prises lui-même, et dans lesquelles on cherche quelquefois vainement le caractère indien.

Il faut convenir que les frères Daniell ont fait davantage pour la science, en publiant les plans et les vues extérieures et intérieures de douze de ces temples souterrains, plans que Langlès a copiés sur une petite échelle en trente-quatre planches; mais ils n'ont donné de ces mêmes temples qu'un petit nombre de bas-reliefs déja connus (1). Ainsi tout ce que nous savons de ces ouvrages de sculpture se réduit à bien peu de chose; mais c'est assez pour nous en donner une idée générale, et pour nous conduire à quelques résultats dont on ne pourra contester la vérité.

Qu'on se figure une chaîne de rochers, composés la plupart de granit rouge, extrêmement dur, laquelle forme un demi-cercle, ou fer-à-cheval, dont les deux bouts sont éloignés d'environ deux lieues l'un de l'autre; au sein de

(1) Les plans et vues du temple de Djagannatha se trouvent pl. 35; de Parasou-Rama, pl. 36; d'Indra, pl. 37—42; de Doumar-Leyna, pl. 43—45; de Djenoussa, pl. 44, 46; de Ramihour, pl. 48, 49; de Keilas, pl. 50—55; d'Avatara, pl. 56; de Ravana, pl. 57, 58; de Tintodi, pl. 59, 60; de Dautali, pl. 61, 62; de Visoukarma 63—65; de Dhervara, pl. 66; et les vues générales de la contrée d'Ellore, pl. 67—69.

ces rochers, une multitude de temples souterrains dont quelques-uns ont deux ou trois étages, et qui sont tantôt réunis, tantôt séparés par des intervalles que remplissent encore une foule de petites grottes. D'innombrables reliefs en décorent les murs; mais il est à remarquer que plusieurs de ces temples ont été dégradés par le temps, ou ravagés par des mains sacriléges. Il serait difficile d'indiquer, parmi cette foule de grottes, le temple principal; mais de tous ceux dont nous possédons le plan et quelques vues, le plus grand est celui qu'on nomme le temple de Kaïlâsa (1), qui sert de résidence à Chiva, ou Mahadeva. Le génie de l'architecture s'y déploie dans toute sa grandeur et toute sa magnificence, soit dans la partie supérieure au sol, soit dans la partie souterraine : ce ne sont que péristyles, escaliers, ponts, chapelles, colonnes, portiques, obélisques, statues, et des bas-reliefs représentant des dieux et leur histoire. La file

(1) Le péristyle a quatre-vingt-huit pieds de profondeur et cent trente de large. Le temple qui a soixante-onze pieds de largeur, en a cent trois de longueur depuis l'entrée proprement dite jusqu'au mur du fond, et cent quarante jusqu'à la plate-forme qui le termine par derrière; de sorte qu'il égale en étendue plusieurs de nos grandes églises gothiques.

d'éléphants de grandeur colossale, qui semblent porter sur leurs dos la masse énorme du temple, est d'un effet imposant (1). Sur la place à laquelle on arrive par la grande entrée, se trouve un second temple, taillé en pyramide dans une partie de rocher qu'on a laissée subsister pour servir de pagode, et dont la structure merveilleuse, la richesse et les ornements surpassent toute expression (2). On peut également faire mention de quelques autres grottes qui ne cèdent en rien à celle de Kaïlâsa : telle est celle d'Indra et de son épouse Indrani, qui renferme aussi une pagode pyramidale, et qui peut soutenir la comparaison avec celle de Kaïlâsa, sous le rapport de la richesse de l'architecture et des ornements. Indra et Indrani, entourés de leurs serviteurs, y sont représentés assis, lui sur un éléphant couché, elle sur un lion. Toutes ces figures sont de dimensions colossales. La grotte appelée Doumar-Leyna, consacrée à Chiva et à son épouse Parvati, ne mérite pas moins de fixer l'attention; les sculptures de ses parois retracent les noces de Chiva et de Parvâti, et confirment l'explication que nous avons don-

(1) Langlès, I, pl. LII.

(2) *Asiat. Res.*, III, p. 405.

née de la même scène dans la description de la grotte d'Éléphanta (1). Anquetil-Duperron croit qu'une des pagodes du milieu a été élevée en honneur de Vischnou, et que celles qui l'avoisinent ont été consacrées à sa femme, à ses compagnons et à son architecte Vitrakarma (2), qui lui bâtit le palais qu'il occupe dans sa résidence céleste de Vaikuntha; une autre pagode est dédiée à Rama, à son épouse et à leur suite, etc. Il semble qu'on ait voulu rassembler dans ces lieux toutes les divinités indiennes, et bâtir à chacune d'elles un temple particulier. On pourrait même dire, sans exagération, que la galerie de derrière du grand temple de Kaïlâsa est une espèce de Panthéon indien, puisque Malet y a compté jusqu'à quarante-trois figures de dieux ou de déesses.

L'âge historique des grottes d'Ellore n'est pas moins difficile à déterminer que celui des monuments d'Éléphanta et de Salsette. Selon l'opinion des brames, rapportée par Malet, la construction en fut exécutée par le rajah Ilou,

---

(1) *Voyez* p. 27 de ce volume.

(2) *Asiat. Res.*, VI, 421. La grotte qu'on y a représentée est voûtée comme celle de Carli; mais les arcades sont en pierres.

il y a sept mille huit cent quatre-vingt-quatorze ans (1), c'est-à-dire avant l'ère actuelle des Indous, et par conséquent dans les temps fabuleux. Mais cette opinion ne s'accorde pas avec celle d'un mahométan qui soutenait avoir entendu dire par un savant, dont il avait oublié le nom, que ces grottes avaient été construites en même temps que le fort Deogur, aujourd'hui Devletabad, qui en est voisin, par le rajah Il, régnant il y a neuf cents ans. Ces deux opinions, qui ne s'appuient sur aucune base certaine, ne sauraient être d'aucun poids aux yeux d'un historien consciencieux ; l'une et l'autre même sont réfutées par cette invraisemblance qui leur est commune, que de si grands et de si nombreux monuments aient pu être élevés par un seul rajah. Nous sommes donc, sur la question de l'âge de ces monuments, obligés de nous contenter des seules données que nous offrent les grottes d'Ellore, examinées isolément, ou comparées avec celles dont nous avons déja parlé; comparaison qui nous conduit aux résultats suivants.

1° Tout dans ces monuments porte un ca-

(1) *Asiat. Res.* VI, p. 385.

ractère purement indien, et leur mythologie ni leur architecture ne nous offrent la moindre trace d'une influence étrangère. Ils ne peuvent donc appartenir qu'à cette période, où la nation, libre encore du joug des conquérants et des despotes, menait le genre de vie qui lui convenait. Il y a partout dans ces constructions une espèce de gradation qu'il est facile de saisir. Dans les grottes d'Éléphanta et de Salsette, l'architecture est d'une simplicité extrême, et la sculpture est encore au berceau; à Ellore, au contraire, la richesse et la variété des dessins, la perfection de l'architecture et des sculptures, annoncent les progrès de l'art. On peut calculer, sans craindre de tomber dans l'erreur, qu'il a fallu des siècles pour l'achèvement de ces chefs-d'œuvre; on peut conjecturer aussi qu'il y eut une époque où Ellore, situé au centre de l'Inde, et près de Deo-Gur, c'est-à-dire le Mont des Dieux, fut le point central de la religion des Indous. Il serait difficile de fixer cette période exactement; mais tout semble prouver que les grottes d'Ellore sont d'un âge plus moderne que celles d'Éléphanta et de Salsette.

2° Les grottes d'Éléphanta et de Salsette sont remplies de scènes mythologiques, qui attestent que jadis on y célébra, non-seulement le culte de Chiva ou Mahadeva, mais aussi celui de

Bouddha; preuve que ces monuments datent d'une époque où ce dernier dieu n'avait pas encore été expulsé de l'Inde. Les temples souterrains d'Ellore, au contraire, n'offrent aucun vestige du culte de Bouddha. Je n'oserai pas en conclure que, lors de leur excavation, ce culte fût déja banni de l'Inde continentale; mais ce qui me paraît certain, d'après les représentations qu'ils renferment, c'est qu'à cette époque les deux sectes encore existantes de Chiva et de Vischnou s'étaient déja séparées, et se maintenaient l'une à côté de l'autre; ce dont les grottes d'Éléphanta et de Salsette nous laissent douter, et ce qui sert encore à nous persuader que les grottes d'Ellore sont postérieures à celles-ci.

3° Il est vraisemblable qu'à l'époque où les temples d'Ellore furent construits, la mythologie des Indiens s'était déja entièrement développée, puisqu'on trouve représentés sur leurs parois, non-seulement les divinités de cette mythologie, mais aussi tous leurs compagnons, leurs parents et leurs serviteurs. Aussi l'emportent-ils infiniment en richesse sur tous les autres; et cette richesse même annonce qu'ils sont d'une fondation plus récente, comme le prouve encore mieux l'observation qui suit. On voit sur les parois de ces temples la représentation d'événements épiques, qui, selon toute apparence, ont été puisés dans

deux épopées indiennes, le Ramayan et le Mahabharat, dont nous aurons occasion de reparler. A droite, dans la grande grotte de Keilas, est représenté le sujet principal du Ramayan, c'est-à-dire la bataille entre Rama et Ravana, où Hanouman, le roi des singes, joue un grand rôle (1); à gauche, et vis-à-vis de cette scène, on voit le combat de Keyso Pandos, tiré du Mahabharat (2). Les armées sont composées, pour la plupart, de fantassins : quelques combattants sont assis sur des éléphants, d'autres sur des chariots; mais il n'y a point de cavalerie. Les principales armes sont des arcs; cependant il y a aussi des massues et des glaives nus (3). Les cinq frères de la famille des Pandous, principaux personnages du Mahabharat (4), figurent à Ellore, dans la grotte dite *des trois étages* (*Teen-Tal*).

---

(1) *Asiat. Res.*, VI, p. 406. Cette dernière circonstance montre clairement que la fable représentée dans ces grottes est de tout point conforme à celle du Ramayan.

(2) *Ibid*, VI, p. 407.

(3) Le tableau indien du Musée Borgia, publié par Paulin, *Syst. Brahm.*, tab. XVII et XVIII, offre une représentation du combat entre Rama et Ravana parfaitement en harmonie avec cette description. Ce tableau, à ce qu'il paraît, n'est qu'une copie du bas-relief d'Ellore.

(4) *Asiat. Res.*, VI, p. 419.

4° L'ordonnance de ces monuments souterrains est à la fois simple et grandiose. Leur entrée ordinaire est un péristyle, soutenu par des colonnades ou par des piliers, lequel, au moyen de plusieurs degrés, mène à un grand portique, dont le plafond est tantôt uni, tantôt voûté (1). Cette entrée forme un rectangle, arrondi aux extrémités; et la nef est divisée, dans sa longueur, en trois parties par deux rangs de colonnes. Mais toutes les grottes ne sont pas construites sur le même plan. On en voit une à Éléphanta, portée sur trois files de colonnes, et une autre à Salsette, où on en compte jusqu'à six. Le sanctuaire de ces grottes, qui n'est souvent qu'une chapelle, où le Lingam est exposé aux regards des dévots, s'y trouve relégué au fond; tandis que, dans les grandes grottes d'Ellore, il occupe un temple particulier, taillé dans une partie du roc que l'on a conservée exprès pour l'y placer. A droite et à gauche sont des chambres,

(1) Il est certain que les architectes de ces grottes n'étaient pas étrangers à l'idée des voûtes, mais il ne s'ensuit pas qu'ils fussent capables d'en bâtir au-dessus du sol. La conjecture de lord Valentia (II, p. 189), que les temples souterrains de Bouddha sont les seuls que l'on ait construits en voûte, me paraît dénuée de fondement, puisqu'on trouve aussi à Ellore un temple voûté, consacré à Biskourma, serviteur de Vischnou. *Asiat. Res.*, VI, p. 420.

creusées de même dans le roc, et qui semblent avoir été destinées à l'habitation des prêtres du sanctuaire, autour duquel règne quelquefois une galerie portée sur des piliers, et dont les parois ont été décorées avec beaucoup de soin.

5° L'étendue et la multitude de ces temples souterrains, principalement à Ellore, peuvent servir à faire voir dans quelle vue on les avait construits; ils étaient destinés à servir de demeure et de sanctuaire, non-seulement au dieu supérieur, mais encore à sa famille et à ses compagnons, auxquels on éprouva bientôt le besoin de consacrer un culte et des temples particuliers. Mais cette foule innombrable de petites grottes, où les prêtres étaient logés, n'avaient certainement d'autre destination que d'offrir un asile aux pélerins et aux pénitents qui se réunissaient par milliers dans leur enceinte, comme ils se réunissent aujourd'hui dans les pagodes les plus fréquentées de la même contrée.

6° L'emploi des colonnes fut provoqué par la nécessité de soutenir la voûte de la montagne excavée. La forme de ces colonnes ne pouvait donc pas être aussi élancée que celle des colonnes grecques; il en est plus d'une pourtant où l'on remarque une tendance prononcée à la légèreté, autant du moins que le permet

lonne indienne en général, ils semblent avoir été pris de certaines plantes, et principalement du lotus. Nous n'en donnerons pas les détails, inintelligibles sans des copies, même à des architectes; et nous nous bornerons à faire ici mention des obélisques, à noter qu'il n'en existe que dans les grottes d'Ellore; que le seul dont les voyageurs aient pris copie, et qui est de forme circulaire (1), peut être pris pour un phallus; et que, selon Mallet, il en existe deux autres de carrés (2).

7° La sculpture des Indiens, comme celle des peuples de l'ancienne Égypte, paraît être sortie du relief; mais le peu de copies jusqu'ici publiées, n'ont pu encore nous mettre à même de juger de ses progrès. L'art de former des bas-reliefs semble être resté étranger aux sculpteurs indiens, peut-être parce qu'ils étaient obligés de ménager le coup d'œil de l'ensemble, vu d'un point un peu éloigné. Mais on s'habitua, pour ainsi dire, dès le commencement, aux formes colossales. Presque toutes les figures des dieux ont onze à douze pieds de haut; et,

(1) *Asiat. Res.*, VI, p. 392. Dans le dessin de Langlès, pl. XXXVII, tracé d'après l'ouvrage des frères Daniell, l'édifice a presque entièrement perdu la forme d'obélisque.

(2) *Ibid.*, VI, p. 405.

comme nous l'avons déja remarqué, la condition des serviteurs est caractérisée par une stature beaucoup plus basse, et qui approche quelquefois de celle des nains (1). Les parois des grottes étaient revêtues, du moins à Ellore, d'un mortier [*Tchõurṇa*] qui s'endurcissait de plus en plus avec le temps (2). La peinture put donc servir à vivifier la sculpture, et les Indiens peignirent les œuvres de leur ciseau, comme faisaient les Égyptiens. Il paraît que le climat de l'Inde, moins sec que celui de l'Égypte, était aussi moins propre à conserver les couleurs; on en trouve pourtant, dans les grottes d'Ellore, qui ne sont presque pas dégradées. De ces reliefs, l'art insensiblement passa aux statues,

(1) Ce qu'offrent de plus remarquable les figures de ces subalternes, dans les grottes d'Éléphanta, c'est leur coiffure qui ressemble, en quelque façon, à la perruque de nos ecclésiastiques. Comme cette coiffure est particulière à quelques-uns d'entre eux, ceux qui la portent, forment probablement une classe à part. Serait-ce par hasard des coureurs de fables? Selon la mythologie indienne, le roi Vieramaditya avait quarante-deux de ces serviteurs de petite taille autour de son trône; Polier, I, p. 90. Mais selon les renseignements communiqués à M. Stamford Raffle par les habitants de Java, les ermites portaient aussi de semblables coiffures artificielles. *History of Java*, II, p. 10.

(2) *Asiat. Res.*, VI, p. 397, 408, 409.

et l'on appliqua également à celles-ci les dimensions colossales, non-seulement quand elles représentaient des divinités, mais encore lorsqu'elles figuraient des animaux, tels que des éléphants, des taureaux, des lions, etc.; soit que ces dimensions fussent rigoureusement réclamées par les proportions gigantesques de l'architecture souterraine, soit que le sens des mythes ne permît pas de s'en écarter. Ces dernières figures, de taille colossale, animent pour ainsi dire ces vastes et silencieux sanctuaires, et semblent y répandre du mouvement. Les animaux fabuleux n'ont pas été non plus inconnus à la mythologie indienne; mais nous manquons jusqu'à présent de copies fidèles de ces animaux, indispensables pour nous mettre en état de les comparer avec ceux des Perses et autres peuples.

8° Enfin, les grottes d'Ellore renferment aussi des inscriptions. Wilford est parvenu à en lire deux et à les expliquer, à l'aide du sanscrit, par le moyen d'un livre contenant la clef de plusieurs alphabets des anciennes langues de l'Inde, qui lui fut communiqué par les Pandits ou savants de cette contrée, supposé qu'ils lui aïent révélé la vérité (1). D'après les éclaircisse-

(1) *As. Res.*, V, p. 135, sq.

ments qu'ils lui donnèrent, la plupart de ces inscriptions se rapportent aux sculptures où sont représentées des scènes du Mahabharat, et contiennent vraisemblablement des vers de ce poème. Au bas de chacune de ces inscriptions est tracé le nom de l'architecte, auteur de la sculpture (1). Elles sont moins remarquables, du reste, par leur contenu que par l'idiome auquel elles appartiennent, qui est un sanscrit dont les formes, extrêmement surannées, indiquent une époque des plus reculées, et prouvent en même temps la haute antiquité de ces monuments (2). Mais il vint un autre âge où l'archi-

(1) Il s'appelle *Saxya Padamrata*, p. 138.

(2) M. Langlès, dans sa septième livraison, admet comme vraisemblable l'opinion d'un savant mahométan, que le rajah *Il* construisit les grottes d'Ellore 900 ans avant notre ère. Il ajoute qu'à cette même époque, Deogur, ville capitale du Décan, était le centre de l'empire de l'Inde, et que des artistes éthiopiens construisirent ces monuments sur des modèles de leur pays ou de l'Égypte. Nous avouons qu'il nous est impossible de découvrir la moindre imitation dans des ouvrages qui, sauf quelques ressemblances, portent si évidemment le caractère indien; et nous ajoutons que M. Mallet y reconnut au premier coup-d'œil ce caractère. *As. Res.*, VI, p. 383. Est-il vraisemblable que des artistes étrangers aient pu improviser une architecture indienne, en ne prenant pour guides que des traces presque à peine visibles et tout-à-fait incertaines de leur propre architecture? Nous avons re-

tecture indienne ne demeura pas circonscrite dans cette espèce d'édifices; elle ne se borna plus à creuser des temples et des habitations dans le sein des rochers, mais elle façonna l'extérieur de ces rochers mêmes, et les transforma en monuments d'un grand mérite architectonique, et plus merveilleux encore que les

---

marqué ci-dessus combien est dénuée de fondement l'opinion de ce musulman, qui ne peut pas même citer la source où il a puisé, et combien il est peu probable que le règne d'un seul prince ait pu suffire pour achever de pareils travaux. Nous convenons cependant volontiers que plusieurs de ces grottes, celles qui renferment les temples de la secte plus moderne des Sevras ou Jouttis, sont d'une origine moins ancienne que les autres (supposition adoptée aussi par les Anglais, *As. Res.*, VI, 384), sans que l'on puisse rien conclure de cette concession contre l'ancienneté des autres grottes. Il n'est fait aucune mention dans l'histoire de ce rajah *Il*, que l'érudit mahométan croyait avoir été contemporain du schah Momim-Arif, lequel régnait en Perse il y a neuf cents ans. Il peut avoir existé un rajah de Deogur, appelé *Il*; mais on ne conçoit pas comment ce rajah aurait pu être maître d'un vaste empire, puisque d'après le peu de fragments que nous possédons de l'histoire de l'Inde, cette contrée était partagée, avant la conquête mahométane, qui eut lieu vers l'an 1002, en une infinité de petites souverainetés (Dow, *History of Hindostan*, I, p. 32), et qu'il ne pouvait s'y trouver par conséquent un monarque assez puissant pour exécuter de si vastes entreprises.

temples souterrains que nous avons déja décrits.

L'Inde possède un chef-d'œuvre de cette espèce, tellement supérieur à tous les autres, qu'il suffit de sa description pour donner une juste idée de ce genre d'architecture : ce sont les sept pagodes, ou monuments de Mavalipouram [*Mahâmalaïpouram*], sur la côte de Coromandel (1), lesquelles, en effet, méritent d'être comptées parmi les plus belles productions de l'art et de la main des hommes. Mais avant que d'entrer dans le détail de ces monuments, il faut d'abord examiner jusqu'où s'étend la connaissance que nous en avons.

Jusqu'à présent elle est fort incomplète. Les voyageurs qui les ont visitées n'en ont guère vu que la partie qui borde la côte. Personne encore n'a osé pénétrer dans leur intérieur, où l'on ne peut arriver que par un chemin qui passe à travers des rochers escarpés et d'épaisses forêts, servant de repaire aux tigres et aux serpents, entreprise qu'un homme seul ne tenterait pas sans

(1). Elles sont situées par douze degrés et demi de lat. septentrionale, à une journée au Sud de Madras. On leur a donné le nom de *sept pagodes*, parce qu'on en voit plusieurs qui s'avancent jusque dans la mer, dont les flots en recouvrent même quelques-unes.

danger. La première notice qu'on ait publiée sur ces monuments est celle de M. Campbell, insérée dans les *Recherches asiatiques* (1); mais ce voyageur n'en parle que de mémoire, n'ayant écrit sa relation que huit ans après sa visite. Après cette notice, on lit aussi, dans le même recueil, celles de MM. Goldingham (2) et Haafner (3). Aucun de ces voyageurs ne donne des dessins de ces monuments, et les frères Daniell, dans leur grand ouvrage, n'y ont consacré que deux planches, lesquelles, avons-nous déja dit, ont été copiées par M. Langlès (4). Ces documents et quelques autres, recueillis avec soin par feu Ehrmann, le mirent en état de publier, dans les *Éphémérides géographiques*, une description instructive de ces ruines (5), laquelle à son tour fit naître la dissertation précieuse de feu le baron de Dalberg, insérée dans la même feuille

(1) *Asiat. Res.*, vol. I, p. 145.

(2) *Ibid*, vol. V, p. 69, sq.

(3) Haafner, *Reise längst der Küste von Coromandel* (Voyage le long de la côte de Coromandel), t. II, p. 192, sq. Il est le seul qui prétende avoir pénétré dans l'intérieur de ces pagodes, mais nous avouons que ses aventures nous paraissent souvent par trop merveilleuses.

(4) *Monuments de l'Inde*, pl. XXIII, XXIV.

(5) *Allgem. geograph. Ephemeriden*, 1809, septembre.

périodique (1). Mais ces ouvrages mêmes ne servent qu'à faire voir la limite de nos connaissances à ce sujet, qui ne s'étendent pas au-delà des faits suivants.

Les ruines de Mavalipouram ne consistent pas seulement en quelques temples souterrains; elles offrent, pour ainsi dire, l'aspect d'une ville royale, presque entièrement taillée dans le roc. Une partie en est engloutie dans la mer; cependant les cimes des rochers creusés, qui se montrent encore à environ quatre lieues dans l'intérieur des terres, offrent de toutes parts des grottes, des salles, des appartements et autres constructions. Tous ces monuments ne sont pas des temples, et on en remarque un, entre autres, soutenu par plusieurs rangées de piliers, qui paraît avoir été une grotte destinée à servir de *Tschoultri* ou d'auberge. On voit aussi, sur le sommet d'un de ces rochers, une espèce de siége travaillé dans le roc, où l'on croit reconnaître le trône d'un roi. Mais, indépendamment de ces excavations, l'architecture proprement dite a érigé ici ses monuments, ou, pour mieux dire, de simples murs, construits en énormes blocs de pierre de taille, qui ressemblent aux con-

(1) *Allgem. geograph. Ephemeriden*, 1810, mai.

structions nommées cyclopéennes. On voit également sur quelques points de grands monceaux de briques. Voilà tout ce que l'on connaît de ces ruines. Les deux copies qu'en ont tracées les frères Daniells ne sont que des vues, représentant, la première, l'entrée d'une grotte, dont les parois sont ornées de sculptures, et l'autre deux temples taillés dans le roc, dont le travail industrieux pourrait être comparé à celui de nos églises gothiques. Les pentes de la montagne sont presque en entier couvertes de sculptures, que les frères Daniell n'ont fait à peu près qu'indiquer, si on en excepte quelques statues colossales de lions et d'éléphants, dont ils ont donné les dessins. Les notices de Goldingham, malheureusement trop succinctes, sont pourtant plus riches de faits que l'ouvrage des frères Daniell. On y trouve surtout beaucoup de figures de dieux à plusieurs bras, et décorés de leurs divers attributs, tels que les animaux consacrés à leur culte, le cordon des brames, etc. Il ne nous semble pas douteux que ces sculptures n'aient été empruntées à la même mythologie à laquelle se rapportent celles des grottes dont nous avons parlé ci-dessus; cette conformité avait été déja soupçonnée par Goldingham, qui s'en assura par la comparaison de plusieurs sculptures d'Éléphanta; et en particulier de l'herma-

phrodite, ainsi que de quelques figures de nains. Ces ressemblances mythologiques, jointes à l'image du Lingam, suffisent pour démontrer que le culte de Chiva fut jadis célébré dans ces grottes, conjointement avec celui de Vischnou, adoré sous la figure de Krischna, mythe dont il est question dans le Mahabharat. On retrouve encore dans ces ruines des figures d'hommes et d'animaux, ainsi que des scènes entières de ce même poème épique, entre autres celle du séjour de Krischna parmi les Gopis ou bergères, etc.; mais, du reste, les unes et les autres sont encore à déchiffrer, et celui-là seul en pourra trouver la clef, à qui il sera permis de les visiter, le Mahabarat à la main. On n'a pas tiré grand parti jusqu'à présent des inscriptions placées, dans ces monuments, au-dessus des figures des dieux, et copiées par Goldingham, faute de connaître l'alphabet et la langue à laquelle elles appartiennent. Si cet alphabet était le même que celui des inscriptions de Kennery, il en résulterait la preuve que les mêmes caractères d'écriture furent autrefois en usage sur les deux côtes de la presqu'île en-deçà du Gange (1).

---

(1) M. Langlès croit avoir découvert des ressemblances entre les caractères de Mavalipouram et ceux de Kanara

Une grande partie des établissements de Mavalipouram est inachevée, ce qui prouve d'une manière peu équivoque que le travail en fut interrompu par un phénomène terrible, et, selon toute apparence, par un tremblement de terre, qui fendit la montagne excavée, et engloutit peut-être une partie de la ville dans la mer, dont les rivages sont encore bordés de ses ruines. Il ne reste aucun souvenir de cette catastrophe; mais cette obscurité même est une preuve de plus en faveur de l'antiquité de ces monuments, si dignes d'attirer l'attention des philosophes, et dont nous terminerons la notice par les conclusions suivantes.

1° Mavalipouram était jadis le chef-lieu d'une religion, une résidence royale et peut-être même une ville de commerce fort considérable. Les monuments qui en restent encore attestent sa grande étendue, et prouvent l'intime liaison qui

---

(sans doute Kennery.) *Monuments de l'Inde*, p. 50. Pour nous, nous n'en trouvons aucune dans les copies des premiers publiées par Goldingham, ni dans celles des autres, données par Gough. Nous croyons plutôt y voir de l'analogie avec les caractères d'Ellore, communiqués par WILFORD, *As. Res.*, V, p. 141. Il y a du moins ressemblance dans les caractères, quoique les lettres ne soient pas exactement les mêmes.

exista dans ces contrées entre la religion et le commerce.

2° La tradition indienne elle-même attribue à ces établissements une très-haute antiquité, en leur donnant pour fondateurs le roi Youdhischthira, de la maison des Pandous, et le roi Bali, tous deux parents de Krischna, dans les mythes duquel ils figurent (1); ce qui fait remonter la date de leur fondation aux temps mythologiques, qui sont en-dehors, comme on sait, de tout système de chronologie. Cependant si l'on compare entre eux ces monuments, leur étendue et les différents styles de leur architecture font naître l'idée qu'ils ne furent pas tous élevés dans le même temps, mais à des époques très-éloignées l'une de l'autre. Deux de ces pagodes, taillées dans le roc, ont une toiture presque voûtée, quoique finissant en pointe, et semblable aux arcades d'une église gothique (2). Auprès de ces

(1) Polier, *Mythologie des Indous*, I, p. 122, 338.

(2) Chambers, dans les *Asiat. Res.*, I, p. 151. Voyez la copie dans Langlès, pl. XXIII. Goldingham, dans les *As. Res.*, V, p. 74, cite une tradition d'après laquelle il y a environ mille ans qu'un prince venant du Nord avait voulu faire exécuter un grand ouvrage d'architecture, mais qu'il n'avait pu s'accorder sur le prix avec les architectes indiens; qu'alors ceux-ci s'étaient enfuis au nombre de quatre

pagodes on en aperçoit d'autres, construites en pierres massives, posées l'une sur l'autre en pyramide; ce qui caractérise les premiers essais de toute architecture au-dessus du sol. Cette variété d'édifices, qu'une connaissance plus exacte, accompagnée de copies plus nombreuses et mieux exécutées, ferait encore mieux ressortir, ne nous autorise-t-elle pas à conclure que les monuments de Mavalipouram appartiennent à des âges différents, et que cette ville même subsista pendant plusieurs siècles?

3° Les sculptures de Mavalipouram se rapportent à la fois au culte de Chiva et à celui de Vischnou, mais principalement à ce dernier. En récompense, il ne s'y trouve pas la moindre trace du culte de Bouddha. Cette circonstance, jointe à la perfection des sculptures, démontre que ces monuments ne sont pas les plus anciens de l'Inde.

4° Les rapports qu'ont ces monuments de Ma-

à cinq mille, et avaient exécuté ces superbes monuments, dans l'espace de cinq à six ans, et qu'au bout de ce temps ledit prince les rappela. M. de Dalberg, dans les *Éphémérides géographiques générales*, t. XXXII, p. 7, a répété ce conte en omettant le mot *indiens*, sans doute par mégarde, ce que nous faisons observer ici expressément, pour qu'on ne soit pas tenté de supposer qu'il y eut un certain genre d'architecture apporté dans l'Inde par un peuple du Nord.

valipouram avec le Mahabharat, sont aussi d'un grand intérêt. Les représentations qui en décorent les parois sont, pour la plupart, circonscrites dans le cercle de ses mythes, et s'il faut en croire les brames, la ville de Mavalipouram est mentionnée dans le poème même, sous le nom sanscrit de Mahabalipour (1) (ville du grand Bali) (2). Si cette assertion est vraie, elle nous fournit, avec les inscriptions des divers monuments devenues inintelligibles, une grande preuve de leur haute antiquité. Il ne faut pas confondre néanmoins Mavalipouram avec Dwarka (la ville de merveille), célébrée dans le Ramayan (3), laquelle est située au milieu de la mer, et non sur la côte; car, dans le mythe indien, il est dit que Vischnou se rend de Dwarka à Mavalipouram (4).

5° Ptolémée place la ville de Maliarpha dans la même contrée, où l'on trouve aujourd'hui les ruines de Mavalipouram (5); et il dit que c'était une place commerçante (*emporium*), comme il y

(1) Chambers, dans les *Asiat. Res.*, I, p. 146.

(2) *As. Res.*, I, p. 155.

(3) *Voyez* la conjecture de M. de Dalberg, dans les *Éphémérides géographiques*, t. XXXII, p. 12.

(4) *Asiat. Res.*, I, p. 156.

(5) Ptolémée, VII, chap. 1.

en avait, selon lui, plusieurs autres sur cette côte de l'Inde. Il paraît en effet, par la position indiquée et la ressemblance des noms, que cette ville n'était autre que Mavalipouram; et, l'identité des deux noms une fois admise, nous avons la preuve historique que Mavalipouram existait du temps de Ptolémée, et qu'elle était dès-lors renommée par un commerce considérable. Ce qui n'empêcherait pas de reconnaître ses monuments comme beaucoup plus anciens, surtout si l'on admettait que Ptolémée ait puisé à des sources antérieures à l'époque où il écrivait.

Voici les monuments les plus importants qu'on a découverts jusqu'à présent dans les contrées de l'Inde. Mais si l'on en tire la preuve que les habitants de cette contrée ont surpassé toutes les autres nations dans l'art de creuser et de façonner les montagnes, il n'en résulte pas pour cela que les Indiens aient formé autrefois un peuple habitant des cavernes. Les monuments qu'ils ont élevés ne se trouvent que sur quelques points de leur territoire, et n'offrent nullement le caractère d'habitations destinées aux vivants ou aux morts, mais seulement d'édifices consacrés aux dieux et à leurs serviteurs. Tout concourt à prouver qu'une caste dominante, probablement celle des prêtres, les fit construire pour ce der-

nier usage, et pour établir à jamais dans ces sanctuaires indestructibles le centre de leur culte et le siége de leur domination. Nous prouverons complètement, dans la suite de nos recherches, cette alliance de la religion et de la politique chez les Indiens de ces temps reculés; et il faut avouer qu'il n'était pas possible d'agir plus puissamment sur l'esprit des peuples qu'en élevant ces ouvrages gigantesques, où les pompes de l'art s'unissent aux prestiges du culte. Considérés à part et en eux-mêmes, ces monuments semblent l'image de la mort; mais ils prennent, aux yeux de l'historien, du mouvement et de la vie, lorsqu'il se les représente unis et confondus avec la religion et la mythologie de ce peuple, telles qu'elles nous sont tracées dans leur poésie épique. Il conçoit aussi qu'ils sont du même âge que cette poésie, et, à défaut d'une chronologie exacte, il n'hésite pas à rapporter à la même époque ces autres monuments de l'art, à demi tombés en efflorescence, auxquels jusqu'à présent on n'a pu assigner une origine plus moderne.

Après avoir traité de l'architecture exécutée au-dessous et au-dessus de la terre, nous allons parler maintenant d'une troisième classe d'édifices, plus nombreuse encore que les deux autres, celle dont le travail est tout entier de la

main des hommes. Ces monuments sont de différentes espèces. Les uns datent des temps les plus anciens; tels sont, outre les temples creusés dans le roc, quelques forteresses placées sur la cime des montagnes. Mais, comme l'antiquité de ces forts est encore incertaine, nos recherches se borneront aux temples que les Européens ont appelés *pagodes* (1), nom entièrement inconnu aux Indiens d'autrefois.

Quelques-uns de ces temples ont été dessinés dans les ouvrages que nous avons eu déja plusieurs fois occasion de citer; mais lorsqu'on se propose de les examiner et de les consulter comme sources d'antiquités indiennes, on trouve bientôt des raisons pour agir, dans cet examen, avec circonspection et méfiance, si l'on cherche à fixer leur âge d'une manière un peu vraisemblable. Les Indiens manquent encore d'une histoire de leur architecture (2); et l'on est arrêté à chaque question concernant l'âge d'un édifice, lorsqu'on ne veut pas suivre aveuglément les récits des brames, qui se font peut-être un mérite d'induire en erreur les Européens. Nos lecteurs

(1) *Vehar*, en sanscrit; LANGLÈS, p. 4. [*Vihâra*; ce mot signifie un temple djaïna ou bouddhique. On sait au reste que M. Langlès ne savait pas le sanscrit.]

(2) *Voyez* là-dessus quelques observations du capitaine M'KENZIE, dans les *Asiat. Res.*, VI, p. 443.

ne s'attendent pas sans doute à voir ici remplir cette lacune. C'est un travail qu'un architecte seul pourrait entreprendre; mais nous croyons qu'il ne trouverait pas les matériaux nécessaires à son exécution, dans nos ouvrages à estampes. Il serait obligé de se rendre sur les lieux mêmes, et de s'y livrer à de longues et nombreuses observations, pour venir à bout de fournir à l'histoire de l'architecture indienne les éclaircissements qu'elle réclame. Cependant nous ne pouvons guère nous dispenser de soumettre au jugement des érudits quelques observations à ce sujet.

L'architecture des Indiens est fille de leur religion, comme nous l'ont déja suffisamment appris les édifices taillés dans le roc, dont nous avons donné la description. Elle conserva toujours ce caractère distinctif, alors même que l'on commença d'élever des édifices au-dessus de terre; et elle ne changea de caractère et ne prit son développement que dans les pagodes modernes. Elle ne se montre nulle part dans les édifices particuliers. Que sont encore aujourd'hui les villes des Indous? celle de Calcutta, surnommée la Noire, Madras et tant d'autres non moins fameuses? Que sont-elles? si ce n'est un assemblage de cabanes de bambou, réunies autour des pagodes. Mais lorsque l'archi-

tecture se lia intimement avec la religion, elle devint aussi indestructible que celle-ci. Il y eut sans doute des périodes où la construction de grands ouvrages architectoniques devint plus rare, comme, par exemple, aux époques où l'Inde fut assujettie au joug de l'esclavage; mais, à ces époques mêmes, le saint zèle des Indiens ne fut que réprimé, et non pas étouffé. De tout temps ce peuple a bâti des temples, et il ne cesse pas d'en bâtir encore aujourd'hui; ce qui fait qu'il faut se garder d'attacher au mot de pagodes aucune idée d'antiquité, quoique la fondation de plusieurs de ces édifices religieux soit déja fort ancienne.

Il est donc prouvé maintenant qu'il a existé autrefois dans l'Inde une architecture sacrée; mais il reste encore à savoir jusqu'à quel point cette architecture demeura libre dans ses œuvres, et si elle ne subit pas quelquefois l'influence des conquérants étrangers; on ignore jusqu'à présent si, avant la conquête des Mahométans, qui eut lieu vers l'an mille de notre ère, d'autres conquérants ne s'étaient pas établis dans cette contrée, et si les Indiens ne furent pas quelque temps soumis aux rois de Perse ou aux Arabes, leurs voisins. S'il est vrai pourtant que ce dernier peuple ait fondé quelques établissements sur les côtes de la presqu'île, il s'en faut bien qu'il y ait laissé

autant de traces de son architecture qu'on en retrouve encore, de nos jours, dans toutes les parties de l'Espagne. Mais lorsque les Mongols s'établirent dans l'Inde, et y fondèrent un empire des plus puissants, ils y apportèrent leur architecture, et élevèrent sur les bords du Gange des palais et des mausolées qui subsistent encore, et qui attestent le génie de cette belliqueuse nation. Le développement que prit l'architecture des Mongols, dans les contrées de l'Inde, fournirait certainement une matière des plus intéressantes à l'histoire de cet art en Orient; mais cette tâche est au-dessus de nos forces. Nous remarquerons seulement que, sans nier qu'il ait existé une influence réciproque entre l'architecture du peuple conquérant et celle du peuple conquis, il est vraisemblable pourtant que les Mongols adoptèrent quelques procédés des Indiens, plutôt que les Indiens ne reçurent ceux des Mongols. N'est-il pas évident en effet que, si la nation vaincue avait pu consentir à se soumettre à des usages étrangers, sa religion s'y serait opposée? et comment même supposer que, lorsque ses vainqueurs profanaient et renversaient ses temples, elle eût emprunté d'eux des modèles pour les rebâtir? Il paraît, au contraire, que l'architecture indienne conserva toujours dans son ordonnance

un caractère pur et indépendant de toute influence étrangère, et qu'elle ne dévia de ses principes qu'en fait d'accessoires et d'ornements. On nous demandera peut-être en quoi consiste le véritable caractère de cette architecture; c'est une question que nous nous sommes déja faite à nous-mêmes, et dont nous allons tâcher de trouver la solution.

1° L'architecture de l'Inde commença par la pyramide, forme commune à toutes les pagodes de cette contrée. C'est là le caractère distinctif des édifices de la presqu'île en-deçà du Gange, comparés à ceux de l'autre presqu'île, et même à ceux de la plus grande partie de l'Asie, où les formes architectoniques ne décèlent que trop l'imitation de la tente (1). Il est aisé de voir combien cette différence originaire a dû influer sur les formes générales, aussi bien que sur les détails des deux architectures.

2° La forme pyramidale en effet exclut déja tout ce qui est voûté, et par conséquent n'admet point de voûtes. La description des temples souterrains nous a démontré, à la vérité, que l'idée de voûte ne fut point étrangère aux In-

(1) *Voyez* surtout, pour l'Inde orientale, Ava, Pégu, etc., les estampes du voyage de Symes, représentant les temples et les couvents de l'empire des Birmans.

diens; mais aussi il ne s'ensuit pas, comme nous l'avons observé plus haut, qu'ils aient jamais fait l'application de cette idée à de véritables édifices, ni même qu'ils aient été capables d'arriver à cette application. Des écrivains modernes leur contestent absolument l'art de former des voûtes (1). On remarque pourtant, dans les copies de leurs ouvrages architectoniques les plus anciens, que plusieurs se terminent en coupole (2). L'art de construire des coupoles ne suppose-t-il pas celui de bâtir des voûtes? Les coupoles dont nous parlons n'auraient-elles été élevées qu'à une époque plus récente? Nous ne pouvons, pour résoudre ces questions, nous appuyer sur les copies, qui ne s'accordent pas toujours, comme nous le verrons bientôt, et nous les laissons à résoudre à des architectes ou à des écrivains plus éclairés que nous sur cette matière.

3° Cette forme pyramidale rendit encore superflus les pilastres et les colonnes; mais ces pièces d'architecture étaient déja connues depuis la fondation des temples souterrains, et ne pouvant les faire entrer dans la construction des pyramides, on leur assigna une place dans

(1) *Voyez* principalement LANGLÈS, p. 54.

(2) Comme par exemple la pagode de Tanjore.

des édifices d'un autre genre. Il semble toutefois que, dans ceux-ci, on ait imité les modèles que fournissaient les grottes. Les Indiens furent de beaucoup surpassés par les Égyptiens et les Grecs, quant aux proportions et aux ornements des colonnes; mais peut-être surpassèrent-ils ces deux nations dans les ornements des pilastres et dans l'exécution des cariatides suspendues (1).

4° Dès que les pagodes furent devenues le rendez-vous de milliers de pélerins, on sentit le besoin d'exécuter dans leur voisinage des bâtiments d'un genre différent, parmi lesquels il faut compter d'abord les *tschoultris* ou auberges, qu'on pourrait aussi appeler caravansérails, s'il ne s'attachait à ce mot une autre idée qui n'est pas tout-à-fait identique avec celle du mot tchoultri. La religion des Indiens, comme on sait, leur fait un devoir de fonder des tschoultris, et elle compte ces bâtiments parmi les œuvres pies; il n'est donc pas étonnant que le nombre s'en soit multiplié, surtout aux environs des pagodes les plus fameuses. C'est dans les plans et les embellissements de ces tschoultris, où la religion ne prescrivit pas des formes

(1) *Voyez* le pilastre richement décoré, dans LANGLÈS, pl. VII.

fixes, que l'architecture indienne paraît s'être librement exercée (1). C'était là surtout que les colonnes et les pilastres pouvaient trouver leur place convenablement; on ne voit pas cependant de tschoultris voûtés dans les copies qui nous sont parvenues de ces sortes de bâtiments (2). Nous conclurons de-là, en attendant le jugement des connaisseurs, que le système des voûtes, sans être inconnu aux Indiens, ne fut employé que rarement, et peut-être seulement dans la construction des coupolès.

5° On reconnaît facilement une progression de l'art dans l'édification des pagodes-pyramides. Nous regardons comme les plus anciennes celles qui ressemblent aux murs nommés cyclopéens, et qui furent bâties pyramidalement, mais en simples pierres de taille posées les unes sur les autres, sans aucune espèce d'ornements. Les premiers progrès faits ensuite dans l'architecture nous ont paru consister dans l'introduction des embellissements extérieurs. L'art fit un pas de plus, et on commença de figurer des divinités et des animaux sur les faces extérieures

---

(1) *Voyez* le magnifique tschoultri de Madoura, dans LANGLÈS, pl. VI.

(2) Un réservoir en maçonnerie, toujours rempli d'eau (*tang*), se trouve à côté de chaque tschoultri.

des édifices; bientôt même on y représenta des scènes entières, tirées des épopées de l'Inde. L'intérieur de ces pagodes-pyramides est ordinairement sombre et mystérieux. On empêche le jour d'y pénétrer, et on n'y laisse pour l'éclairer qu'une seule lampe, qui en montre les objets sous un faux jour. Mais insensiblement l'architecture se débarrassa de ses formes lourdes et massives; les pagodes affectèrent un air plus gai, et finirent même par être ornées de grandes entrées, ou pylones, dans l'intérieur des sanctuaires. On entourait cette partie de la pagode d'une ou plusieurs enceintes, entre lesquelles on bâtissait tous les ouvrages nécessaires, tels que de grandes salles, dont la toiture plate est supportée, comme chez les Égyptiens, par un grand nombre de colonnes; des corps de logis, où reposent les reliques des animaux sacrés; des appartements, où l'on déposait l'appareil nécessaire aux processions des images sacrées d'un sanctuaire à l'autre; les étangs sacrés pour les laver, etc. Si nous possédions l'histoire de ces monuments religieux, nous y verrions vraisemblablement que, dans l'origine, les sanctuaires se trouvaient seuls et isolés, comme nous l'avons prouvé pour ceux de l'Égypte, jusqu'à ce que de riches dévots les fissent entourer des établissements que nous venons de

spécifier, et dont plusieurs effacent aujourd'hui, par leur éclat, l'édifice dont ils dépendent.

Avant d'entrer dans l'examen des pagodes qui se distinguent le plus par leur antiquité, nous devons faire remarquer un fait extrêmement défavorable à l'histoire de l'architecture indienne : c'est que le fanatisme des Musulmans a détruit en grande partie les vieux monuments de la religion indienne, et qu'il a exercé justement ses ravages dans cette partie de l'Inde que l'on regarde comme le berceau de la religion et de la civilisation indiennes. Le Bengale proprement dit est la partie de cette contrée la plus pauvre en monuments; on en trouve plusieurs dans le Bahar, et à Bénarès, la ville sacrée : mais la côte de Coromandel a été la moins exposée aux dévastations des Mahométans. Aussi est-ce sur cette côte et dans l'intérieur de la presqu'île que subsiste encore le plus grand nombre de ces sanctuaires, en même temps que les plus renommés. « C'est ici, dit lord Valentia (1), que presque chaque village a sa pagode, ornée d'un grand portail de pierre, et d'une architecture passable, dans laquelle vivent des brames, soit de leurs propres revenus, soit de la libéralité du gouvernement. Les grandes routes qui condui-

(1) Valentia, *Travels*, I, p. 355.

sent à ces édifices sacrés, sont couvertes de tschoultris, destinés à recevoir les troupes de pélerins, et où les brames font également le service. » Ainsi, l'Inde nous présente un spectacle opposé à celui de l'Égypte. La partie de cette dernière contrée qui fut le berceau de sa civilisation, c'est-à-dire la haute Égypte, conserve encore les restes de ses anciens monuments, tandis que la basse Égypte ne possède des siens que de faibles débris. Dans l'Inde, au contraire, ce sont les lieux où prit naissance l'architecture de cette contrée qui n'offrent plus aujourd'hui que des ruines; et les édifices de la presqu'île en-deçà du Gange, qui vraisemblablement ne sont pas les plus anciens, sont les seuls qui aient résisté aux ravages du temps.

Parmi ceux de ces édifices que leur construction et le témoignage des Indous nous font considérer comme plus anciens que les autres, les pagodes de Deogur ou Doulatabad semblent devoir occuper le premier rang. Ces pagodes, au nombre de trois, et groupées comme celles de Mavalipouram, sont de forme pyramidale, et bâties en pierres de taille, mais tout-à-fait dépourvues de sculptures (1). Le trident de Maha-

(1) Elles sont représentées dans Hodges, pl. XXIII, et dans MAURICE, *History of Hindostan*, vol. VI.

deva s'élève sur chacune, au-dessus de leur faîte, ce qui prouve qu'elles étaient consacrées à ce dieu. Les Indous eux-mêmes sont embarrassés pour fixer l'époque de leur fondation, mais ils les mettent cependant au nombre des plus anciennes, opinion que semblent confirmer la position et la structure de ces pagodes. N'est-il pas, en effet, de la plus grande vraisemblance qu'elles furent jadis en communication avec les temples souterrains, situés dans leur voisinage, que nous avons décrits ci-dessus, et qu'elles appartiennent à la même époque où Ellore était le centre de la civilisation de l'Inde? Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet.

La fameuse pagode de Tanjore a été bâtie dans le même goût, c'est-à-dire en pierres de taille, sans ornements extérieurs et sans coupole (1). Sa pyramide a deux cents pieds de haut,

---

(1) La gravure qu'on en voit dans MAURICE, *History of Hindostan*, t. I, pl. 3, tracée d'après le dessin de Hodges, est essentiellement différente de celle donnée par Langlès, pl. IX, X, d'après les frères Daniell. Dans celle-ci, la pyramide est embellie d'ornements extérieurs et de fausses fenêtres, à peu près comme l'obélisque d'Axum (VALENTIA, t. III, pl. 7), et terminée par une petite coupole. Mais Valentia (t. I, p. 356) avoue lui-même que les frères Daniell

et, d'après l'estimation de Valentia, c'est le plus bel ouvrage de cette espèce que l'on puisse voir dans les deux presqu'îles. Son intérieur contient une salle où se rassemblent les brames et qui n'est éclairée que par la lumière des lampes. On manque de données positives sur l'âge de cet édifice, et c'est justement en raison de cette incertitude, aussi bien que du style qui lui est propre, qu'on lui assigne une très-haute antiquité. Le Lingam, que l'on y révère, annonce qu'il était consacré à Chiva, ce que prouve encore plus clairement la statue colossale du taureau Nandi, monture de ce dieu, que l'on voit à côté de la pagode, au milieu d'un bâtiment élevé sur des piliers, et dont l'architecture est tout-à-fait indienne (1). Cette statue est d'une seule pièce de porphyre brun, elle a seize pieds de long sur douze de haut. Quoiqu'elle soit de beaucoup inférieure, par ses dimensions, aux statues colossales de l'Égypte, elle n'en est pas moins une preuve que les Indiens connurent l'art de transporter des masses énormes. Ce taureau n'était pas moins vénéré que le dieu même;

---

l'ont embellie, ce qui me décide à suivre la gravure de Maurice.

(1) Dans Langlès, pl. X, où il a copié encore inexactement, suivant Valentia, la planche des frères Daniell.

et c'était au bruit des cymbales et des flûtes qu'on célébrait, en l'honneur de tous deux, auprès de la pagode, des fêtes qui rappellent à la mémoire les orgies bachiques des anciens.

Les pagodes de l'île de Ramiseram, située entre le continent et Ceylan, sont fameuses par l'expédition de Rama contre Ravana, chantée dans le poème du Ramayan. C'est un groupe de pagodes, dont Valentia n'a donné que la description (1). La plus grande est consacrée à Rama, la seconde à son épouse Sita, et une troisième plus petite à Mahadeva. On les regarde encore aujourd'hui comme les premiers sanctuaires de la contrée : l'entrée en est interdite aux étrangers, et l'on ne lave les images des divinités que l'on y adore qu'avec de l'eau du Gange, apportée par les pélerins et les faquirs. Elles sont environnées d'une enceinte, dont la porte principale a quarante pieds de haut. Un grand portail, en forme de pyramide tronquée, conduit à la pagode principale. « Ce portail, dit Valentia, me rappela les monuments de l'ancienne Égypte. » On y reconnaît cette architecture antique qui consistait à poser les blocs de pierre l'un sur l'autre perpendiculairement et

(1) Valentia, *Travels*, I, p. 340.

ensuite en ligne horizontale. L'extérieur de ces pagodes est peint en rouge et orné d'un grand nombre de sculptures. L'intérieur n'est éclairé que par des lampes, « et leur ensemble, dit ce voyageur, présente un aspect magnifique qu'on chercherait en vain à décrire. »

La pagode de Madoura paraît aussi être du nombre de celles qui se distinguent par leur antiquité. Elle est, comme les autres, de forme pyramidale (1), et ornée aussi en dehors de pilastres et de fausses fenêtres. Cette pagode peut servir à faire voir combien il faut être réservé dans les jugements que l'on porte sur les ouvrages de ce genre; puisque, appartenant elle-même, comme nous venons de le dire, à une époque fort ancienne, elle est cependant environnée d'établissements d'une origine fort récente; le tschoultri, par exemple, a été bâti en 1623, et ne laisse pas d'être intéressant, comme échantillon de l'architecture de ce temps-là; c'est un mélange du goût national et du style mahométan (2). Une pagode encore fort ancienne et des plus vénérées est celle de Djagarnât (Djagannatha), surnom de Krischna à qui elle est con-

(1) Voyez *Langlès*, pl. V, p. 3, d'après *Daniell*.

(2) Voyez la copie de ce magnifique édifice, dans Langlès, pl. VI.

sacrée. Située presque à l'extrémité septentrionale de la côte de Coromandel, et connue des Européens sous le nom de *pagode noire*, sa couleur sombre la fait apercevoir de loin aux navigateurs qui longent cette côte de sable (1). Elle s'élève en pyramide, et autour d'elle sont rangées une foule de petites pagodes, dont la plus grande a cent vingt pieds de haut (2).

Les opinions sont fort partagées sur l'ancienneté de cet édifice. Les brames le regardent comme un des plus anciens sanctuaires de l'Inde (3), et Langlès, au contraire, semble persuadé que son existence ne remonte pas au-delà de sept ou huit cents ans (4). Il n'en est pas moins précieux pour l'histoire de la religion indienne, s'il est vrai que l'époque de sa fondation doive être considérée comme celle où fut abolie la distinction des castes, et où les grands commencè-

(1) Valentia, *Travels*, t. I, p. 55.

(2) La meilleure copie que j'en connaisse est celle qu'en a donnée Langlès (pl. I, XXV, XXVI), d'après un dessin qu'on lui a communiqué.

(3) Ce fut le rajah Ainderdon qui fit bâtir cette pagode, vers le temps où le dieu Krischna parcourait la terre. Polier donne le mythe de cette fondation (t. II, p. 162).

(4) Langlès, *Notice géographique*, t. I, p. 120, etc. Les raisons qu'il émet ici, comme la plupart de ses assertions, nous paraissent très-faibles.

rent de se mêler avec leurs inférieurs et purent manger avec eux sans contracter de souillure (1).

Nous avons déja remarqué ci-dessus que l'architecture indienne, constamment fidèle à son ordonnance et à ses formes primitives dans la construction des temples, fit pourtant des progrès rapides dans la manière de sculpter les figures qui les décorent, et de bâtir les enceintes et autres bâtiments dont ils sont tous environnés. On commença d'abord par élever plusieurs pagodes l'une auprès de l'autre, usage qui s'explique facilement par le soin qu'on mettait à disposer, auprès de la demeure consacrée au dieu principal, d'autres habitations pour son épouse et pour ses compagnons. On construisit ensuite autour de ces pagodes plusieurs bâtiments destinés à divers usages, et entre autres ces salles à toiture plate, bâties, comme celles des Égyptiens, en pierres de taille, et soutenues par un grand nombre de colonnes. On alla même, dans la suite, jusqu'à ceindre tout l'espace consacré de murs bâtis en pierre, qui formaient une vaste circonférence, et où l'on pratiquait de grandes et magnifiques entrées.

---

(1) Suivant Polier, t. II, p. 167, cette coutume subsiste encore de nos jours.

Comme notre dessein n'est pas de passer ici en revue toutes les pagodes l'une après l'autre, nous nous bornerons à décrire celle de Siringam et ses sept enceintes (1), celle de Kandjeveram (2) consacrée à Chiva et à son épouse, et surtout celle de Chalambron, dans le district de Tanjore (3), qu'on peut regarder en quelque sorte comme le modèle des autres. Le sanctuaire de cette pagode est environné d'une double enceinte (4), dont la seconde forme un carré long régulier, de deux cent vingt toises de long et de cent soixante de large, exactement orienté sur les quatre vents. La première enceinte est bâtie en entier de pierres de taille; la seconde ne l'est qu'en briques, revêtues de pierres en dehors. Sur chacun des côtés de celle-ci est une porte magnifique, décorée de pilas-

(1) Langlès, p. 25. La première enceinte renferme un espace d'une lieue carrée. Ses quatre murs répondent aux quatre points cardinaux, et chacune des quatre entrées est surmontée d'une pyramide richement ornée de sculptures.

(2) Voyez le dessin de cette pagode dans Valentia, pl. XII, et dans Langlès, pl. XXVIII; elle est remarquable surtout par la quantité de statues d'animaux, qui paraissent y servir de gardes.

(3) Elle est située à deux lieues de la côte, et à neuf lieues Sud de Pondichéry.

(4) Voyez-en la description détaillée dans Langlès, p. 26, etc., accompagnée d'un plan, pl. XV.

tres de trente-deux pieds de hauteur, et sur chacune de ces portes s'élève une pyramide de cent cinquante pieds. Ces pyramides, construites dans le même goût que les pagodes, mais d'une architecture plus légère, sont couvertes, de haut en bas, de figures de dieux et d'animaux (1). C'est en dedans de cette seconde enceinte que se trouvent les bâtiments sacrés. Une partie du terrain consacré, que circonscrit une troisième enceinte, ornée intérieurement d'une colonnade, renferme trois chapelles: la première, dédiée au Lingam, la seconde à Vischnou, et la troisième, dénuée de symboles religieux. Le centre de ce terrain est occupé par un large étang, destiné aux ablutions et entouré aussi de colonnes. Les pélerins descendent par un escalier de pierre dans l'eau sacrée pour s'y livrer à leurs contemplations. A droite est situé le temple principal, consacré à Parvati, dont la statue est élevée en face de l'entrée. Ce temple a aussi une enceinte garnie en-dedans d'une colonnade, et on y arrive par un péristyle de six rangées de colonnes; un grand nombre de lampes en éclaire le sanctuaire, à l'entrée duquel est placé le taureau Nandi. Les pilastres qui forment

(1) Voyez-en la copie dans Langlès, pl. XVI.

cette entrée sont unis l'un à l'autre au-dessus de la porte, par une chaîne de pierres habilement sculptée, et dont les anneaux ne forment qu'une seule pièce. Une infinité de sculptures couvrent en entier la surface des colonnes et des piliers. Au Sud du temple, on remarque une salle, dont le plafond uni et plat est soutenu par cent colonnes; et au Nord, on en voit une autre plus petite, en tout semblable à celle-là. Mais le monument qui mérite le plus de fixer l'attention est celui qui occupe l'autre côté de l'étang. C'est une chapelle ou sanctuaire situé au milieu d'une immense colonnade qui a trois cent soixante pieds de long sur deux cent soixante de large, et que recouvre une toiture plate, soutenue par un millier de colonnes (1), dont chacune a trente pieds de haut, et qui sont alignées dans tous les sens. La toiture est formée, comme dans les temples égyptiens, d'énormes blocs de pierre taillés carrément et superposés l'un sur l'autre. Tout est couvert de sculptures, qui représentent des scènes entières du

(1) Ce nombre de mille n'est peut-être pas tout-à-fait exact; mais on peut croire qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité, si l'on en juge par la salle à cent colonnes, où ce dernier nombre a été scrupuleusement vérifié. A l'entrée du sanctuaire on a planté des mâts surmontés de pavillons.

Mahabharat, et divers autres sujets tirés de la théogonie indienne. C'était sous les portiques de ces chapelles qu'étaient reçues les images des divinités que l'on y amenait sur des chariots dans les processions solennelles. Il n'y avait pas moins de trois mille brames employés au service religieux; et l'on peut se faire une idée de la prodigieuse affluence des pélerins qui visitaient ces lieux, si l'on réfléchit que leurs dons suffisaient à l'entretien du temple, lequel ne possédait point de biens-fonds.

Nous avons cru devoir donner une description détaillée de ce temple, comme un échantillon de l'architecture indienne, qui pût servir à nos lecteurs pour comparer les dimensions d'autres bâtiments de ce genre, et comme une preuve de plus en faveur de l'opinion que nous avons émise plus haut, que la plupart des monuments de l'Inde n'ont été exécutés qu'à plusieurs reprises, d'où il suit que l'on doit user de beaucoup de circonspection, lorsque l'on veut en fixer les dates. Quant à l'origine de celui-ci, les brames l'ont déterminée d'une manière positive, d'après le Sidambara-Pourana (1), qui est l'histoire même de ce temple, et ils affirment qu'il

(1) *Sidambara* est un nom de Parvati, à laquelle la pagode est consacrée.

fut construit et achevé vers l'an 400 du Kali-Yong, qui répond à l'an 617 avant notre ère (1), par les trois monarques Djurdjen, Choren et Panda. Les noms de ces rajahs appartiennent à l'âge mythologique, célébré dans le Mahabharat (2); ce qui suffit déja pour nous faire accueillir avec défiance une chronologie qui les place dans les temps historiques, défiance encore augmentée par l'incertitude où nous sommes sur l'autorité et même sur le texte du Sidambara-Pourana. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Indiens eux-mêmes regardent cette pagode comme une des plus anciennes, et l'on en trouverait difficilement une autre où l'on pût, mieux que dans celle-ci, reconnaître la suite et le progrès des constructions, qui, pour employer l'expression d'un témoin oculaire (3), saute aux yeux de l'observateur; tellement que par un examen attentif de ces diverses constructions, on pourrait suivre pas à pas la marche

(1) D'après le calcul ordinaire. Voyez Langlès, p. 36-37.

(2) Voyez Polier II, p. 140 sq., relativement à Djurdjen [Douryodhana] qui existait au temps de la guerre des Pandos et des Coros.

(3) Valentia, *Travels*, I, p. 370. Le temple principal lui paraît être le bâtiment le plus ancien; opinion que semblent confirmer les inscriptions que l'on y voit, et dont les caractères sont inconnus.

de l'architecture indienne, et en tracer l'histoire depuis son origine jusqu'à nos jours. L'une des grandes entrées avait été, selon Valentia, rebâtie depuis peu par une veuve dévote qui y dépensa environ quarante mille pagodes (ce qui fait presque autant de ducats), et on n'en avait pas encore achevé le péristyle, à l'époque où ce voyageur le visita (1). La pagode principale, au contraire, offre, suivant le même auteur, tant de vestiges d'antiquité, qu'il la croit plus ancienne que celles de Tanjore et de Ramiseram. Il faut convenir cependant, que les magnifiques sculptures de ses portiques, empruntées la plupart au Mahabarat, n'ont pu être exécutées dans l'enfance de l'art; et si l'on examine avec attention les pyramides si élégantes et si légèrement construites qui en surmontent la porte principale, ainsi que les riches pilastres que joignent avec tant de goût des chaînes de pierre, on aura de la peine à se persuader que ce soit par de tels ouvrages que l'architecture indienne a commencé.

Il serait inutile de présenter ici la description de toutes les autres pagodes (2); nous avons, ce

---

(1) Valentia, l. c.

(2) Nous ferons encore mention de la pagode de Tritchinapali, qui, s'écartant de la forme pyramidale, est, dit-on,

nous semble, assez bien démontré, avec le peu de documents dont nous disposons, que l'art, dans la construction de ces édifices, procéda graduellement et par des améliorations successives. Il serait à souhaiter qu'un explorateur, artiste à-la-fois et critique (deux qualités dont la réunion est de toute rigueur), achevât nos recherches sur les lieux mêmes, pour en redresser les erreurs et en effacer les lacunes. Ce serait là le seul moyen d'obtenir un travail complet sur les monuments de l'Inde, et de parvenir à connaître au juste leurs âges différents.

Depuis la dernière édition de cet ouvrage, le cercle de nos connaissances sur l'antiquité et l'architecture indiennes s'est singulièrement agrandi, par les découvertes faites à Java, durant la domination des Anglais dans les îles de l'Inde orientale. Nous sommes redevables de ce progrès à sir Stamford Raffles, qui s'est également distingué dans ce pays comme gouverneur et comme antiquaire. Son administration, qui n'a duré que cinq ans, nous a fait mieux connaître l'île de Java que n'avait fait le gouvernement hollandais

---

construite en carré, et présente des traces du culte de Bouddha. LANGLÈS, p. 22, pl. XII, XIII. Mais les notices et les dessins relatifs à cette pagode sont d'une exécution trop peu satisfaisante pour qu'on puisse en tirer la moindre conclusion.

pendant deux siècles. Il a pénétré dans l'intérieur du pays et découvert lui-même une grande partie de ses antiquités, à la description desquelles il a consacré tout un chapitre de son excellent ouvrage (1). L'intérieur de l'île, surtout la partie du Sud-Est, est riche en monuments d'architecture et de sculpture, qui démontrent que les arts y étaient jadis cultivés, et peut-être plus florissants que chez les peuples de la terre-ferme. Mais tous ces monuments appartiennent à la classe des édifices proprement dits, et l'on n'y a point découvert, jusqu'à présent, de temples souterrains. Les plus grands de ces monuments sont ceux que l'on trouve aux environs de Branbanan, à peu près au centre de l'île. Ce sont, d'après la description de sir Stamford, cinq parallélogrammes renfermés l'un dans l'autre, lesquels ne contiennent pas moins de deux cent quatre-vingt-seize petits temples ou chapelles, dont le principal, bâti en pyramide, a, devant son entrée, des statues de grandeur colossale, en guise de gardiens. L'aspect de son intérieur rappelle, au premier coup d'œil, la pagode à sept enceintes de Siringam; et il y a bien de l'apparence que tout ce qu'il renferme

(1) Raffles, *History of Java*, II, p. 1—65.

était consacré à la religion des brames (1). Il n'est pas encore prouvé, cependant, qu'il existe dans l'île, et principalement à Boro-Bodo (2), des monuments du culte de Bouddha. Les édifices qu'on y voit sont construits en pierres de taille ou en briques, et ces derniers matériaux paraissent plus récents que les autres. Ces bâtiments, en général, le cèdent en ancienneté à ceux du continent asiatique; il n'en est aucun, si l'on en croit Stamford, qui remonte plus haut que notre ère, et la fondation des plus grands peut être placée, suivant lui, entre le VIe et le IXe siècle (3). Ainsi, d'après cette évaluation, ils appartiennent au moyen âge, et peuvent servir à jeter du jour sur cette période jusqu'à présent si peu connue de l'histoire indienne. Java est cependant la seule des grandes

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 88.

(2) Sur cette question, un brame, compagnon de voyage de sir Stamford, se prononçait contre l'affirmative, alléguant, pour raison, que la coiffure artificielle de cheveux laineux, un des insignes de Bouddha, que l'on voit sur quelques figures du temple de Boro-Bodo, faisait aussi partie de l'accoutrement des dévots dans certaines expiations. Mais ce temple ressemble tellement, par sa construction et ses sculptures, à ceux de Ceylan, que nous ne doutons pas qu'il ne fût en effet dédié à Bouddha.

(3) Raffles, II, p. 62.

îles de l'Inde orientale où subsistent encore des restes de l'ancienne religion des brames; on n'en a découvert, jusqu'à présent, ni à Célèbes, ni à Sumatra (1). Mais l'on aurait tort d'affirmer qu'il n'en existe aucun dans ces îles, que l'on n'a encore explorées qu'imparfaitement, et où s'élèvent de toutes parts des forêts impénétrables, au milieu desquelles peut-être se trouvent des édifices, que le luxe inouï de leur végétation cache aux regards du voyageur. Qui sait, par exemple, ce que renferme dans son sein l'île de Bornéo, la plus grande, sans contredit, de l'Archipel indien, et jusqu'ici tout-à-fait inconnue? Ne doit-on pas s'attendre à y recueillir des trésors de tout genre, si jamais cet esprit d'investigation et de découvertes, qui ne néglige pas même les régions les plus désertes et les plus stériles, se porte avec la même activité vers ce riche et mystérieux atelier de la nature?

Mais sur le même sol où s'élèvent tous ces temples fameux, dont l'âge et la construction souvent incertaine trompent l'espérance de l'historien, il existe des monuments d'un autre genre que nous pouvons interroger avec plus de succès. Ce sont des piliers ou des tables couverts

(1) Raffles, *Account of Celebes*, II, appendice, p. 281.

d'inscriptions que la sagacité anglaise est parvenue à interpréter. Il était d'usage dans l'Inde, anciennement, d'ériger des colonnes ornées d'inscriptions pour transmettre à la postérité le souvenir de certains événements (1); on gravait aussi sur des tables de métal ou de pierre les décrets par lesquels les rois accordaient des terres, et ces tables servaient de titre aux possesseurs ainsi favorisés. La plus ancienne des inscriptions éclaircies jusqu'ici et contenant des données chronologiques, a pour sujet une investiture de terres, gravée sur une table de cuivre, trouvée à Mongeer, dans le Bengale, et elle date, selon Wilkins, de l'an 23 avant J. C. (2). Comme elle ne marque, cependant, qu'une seule époque, celle du 33e *sombos* (c'est-à-dire année), tout ce que l'on peut en inférer, c'est qu'il y est question de l'ère de Vicramaditya, laquelle commence à la mort de ce roi l'an 56 avant J. C. (3). On y retrouve les noms des héros les plus remarquables du Mahabharat, et celui d'un certain conquérant Paal-Deb, qui soumit l'Inde depuis les sources du Gange jusqu'au

(1) *Asiat. Res.*, III, p. 46-47.
(2) *Ibid.*, I, p. 123.
(3) Voy. dans les *Asiat. Res.*, I, p. 142, la note de Jones.

pont de Rama à Ceylan, célébré dans le Ramayan.

L'inscription gravée sur le pilier de Bouddal, dans le Bengale, expliquée également par Wilkins (1), et destinée à faire parvenir à la postérité le nom de Gourava-Misra, qui en fit les frais, et ceux de ses ancêtres, est probablement du même âge. La date n'y est pas marquée, mais l'écriture en est semblable à celle de l'inscription précédente (2), et il y est question d'un roi nommé Pal-Deb, qui est, selon toute apparence, le même que celui dont nous avons déja parlé. Elle est, de même que la première, écrite en ancien langage sanscrit, et plusieurs personnages du Mahabharat et du Ramayan, ainsi que Valmiki, l'auteur de ce dernier poème, y sont nommés expressément.

Il semblerait qu'on ne doive pas assigner une date beaucoup plus récente que celle de l'an 67 de notre ère, à une troisième inscription qu'on lit sur un obélisque (3), placé au-dessus d'un

(1) *Asiat. Res.*, I, p. 131.

(2) *Voyez* les échantillons de cette écriture donnés dans les *As. Res.*

(3) Cet obélisque est orné, suivant le capitaine Polier (*As. Res.*, I, p. 379), de cinq inscriptions en sanscrit; la première, en l'honneur de Visala-Deva, porte la date de l'an 1230; et la seconde marque l'an 123 de l'ère de

monument attribué au schah Fironz, qui régna à Delhi depuis l'an 1351 de notre ère jusqu'en 1388. Mais une nouvelle copie a prouvé que cette date a été mal déchiffrée, et qu'au lieu de l'an 67 après J. C., il faut lire l'an 1164. L'inscription est faite en l'honneur du rajah Visala ou Vigrata-

---

Vicramaditya, qui repond à l'an 67 de J. C. Les Recherches asiatiques (t. I, p. 380), d'où nous empruntons ces détails, ajoutent les paroles suivantes : « The date is here perfectly clear, at least it is clear, that only the three figures are written : without even room for a cipher after them. » Un témoignage si positif semble lever toute difficulté. On lit pourtant dans le même ouvrage (t. VII, p. 175, traité de Colebrooke), le passage qui suit : « The date instead of being 123 of the Œra Vicramaditya, or A. D. 67, as appeared from the former copy (du capitaine Polier), was clearly ascertained from the present (du même capitaine), to be 1220 of the above æra, or A. D. 1164. » Voilà donc une autorité opposée à une autre. Mais Polier s'était procuré, au lieu d'une copie, de fidèles épreuves (*exact impressisons*, I, p. 379) de l'inscription, nos lecteurs jugeront, d'après cela, si ce n'est pas lui qui mérite plus de créance.

La date 1230 assignée, dans la première inscription, au même roi dont il est fait mention dans la seconde, pourrait donner matière à quelques doutes. Mais Polier les prévient en faisant la remarque que le zéro, formant un cercle double, n'était peut-être pas un chiffre, et qu'il figurait là comme ornement. En ce cas, l'une et l'autre date répondraient à l'an 67 après J. C.

[En décidant entre Polier et Colebrooke, on se rappellera que le premier ne savait pas le sanscrit.]

Deva, dont les conquêtes s'étendirent au Nord jusques aux Montagnes-Neigeuses [*touchârâdri*].

Wilkins regarde comme une des plus anciennes inscriptions qu'il ait expliquées, celle qui se trouve attachée à la voûte du temple souterrain de Gija (aujourd'hui Nagourjeni), dans le Bahar (1). Elle ne porte point de date, mais elle est formée d'une écriture toute différente des précédentes, et que Wilkins croit être la plus ancienne de toutes celles qu'il a vues. La langue de cette inscription est le pur sanscrit, et son texte est une apostrophe adressée à la déesse Dourga ou Parvati, épouse de Chiva, dont l'objet est de faire connaître que le temple a reçu des dotations de terres d'un prince dévot, nommé Ananta-Varma.

Nous connaissons une cinquième inscription, intéressante par sa date et par son contenu, dont Wilkins n'a donné que la traduction (2). On l'a trouvée sur une pierre, à Bouddha-Gaya, dans une contrée déserte du Bahar, contrée où autrefois Amara-Deva, vivant en pénitent, reçut la visite de Bouddha quand ce dieu apparut

---

(1) *Asiat. Res.*, I, p. 279.

(2) *Ibid.*, I, p. 284. — *Voyez* pour les deux inscriptions suivantes, t. I p. 357; t. III, p. 39.

sur la terre, vers le commencement du Kali-Youg. Cet Amara-Deva était un des neuf sages ou savants de la cour du glorieux monarque Vicramaditya, et il était en même temps son premier conseiller. Ce fut lui qui éleva un temple dans ce lieu, comme l'atteste une inscription, gravée sur pierre l'an 1005 de l'ère de Vicramaditya, qui répond à l'an 949 de la nôtre.

Une autre inscription, traduite du sanscrit par un savant indien, parle d'une concession de terres faite aux saints pélerins par le rajah Arikesari-Deva, et rappelle d'une manière poétique les exploits des ancêtres de ce rajah. Elle date de l'an 939 après la mort du roi Saca, c'est-à-dire de l'an 1018 après J. C. Les échantillons de son écriture ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la première inscription que nous avons rapportée ci-dessus, dont la date répond à l'an 23 avant notre ère; il y a dans l'une et dans l'autre des caractères qui sont les mêmes, et qui appartiennent au pur sanscrit.

Une autre inscription d'une époque encore plus récente, dont le sujet est également une concession de terrains faite par le rajah Krisnarama, qui se disait descendant de Bouddha, est de l'an 1448 de la même ère, dite de Saca, ou bien de l'an 1526 de la nôtre. Il en

est encore quelques autres dont l'époque n'est pas déterminée, et dont nous croyons inutile de faire part à nos lecteurs (1).

Les neuf inscriptions publiées et expliquées dans le neuvième tome, et gravées sur des tables de cuivre, sont, comme les précédentes, relatives à des concessions de terres, écrites aussi en sanscrit, et tracées au moyen de l'écriture dite *Devanagari;* la plus ancienne est de l'an 1173 après J. C. Comme les préambules de ces inscriptions contiennent toujours le panégyrique des concessionnaires, ils pourraient, selon nous, jeter quelque lumière sur la série des familles qui régnèrent dans l'Inde durant le moyen âge, et dont ils donnent quelquefois la généalogie, comme on en peut voir un exemple dans l'inscription sans date du douzième volume.

Toutes les inscriptions jusqu'ici expliquées, si l'on admet que l'explication en soit juste, ne remontent qu'à peu d'années avant le commencement de notre ère, et descendent jusqu'à la fin du moyen âge. Elles ne peuvent offrir, par conséquent, aucune sorte d'éclaircissements sur

---

(1) *Asiat. Res.*, II, p. 167; V, p. 132.

les premiers âges de l'Inde, mais elles en fournissent de précieux sur son écriture, sa langue et sa chronologie, sans compter ceux que l'on peut en tirer pour la solution de quelques points de son histoire qui ne sont pas de notre sujet.

De l'examen approfondi de ces inscriptions, il résulte d'abord que la langue qui a servi à leur rédaction est un sanscrit généralement assez pur. D'où l'on peut inférer que cette langue, durant la période à laquelle appartiennent les inscriptions, était encore celle du peuple indien, ou du moins qu'elle était à cette même époque la langue savante d'une partie de l'Inde, et peut-être usitée du peuple même dans quelques districts, comme, par exemple, dans le Bahar et dans le voisinage du Gange.

Il en résulte encore que les divers états de l'Inde ne suivaient pas le même système chronologique, et que dans les uns la mort du roi Vicramaditya, dans les autres celle du roi Saca, servaient d'ère ou point de départ. Ces deux ères ne sont point difficiles à déterminer. Celle de Vicramaditya commence à l'an 56 avant J. C., et a continué jusqu'au milieu du Xe siècle. Celle de Saca n'a cessé d'être usitée que dans le XVIe. Les objections, publiées par Bentley dans le huitième volume des *Recherches asiatiques*, au

sujet de l'époque de Vicramaditya (1), ne concernent point cette ère proprement dite; elles n'ont pour objet que la question de savoir, si les neuf sages ou poètes dont nous avons parlé, et principalement Amarasinha, Calidas et Varana-Mihira, vécurent à la cour de Vicramaditya l'aîné, ou à celle d'un autre Vicramaditya, postérieur au précédent; question sur laquelle nous ne tarderons pas à revenir.

L'alphabet de ces inscriptions semble avoir quelque identité, ou du moins tant d'analogie avec l'écriture sacrée connue sous la dénomination de *Devanagari*, que l'on peut les déchiffrer toutes à l'aide de cette écriture. Les essais des savants anglais ont parfaitement démontré que l'usage du *Devanagari* remonte au-delà du commencement de notre ère, et qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours; mais on n'a pas étendu plus loin, sur ces matières, le cercle de nos connaissances, et il s'en faut bien que l'on soit parvenu à trouver la clef d'une paléographie de l'Inde. Les inscriptions des temples souterrains de Salsette, de Mavalipouram et autres n'ont pu être éclaircies jusqu'à présent par aucune des écritures anciennes ou modernes de cette contrée connues de nos savants, sans

(1) *Asiat. Res.*, VIII, p. 243.

même en excepter le *Devanagari*. Toutes ces écritures d'ailleurs sont très-différentes les unes des autres, ce qui paraîtrait dénoter que même dès les temps les plus reculés on faisait usage dans l'Inde de plusieurs alphabets différents. Mais puisqu'on a trouvé la clef des alphabets d'Ellore (1), puisqu'on a prouvé qu'ils appartiennent, non pas à un idiome inconnu, mais à l'ancien sanscrit, il ne faut pas renoncer à l'espoir de voir un jour les autres alphabets déchiffrés. Pour le présent, la seule chose essentielle qui nous manque, c'est une recherche critique des rapports qui existent entre les divers alphabets de l'Inde, considérés relativement à leur âge et à leur origine.

Il n'y a guère de pays en Asie où l'on ait plus écrit que dans l'Inde, puisqu'il n'en est aucun où l'on trouve un si grand nombre et une si grande variété d'alphabets. Mais sur ce qui concerne ces alphabets, les sentiments des écrivains diffèrent encore à un tel point, qu'ils sont assez souvent tout-à-fait opposés l'un à l'autre. Que l'on prenne la peine de comparer les assertions de Jones avec celles du P. Paulin. Selon Jones (2), le *nagari* serait l'alphabet primitivement employé pour écrire les idiomes

(1) Voyez p. 57 de ce volume.

(2) *Asiat. Res.* I, p. 423.

indiens, duquel seraient ensuite dérivés tous les autres alphabets, y compris même ceux de l'Asie occidentale, et qui n'aurait pas cessé jusqu'à présent d'être en usage dans toutes les contrées de l'Inde, depuis les confins de Cashgar jusqu'à Ceylan, et depuis l'Indus jusqu'à Ava. Paulin (1), au contraire, s'exprime ainsi : « Pour soutenir une pareille thèse, il ne faut jamais avoir vu les autres alphabets indiens, ou ne les avoir pas comparés avec le nagari. » Il énumère, de son côté, quatre alphabets, dont on aurait fait usage dans l'Inde pour l'écriture du sanscrit : le nagari, à Patna et dans les pays voisins; celui des brames, à Bénarès, dans les écoles de ces prêtres; le telinga, à Orissa et dans l'intérieur de la presqu'île jusqu'à Golconde; et, enfin, l'alphabet sanscrit du Malabar, le seul dont on se serve dans ce pays et à Coromandel pour écrire le sanscrit. Ces contradictions, cependant, sont plus apparentes que réelles; car Jones connaît si bien ces divers alphabets, que, déja dans son premier traité, il distingue expressément celui des brames du Bengale du nagari (2); et que ce dernier alphabet, dont on se sert non-seule-

(1) *Gramm. Samscred.*, p. 67. [Ce que nous avons lu du P. Paulin nous a persuadé que sa connaissance du sanscrit égale celle du P. Georgi en fait de langue tibetaine.]

(2) *Asiat. Res.*, vol. I, p. 9.

ment pour écrire le sanscrit, mais aussi plusieurs autres langues, comme nous nous servons en Europe des caractères latins, est interprété dans le même traité selon l'ordre des lettres. Au reste, depuis que nous possédons les grammaires et les dissertations de Bopp, de Frank, de Carey, de Wilkins, nous sommes suffisamment éclairés sur les éléments de cet alphabet. Nous savons qu'il a seize signes pour les voyelles, les longues et les brèves y étant désignées différemment, et trente-quatre pour les consonnes; en tout cinquante signes, qui, d'après Wilkins, peuvent être réduits à vingt-huit, savoir : cinq voyelles et vingt-trois consonnes (1). Le nagari est donc de nos jours encore l'écriture la plus généralement adoptée pour le sanscrit, et les copies les plus exactes d'anciennes inscriptions prouvent qu'à des époques fort éloignées cette écriture a été employée pour le même usage, mais que ses traits, durant le laps des temps, ont subi plusieurs modifications successives; modifications qui, néanmoins, n'ont pas été assez sensibles pour qu'on ne pût parvenir à déchiffrer les inscriptions, rédigées en nagari ancien, à l'aide du nagari moderne. En attendant que l'histoire des alphabets indiens et les rapports qui existent entre eux soient étudiés sur les lieux

(1) Wilkins, Grammar, p. 2-3.

mêmes, nous nous bornerons à présenter quelques observations générales que la seule comparaison de ces alphabets nous a suggérées.

1° Toutes les inscriptions découvertes dans l'Inde jusqu'à présent, y compris même les plus anciennes qui n'ont pas encore été expliquées, sont uniquement composées de lettres, et il ne s'y trouve pas le moindre vestige d'hiéroglyphes. D'un autre côté, le petit nombre des signes employés dans ces inscriptions, qui s'y trouvent par conséquent très-souvent répétés, paraît démontrer qu'ils ne formaient pas une écriture syllabique comme celle des Chinois (1). Enfin la lecture des Védas, qui est le devoir le plus sacré des brames, supposant la connaissance de l'écriture en lettres, celle-ci ne peut pas dater dans l'Inde d'un temps plus récent que la civilisation indienne elle-même, qui fut amenée et produite par des écrits.

2° Les inscriptions déchiffrées jusqu'à présent se lisent de gauche à droite, ce qui est, selon Wilkins, la règle générale dans toutes les langues indoues (2), et elles contiennent des signes

(1) [L'écriture syllabique des Japonais ne se compose que de quarante-sept signes; celle des Chinois est partie du principe idéographique, et de là provient le nombre considérable de ses caractères.]

(2) WILKINS, Grammar, p. 2.

pour les voyelles aussi bien que pour les consonnes (1).

3° Les alphabets de l'Inde parvenus à notre connaissance, ainsi que les inscriptions que renferment les temples souterrains de cette contrée, n'ont pu avoir pour but immédiat, comme l'écriture cunéiforme de l'Asie occidentale, d'être gravés sur la pierre et appliqués à des inscriptions. Les traits ronds dont ils sont composés seraient peu propres à cet usage, et d'autant moins qu'ils sont surchargés d'une infinité d'ornements minutieux. Quoique les monuments indiens ne soient pas tout-à-fait dénués d'inscriptions, il est vrai de dire pourtant qu'elles y sont rares et courtes. Le caractère de ces alphabets semblerait annoncer plutôt qu'ils furent inventés pour être appliqués à l'écriture proprement dite. L'Inde possède une foule de matériaux qui peuvent servir à écrire, tels, par exemple, que la feuille du palmier, dont l'usage remonte à une époque non encore déterminée, mais probablement fort ancienne (2). Car quand même il ne

---

(1) Jones, *Works*, p. 116, a expressément soutenu l'un et l'autre fait; et voilà par où diffèrent essentiellement les alphabets indiens des sémitiques, et ce qui les met en harmonie avec ceux de l'écriture cunéiforme.

(2) Voyez là-dessus les recherches de Paulin, *Samscredamicæ linguæ institutio*, p. 327, sq., où il est démontré

résulterait pas des traditions locales, et du nom même du *Devanagari*, que cette écriture fut inventée par les dieux mêmes, il n'en resterait pas moins avéré que la religion et la civilisation des Indiens furent fondées sur des livres sacrés, dont l'étendue et le texte même prouvent assez qu'ils ne purent être écrits autrement qu'à l'aide de lettres.

L'examen des écritures de l'Inde nous conduit nécessairement à la recherche des anciennes langues de ce pays qui subsistent encore dans sa littérature, et principalement du sanscrit.

Quand on supposerait que l'Inde ne fût dans l'origine habitée que par un seul peuple parlant la même langue, la vaste étendue du pays et la nature si variée du sol durent nécessairement amener plusieurs dialectes qui s'éloignèrent peut-être tellement les uns des autres, qu'ils ne conservèrent que fort peu de traits de ressemblance. Mais si on se rappelle combien de peuples étrangers, dont la plupart étaient des conquérants, s'établirent dans ce pays, où ils gardèrent leur idiome, on ne sera pas étonné de la diversité des langues qui y règnent. Il y a tant de différence entre les dialectes de ces peuples con-

---

aussi que l'usage du papier de coton chez les Indiens remonte bien au-delà de notre ère.

quérants et les idiomes originaires de l'Inde même, qu'il est impossible de les confondre; et cette différence est sensible, non-seulement entre les langues qui subsistent encore, mais entre celles que l'on ne parle plus. Parmi les premières, il faut ranger le bengali, le marattique et le telinga dans l'intérieur de la presqu'île, le tamoul à Malabar, et l'indoustani à Coromandel; et parmi les secondes, il faut compter principalement le sanscrit et le pracrit (1).

Aucune des anciennes langues de l'Asie n'a autant fixé l'attention des savants modernes que le sanscrit, dont l'étude n'a pris racine dans notre Occident que vers le commencement de ce siècle.

Les écrits du P. Paulin de Saint-Barthélemy, ancien missionnaire dans l'Inde, quelque défavorables que soient, au reste, les jugements que l'on en porte, donnèrent la première impul-

---

(1) Voyez surtout le traité de Colebrooke, *On the sanscrit and pracrit languages*. As. Res. VII, p. 199. Nous écrivons toujours *sanscrit* avec ce savant, qui a si fort approfondi cette ancienne langue de l'Inde, et qui, page 200 de son ouvrage, donne l'étymologie du mot *sanscrit*, lequel signifie langue cultivée (*polished*), par opposition au *pracrit*, qui veut dire langue vulgaire (*vulgar*). [Chézy, *Sacountala*, préface, p. xv.]

sion (1). L'état de guerre et le blocus continental interdirent l'accès du continent aux grammaires et autres ouvrages (2) qui avaient été publiés, soit au Bengale, soit en Angleterre, où on avait fondé, à Hartford, une chaire particulière pour l'enseignement de la langue indienne; et ce ne fut qu'au rétablissement de la paix que l'entrée leur en fut ouverte. Mais dans cet intervalle le zèle allemand s'était éveillé, et

---

(1) *Grammatica samscredamica*, Romæ 1790. L'attention des savants a été aussi appelée sur la ressemblance du sanscrit avec les langues persane et germanique, dans un autre ouvrage de PAULIN, intitulé : *De antiquitate et affinitate linguæ samscredamicæ, zendicæ, et germanicæ.* Romæ 1798. Le même auteur a publié aussi : *Vyacarana, seu locupletissima samscredamicæ linguæ institutio*, Romæ 1804, ouvrage qui contient une grammaire et un dictionnaire sanscrits.

(2) *A grammar of the sanscrit language; composed from the works of the most esteemed grammarians; to which are added examples for the exercise of the student, and a complete list of the datoos or roots, by* WILL. CAREY *D. D. teacher of the sanscrit, bengale and mahratta languages, in the college of fort William (price eight guineas)* 1808. Le haut prix de ce livre, dont nous n'avons pu prendre connaissance, nous fait supposer qu'il est d'une étendue considérable. — *A grammar of the sanscrit language, by* CHARLES WILKINS, London 1808, ouvrage que nous avons principalement consulté.

deux jeunes savants, MM. Bopp (1) et Frank (2), soutenus par la libéralité du gouvernement bavarois, s'étaient rendus en Angleterre, où ils avaient puisé à la source de ce genre d'érudition. Peu après les frères Schlegel et quelques autres Allemands marchèrent sur leurs traces, et les travaux de ces estimables compatriotes jetèrent des semences qui ne peuvent manquer de germer prochainement, et de produire une heureuse récolte.

Ces travaux récents, joints aux traductions que nous avons de cette langue, quoique assez incomplets les uns et les autres, suffisent néanmoins pour nous mettre à portée de la juger dans son ensemble. Quand même les nombreux éloges dont elle a été le sujet seraient exagérés, on ne pourrait s'empêcher de la reconnaître

---

(1) Bopp, *Ueber das Conjugationssystem der Sanskrit Sprache, in Vergleichung mit jenem der Griechischen, Lateinischen, Persischen und Germanischen Sprache nebst Episoden des Ramayan und Mahabharat.* (Sur le système de conjugaisons du sanscrit, comparé à celui des langues grecque, latine, persane et germanique, accompagné d'épisodes du Ramayan et du Mahabharat. 1816.)

(2) *Chrestomatia sanscrita, quam ex codd. manuscriptis adhuc ineditis, Londini exscripsit, et in usum tironum versione, expositione,* etc. *illustrata edidit* Othmarus Frank. Monachii 1820. [Pars II. Ibid. 1821.]

comme une des langues les plus harmonieuses, les plus riches et les plus cultivées. On ne trouve dans son alphabet que des voyelles pures, à l'exception de deux diphthongues; et ses consonnes, au nombre de trente-huit, les composées aussi-bien que les simples, sont pour la plupart labiales et linguales (1). Il n'existe peut-être pas d'autre langue où il y ait une si juste proportion entre les voyelles et les consonnes; en quoi elle l'emporte peut-être même sur l'espagnol. Il sera difficile d'en dire davantage sur son harmonie, aussi long-temps qu'on n'en pourra juger que par la lettre morte; mais, en attendant, il nous est permis d'avancer que cette langue est une des plus riches, des plus travaillées et des plus poétiques, puisqu'elle a servi durant plusieurs siècles aux poètes épiques, dramatiques et lyriques les plus renommés, pour écrire leurs chefs-d'œuvre. Elle admet l'emploi de la rime, dont elle sait quelquefois s'affranchir; elle connaît même l'allitération, et paraît s'être approprié toutes les formes les plus délicates de l'art métrique, pour lesquelles l'oreille

(1) [Ceci est inexact; la seule lettre de peu d'usage est la *palatale sonnante aspirée;* lorsqu'on dit que le sanscrit a cinq voyelles, il faut se rappeler que le E et le O sont des diphthongues.]

indienne a beaucoup de disposition (1). Si elle ignora les ressources de l'éloquence, comme il est vraisemblable, les constitutions de l'Inde n'étant pas favorables au développement de cet art, en récompense elle posséda une prose poétique très-belle, et que ne cessèrent de polir les écrivains qui s'en servirent (2). Elle atteignit enfin un haut degré de perfection dans les définitions scientifiques. Ses richesses philosophiques ne le cèdent point aux beautés de sa poésie; car elle a une abondante variété de termes pour toutes les pensées, et même pour les plus abstraites. Elle paraît avoir reçu de fort bonne heure ses formes grammaticales, puisque les Indiens placent leurs premiers grammairiens dans les siècles fabuleux (3), ce qui n'empêche

(1) On a, sur l'art métrique indien, le savant traité de Colebrooke : *On sanscrit and pracrit poetry*, inséré dans le tome X, p. 389, etc., des *Recherches asiatiques*, exclusivement consacré à cette matière. La littérature sanscrite possède des ouvrages détaillés sur la prosodie, tels que celui de Pingala et autres. Les mètres les plus communs sont des strophes (*Slokas*) de quatre vers, chacun de huit syllabes. Colebrooke, p. 438.

(2) Voyez là-dessus Colebrooke, p. 449. C'est dans cette prose que se trouvent principalement les mots composés, regardés comme une des premières beautés de la langue. [Ceci est inexact.]

(3) Un des plus célèbres est Panini, dont la grammaire est pour ainsi dire le texte que les grammairiens plus mo-

pas que leurs savants ne se soient en tout temps occupés de la grammaire. Les déclinaisons des noms du sanscrit diffèrent selon que ces noms sont terminés par des voyelles ou par des consonnes; elles sont au nombre de huit, dont chacune a des désinences diverses pour marquer les différents cas, parmi lesquels est un triple ablatif (1). Toutes ces déclinaisons ont un singulier, un pluriel et un duel. Les trois genres, masculin, féminin et neutre, y sont déterminés, comme les cas, par des désinences; on n'y trouve cependant aucun mot d'un genre commun, comme sont quelques-uns de nos langues occidentales (2). Les conjugaisons des verbes s'effectuent aussi par le seul changement des terminaisons; les formes de ces verbes se divisent en dix classes ou conjugaisons, et admettent, outre l'actif, le passif et le déponent, des verbes irréguliers et des verbes impératifs et optatifs. Les temps se distinguent de même selon leurs degrés naturels, à l'aide de trois prétérits, de deux futurs et de plusieurs

---

dernes ont commenté les uns après les autres. COLEBROOKE, *As. Res.* VII, p. 202, sq. donne un excellent aperçu de l'histoire des grammairiens de l'Inde.

(1) [Ceci est un malentendu; il n'y a qu'un ablatif, mais de plus un *vocatif* et un *instrumental* comme en arménien.]

(2) [Il y en a plus que dans d'autres langues connues.]

participes; enfin, le singulier, le pluriel et le duel se marquent dans les verbes, comme dans les substantifs (1).

Il y a, dans tout ce système, une ressemblance frappante avec la structure des langues occidentales; mais le sanscrit l'emporte évidemment sur ces dernières par la liberté dont il use dans la composition des mots. Il lui est permis de réunir plusieurs mots en un seul, par l'élision de quelques lettres; d'où naissent, principalement chez les poètes, ces mots longs qui arrêtent le commençant, et lui rendent la lecture de la poésie difficile, mais qui ne présentent rien d'embarrassant aux yeux exercés de l'Indien (2).

Le sanscrit est, suivant ce peuple, la langue des dieux (3). Leurs livres sacrés et les ouvrages

---

(1) Tout ceci est tiré de la grammaire de Wilkins, comparée avec celle de Bopp.

(2) Quelques-unes des compositions les plus compliquées, qui vont jusqu'à former des mots de cent cinquante-deux syllabes (*As. Res.*, I, p. 360), semblent avoir été des affectations de style, plutôt que des expressions nécessaires et reçues dans la langue parlée. [A ce titre on pourrait revendiquer les mots composés aussi pour l'arabe qui n'en a jamais eu; les mots sanscrits composés et ceux qui ne sont réunis que par le *sandhi*, diffèrent totalement entre eux. On donnera quelques éclaircissements dans le vol. supplémentaire.]

(3) *As. Res.* VII, p. 199.

qui forment leur littérature classique sont écrits en grande partie dans cet idiome, ce qui lui a valu, à juste titre, le nom de langue sacrée. Il n'est aujourd'hui qu'une langue morte, comprise seulement par les Pandits ou savants, qui ne parviennent à l'apprendre que par de profondes études; et c'est là précisément ce qui a fait douter qu'il ait jamais été une langue vivante et nationale, et l'a fait regarder seulement comme une invention des brames, n'ayant pour but que l'intérêt de leur religion (1).

Ce doute est plus que réfuté par les nouvelles connaissances qu'on a acquises de nos jours; et il est d'ailleurs assez difficile d'établir nettement ce qu'on doit entendre par l'invention d'une langue. Mais en admettant même comme possible une pareille invention, on n'en serait pas moins obligé de convenir que le développement du sanscrit n'aurait pu s'accomplir que chez une nation qui l'aurait parlé depuis long-temps. Comment la littérature la plus riche en prose comme en poésie eût-elle pu éclore dans un idiome que personne n'aurait parlé? Une langue jadis vivante peut long-temps subsister et se soutenir comme langue morte par sa littérature, témoin le grec et le latin; mais cette littérature

(1) *As. Res.* VII, p. 201.

n'a pu naître que lorsque cette même langue était encore vivante.

L'Asie nous fournit plus d'un exemple de langues mortes, se maintenant encore par leur littérature (il suffit ici de se rappeler les anciens dialectes persans)(1); mais la littérature d'aucune de ces langues ne nous semble pouvoir être comparée à celle du sanscrit. Partout où la religion d'un peuple est fondée sur des livres sacrés, l'idiome dans lequel sont écrits ces livres, lors même qu'il viendrait à se corrompre ou même à n'être plus d'usage, ne saurait jamais tomber dans l'oubli, surtout si la lecture de ces écrits, ainsi que les pratiques du culte, étaient le privilége exclusif d'une caste sacerdotale. Or, nous avons déja observé que chez plusieurs peuples de l'Orient la religion et la littérature étaient unies par une étroite liaison; et cette liaison, chez les Indiens, est presque indissoluble; aussi la littérature du sanscrit trouva-t-elle aisément, quand cette langue s'éteignit dans la société civile, un solide appui dans la religion.

On a diversement répondu à la question de

(1) [Le *kouwen* ou style antique en Chine offre le même point de vue que le sanscrit; depuis long-temps il ne sert plus, comme cette dernière langue, que pour la rédaction d'ouvrages de haute littérature : le grand dictionnaire de *Radhakanta Déva*, qui paraît en ce moment, est tout en sanscrit.]

savoir si le sanscrit est originaire de l'Inde. L'opinion de Jones est que les principales nations de l'Asie, aussi bien que leurs idiomes, sont venus de la Perse, et il ne doute pas que des conquérants sortis de ce même pays n'aient aussi autrefois envahi l'Inde, et n'y aient porté leur idiome national; circonstance à laquelle il attribue la grande analogie qui existe entre le sanscrit et le zend (1). Paulin, qui se plaît si souvent à contredire Jones, est pourtant sur ce point, du même sentiment que lui (2). Le nom d'un savant moderne, du docteur Leyden, dont nous reparlerons bientôt, aurait sans doute, en cette matière, une plus grande autorité que les précédents, s'il était bien prouvé qu'il ait eu l'intelligence du zend, mais cela n'est rien moins que sûr; et tant que nous ne connaîtrons cette langue que par un vocabulaire incomplet, comme les orientalistes que nous venons de citer, il nous faudra, pour en juger, attendre des éclaircissements ultérieurs (3).

---

(1) *Works of* Jones, vol. I, p. 26, sq.; et relativement au zend, voyez surtout p. 82-83 du discours sur les Perses. « Je n'étais pas peu surpris, dit Jones, de trouver que sur dix mots du dictionnaire zend d'Anquetil, il y en avait six ou sept qui appartenaient au sanscrit. »

(2) Dans le traité *De affinitate linguæ samscredamicæ et persicæ.*

(3) [Cette question sera examinée plus tard.]

Le sanscrit a-t-il été porté dans l'Inde par un peuple conquérant? C'est un fait qu'on ne peut résoudre historiquement, car il remonte presque aux temps fabuleux. Il ne me semble pas d'ailleurs d'une grande importance littéraire. Ceux mêmes qui attachent le plus d'intérêt à cette question, conviendront que le sanscrit n'a pu se développer que dans l'Inde et chez les nations qui l'ont habitée. Or, une langue appartient au pays où elle a été cultivée, et non pas à celui où elle a pris naissance. La langue germanique aussi, comme nous le font présumer des recherches récentes, est d'origine persane; mais, on ne saurait le nier, ce n'est qu'en Allemagne qu'elle est parvenue au point où elle est aujourd'hui. Le voisinage de la Perse et de l'Inde peut avoir établi une plus grande ressemblance entre le zend et le sanscrit que celle qui existe entre l'allemand et le persan, mais le sanscrit n'est devenu, selon moi, une langue cultivée, que dans l'Inde, comme en Allemagne l'allemand; et tous les écrivains qui l'ont perfectionné appartiennent à l'Inde, autant que les nôtres à l'Allemagne.

Quoiqu'on ne puisse douter qu'autrefois le sanscrit n'ait été dans l'Inde une langue vivante, il reste à s'informer cependant s'il y fut partout en usage, ou limité dans certains territoires. Il serait également curieux de savoir comment il devint une langue littéraire, quelle fut l'époque

de sa splendeur, quand et comment il cessa d'être une langue vivante. Mais ce sont des questions que l'on ne peut résoudre, faute d'une histoire critique de la nation indienne, et sur lesquelles nous devons nous contenter de simples conjectures.

Quand nous disons que le sanscrit a été jadis une langue vivante, nous sommes bien éloignés de conclure de-là qu'on l'ait jamais parlé dans un district de l'Inde, et bien moins encore dans toute cette vaste contrée, avec cette pureté qui caractérise les ouvrages classiques de sa littérature; mais nous croyons pouvoir affirmer que la langue littéraire prit naissance dans le langage poli et perfectionné du pays. La comparaison et l'analogie du sanscrit avec les dialectes indiens qu'on parle encore de nos jours semblent favoriser notre sentiment, et nous autorisent à croire qu'effectivement le sanscrit a été jadis la langue usuelle et polie de certaines contrées de l'Inde. Quelques érudits anglais qui, sur ce point, ne pouvaient se méprendre, ont prétendu que la langue actuellement en usage à Cachemire ressemble tellement au sanscrit, qu'on ne saurait méconnaître la filiation qui l'unit à cette dernière. Le bengali, selon Colebrooke (1), ne contient que fort peu de mots qui ne soient pas dérivés du sanscrit;

(1) *As. Res.* VII, p. 224.

et l'idiome actuel du Pandjab ne paraît à cet écrivain qu'une corruption du pracrit, dialecte voisin et parent du sanscrit, et qui a été, après celui-ci, le plus heureusement cultivé par les poètes. De tout cela ne peut-on pas conclure qu'autrefois le sanscrit fut la langue du peuple dans la partie septentrionale de l'Inde, dans les pays arrosés par le Gange, et principalement dans le Bahar, où la plupart de leurs anciens poètes ont placé le théâtre de leurs fictions?

Nous avons remarqué plus haut que le sanscrit était employé non-seulement comme langue parlée, mais aussi comme langue écrite et la seule adoptée pour les inscriptions des monuments publics.

Colebrooke se croit aussi en droit de regarder l'indoustani, que l'on parle dans une partie de l'intérieur de la presqu'île, comme une branche du sanscrit (1). Mais on est encore incertain si le maratte avec les dialectes répandus sur les côtes de la presqu'île, tels que le telinga que l'on parle depuis les rives du Krischna et du Godavery jusqu'à la côte orientale, et le tamoul, usité dans le Malabar, descendent tous de la même origine; et quoiqu'on nous affirme que beaucoup de mots de ces idiomes dérivent du sanscrit (2), il

(1) Colebrooke, *As. Res.* VII, p. 221.

(2) *Ibid.* l. c. 228. [La base de l'indoustani est dans le

ne s'ensuit pas que ceux-ci en dérivent également.

Mais les recherches d'un savant que la mort a trop tôt enlevé à la philologie indienne, ont prouvé que le domaine du sanscrit n'était pas borné par le Gange, et qu'il s'étendait jusque dans l'Inde orientale. Cette contrée, où la religion de Bouddha s'est répandue après avoir subi diverses modifications, possède aussi une langue sacrée, dans laquelle sont écrits les livres religieux connus sous le nom de Bali ou Pali. Les recherches du docteur Leyden (1), qui fit dans l'Inde un long séjour, et à qui nous devons les notions les plus exactes sur le caractère, l'analogie et la dérivation des langues actuellement dominantes dans ce pays, ne laissent plus de doute que le Bali n'ait tout emprunté du sanscrit, ses termes aussi bien que sa grammaire. Il le regarde, avec le zend, comme la plus ancienne fille du sanscrit, et comme la langue sacrée des pays compris entre Malacca et la Chine. Il faudrait donc,

---

persan moderne; le tamoul diffère radicalement du sanscrit.]

(1) *On the languages and the litterature of the Indo-Chinese nations*, *by* J. Leyden. *M. D.* dans les Asiat. Res., vol. X, p. 158-288. L'auteur examine d'abord, dans cette dissertation, treize langues modernes de l'Inde orientale, dont il démontre l'analogie et la filiation, et il y traite ensuite du bali, ou ancienne langue sacrée de ce pays. [V. sur le Pali les recherches de MM. *Burnouf* et *Lassen*.]

d'après cette assertion, que le Bali se fût répandu avec le culte de Bouddha dans l'Inde orientale; mais nous n'osons pas décider s'il formait déja dans ce temps-là un idiome indépendant, ou s'il n'était que le produit d'une corruption inévitable du sanscrit au milieu de peuples éloignés et parlant des idiomes différents.

Comme les divers dialectes dont nous venons de parler sont tous dérivés du sanscrit, et que c'est aussi au sanscrit qu'appartiennent les plus anciens ouvrages de la littérature indienne, il s'ensuit qu'on ne peut douter de la haute antiquité de cette langue, et d'autant moins que l'on n'en connaît pas de plus ancienne dans toute l'étendue de ces contrées. Il n'en est pas moins difficile de savoir à quelle époque cette langue reçut son dernier perfectionnement; quand et comment elle cessa d'être une langue vivante. De ces deux points, le premier ne peut être résolu que par ce que nous allons dire de la littérature des Indiens; et, sur le second, on ne peut que proposer des conjectures plus ou moins vraisemblables.

Jones et ses amis ont été conduits, par leurs recherches, à ce résultat, que le siècle qui a précédé le commencement de notre ère, doit être regardé, sinon comme la première, du moins comme une des plus brillantes périodes

de la littérature indienne (1); car ce fut alors, au rapport des Indiens, que vécurent à la cour du radjah Vicramaditya (2), dont l'ère correspond à l'an 56 avant J. C., neuf poètes indiens célèbres, entre autres, Calidasa, le chantre de Sacountala, et Amara-Sinha, auteur du dictionnaire connu sous le titre d'*Amara Kosha*.

Le critique anglais Bentley s'est élevé contre cette opinion, en cherchant à établir que Vicramaditya et les neuf poètes appelés les perles de sa cour, appartiennent à un âge beaucoup plus moderne, savoir au douzième siècle de notre ère, et que ce prince avait été le successeur du rajah Bojah, mort l'an 1182, après un règne de cent ans (3); mais cette date chronologique n'est fondée que sur la relation d'un savant indien, que Bentley adopta avec empressement, parce qu'elle mettait fin à ses doutes sur ce règne, qu'il répugnait, par des raisons astronomiques, à placer dans un âge aussi éloigné que celui du premier Vicramaditya (4). Cette relation d'un brahmane qui ne cite point ses autorités,

(1) *Works of* Jones, I, p. 310-311.

(2) Dow, *History of Hindostan*, Polier, écrivent ce nom *Bickermagit*.

(3) *As. Res.* VIII, 243.

(4) [C'étaient surtout des raisons dogmatiques qui le guidaient.]

et qu'il pourrait bien avoir écrite en faveur de M. Bentley, mérite d'autant moins de créance de la part des lecteurs impartiaux, qu'elle est réfutée par l'histoire. L'époque supposée du second Vicramaditya est la même où parut le conquérant Mahomet [Mahmoud], de la maison des Gaurides, lequel détrôna la famille des Ghaznévides, qui régnait dans l'Inde septentrionale (1).

Est-ce là une époque où plusieurs écrivains à la fois aient pu briller à la cour d'un prince indien, dont le nom ne se trouve pas même dans l'histoire, et mériter par des chefs-d'œuvre le titre de poètes classiques de leur nation? Ce règne même de cent ans, attribué au prédécesseur de Vicramaditya, c'est-à-dire au rajah Bodjah, ne semble provenir que d'une faute de mémoire; car ce n'est pas le prédécesseur, mais bien le successeur du premier Vicramaditya, désigné aussi dans l'histoire indienne sous le nom de rajah Bodjah, lequel, étant monté sur le trône après l'anarchie qui suivit la mort de ce dernier, régna, non pas cent ans, mais un demi-siècle (2). La conformité de ces deux noms n'en est pas moins fort remarquable, et plus extraordinaire peut-être que le prétendu règne de cent ans.

(1) L'an 1183.

(2) Dow, *History of Hindostan*, I, p. 26-27.

Quelque opinion que l'on ait sur le siècle où vécurent les neuf poètes, il est impossible de le regarder comme la plus ancienne époque où le sanscrit ait servi aux compositions des poètes classiques. Les belles épopées de l'Inde avaient été écrites bien avant ce temps-là; et la grande influence qu'elles exercèrent sur la civilisation de ces contrées, est déja une preuve assez manifeste que l'âge classique du sanscrit remonte bien plus haut que l'époque des neuf poètes. Une preuve encore plus forte, c'est la richesse et la perfection de cette langue et de sa littérature, perfection qu'elle ne put atteindre qu'à la longue, et par le travail successif d'une infinité de générations. Une dernière preuve enfin, non moins concluante que les autres, c'est que les Védas, livre indispensable à la caste des brames, sont tous rédigés en sanscrit, et par conséquent le sanscrit n'a pu être postérieur à l'établissement de cette caste.

Mais cette langue, autrefois vivante dans l'Inde, s'est-elle abâtardie seulement dans la bouche du peuple, ou a-t-elle été réduite à l'état de langue morte par les mêmes causes qui ont agi sur le latin, lequel ne se survit aujourd'hui en Europe que dans les langues auxquelles il donna naissance? Comment répondre clairement et positivement à ces questions, lorsque l'on se trouve

arrêté par l'immense lacune qui remplit dans l'histoire indienne les dix premiers siècles de notre ère? Tant que la littérature de l'Inde ne nous sera pas mieux connue, il faudra nous borner à quelques dates qui ne jettent qu'une faible lumière sur les ténèbres dont elle est enveloppée.

L'Inde septentrionale, véritable patrie du sanscrit, fut la plus exposée aux invasions étrangères depuis le temps d'Alexandre-le-Grand jusqu'à celui de Schah-Nadir (1). Ces commotions politiques ne pouvaient manquer de réagir sur le sanscrit; mais tant que les peuples conquérants ne se fixèrent pas entièrement dans le pays (et aucun établissement de ce genre n'eut lieu jusqu'à la conquête des Ottomans), il ne paraît pas que cette réaction fût suivie d'effets bien sensibles.

Malheureusement les Grecs ne nous ont pas laissé la moindre notion sur l'état des différents dialectes indiens du temps d'Alexandre, ni après lui. Les inscriptions dont nous avons parlé attestent néanmoins que durant tout cet intervalle, le sanscrit fut toujours la langue écrite du pays. Il n'est fait mention de la langue usitée parmi le peuple qu'au sujet de l'invasion des Mahométans, qui eut lieu l'an 1000 de notre ère. A cette époque on ne parlait dans le Ben-

(1) [On se rappellera que tous les conquérants antérieurs

gale que le *Bhascha* (1), dialecte populaire du sanscrit. « Cette expression, dit Colebrooke (2), employée par tous les philologues indiens depuis Panini jusqu'aux grammairiens modernes, désigne l'idiome vulgaire du sanscrit par opposition à l'idiome suranné des Védas; cependant on se sert encore de cette expression pour désigner tout autre dialecte moderne de l'Inde, surtout lorsqu'il est dérivé du sanscrit. »

Il suit de ces observations que la corruption du sanscrit populaire remonte au-delà de la conquête des Ottomans. Mais si le plus ancien grammairien de l'Inde, Panini, distingue déja le *Bhascha* ou dialecte populaire de la langue écrite, n'est-il pas vraisemblable que cette différence a dû exister de tout temps, et qu'au lieu de considérer le langage actuel du peuple indien comme un sanscrit abâtardi, il faudrait plutôt regarder le sanscrit écrit comme l'ancien langage du peuple, cultivé et perfectionné? Ce langage actuel des habitants de l'Inde doit s'être encore corrompu depuis l'invasion des musulmans; mais, d'après ce que nous avons dit du

aux Ghaznévides, y compris Alexandre, n'ont jamais pénétré dans l'*Aryavarta*, l'Inde proprement dite; Alexandre s'arrêta dans le *Pendjâb*, et les Arabes dans le *Sindi*.]

(1) *Works of* Jones, I, p. 25.

(2) *As. Res.* VII, p. 225.

bengali et de sa grande analogie avec le sanscrit, il paraît que cet idiome est le même *Bhascha* que l'on parlait encore au temps de la conquête des Turcs, mais probablement altéré par des néologismes provenant des langues barbares apportées dans le pays par les conquérants. Du reste, Colebrooke (1) cite un fait bien remarquable : c'est que l'ancien dialecte *Pradja Bhascha*, usité autrefois dans la contrée de Mathoura où Krischna se montra aux hommes, y est encore parlé aujourd'hui très-purement, ainsi que dans une grande partie du Douab, sur les bords du Djoumna et du Gange. Il ajoute que les aventures amoureuses de ce dieu avec les Gopis sont généralement le sujet des chansons populaires de ce pays. Ainsi, plus on approche du Nord, et plus on reconnaît de traces du sanscrit dans les différents dialectes des peuples modernes de l'Inde.

Les observations que nous venons d'énoncer ne sont en quelque sorte que préliminaires, et n'ont servi qu'à nous frayer un chemin vers l'étude de la littérature indienne proprement dite, qui est la source où nous pouvons puiser les détails les plus intéressants sur les antiquités de ces contrées. Mais en abordant ce nouveau su-

(1) *Asiat. Res.* VII, p. 231.

jet, nous allons encore nous trouver placés dans la nécessité de répondre à ces questions : Que connaissons-nous de cette littérature? Jusqu'à quel point sommes-nous en droit d'en juger? Et quel jugement pouvons-nous porter sur son ensemble?

Le mot de littérature indienne semble avoir quelque chose de vague. On désigne plus particulièrement sous cette dénomination la littérature sanscrite, parce que c'est celle qui a plus vivement excité l'attention des Européens. Mais le sanscrit n'est pas le seul idiome que les Indiens aient employé comme langue écrite. D'autres dialectes encore, dont plusieurs ont cessé d'être usités, tels que le pracrit (1) (qui, de tous ceux dérivés du sanscrit, est le moins cultivé, mais le plus doux), ont servi tour à tour au même usage. Les dialectes même qu'on parle encore de nos jours, n'ont pas été moins cultivés, et ne sont pas moins riches que les précédents en ouvrages de prose et de poésie; ils sont même considérés par la nation comme classiques. Néanmoins la littérature sanscrite est tellement supérieure à toutes les autres, que c'est

(1) Jones, *Works*, VI, p. 206. « The *pracrit*, which is little more, than the language of the Brahmans melted down by a delicate articulation to the softness of italian. »

à elle de préférence que l'on a donné ce surnom de *sanscrite* ou sacrée ; et c'est elle en effet qui constitue la langue sacrée ou *sanscrite*. Les plus anciens codes religieux de l'Inde, les Védas, sont écrits en sanscrit ; tout ce qui se rapporte à ces codes appartient à la même langue ; les poèmes épiques les plus fameux y appartiennent également. Toutes ces raisons réunies nous ont portés à diriger plus particulièrement nos recherches vers la littérature sanscrite.

Nos acquisitions, relativement à cette littérature, ne se bornent plus aujourd'hui à des titres d'ouvrages (1) ; nous avons des extraits, des traductions et même des originaux qui nous font

(1) Hamilton et Langlès ont donné la liste des écrits les plus importants de cette littérature, dans le *catalogue des manuscrits sanscrits* de la bibliothèque impériale, avec des notices sur la plupart de ces écrits, etc., à Paris, 1807. Leur catalogue contient les titres de cent soixante dix-huit ouvrages rédigés en sanscrit, et de quatorze en bengali. Il faut y joindre *Catalogus librorum samscritanorum, quos bibliothecæ universitatis Hafniensis vel dedit vel paravit* NATHANAEL WALLICH *M. D. horti botanici Calcuttensis præfectus. Scripsit* ERASMUS NYERUP, *bibliothecarius universitatis. Hafniæ* 1821. Cette collection précieuse donne les titres de presque tous les ouvrages sanscrits imprimés dans le Bengale, suivis, chacun, de notices courtes, mais pleines d'intérêt, que l'éditeur a cru devoir y ajouter.

voir combien elle possède de trésors en tout genre; et cependant nos connaissances ne se sont pas étendues en raison de nos acquisitions, comme l'on pourra s'en convaincre par les détails où nous allons entrer.

On nomme les Védas comme le plus ancien ouvrage de la langue sanscrite et de toute la littérature indienne, et même, sous quelques rapports, comme la source où celle-ci a pris naissance. On en parle toujours comme de livres qu'il est ordonné aux brames de lire, qui passent pour être le fondement de la religion, et pour avoir été communiqués par Brahma lui-même (1). La première question qui doit nous occuper est par conséquent celle-ci : Que savons-nous sur les Védas, et qu'est-ce que renferment ces livres?

Il existe en Europe un manuscrit original des Védas, probablement complet, que l'on conserve au Musée britannique (2); mais il n'a pas encore été traduit, et il ne peut guère l'être en

---

(1) Voyez le traité traduit du sanscrit : *On the Indian literature. As. Res.* I, p. 340, avec un commentaire.

(2) Ce manuscrit, composé de onze gros volumes, a été apporté de l'Inde, et déposé au Musée britannique, par le colonel Polier, à qui nous devons encore la *Mythologie des Indous*, dont il sera fait mention plus bas. Voy. *As. Res.* I, p. 347.

entier, à cause de sa grande étendue. On en connaît seulement quelques hymnes imitées par Jones en vers rimés (1), et divers passages dont Bopp a donné la traduction (2). Jones en a aussi éclairci quelques points dans son traité sur la littérature des Indous (3). Mais ces travaux, non plus que ceux d'autres savants, épars dans différents ouvrages, ne suffiraient pas pour nous mettre à même de porter un jugement sur les Védas, si nous ne pouvions en même temps nous appuyer sur les recherches de Colebrooke (4), qui le premier entreprit l'examen critique de ces livres sacrés, mais qui ne put cependant parvenir à rassembler pour ce travail certaines pièces dont il avait besoin : tant il est difficile, dans l'Inde même, de se procurer un exemplaire complet des Védas.

Le recueil de ces livres, quoique formant un tout désigné sous le nom de Védas, se divise en quatre parties que l'on regarde comme au-

(1) *Works of* Jones, VI, p. 313, sq.

(2) On les trouve après le système de conjugaison du sanscrit. [C'est M. Merckel qui les a traduits de l'anglais de Colebrooke.]

(3) *Works*, vol. I, p. 349.

(4) *As. Res.* VIII, p. 377-497. *On the Vedas, or sacred writings of the Hindus.* Nous écrirons toujours avec Colebrooke Védas, et non Védams ou Veds, comme l'écrivent d'autres savants.

tant de Védas particuliers, auxquels on assigne des noms spéciaux. On les nomme : le *Rigveda*, le *Yadjourveda*, qui se divise encore en blanc et noir, le *Samaveda* et l'*Atharvanaveda* (1). Les historiens ont souvent désigné ce dernier comme postérieur aux précédents ; mais, quoiqu'on puisse regarder plusieurs de ses sections comme peu authentiques, on ne saurait douter cependant qu'il ne soit aussi ancien que les trois autres (2) ; et si l'on ne parle quelquefois que de trois Védas au lieu de quatre, ce changement s'explique par la différence de leur contenu plutôt que par celle de leur âge.

---

(1) En persan, ils s'appellent *Rig*; *Yedjir*, *Sam* et *Atherbum*; voyez AYEEN ACBERI, II, p. 408. L'Ezourvédam ou ancien commentaire du Védam, traduit par un Brame du sanscrit, et publié par Voltaire, en 1778, a été faussement regardé comme un des anciens monuments de la sagesse indienne; car c'est une composition moderne, ainsi que l'a prouvé M. ELLIS dans son *Account of a discovery of a modern imitation of the Vedas*. (*As. Res.* XIV, 1.) Le nom d'Ezour est corrompu de celui de *Yadjous* ou *Yedjir*.

(2) COLEBROOKE, l. c., p. 381. Il faut que son origine remonte bien haut dans les temps passés, puisque les poèmes épiques les plus anciens font déja mention de quatre Védas. [Le *Bhagavadguita*, épisode du Mahabharata, IX, 17, ne parle que de trois; le *Nalus*, VI, 9, en compte quatre; le code de *Manou*, II, 230; IV, 124; VIII, 209, et certainement aussi III, 2, n'en connaît que trois.]

Les noms des trois premiers répondent à la nature et à la destination des diverses prières qui les composent, et que l'on récitait dans des occasions solennelles.

Ces prières s'appellent *Ritch* quand elles sont en vers, *Yadjousch* quand elles sont en prose, et *Saman* lorsqu'elles ont été faites pour être chantées. Le quatrième Véda contient aussi des prières, mais celles-ci diffèrent des autres en ce qu'elles n'étaient pas employées dans les mêmes cérémonies ; ce qui a donné lieu à un classement particulier.

Chacun des Védas se compose de deux parties, qui sont : les prières (*Mantras*), et les préceptes (*Brahmanas*). Le recueil entier des prières, hymnes ou invocations appartenant à un Véda, porte le nom de *Sanhita*. Le reste fait partie des *Brahmanas*, où sont réunis des préceptes concernant les devoirs religieux, suivis parfois de commentaires, et où l'on trouve aussi des morceaux qui ont rapport à la théologie, et qu'on appelle *Upanischadar*. Tous les Védas ne suivent pourtant pas cette division invariablement.

Les Upanischadar s'y trouvent tantôt placés dans le Sanhita, tantôt dans la section des Brahmanas, et quelquefois entièrement détachés, et figurant à part (1).

---

(1) Colebrooke, l. c., p. 387, 388.

Les Védas ne consistent donc principalement qu'en prières; celles du premier Véda sont pour la plupart des éloges composés chacun de dix mille strophes ou vers de différentes mesures, et prononcés par des saints (ou *rischis*), qui s'y trouvent nommés à côté des divinités auxquelles ils les adressent; éloges dont quelques-uns sont l'ouvrage de ces rischis eux-mêmes (1), parmi lesquels on compte des brames et des rois. Ce même Véda contient aussi des hymnes, ainsi que des actions de grace offertes à des souverains qui en récompensèrent libéralement les auteurs, et enfin des invocations.

Les prières et les hymnes du second Véda, écrits en vers et en prose métrique, ne sont pas en aussi grand nombre. Les hymnes ont rapport à certains sacrifices, durant lesquels on les récite, et principalement au sacrifice d'un cheval. Elles sont entremêlées de prières concernant le sacre des rois, attribuées en partie à des rischis, en partie à des dieux (2).

Les hymnes et les prières de ce Véda et du

---

(1) Colebrooke, I, p. 392.

(2) Plusieurs de ces prières sont traduites (*As. Res.* V et VII), dans les trois importants traités de Colebrooke, *On the religious ceremonies of the Hindus, and of the Brahmans especially*.

précédent sont destinées à être récitées, mais d'après des formes prescrites. Les hymnes du troisième Véda au contraire, toutes métriques, ne sont faites que pour être chantées. Le quatrième Véda, enfin, contient plus de sept cent soixante hymnes et prières, dont la plupart renferment des exécrations. Mais les divinités auxquelles toutes ces hymnes sont adressées, ne sont pas les mêmes qui plus tard ont brillé dans la mythologie indienne. Ce sont uniquement des objets pris dans la nature, tels que le firmament, le feu, le soleil, la lune, l'eau, l'air, l'atmosphère, la terre, etc., et personnifiés sous différents noms et surnoms (1). Les sacrifices qu'on leur offre, l'encens qu'on brûle en leur honneur, le breuvage sacré qu'on a extrait pour eux de la plante lunaire (2), sont le sujet des nombreuses prières que l'on récite dans chacune de ces cérémonies; prières dont, selon les brames, il importe peu de comprendre le sens. La seule chose essentielle, disent-ils, c'est de connaître le saint qui parle, la divinité à laquelle on s'adresse, l'événement qui est l'occasion de l'hymne,

---

(1) *Voyez* Colebrooke (*As. Res.* VIII, p. 398), et l'essai de traduction donné par Bopp.

(2) *Asclepias acida* ou *cynanchum viminale*. [*Soma* en sanscrit.]

la mesure des syllabes ou le rhythme, et les différentes manières de réciter, soit mot à mot, soit avec des transpositions de mots, auxquelles on attribue des vertus magiques (1).

La seconde partie de chaque Véda se compose des Brahmanas et des Upanischadas. Toutes les pièces d'un Véda, qui n'appartiennent pas au Sanhita, sont collectivement désignées sous le nom de Brahmanas; les Upanischadas, que l'on range parmi ces pièces, en constituent la meilleure partie. Ce nom d'Upanischadas ne signifie pas des mystères, comme on l'a traduit quelquefois, mais la science de Dieu; et il désigne non-seulement cette science même, mais aussi les écrits dans lesquels elle est enseignée (2). Ainsi les Upanischadas sont le véritable fondement de la théologie indienne, le recueil spécial de toutes les notions relatives à la Divinité, au monde, à la nature de l'ame, etc. Ils sont disséminés, il est vrai, dans tous les Védas; mais dans les deux premiers de ces livres, ils ne tiennent que peu d'espace; ils en occupent davantage dans le Samavéda, où sont réunies les recherches les plus abstraites et les plus complètes sur la théologie; et ils remplissent enfin

(1) Colebrooke, l. c., p. 389, 390.
(2) *Ibid.*, p. 472.

plus de la moitié de l'Atharvanaveda, ou quatrième Véda (1). Ces Upanischads ne sont pas toujours rédigés dans la même forme. Ce sont ordinairement des dialogues entre les éléments, les rischis et les dieux. Ils affectent souvent la forme didactique. Mais comme ils se tournent quelquefois en invocations, on conçoit aisément qu'il n'est pas facile de tracer la limite exacte qui les sépare et les distingue des Mantras. Jones en a traduit quelques-uns (2); mais c'est Anquetil-Duperron, ce savant et zélé voyageur qui apporta le Zendavesta en Europe, qui le premier nous en a donné, sinon une traduction complète, du moins des extraits si considérables, qu'ils remplissent deux volumes in-4° de son Upnekhat (3). On s'imaginerait, d'après cela, pouvoir trouver dans cet Upnekhat des secours de toute nature pour les études relatives à la religion indienne. Mais l'original de ce livre est écrit en persan, et la traduction en a été faite sur cette langue, et non pas sur le texte primitif. Qu'est-ce qui peut garantir la fidélité de la version persane? quel profit d'ailleurs peut-on retirer d'un livre que son éditeur semble s'être

(1) Colebrooke, l. c., p. 461, 471.

(2) Dans les *Extracts from the Vedas*, *Works*, vol. VI.

(3) *Upnekhat*, studio Anquetil-Duperron, Paris, 1801. Upnekhat est la forme persane du nom Upanischada.

imposé l'obligation de rendre inutile par la forme qu'il lui a donnée? Son Upnekhat n'est qu'un recueil mal digéré d'extraits pris indistinctement dans tous les Védas, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, mais principalement dans le quatrième, et qu'il a rangés sans système et sans ordre. De plus, il a traduit ces extraits en un latin si littéral et si peu intelligible, qu'il a cru très-souvent devoir y ajouter entre parenthèses une version latine plus claire que le mot à mot. On a peine à se figurer qu'on ait pu suivre une semblable marche dans une matière déja si abstraite et si obscure; et il ne serait pas étonnant qu'à l'exception de l'auteur et du prote, il n'y eût personne jusqu'à présent qui ait lu l'Upnekhat en entier. Que si quelqu'un a eu la patience de le lire, nous lui demanderons s'il l'a compris. Pour nous, nous sommes obligés d'avouer que plusieurs tentatives de notre part n'ont eu aucun succès, et nous abandonnons aux écrivains de l'histoire religieuse la tâche difficile de l'éclaircir (1).

Nous pouvons maintenant, à l'aide de ce qui précède, résoudre la question de savoir ce qui

(1) [M. le comte *Lanjuinais* a publié dans le *Magasin encyclopédique* un extrait bien fait de cet ouvrage, reproduit dans le *Journal asiatique*, et publié à part en 1823. Des recherches ont prouvé que l'exactitude de la version persane est inattaquable.]

est contenu dans les Védas. Et ce n'est pas un médiocre avantage de connaître ce que renferment ces livres, ainsi que les parties qui les composent, quoique chacune de ces parties exige encore des études spéciales; car nous pouvons, de cette seule connaissance, tirer les résultats suivants, dont on reconnaîtra l'importance.

1° Les Védas sont en général des collections de petites pièces détachées et de différents auteurs, dont les noms s'y trouvent quelquefois cités, comme on peut le voir dans les hymnes (1). Ils ne datent donc pas de la même époque, et quoique pour des raisons que nous ne tarderons pas à donner, nous soyons obligés de leur assigner une haute antiquité, nous croyons cependant qu'il fallut un long espace de temps pour les produire et pour les réunir en un seul corps d'ouvrage. Comme ils se composent en grande partie d'hymnes et de prières, il serait permis de supposer (lors même que le fait ne

(1) Chaque Véda est complété par un index, d'une authenticité incontestable, où sont rangés, non-seulement les noms des auteurs de chaque pièce, mais encore les matières contenues dans ces pièces mêmes. (*As. Res.* VIII, p. 392, où Colebrooke cite les plus importants.) Parmi les noms de rois rapportés dans cette liste, je n'en ai pas rencontré un seul qu'on retrouvât dans celle de Jones, *Works* I, p. 296, sq.

serait pas expressément rapporté (1), qu'ils furent originairement transmis par la parole et de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'on en vînt à les écrire pour les faire passer à la postérité.

2° Pour les mettre en ordre et leur donner l'arrangement qu'ils ont conservé jusqu'ici, il fallut nécessairement un compilateur. Et en effet la tradition indienne cite comme tel Vyasa, dont elle fait remonter l'existence jusque dans les temps fabuleux. Mais Vyasa n'est qu'un surnom qui veut dire compilateur (2). Colebrooke prétend que ce surnom se rapporte à Dwapaana qui, selon lui, doit avoir réuni les Védas; il ajoute qu'on n'en sait pas davantage sur le compte de ce dernier, et il avoue même (3) que nous manquons entièrement de données positives pour fixer l'époque de la composition des Védas et celle de leur mise en ordre. Pourrait-on s'étonner de cette incertitude? En est-il au-

(1) *As. Res.* VIII, p. 378. Les Grecs avaient déja remarqué du temps d'Alexandre la manière dont les brames récitaient leurs hymnes. Ce fut en entonnant un de ces hymnes composés à la louange de leurs dieux (Arrian, Op., p. 147), que le philosophe Calanus monta volontairement sur le bûcher. Qui pourrait douter que ces hymnes ne fussent tirés des Védas?

(2) *Ibid.* VIII, p. 378, 392, 488.

(3) *Ibid.* VIII, p. 489.

trement des livres de Moïse et du Zendavesta? Ils se sont conservés, ils subsistent encore, mais leur origine se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés.

3° Plusieurs raisons concourent cependant pour nous faire penser qu'il en est de même des Védas. Il est certain que ces livres sont le plus ancien monument de la littérature sanscrite : on peut s'en convaincre déja par leur langage suranné, qui arrête à chaque pas la traduction et l'interprétation; et ce qui achève de le prouver, c'est que dans tous les manuscrits les plus anciens de la langue sanscrite, il est fait mention des Védas, et que l'on y trouve cités, presque à chaque feuillet, des passages de ces derniers (1). Nous ferons voir, dans la suite, quelle partie considérable de la littérature sanscrite se rapporte à eux. Une dernière preuve enfin de l'antiquité des Védas, c'est qu'à chacun de ces livres se trouve joint un calendrier qui fixe les jours consacrés à certains rites religieux; calendrier basé à la fois sur l'année lunaire et sur l'année solaire, et qui semble avoir été dressé dans l'enfance de l'astronomie (2).

---

(1) *As. Res.* VIII, p. 482.

(2) *Ibid.*, VIII, p. 489. Ce calendrier s'appelle *Djyotisch*,

4° Mais le plus fort témoignage, selon moi, en faveur de l'antiquité des Védas, c'est qu'on n'y trouve pas la moindre trace des sectes aujourd'hui encore existantes de Chiva et de Krischna. Colebrooke en fait expressément la remarque (1).

« Dans aucune partie des Védas, dit-il (à l'exception des derniers chapitres de l'Atharveda, que pour cette raison je regarde comme apocryphes), je n'ai pu découvrir le plus léger vestige du culte de Rama et de Krischna, considérés comme incarnations de Vischnou. » Ne sommes-nous pas en droit, d'après cela, de reporter l'origine des Védas bien au-delà du commencement de ces sectes, dont la longue existence est déja suffisamment prouvée par nos observations sur les monuments de l'architecture indienne? et ne pouvons-nous pas expliquer, par cette antériorité même, la croyance

---

et son cycle *youga*, lequel n'est que de cinq ans. Tous les mois sont lunaires; mais pour faire cadrer l'année avec le retour des saisons, le milieu et la fin de chaque période de cinq ans souffrent une intercalation effectuée par le redoublement d'un mois. Colebrooke (p. 493) cite un passage du second Véda, contenant une détermination du point solsticial de cette époque, qui coïncide avec le XIVe siècle avant J.-C. Cette recherche est l'affaire des astronomes.

(1) *As. Res.* VIII, p. 494.

générale et commune aux différentes sectes des Indous, qui toutes revendiquent et respectent les Védas comme la source de leurs dogmes; de même que parmi nous toutes les branches du christianisme reconnaissent l'autorité des saintes Écritures?

5° Mais les Védas ne peuvent-ils pas avoir subi des changements et interpolations dans la suite des âges? C'est ce qui nous paraît d'autant plus vraisemblable, qu'il est certain, suivant la tradition indienne, que Vyasa eut de nombreux disciples, qui instruisirent chacun plusieurs élèves, lesquels en formèrent encore de nouveaux, de sorte qu'à la longue il se glissa dans le texte sacré une foule d'altérations, et qu'il s'introduisit de si grandes variations dans la manière de le lire et de le réciter, que ces variations donnèrent naissance à onze cents écoles différentes (1). Il nous semble aussi que l'établissement de tant d'écoles, uniquement considéré comme un fait matériel, est une preuve irrécusable des changements dont nous parlons. Il est vrai que notre conjecture sur ce point ne pourrait être vérifiée que par la collation de plusieurs exemplaires des Védas. Quoi qu'il en soit, le

(1) *As. Res.*, VIII, p. 382.

plus grand nombre des altérations n'a dû porter que sur le style de ces livres, qui en est regardé comme la partie principale. Il est probable aussi qu'elles datent déja de loin, ou, en d'autres termes, que le texte entier des Védas, quelques modifications qu'il puisse avoir reçues, subsiste tel qu'il est aujourd'hui depuis un temps immémorial. C'est ce que prouvent les citations sans nombre consignées dans les vieux écrits aussi bien que les scolies dont on a surchargé d'anciens manuscrits des Védas pour attester leur authenticité. Les doctes de l'Inde prétendent que les ouvrages auxquels on a joint des scolies, sont les seuls qui soient à l'abri de toute altération, vu que le scoliaste a pris soin d'en commenter ou annoter chaque passage, et d'en expliquer chaque mot (1). Un autre avantage propre aux Védas, c'est que la manière de les lire et de les chanter, selon un certain rhythme, ou une certaine mélodie, ayant toujours été soumise à des règles sévères, la moindre interpolation ne pouvait s'y introduire sans être aussitôt remarquée.

6° Les Védas contenant en grande partie, comme le Zendavesta, des préceptes relatifs aux

(1) *As. Res.*, VIII, p. 480, sq.

rites et aux invocations, font supposer par cela même l'existence d'un culte confié à une caste sacerdotale. Ce culte se rapporte à une religion dont le fondement, selon le témoignage de tous ceux qui l'ont étudiée, est la croyance en une seule divinité (1). Cette divinité se manifeste dans les grands phénomènes de la nature, que l'on invoque comme autant de dieux sous différentes dénominations. Ainsi l'on peut considérer la religion des Védas comme une religion naturelle. Mais ce qui constitue essentiellement son caractère national, c'est qu'elle est mêlée de subtiles spéculations, qui abondent surtout dans les Upanischads. Un peuple que son penchant naturel portait à la rêverie, dut trouver dans ces dogmes mystiques et ces contemplations mystérieuses sur l'infini, sur l'origine et la nature des choses, sur l'émanation et le retour des êtres dans le sein de la Divinité, une ample pâture pour son esprit, et s'abandonner fréquemment à de sombres réflexions. Les parties des Védas qui se trouvent dans l'Upnekhat, ne sont pas, il faut l'avouer, d'une interprétation facile; mais

(1) *As. Res.*, VIII, p. 396. Jones, Paulin et les missionnaires danois sont d'accord sur ce point, confirmé d'ailleurs par plusieurs passages de l'Upnekhat.

on pourrait, avec un peu d'étude, y trouver la raison du trait le plus saillant du caractère indien, c'est-à-dire de l'inclination naturelle qui porte ce peuple à la spéculation.

7° Les Védas sont la source et le fondement de la religion des Indiens, mais non de leur mythologie qui s'appuie sur leurs épopées. On invoque dans les Védas un grand nombre de divinités; mais ce ne sont pour la plupart, comme nous venons de le voir, que des phénomènes physiques qui, selon la glose de ces livres, peuvent être réduits à trois (1), le feu, l'air et le soleil, et qui ne sont que les manifestations d'une seule divinité primitive. On retrouve, à la vérité, dans quelques passages des

(1) Colebrooke, *As. Res.*, VIII, p. 396, a donné ce passage en original et traduit en anglais. *Voyez* en outre le premier de ses trois traités, *On the religious ceremonies of the Hindous* (*As. Res.*, vol. V), contenant les pratiques et les prières journalières d'un brame. Ces prières sont adressées au soleil, au feu, à l'eau, etc., et non pas à Vischnou, ni à Chiva, etc., quoiqu'on y trouve quelquefois les noms de ces dieux, moins souvent, il est vrai, que celui de Brahma, être primitif et inaltérable. « Brahma is truth the one immutable being, etc. » Ce ne fut qu'après l'établissement des sectes de Chiva et de Vischnou, que le culte de ces divinités fut préféré à celui de Brahma. Ce dernier culte est purement spirituel; l'autre, au contraire, est sensuel.

Védas, le fond de certains mythes développés depuis par les poètes ; mais il n'y est question nulle part des légendes accréditées parmi les sectes qui adorent Krischna et le Lingam (1) : d'où il résulte que la religion sacerdotale et celle du peuple se séparent dès le principe, quoiqu'elles conservent entre elles certaines relations. Mais nous abandonnons le soin de marquer et de suivre cette différence, à ceux qui s'occupent spécialement de la religion de ces contrées.

Les Védas, qui sont la source de la religion sacerdotale, sont loin de l'être assurément de la religion populaire. La lecture n'en est pas même accordée au peuple; il est, au contraire, non-seulement permis, mais enjoint aux brames de les lire et de les expliquer ; et la connaissance qu'ils en acquièrent est pour eux un titre à la gloire. Les castes qui viennent immédiatement après la leur, n'ont que le droit d'entendre lire, ou tout au plus de lire les Védas, tandis que les castes inférieures, c'est-à-dire la masse de la nation, ne peut pas même en ouïr la lecture. De manière qu'il fut toujours au pouvoir des brames de n'en communiquer aux autres castes que ce qu'il leur convenait de porter à leur connaissance. Mais une doctrine aussi abstraite que

(1) Colebrooke, p. 398, not.

celle des Upanischads est-elle bien propre à servir de religion populaire, lors même qu'on voudrait la rendre telle ? Les Recherches asiatiques (t. V) fournissent sur cette question les données et les éclaircissements les plus importants, sans établir pourtant aucune distinction entre la religion sacerdotale et celle du peuple. Mais n'est-il pas dans l'ordre des choses, que chez une nation où la possession des livres sacrés est exclusivement attribuée à une corporation de prêtres, il y ait une différence entre ces deux religions? C'est ce que feront encore mieux ressortir nos recherches sur les Égyptiens.

8° Il s'en faut beaucoup cependant que l'ancien dogme et l'ancien culte des Védas se soient conservés parmi les brames dans leur pureté primitive. Comment en eût-il pu être ainsi, lorsque le dialecte obscur et suranné de ces livres, surtout des trois premiers, en rendait la lecture difficile aux brames mêmes (1), et que leur rareté ne la permettait qu'à un petit nombre de ces prêtres? « Une infinité de choses prescrites

(1) *As. Res.*, VIII, p. 497. [Les difficultés de la lecture des Védas ont été exagérées, et celles qui restent à surmonter sont peu de chose pour une personne qui peut profiter des secours en tout genre fournis par des commentateurs indiens.]

par les Védas, dit Colebrooke (1), sont aujourd'hui abrogées par l'usage; d'autres préceptes et cérémonies religieuses les ont remplacées. Des rites fondés sur les Pouranas, et des pratiques puisées à la source impure des Tantras, ont fait tomber en desuétude la plupart des prières des Védas. Le culte de Rama et de Krischna a succédé à celui des éléments et des planètes. »

Voilà ce qui répand quelques lumières sur l'origine des sectes parmi les Indous : la différence dans la manière de lire et d'expliquer les Védas, peut en effet avoir fait naître différentes écoles parmi les brames, mais n'a pu donner naissance aux diverses sectes établies parmi le peuple. Celles-ci se rapportent au culte des divinités célébrées, non dans les Védas, mais dans les épopées indiennes. De même qu'Homère et Hésiode donnèrent des dieux aux Grecs, comme l'a prétendu Hérodote, de même les grands poètes épiques de l'Inde fournirent en grande partie des dieux à la religion populaire de ce pays. Il faut observer cependant que ces poètes étaient aussi de la caste des brames, ce qui explique non-seulement le rapport intime qui s'établit dans l'origine entre les religions sacerdo-

(1) Colebrooke, *As. Res.* VIII, p. 495-496.

tale et populaire, mais encore comment, lorsque les anciens dogmes des Védas se furent corrompus parmi les brames, la religion de cette caste put se confondre avec celle du peuple.

Nous ne saurions déterminer historiquement l'origine des sectes des Indiens, ni en fixer la date. Les deux sectes de Chiva et de Vischnou sont bien aujourd'hui les plus répandues, mais elles ne règnent pas seules. A côté d'elles subsistent celle de Ganecha et plusieurs autres (1). La nature et les objets du culte de celle de Chiva, laquelle adore le Lingam, font présumer qu'elle est la plus ancienne, et que sa religion fut peut-être la première établie parmi le peuple. Celle de Vischnou, au contraire, qui adore ce dieu sous le nom de Krischna, ne dut son origine qu'à une réforme entreprise pour polir le culte purement sensuel. Mais la secte de Krischna est dans un rapport si intime avec le poème épique dont le sujet principal est l'incarnation de Vischnou sous le nom de Krischna, qu'on peut avec raison appeler le culte pratiqué par cette secte une religion poétique; ce que l'examen du poème épique prouvera mieux encore à nos lecteurs.

---

(1) *Voyez* surtout, sur ce sujet, COLEBROOKE, dans les *As. Res.*, VII, p. 279, sq.

Jones, en cherchant à déterminer l'époque où la secte de Krischna prit naissance, prétend qu'elle parut vers l'an 1200 avant J. C., et il place l'origine de celle de Bouddha 200 ans plus tard; opinions qu'il n'appuie l'une et l'autre que sur de très-faibles raisons (1).

Tout ce que nous savons de Bouddha, c'est qu'il fut le fondateur d'une secte qui, à une certaine époque, a dû régner dans une grande partie de l'Inde, mais dont les dogmes et le culte étaient opposés à ceux des brames, ce qui provoqua entre ces prêtres et les sectateurs une haine mortelle qui se termina par l'expulsion des bouddhistes de l'Inde. On conçoit facilement que sur ces matières, il reste encore à résoudre des problèmes historiques du plus haut intérêt. On ne sait guère au juste dans quel temps commença la secte des bouddhistes. Colebrooke, qui certainement sait très-bien le sanscrit, la croit plus moderne que les Védas, mais plus ancienne que les sectes de Chiva et de Krischna (2). Nous nous sommes déja convaincus de sa haute anti-

---

(1) C'est-à-dire sur quelques récits des habitants de Cachemire. Jones, *Works*, I, p. 29.

(2) *As. Res.*, VIII, p. 495, et *Observations on the Jains*, dans les *As. Res.*, IX, 293, etc.

quité, en observant que la plupart des temples souterrains étaient consacrés à Bouddha; et ce qui vient encore fortement à l'appui de cette opinion, c'est que les bouddhistes sont déja mentionnés dans le Ramayan, et qu'ils sont placés parmi les athées, c'est-à-dire parmi les adversaires des brames, qui rejettent les dogmes dérivés des Védas (1). Il est donc évident que lorsque le Ramayan fut composé, la secte des bouddhistes était non seulement établie, mais considérée déja comme ennemie des brames. Cependant la relation qui existe entre leur doctrine et celle des brames, ainsi que l'histoire de leur persécution et de leur expulsion de l'Inde, sont enveloppées d'une profonde obscurité. Colebrooke cherche la différence de ces doctrines dans l'opinion des bouddhistes concernant les sacrifices sanglants, qu'ils se proposaient d'abo-

(1) *Ramayan*, p. III, sect. LXXVI, p., 452. « As an Atheist, fallen from the path of rectitude! As a thief so is a Bouddist ». Tout ce chapitre, où le brame Javali parlant à Rama, prend la qualité supposée d'athée et de bouddhiste, est fort instructif. Ce qui offense le plus les brames, c'est le rejet des sacrifices funèbres, exigés des enfants qui survivent à leur père, et, par conséquent, l'avilissement du mariage. [Le passage du Ramayan fait partie du grand nombre de ceux où par précipitation les éditeurs se sont trompés sur le sens; il paraît probable en outre qu'il est interpolé. V. Schlegel, *praef. Ramay.*, t. I, LV.]

lir, ou du moins de rendre plus rares; ce qui eût enlevé aux brames le bénéfice qu'ils tiraient des victimes offertes (1). Sans contester ici le sentiment de Colebrooke, nous porterons notre attention sur un autre point qui nous paraît plus important. La religion de Bouddha règne encore à Ceylan, dans toutes les parties de l'Inde orientale où le mahométisme n'a pas pénétré, comme, par exemple, la presqu'île de Malacca, dans le Thibet et même à la Chine, où la religion de Fo, qui est celle du peuple, ne diffère pas de celle de Bouddha (2). Ces assertions, il est vrai, auraient besoin d'être appuyées sur des recherches et des comparaisons plus exactes que celles qu'on a faites jusqu'à présent; mais en les supposant véridiques, il en résulterait que la religion de Brahma et celle de Bouddha s'éloignent beaucoup l'une de l'autre. Dans tous les pays que nous venons de nommer, la division par castes est inconnue : serait-ce que les bouddhistes l'auraient rejetée? C'est ce dont on ne peut douter pour ce qui concerne les castes supérieures, et principalement celle des brames; quant aux inférieures, la question importe peu. Voilà ce qui explique la haine des brames contre cette secte. Une autre différence non moins re-

(1) Colebrooke, l. c.

(2) *Works of* Jones, I, p. 104.

marquable, c'est que dans tous les pays où domine la religion de Bouddha, la caste sacerdotale est remplacée par un ordre monacal qui s'est établi dans ces pays sous diverses dénominations, et dont les membres, connus sous le nom de talapoins dans les royaumes d'Ava et de Pégu, sont appelés gaïlongs dans le Thibet. Dans cette dernière contrée, cet ordre règne en souverain; dans quelques autres, comme dans le royaume d'Ava, dans l'empire des Birmans et dans l'île de Ceylan, il a ou il a eu jadis une grande influence politique. Comme cette corporation se maintient, non par des lois d'hérédité, mais par voie de recrutement, il s'ensuit que tous ses membres doivent rester célibataires, et vivre reclus dans des couvents (1). Les brames, au contraire, non seulement peuvent se marier, mais le mariage leur est prescrit. Dans la religion de Brahma, il faut être père de famille pour offrir les sacrifices, et pour être reçu aux saintes pénitences; aussi est-ce à l'espoir de laisser des enfants après lui que l'Indien rattache toutes ses idées de bonheur, soit dans cette vie, soit dans l'autre, à cause des sacrifices fu-

(1) Il y en a deux à Ceylan, ceux de Malvathe et d'Asgiri. DAVY (p. 47), SYMES et TURNER donnent des détails sur les cloîtres des Birmans et des Tibétains, dans la relation de leurs voyages.

nèbres que les enfants sont obligés d'offrir, et d'où dépend le sort de l'ame du défunt. Quelles violentes disputes durent s'élever, lorsque la secte des bouddhistes commença de se répandre! plus violentes peut-être que celles qui éclatèrent dans notre Occident à l'occasion du célibat des prêtres. Nous n'avons pas l'histoire de la persécution de ces sectaires, et de leur expulsion de l'Inde, ce qui est déja un indice qu'elles eurent lieu à une époque fort reculée. L'opinion de quelques écrivains modernes qui placent cet événement dans le 2e et le 3e siècle de notre ère, n'est pour nous qu'une conjecture (1). On prétend, cependant, en avoir trouvé des traces dans l'Inde qui ne remontent pas au-delà du moyen âge (2); mais ces traces sont incertaines; et lors même qu'il en existerait d'irrécusables dans quelques parties de cette contrée, il ne s'ensuivrait pas que dans quelques autres la persécution et l'expulsion des bouddhistes ne pussent être encore plus anciennes.

---

(1) [Pour ce qui regarde l'expulsion des bouddhistes voyez surtout WILSON, *Dictionnaire*, *préf.* p. xv et suiv. Pour leurs doctrines, voyez l'exposé de HODGSON dans les *Mémoires de la Société asiatique de Londres*, t. II, p. 222-257.]

(2) En partie dans les inscriptions expliquées, *voyez* plus haut, p. 98; en partie dans le voyage de deux Arabes dans l'Inde, au IXe siècle, traduit par RENAUDOT, p. 109.

Les Védas sont régardés chez les Indiens comme la source de leur législation et de toutes leurs connaissances. Nous avons déja fait voir, à l'article des Perses, quelle étroite liaison a toujours existé, entre la religion, les sciences et les lois, chez les peuples de l'Orient, surtout dans les pays où les unes et les autres formaient l'apanage exclusif d'une caste sacerdotale, et nous le prouverons encore plus au long dans nos recherches sur l'Égypte. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est de savoir jusqu'où s'étendent nos données relativement aux sources de ces connaissances, et jusqu'à quel point nous sommes en état d'en juger.

Ce fut la législation des Indiens, et non pas leurs antiquités, qui excita d'abord, et à juste titre, la curiosité des Anglais, car il leur importait essentiellement de connaître les lois d'un peuple qu'ils voulaient gouverner. Or, comme les Indiens eux-mêmes sont persuadés que leurs lois sont prodigieusement anciennes, cette recherche conduisit nécessairement les Anglais à l'examen d'une branche principale de la littérature sanscrite. Le fondateur de la Société asiatique en fit l'objet particulier de ses travaux; il publia les *Institutes des lois indiennes* (1), et les

(1) *Instituts of Hindu Law; or the ordinances of Menu*

fit précéder d'une préface. Quelques années après, M. Colebrooke mit au jour un ouvrage encore plus considérable, le *Digeste indien* (1). Nous conservons ces titres d'autant plus scrupuleusement, que Jones lui-même s'en est servi pour faire comprendre les rapports qui existent entre les deux ouvrages (2). Cependant la haute antiquité attribuée aux *Institutes*, les rend, comme aperçu général de la législation indienne, plus intéressantes que le *Digeste*, dont il n'y a de publié, jusqu'à présent, que les titres des contrats et du droit de succession.

Les *lois de Menou* comprennent, en douze

---

according to the gloss of Culluca, containing the Indian system of duties, religious and civil. Verbally translated from the original sanscrit; with a preface by sir Will. Jones. Calcutta, in-8°, 1796.

(1) *A Digest of Hindu Law, on contracts and successions; with a commentary by Jagunatha Tercapanchanana. Translated from the original sanscrit by H. Th. Colebrooke Esq., in three volumes. London* 1801. On y trouve toujours en tête des chapitres, les textes des anciens jurisconsultes Menou, Sankha, Vrihaspati, etc.; viennent ensuite les explications des commentateurs. Le livre où il est traité du droit de succession est d'autant plus important, qu'il contient aussi les lois sur les relations de famille de l'homme et de la femme, des parents et des enfants, etc.

(2) *Instituts*, etc. *Preface*, IV.

chapitres, les principes du droit public et du droit privé. En attribuant ces lois à Menou, à ce premier roi des temps fabuleux, petit-fils de Brahma et père de Brigou, on n'a peut-être voulu dire autre chose, sinon que l'origine en est divine, et qu'elles sont le code le plus ancien de la nation. Brigou les communique aux sages ou Rischis, qui le consultent (1). Ces lois sont intimement liées aux Védas, et principalement aux trois premiers, qu'elles citent presque à chaque page; d'où l'on peut conclure, avec raison, qu'elles dérivent des Védas, et qu'il faut regarder ces livres comme la source de la législation indienne (2). Mais on se convaincra aisément, en les lisant, qu'elles ne sont pas toutes l'ouvrage d'un seul homme, ni d'une même époque, et qu'elles ont dû être long-temps en usage avant d'avoir été rassemblées et écrites. Mélange de barbarie et de civilisation, quelques-unes, et surtout les lois pénales, laissent voir qu'elles appartiennent à l'enfance de la politique; mais leur ensemble fait déja supposer un

(1) *Instituts*, etc. *Preface*, VIII.

(2) *Ibid.* « Les racines de la loi sont les Védas; et cette loi, n'importe ce qu'elle est en elle-même, n'importe à qui Menou en fit présent, est entièrement expliquée dans les Védas. »

état social bien avancé pour des Asiatiques. La division en castes y paraît parfaitement organisée; la loi rituelle du culte y est conforme à celle qui est enseignée dans les Védas, et la domination des brahmes bien établie, quoique les rois ne soient pas tirés de cette caste. Les rapports de propriété y sont déja nombreux et compliqués, et l'argent, considéré comme moyen d'échange, y sert de base à la plupart des peines. Cette législation n'est donc pas si simple que l'on puisse croire qu'elle a commencé en même temps que la nation.

Cependant, d'un autre côté, nous ne manquons pas de preuves matérielles et morales qui feraient supposer à ce code une origine fort ancienne. Plusieurs des raisons sur lesquelles on appuie l'antiquité des Védas, peuvent servir aussi à prouver celle des lois de Menou. Une des plus puissantes sans contredit, c'est l'idiome qui leur est commun. Les lois de Menou sont écrites en vers métriques et en ancien sanscrit, qui est moins ancien cependant que celui des Védas. Ce sanscrit, dit William Jones, est à celui des poètes classiques ce que le latin de la loi des Douze Tables est à celui de Lucrèce (1). Les lois de Menou sont aussi conformes aux Védas, en tout ce qui concerne la religion et le culte.

(1) *Preface*, p. VI.

On y trouve les mêmes divinités, à l'exception toutefois de celles qu'ont chantées les poètes : on n'y trouve aucune trace des sectes dont nous avons déja parlé. Enfin, la longue liste des glossateurs et commentateurs qui ont travaillé sur ces lois, est encore un indice qu'elles existent depuis fort long-temps, et justifie l'opinion générale du peuple qui les considère comme le plus ancien des codes (1).

Néanmoins nous n'avons pas encore des données positives sur l'âge des lois de Menou, c'est-à-dire sur l'époque où elles furent rédigées et compilées dans la forme qu'elles ont actuellement. Jones a bien essayé de prouver que ces lois ont pu être rassemblées à peu près 880 ans avant J.-C., et qu'elles ne remontent sûrement pas au-delà de l'an 1280 avant notre ère. Il suppose que le Iadjour-Véda, d'après la liste des maîtres et des disciples, qui en fait partie, et d'après une détermination astronomique du

(1) Le recueil de ces gloses et commentaires des anciens sages (Mounis) sur les lois de Menou, s'appelle *Dharma Sastra* ou système des lois. Coullouca, dont le commentaire a été publié avec le texte, est un des plus distingués de ces jurisconsultes. [La première édition faite sur de médiocres manuscrits, a paru à *Calcutta*, en 1813, in-4°; la seconde, texte et traduction avec des notes de *Haughton*, mais sans le commentaire, a été publiée à *Londres*, en 1825, en 2 vol. in-4°; la troisième se publie dans ce moment ci.]

point solsticial, ne peut remonter au-delà de 1580 ans avant J.-C. (1); qu'ensuite, en se guidant par l'analogie des changements opérés dans la langue latine, et constatés par les fragments des lois de Numa et des Douze Tables, on ne peut évaluer à moins de trois siècles le temps nécessaire pour que la langue des Védas se soit modifiée au point de devenir ce qu'elle est dans les lois de Menou, et que par conséquent il faut placer lesdites lois à l'an 1280 avant J.-C. Nous ne pouvons entrer ici dans un examen approfondi de ces hypothèses, qui demanderait une recherche astronomique, et de plus la connaissance du sanscrit parlé à toutes les époques ; mais chacun de nos lecteurs sentira néanmoins le vague de ces déterminations; et, pour ne s'arrêter qu'à l'analogie prétendue des changements respectifs du latin et du sanscrit, opérés dans le même espace de temps, il reconnaîtra qu'une langue se modifie plus ou moins vite, et par l'effet des causes les plus diverses, comme le prouve, entre autres, si évidemment l'histoire de la langue allemande.

Quant à la question de savoir jusqu'à quel point les Indiens ont poussé la philosophie, il nous serait difficile de la résoudre complète-

(1) *Preface*, p. v, vii.

ment avec le secours de leurs livres, et c'est une tâche d'ailleurs qui regarde les historiens de la science philosophique. Aucun des sastras n'a été encore traduit; nous n'en avons que des extraits. Le seul de ces traités que Jones ait lu dans la langue originale, et que l'on attribue à Vyasa, était court, très-obscur, et ne renfermait que des sentences élégantes et cadencées (1). Nous aurons occasion de parler ailleurs des poésies didactiques des Indiens. L'Ayin-Acberi, qui a traité des neuf écoles philosophiques, et qui cite les écrits sur lesquels elles se fondent, nous fournit, sur les doctrines de ces écoles, les notions les plus exactes (2). Mais cet ouvrage n'aura certainement qu'une autorité secondaire aux yeux de l'amateur d'antiquités, qui voudrait toujours remonter aux premières sources. On peut y puiser néanmoins une idée générale de la philosophie indienne, et s'en servir utilement pour démêler si cette

(1) Jones, *Works*, I, p. 103.

(2) Ayeen Acberi, II, p. 406, sq. [Il est presqu'inutile de citer les excellents mémoires de *Colebrooke* sur ce sujet, qui sont connus de tout le monde; mais nous ferons remarquer pour des lecteurs auxquels les *Transactions de Londres* seraient inaccessibles, qu'ils en trouveront la substance dans les analyses de M. *Abel-Rémusat*, réunies à la fin du second volume de ses *Nouveaux Mélanges*.]

philosophie dérivait de la religion du pays, ou si elle en était différente. On ne saurait douter, en les lisant, qu'elle n'y fût liée aussi intimement que l'exigeait l'intérêt d'une caste sacerdotale, tout-à-fait séparée de la nation, et que les Védas ne fussent la source commune de la religion et de la philosophie. On achèvera de s'en convaincre, si l'on réfléchit que la principale école de la philosophie indienne remonte jusqu'à Vyasa, le compilateur des Védas, et le précepteur de Djaimini, dont l'ouvrage intitulé *Vedanta* présente une infinité de rapports avec ce code religieux (1).

Les Upanischads sont enveloppés d'une certaine obscurité mystique, qui ouvrait une vaste carrière aux spéculations de l'esprit, et qui dut nécessairement faire naître différentes opinions, d'où découlèrent les diverses sectes énumérées par Ayeen Acberi. C'est ici particulièrement que se montre le caractère rêveur de ce peuple si étroitement uni avec son penchant pour la vie intuitive.

Cette alliance indissoluble entre la philoso-

---

(1) Jones, *Works*, I, p. 165. Quand on compare Jones et Ayeen Acberi, II, p. 428, sur ce qu'ils disent des préceptes de Djaimini, on reconnaît facilement combien il existe encore de vague dans nos notions sur les systèmes philosophiques des Indiens.

phie et la religion des Indiens, nous apprend déja que l'esprit philosophique n'a pu recevoir chez ces peuples le libre développement qu'il a pris chez les Européens (1).

La philosophie indienne paraît avoir suivi une marche pareille à la philosophie scolastique du moyen âge. Elle est aussi subtile que celle-ci, et se prête comme elle de préférence à la dialectique; la séparation des écoles nombreuses qu'elle a fait éclore, paraît avoir été basée sur des distinctions aussi fines et aussi déliées que celles qui divisèrent nos écoles du moyen âge. Les Indiens ont eu cependant une philosophie pratique, et n'ont pas tout-à-fait négligé la morale; mais la plupart de leurs écrits moraux ne renferment guère que des maximes ou des dogmes enveloppés de fictions; et nous n'en connaissons aucun jusqu'à présent que l'on pût comparer avec ceux des anciens philosophes grecs qui ont fait des systèmes de morale.

On regarde aussi les Védas comme la source des sciences et des arts, lesquels se trouvent tous en effet dans les quatre Upavédas, que l'on considère comme immédiatement dérivés des premiers (2), et où il est traité de la médecine,

(1) [Les faits donnés par Colebrooke prouvent le contraire.]

(2) Jones, *On the literature of the Hindus*, Works, I,

de la musique, qui comprend la poésie et la danse; de l'art militaire et de l'architecture, à laquelle sont rattachés tous les arts mécaniques. Aucun des quatre Upavédas n'a été publié jusqu'à présent; et de tous les arts dont ils donnent la théorie, la musique est le seul sur lequel nous ayons des recherches savantes, puisées dans les originaux. Le traité que William Jones a fait paraître sur ce sujet (1), et dont le baron de Dalberg a donné une traduction enrichie de notes et d'additions excellentes (2), prouve combien, chez les Indiens, la musique était associée à la religion. Il suffirait, pour s'en convaincre, de remarquer qu'une partie des hymnes des Védas est exclusivement consacrée au chant.

La grammaire du sanscrit peut être regardée comme une branche des études philosophiques des Indiens; ils en attribuent, selon leur coutume, l'invention à un seul auteur, Panini, dont

---

p. 358. Ce mot d'*Upavedas* signifie Védas inférieurs, et Jones l'a traduit par *subscriptures*.

(1) Jones, *On the musical modes of the Hindus*, dans les *Asiat. Res.*, III, p. 55, sq.

(2) *Ueber die Musik der Inder* (de la musique des Indiens), *vom Freiherrn von* Dalberg 1802, accompagné d'une collection de chants populaires de l'Inde.

les *sutras* passent pour le livre de grammaire le plus ancien, et qu'ils placent dans ces temps reculés où des sages inspirés enseignaient les sciences aux hommes. Ils prétendent que Panini était petit-fils de Devala, législateur inspiré. Nous ne connaissons sa grammaire que par les éclaircissements qu'en a donnés Colebrooke (1), lequel ne semble pas douter, d'après l'enchaînement qui en lie toutes les parties, que ce ne soit l'ouvrage d'un seul homme. On pourrait croire cependant que ce travail était postérieur à d'autres du même genre, puisque Panini cite souvent des grammairiens qui avaient écrit avant lui. Quoi qu'il en soit, son ouvrage porte en lui-même la preuve de sa haute antiquité; car non seulement il est commenté par une foule de grammairiens appartenant à des époques différentes (2), et présenté par eux comme la source commune de tous les livres grammatiques des Indiens, mais il se fait encore remarquer par la concision et l'obscurité de ses préceptes, qui ont

(1) Colebrooke, dans les *As. Res.* VII, p. 202 et suiv. Cette grammaire a été publiée à Calcutta sous le titre de *Panini, the grammatical sutras*, 1809, mais sans traduction.

(2) Patandjali, le plus célèbre d'entre eux, appartient encore aux temps fabuleux. Dans son *Maha Bhashya*, ou grand commentaire, chacune des trois mille neuf cent quatre-vingt-seize règles de Panini a été examinée et expliquée avec soin. Colebrooke, l. c., p. 205.

fait naître le besoin d'y joindre des explications (1). On ne pourra en déterminer l'âge positivement, que lorsqu'on sera parvenu à mieux connaître les relations qu'offrent ses règles avec les principes de la langue des Védas et de celle qu'ont cultivée les poètes classiques plus modernes.

Ces études grammaticales amenèrent bientôt l'invention et la composition des dictionnaires. Le plus fameux de ces derniers est l'*Amera Cosha*, dont l'auteur, Amara Sinha, vivait à la cour de Vicramaditya (2). La Bibliothèque royale de Paris en possède des copies manuscrites (3), et nous sommes plus à portée d'en juger, depuis que le P. Paulin en a traduit la première partie (4). C'est un vocabulaire de choses, écrit en vers et où sont expliqués, en dix-sept chapitres, les noms des dieux, des hommes, des astres, des

---

(1) Colebrooke, l. c., p. 205.

(2) *Ibid.*, l. c., p. 214.

(3) Langlès, *Catalogue des manuscrits sanscrits*, etc., p. 22.

(4) Amarasingha, *Sectio prima de cœlo.* Romæ 1798. Cette première partie contient surtout l'explication des surnoms des dieux. On y trouve cités de nombreux passages, et quelquefois des vers entiers. L'ouvrage entier a été publié au Bengale sous ce titre : *Cosha or Dictionary of the sanscrit language with an english interpretation by* Colebrooke. Serampour 1808.

éléments, des sciences, des montagnes, des rivières, etc. Ce dictionnaire a exercé la patience d'un grand nombre de commentateurs empressés de rechercher les dérivations des mots en les comparant avec leurs racines (1).

Nous allons reparler ici, comme d'un sujet qui mérite d'être examiné plus attentivement, de ce que nous avons dit au commencement de ce volume, qu'il ne fallait pas se flatter de trouver chez les Indiens une histoire critique; par quoi nous n'avons prétendu dire autre chose, sinon que dans la littérature indienne, c'est-à-dire dans celle de l'ancien sanscrit, il ne faut pas s'attendre à des ouvrages historiques, tels que nous les concevons en Europe, ni de la part des véritables historiens, ni de la part des simples annalistes.

De ces deux assertions, la première est incontestable, puisque jusqu'à présent on n'a connaissance d'aucun livre d'histoire existant, ou seulement cité par les Pandits (2). Est-il probable que si ces derniers en avaient eu un seul

(1) Colebrooke, l. c.; d'après Langlès, l. c., p. 25, le nombre des mots radicaux n'excède pas dix mille. [Aussi il s'en faut de beaucoup qu'il soit complet; ce ne sont pas les mots radicaux, mais les mots en général qui ne dépassent pas 9,600 dans *Amara*, car ces premiers se montent tout au plus à 500.]

(2) Dans la collection la plus nombreuse de manuscrits

entre les mains, ils eussent négligé d'en parler? Comment l'eussent-ils dérobé à la curiosité des Anglais, qui recherchaient avec tant d'ardeur ces monuments de la littérature indienne? La cupidité ou la vanité ne l'eussent-elles pas fait tomber au pouvoir de ces insulaires? On ne saurait d'ailleurs former le moindre doute à cet égard, quand on examine de près les épopées indiennes. Une histoire critique ne peut naître chez une nation qui n'a pas le goût de ce genre de littérature, et qui n'y attache aucun prix. Peu lui importe la vérité historique dans les livres, pourvu qu'on n'y ménage pas les ornements poétiques. La narration, pour lui plaire, ne doit point parler à l'esprit, mais à l'imagination. Nous verrons ailleurs jusqu'à quel point on peut admettre que les poèmes épiques sanscrits se fondent sur des événements réels; et nous reconnaîtrons, même en l'admettant, que les faits sont tellement défigurés par les poètes, qu'ils n'offrent presque aucune ressource à l'historien. Ce n'est pas exagérer de dire que les

---

de la langue sanscrite, celle qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, il n'y a pas un seul ouvrage historique. LANGLÈS, *Catalogue des manuscrits sanscrits*, p. 13, le dit expressément. [M. Langlès dans ces matières ne mérite guère de confiance, vu qu'il ne connaissait pas la langue, et M. *Wilson*, dans le t. XV des *As. Res.*, a prouvé par le fait qu'il existe des ouvrages historiques écrits en sanscrit.]

Indiens n'ont pas la moindre idée de ce que nous appelons style historique. Plusieurs des inscriptions mentionnées plus haut le dénotent visiblement (1); car les faits les plus simples, tels que la concession d'un terrain, n'y sont rapportés qu'avec une sorte d'emphase poétique, et les actions des princes y sont dénaturées par un style pompeux et par des amplifications qu'on ne pardonnerait pas même chez nous à un poète. Ce goût de la nation pouvait-il s'accorder avec une histoire critique?

Si les Indiens manquent d'historiens, ils ont pu cependant avoir des annalistes, comme d'autres peuples de l'Orient. A défaut d'un Polybe ou d'un Gibbon, il a pu s'élever sur les rives du Gange un Abulfeda ou un Mirkhond (2); mais cette possibilité n'est qu'une conjecture, que l'expérience n'a pas encore confirmée; et s'il était vrai que les Indiens eussent pu se glorifier de tels écrivains, pourquoi ne les auraient-ils pas offerts, à l'instar des Arabes et des Perses, à l'admiration des étrangers? Mais il est de fait que les Pandits n'ont connaissance d'aucun historien; comment, dès-lors, prouver qu'il en ait jamais existé? Nous remet-

(1) *Voyez* les inscriptions citées p. 82, dans les *As. Res.*

(2) [Ce n'est pas d'après des compilateurs que la littérature historique d'une nation quelconque doit être jugée, mais d'après les meilleurs ouvrages dont l'Arabie et la Perse ne manquent pas.]

tons à la section suivante l'éclaircissement de cette question, qui ne peut être résolue d'une manière satisfaisante qu'après que nous aurons examiné la poésie épique des Indiens; et nous montrerons qu'on ne peut donner à l'histoire de ce peuple que le nom d'histoire poétique.

La géographie des Indiens porte le même cachet que leur histoire. Ils possèdent, sur cette science, plusieurs ouvrages écrits en sanscrit ou en langues vulgaires, dont Wilford parle d'une manière circonstanciée dans le tome VIII des Recherches asiatiques (1). Selon ce savant, plusieurs Puranas ou poèmes mythologiques contiennent des chapitres particuliers sur la géographie, appelés *Bhu-chanda* ou *Bhuvana Cosa*, c'est-à-dire chapitres sur la terre. Ce sont les sources où l'on a puisé les connaissances géo-

---

(1) *As. Res.* VIII, p. 267. *An essay on the sacred Isles in the West*, dont il n'a été inséré dans ce volume que la première partie : *Of the geographical systems of the Hindus.* L'auteur dit, p. 269 : *With regard to history the Hindus really have nothing but romances, from which some truths occasionally may be extracted, as well as from their geographical tracts.* Il est étrange que cet écrivain ait voulu accréditer l'opinion que les îles occidentales sacrées des Indiens, sont les Iles Britanniques. Il est malheureux que son zèle et son activité n'aient pas été guidés par les lumières de la critique. On aurait pu, s'il les avait suivies, tout espérer de ses talents.

graphiques, que l'on trouve dans les traités spéciaux des Indiens (1); traités qui, du reste, sont assez rares, vu que les brames n'aiment pas à les voir répandus. « Ils ont, disent-ils, les Puranas, que leur faut-il de plus? » Aussi Wilford lui-même ne put parvenir à se procurer les deux écrits relatifs à cette matière qui sont regardés comme les plus importants, et attribués à des rois, l'un à Vicramaditya et l'autre à Munja (2). La géographie indienne, considérée sous le rapport scientifique, peut être mise à peu près sur la même ligne qu'une ethnographie grecque qu'on aurait puisée dans Homère et dans Hésiode, ou dans les poètes cycliques; ce qui ne veut pas dire cependant que toutes ses indications soient controuvées. Les poètes indiens connaissaient leur pays : et parmi les données géographiques consignées dans leurs ouvrages, plusieurs peuvent être expliquées historiquement. On ne saurait méconnaître, en les lisant, le fleuve sacré du pays, le Gange avec ses sept branches; les territoires qu'il arrose dans son cours, et surtout celui de Magada ou Bahar, où

(1) Il est vrai, dit Wilford (l.c. p. 202), qu'outre le système poétique, il en existe un autre plus moderne des géographes indiens, mais celui-ci est assurément le pire des deux.

(2) Wilford, l. c., p. 268.

se passa la fable de Krischna; la haute montagne neigeuse d'Himalaïa, située au Nord; l'île de Lanca ou Ceylan, au Sud, et enfin plusieurs villes remarquables, telles qu'Ayodhya ou Aude, Kinoge et quelques autres. Cependant les noms géographiques en sanscrit diffèrent d'ordinaire entièrement des noms modernes, et pour le plus grand nombre les commentateurs anglais conviennent eux-mêmes de leur ignorance. Cette seule différence suffit pour jeter sur la géographie ancienne des Indiens une profonde obscurité. Mais, quant à leurs idées sur les pays au-delà de l'Inde, qu'ils se représentent comme sept îles ou presqu'îles (*Dwipas*); quant à leur manière d'envisager la forme de la terre, il résulte incontestablement des recherches et des copies publiées jusqu'à ce jour, qu'elles ne doivent leur origine qu'à l'imagination des poètes (1).

Pour ce qui est de l'astronomie indienne et de son ancienneté, nous en abandonnons l'étude aux hommes de l'art, et nous nous bornons à en donner ici une notice purement littéraire. Cette astronomie s'appuie principalement sur l'âge du Surya Siddanta, le principal ouvrage des Indiens concernant la science astronomique, et désigné par les Pandits comme le plus ancien (2).

(1) *As. Res.* VIII, p. 376.

(2) [On voit par une lettre de W. Jones à Hastings, du 20 octobre 1791, que S. Davis avait traduit cet ouvrage. V.

Bentley a contesté cette ancienneté, en cherchant à établir que cet ouvrage, attribué par les Pandits à Varaha, qu'ils regardent comme un des plus anciens sages de l'Inde, ou du moins comme contemporain de Vicramaditya, devrait l'être à Varaha Mihira, lequel vivait dans le onzième siècle (1). Cette opinion a cependant trouvé des antagonistes en Angleterre même; et il s'en est suivi une polémique, où Bentley, en se défendant dans le VIIIe tome des Recherches asiatiques, a attaqué l'âge d'une grande partie de la littérature sanscrite. Un savant allemand (2) est venu après lui, lequel a soutenu que les Indiens tenaient leur astronomie des Arabes. Nous reviendrons ailleurs sur ces deux opinions (3).

Life of Jones by Teignmouth, p. 435, éd. Lond., 807. Il est fâcheux que cette traduction n'ait pas été publiée.]

(1) *Voyez* le Traité de Bentley, dans les *As. Res.* VI, p. 546, *On the Antiquity of the Surya Siddantha*, traité qui fut ensuite défendu par l'auteur contre la critique de l'*Edinburgh Review*, dans les *As. Res*, VIII, p. 198, *On the Hindu system of Astronomy*.

(2) M. l'inspecteur Schaubach, dans ses deux traités : *De astronomici studii apud Indos origine et antiquitate; in commentat. Re. Reg. Soc. Scient. Gœtting.*, vol I, II, et dans le traité : *Ueber die Chronologie der Inder* (de la chronologie des Indiens, dans Zach's *Monatliche Correspondenz* 1813, mois de février et de mars.

(3) [Il est certain que les Arabes ont emprunté leurs con-

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que de la littérature scientifique des Indiens. Si nous voulons chercher maintenant à la distinguer de leur littérature poétique, nous remarquerons d'abord qu'il n'est pas facile de les séparer nettement par une ligne de démarcation telle qu'on pourrait la tracer entre les littératures de l'Occident. Tous les ouvrages scientifiques de cette nation, ceux mêmes dont le sujet est le plus rebelle à la poésie, tels, par exemple, que le vocabulaire d'Amara-Sinha, sont écrits en vers. La littérature sanscrite a aussi, à la vérité, quelques livres en prose, et même des livres classiques; mais il paraît que la prose de ceux-ci se rapproche du langage métrique. Les Anglais l'appellent une prose modulée (1). Il est probable que ces modulations ne sont qu'une espèce de rhythme, ou peut-être des assonances. Une connaissance plus exacte du sanscrit pourra seule éclaircir ce point. Nous ne ferons pour le moment d'autre remarque, si ce n'est que par les mots de littérature poétique des Indiens,

---

naissances en fait de mathématiques et d'astronomie d'abord aux Indiens et puis aux Grecs. Quant à l'invention de l'algèbre on sait que ce n'est que sur le témoignage d'un auteur syrien du 13e siècle de notre ère, que l'on fait remonter l'âge de *Diophante* jusqu'à l'empereur Julien.]

(1) Jones *Works*, I, p. 319-327, comme, par exemple, dans le Bhagavat.

nous ne prétendons désigner que les ouvrages qui appartiennent à la poésie non-seulement par leur forme, mais aussi par leur nature et leur sujet.

Les différentes branches de la poésie indienne, la narrative comme la dramatique, la lyrique comme la didactique et l'apologue, sont nées également dans la littérature sanscrite, et ont toutes porté d'excellents fruits.

En les rapprochant cependant l'une de l'autre, on ne saurait long-temps balancer à laquelle donner la préférence. Les Indiens eux-mêmes accordent le prix à la poésie épique, dont les grandes productions classiques sont à leurs yeux autant de branches de leur littérature sacrée. Ils font remonter celles-ci, comme les Védas, aux siècles les plus reculés, et leur attribuent de même une origine divine. C'est à la poésie épique que se rattache surtout le développement intellectuel de cette nation, car sa mythologie en découla, qui à son tour devint la source première des autres genres de poésie, et de l'art en général.

C'est donc sur ce sujet que nous allons d'abord nous étendre; mais une question qui doit auparavant nous occuper, est celle de savoir quelle est la borne de nos connaissances relativement à la poésie épique des Indiens, et jusqu'à quel point nous sommes en droit d'en juger? Si jusqu'à présent, il faut l'avouer, les dé-

sirs et les espérances qu'on avait nourris, ne se sont pas réalisés, nous en savons assez toutefois pour déterminer avec sûreté le caractère de cette poésie.

La littérature indienne est riche en épopées (1); les plus anciennes de ces compositions classiques firent naître, comme les chants du barde de l'Ionie, une foule d'imitations. Mais, de même que dans la littérature grecque l'Iliade et l'Odyssée sont les ouvrages qui jettent le plus vif éclat, de même dans la littérature indienne, le Ramayan et le Mahabharat éclipsent tous les autres poèmes (2). De ces deux ouvrages classi-

---

(1) *Voyez* le traité de Colebrooke : *On sanscrit and pracrit Poetry*, As. Res., vol. X, où l'on trouve le titre de plusieurs épopées, avec un aperçu du sujet et quelques morceaux choisis.

(2) Polier, dans sa *Mythologie des Hindous*, I, 115, donne sans preuve comme antérieur à ces deux poèmes le *Marcandaya Purana*, qui chante la victoire de la déesse Bhuvani, mère des trois grands Dejotas, ou plutôt de Durga un des noms divers qu'elle porte. *Voyez* Mayer, *Diction. mythol.* sous le mot *Durga* sur le géant et démon Moisasur. Langlès (*Catal. des man. sanscrits*, p. 54) donne un sommaire des cent vingt-quatre sections du Marcandaya Purana, d'où il résulte que l'histoire de Durga n'est qu'un épisode de ce poème. L'erreur de Polier, cependant, nous paraît excusable, parce que cet épisode circule aussi chez les Indiens comme poème particulier et indépendant, sous

ques, c'est le Ramayan que nous connaissons le mieux, grace à la traduction anglaise de ses deux premiers livres, publiée depuis peu par deux savants (1). Ce travail, qui laisse à regretter

---

le titre de *Tchandica*. Mais nous ne savons pourquoi ce savant le croit plus ancien que les deux grands poèmes classiques, d'autant qu'il n'est jamais rangé sur la même ligne que ces derniers.

(1) *The Ramayana of Valmiki, in the original sanscrit with prose translation and explanatory notes by* WILL. CAREY *and* JOSHUA MARSHMAN, vol. I, *containing the first book.* Serampore 1806, in-4° (656 pages); [vol. II, *containing a part of the second book.* Serampore 1808 (522 pages)]; vol. III, *containing the latter part of the second book* 1810. Serampore (493 pages). Le poème entier consiste en sept livres, dont chacun contient un certain nombre de sections; le premier soixante-quatre, le second quatre-vingts.

Une nouvelle édition critique avec quelques passages traduits de tout le poème, vient de paraître sous le titre : *Ramayana, id est carmen epicum de Ramae rebus gestis, poetae antiquissimi Valmicis opus; edidit A. G. a Schlegel*, vol. I, 1829. Ce premier volume renferme le premier livre et une partie du second. (*Note inédite.*) [La différence entre ces deux éditions est telle que des centaines de vers manquent dans l'édition de Bonn qui se trouvent dans celle de Sirampour; plus de la moitié des slokas présentent en outre des différences plus ou moins grandes. On sait que la même chose a lieu pour le *Schah-nameh*, et même en Europe pour des auteurs qui ont écrit dans la langue vulgaire, tels que *Nestor* et *Snorri Sturlason*. La recension que M. de Schlegel a rétablie est la plus ancienne et de beaucoup préférable à l'autre qui semble avoir été faite pour faciliter par des chan-

le charme de la versification, mérite pourtant des éloges par la fidélité dont les auteurs se sont fait une loi ; et l'on peut y prendre une idée du poème entier, quoiqu'il ne commence qu'au cinquième chapitre, parce qu'il est précédé d'un aperçu général dont la rédaction originale nous paraît postérieure à la composition du poème, mais qui ne laisse pas d'être fort utile.

Le sujet de cette épopée est la victoire du dieu Rama sur Ravana, prince des Rakschasas ou mauvais génies. Le cachet de l'allégorie s'y montre évidemment, puisqu'il s'agit du triomphe du bon principe sur le mauvais ; mais ce qui rend un poème allégorique, ne dépend pas tant du sujet que de la manière de le traiter ; et l'on doit regarder le Ramayan comme purement épique, dans le genre indien. Les Rakschasas avaient eu le dessus sur les bons génies, qui, liés par la promesse de rendre leurs adversaires invulnérables, ne pouvaient plus les soumettre. Il n'y avait qu'un mortel, mais non un mortel ordinaire, qui pût terrasser Ravana. Les dieux s'adressent donc à Vischnou, un de leurs supérieurs, pour le prier de se faire homme. Il y consent, et se fait homme sous la forme de

gements de tout genre la lecture du poème. Ce n'est que dans les anciens monuments de la littérature chinoise que les variantes sont rares. V. M. Abel-Rémusat, *Notices et extraits* X, 402-406.]

quatre frères, dont Rama est le chef. Ainsi le héros du poème est un homme-dieu : il terrasse et tue Ravana ; après quoi il retourne dans sa demeure céleste, accompagné du peuple qu'il avait gouverné ici-bas. Voilà en peu de mots le sujet du Ramayan, composition si remarquable par le plan et l'exécution, qu'elle peut, sous tous les rapports, soutenir la comparaison avec les épopées qu'on admire le plus. C'est le jugement qu'on en porte, dès qu'on en a lu seulement le premier livre dans la traduction. Le poète y entre en matière par la description de la ville d'Ayodhya, qui fut jadis la résidence du pieux et sage monarque Dasharatha, dont Rama devait paraître le fils.

« Cette ville avait été fondée par Manou, le premier souverain qui régna sur les hommes. Ses rues et ses avenues étaient admirablement tracées et abondamment arrosées ; ses murs, par leur surface bigarrée, ressemblaient à un échiquier. Elle était remplie de marchands de toute espèce, de danseurs et de danseuses, d'éléphants, de chevaux et de chars ; elle était pleine de richesses, ornée de pierres précieuses, pourvue de vivres, resplendissante de temples et de palais, dont les coupoles égalaient en hauteur les sommets des montagnes ; parsemée de bains et de jardins qu'embellissait l'arbre mango ; l'air y était em-

baumé par les encens, les guirlandes de fleurs et les parfums des sacrifices; elle était habitée par des régénérés (1), imbus des préceptes contenus dans les Védas, doués d'excellentes qualités, pleins de vérité, de zèle et de compassion, semblables aux grands sages, et entièrement maîtres de leurs passions et de leurs désirs. On n'y rencontrait point d'avare ni de menteur, ni de trompeur, ni de malveillant, ni d'ennemi irréconciliable. Il n'y avait aucun habitant qui ne vécût mille ans, et qui n'eût une nombreuse postérité; personne ne donnait aux brames moins de mille roupies, et personne ne se dérobait aux devoirs de son état. Tout le monde portait sur soi des parfums, avait des boucles d'oreilles, des guirlandes, des colliers et des vêtements élégants. »

Dasharatha, leur roi, déja âgé de neuf mille ans, eût été le plus heureux des princes s'il avait eu des fils. Aidé par les conseils de ses brames, il se décide à offrir un sacrifice solennel, un Ashvamedha. Le sacrifice d'un cheval, un des plus grands actes religieux chez les Indous, est, selon les prescriptions des Shastras, d'une si grande importance, qu'il exige des préparatifs de plusieurs années.

---

(1) On donne le nom de régénérés aux trois castes supérieures, mais de préférence à celle des brames.

Ici le sujet principal se lie à un épisode plus que tout autre propre à la poésie. Pour que le sacrifice projeté pût réussir, il fallait que la fille du roi Schanta, adoptée par un autre prince pieux, se mariât avec un jeune saint, qui vivait en solitaire dans une forêt, où il ne s'occupait qu'à lire les Védas. Ce n'était pas chose facile que d'en faire sortir Rischya-Shringa : tel était le nom de notre ermite. Cette commission fut donnée à quelques jeunes filles exercées dans l'art de la séduction et déguisées en sages. Rischya-Shringa n'avait jamais vu de femme; il les entend chanter, et il découvre leurs danses à travers les fleurs des soucis *(caltha)* et les arbrisseaux odoriférants; il les conduit dans sa cabane, et enivré par les vapeurs du vin qu'elles lui ont donné, il se prend d'amour, les suit et devient l'époux de Schanta aux yeux de lotus. Tel est ce délicieux tableau où brille tout le charme de la poésie indienne, et qui s'unit à la description du grand sacrifice dont le succès assure des héritiers à Dasharatha. Ainsi l'incarnation de Vischnou est préparée, et le poète nous transporte dans la demeure de Brahma. Les devas et les sages célestes qui avaient assisté au sacrifice, s'y rendent pour demander du secours contre Ravana. Vischnou y arrive aussi : « L'illustre, le maître du monde, vêtu en jaune, orné de bracelets d'or, monté sur l'aigle

Vinuteya, semblable au soleil sur un nuage, avec un javelot et une massue à la main, » cédant aux instances des dieux, promet une incarnation de onze mille ans, et la mort de Ravana, qui ne pouvait être vaincu que par ce moyen. Vischnou se fait homme, sous la forme des quatre fils que donnent alors à Dasharatha ses trois épouses; Kaushalya enfante Rama, l'aîné; Sumitra, Lakchmana et Shatragna; et la belle Keikeyi, Bharata (1). Cependant Vischnou, malgré sa métarmophose, demeure comme divinité dans le ciel. Mais à sa demande naissent des troupes innombrables de singes pour servir d'aides et d'alliés à Rama dans le combat qu'il doit soutenir. Un épisode qui introduit des singes dans une épopée semble bizarre, mais le grotesque s'efface lorsqu'on voit que ces animaux sont d'une nature divine. Ils sont fils des dieux, en effet, puisque ceux-ci leur donnent le jour par ordre de Brahma; êtres surnaturels, ils sont d'une force inouïe, surtout leurs chefs ou princes, Vali, Hanuman, etc. (2), formidables comme le tigre et le lion. Nous n'hésiterions pas à leur donner le nom de satyres, si l'on n'était pas accoutumé à rattacher à ce nom des idées fausses. Mais nous remarquerons que le poète,

(1) *Ramayan*, I, p. 217.
(2) *Ibid.*, I, 223-231.

en les créant, s'ouvre une source féconde d'incidents pour toute la suite de son poème.

Il passe sous silence l'enfance de Rama, et transporte l'action au temps où Rama et ses frères sont en âge de se marier. A cette époque, un sage d'origine royale, Wishwa-Mitra, qui, par des pénitences, s'était élevé au rang de saint et de brame, se présente chez le roi Dasharatha. Il avait fait le vœu d'un sacrifice, mais les Rakschasas l'avaient empêché de l'offrir d'une manière agréable à Dieu. Les Rackschasas ne pouvant être vaincus que par Rama, le sage vient prier le roi Dasharatha d'associer ce jeune héros à son expédition. La réception de Wishwa-Mitra est une scène vraiment patriarcale! Le père a de la peine à laisser partir son fils bien-aimé Rama aux yeux de lotus : car comment cet adolescent, âgé de seize ans, entrerait-il déja en lice contre les mauvais génies? Mais le roi, engagé par sa parole, avait promis à Wischwa-Mitra de lui accorder ce qu'il demanderait. Mitra, irrité, lui rappelle sévèrement sa promesse : « la colère du sage ébranla la terre, et épouvanta même les dieux (1). » Sur ces entrefaites le pontife Vasischtha, conseiller du roi, interposa son autorité, et persuada Dasharatha, lequel appela lui-même Rama et son frère Lakch-

(1) *Ramayan*, I, 251.

mana, les embrassa, et les remit entre les mains de Wischwa-Mitra. Une pluie de fleurs tombée du ciel signala leur départ, et les êtres célestes eux-mêmes le célébrèrent par des chants.

A cette scène succède la description du voyage, qui fournit de nouveaux sujets à l'imagination du poète. Plusieurs aventures de ses héros sont liées avec beaucoup d'art au sujet principal, et leur récit remplit presque la moitié du livre. C'est dans cette expédition que Rama reçoit de Wishwa-Mitra des armes célestes, comme Achille, dans l'Iliade, en reçoit de Thétis. Mais ces armes sont d'une autre nature que celles du fils de Pélée. Elles se présentent d'elles-mêmes chaque fois que Rama les demande, en prononçant une certaine formule; elles sont même personnifiées et s'entretiennent avec le héros (1). Rama commence par tuer la sorcière Taruka : c'est là son premier exploit.

Tout en poursuivant leur chemin, les voyageurs arrivent au Gange. A cette occasion, la fable qui a trait à l'origine de ce fleuve est rapportée en détail; car Wishwa-Mitra s'arrête sur chaque objet intéressant qui peut servir à instruire le jeune Rama. Le Gange, ainsi que les sept fleuves qu'il reçoit, sont représentés comme autant de femmes; mais ce mythe est fondé sur

(1) *Ramayan*, I, 295-299.

tant d'inconvenances que repoussent nos mœurs et nos idées, que les traducteurs ont dû se borner à l'indiquer sommairement. Le fleuve sacré descend du mont Himalaïa, purge le monde, et va se jeter dans la mer. Le Ramayan nous apprend que le Gange était à peu près pour les Indiens ce qu'est le Nil pour les Égyptiens. Ce fleuve et ses diverses branches ont une origine céleste: et les métamorphoses de saints en fleuves ne sont pas étrangères à la poésie indienne.

Nous touchons au moment du mariage de Rama. Nos voyageurs, après avoir passé le Gange, s'avancent au Nord-Est, et arrivent chez le roi Djanaka, qui possède un grand arc que personne jusqu'alors n'avait pu tendre, et qui est occupé dans ce moment des cérémonies d'un sacrifice. La réception des voyageurs est aussi solennelle pour le moins que celles qu'on lit dans Homère; mais ce qui caractérise le génie indien, c'est la vénération avec laquelle les rois mêmes traitent les sages distingués parmi les brames. « Le roi, les mains jointes avec respect, dit au premier des sages, Wishwa-Mitra : Être divin, prends place parmi les grands sages! Après cette invitation, Wishwa-Mitra s'assied; le roi, entouré de ses conseillers, et les mains jointes (1), s'approche alors du sage as-

(1) [Kritandjali.] Littéralement placées l'une sur l'autre.

sis, et lui parle en ces termes : Être céleste, c'est aujourd'hui que je suis assez heureux pour posséder l'eau de l'immortalité! aujourd'hui mon sacrifice aura son effet! Après quoi le pieux monarque, d'un air riant, et les mains toujours croisées, lui adresse encore cette question : Puisses-tu être béni! qui sont ces superbes adolescents aux yeux grands et semblables au lotus, majestueux dans leur démarche comme l'éléphant, courageux comme le lion et le taureau? Qui sont-ils ces héros armés de poignards, et dans la fleur de la jeunesse, qui ressemblent à des dieux descendus du ciel sur la terre? A ces paroles du grand roi, le sage répond : « Ce sont les fils de Dasharatha! ils sont venus pour s'informer de ton grand arc! Ayant ainsi parlé, il se tait (1). » Or, il était dit que celui qui viendrait à bout de tendre cet arc, obtiendrait pour épouse la fille du roi, la belle Sita, qui avait été recherchée en vain par tous les rajahs.

Ici se trouve intercalé un long épisode, le récit des pénitences de Wishwa-Mitra, qui déja souverain et membre de la caste des Kétri, parvient à être reçu comme saint dans celle des Brames (2).

On joignait les deux mains paume contre paume en signe de vénération.

(1) *Ramayan*, I, 444.

(2) Une traduction allemande de cet épisode se trouve à

Le roi ordonne alors d'apporter l'arc; il fallait huit cents hommes pour traîner la caisse à huit roues dans laquelle il était enfermé. Rama le prend d'une main, le tend, et l'arc bandé se brise par le milieu, avec un bruit semblable au fracas d'une montagne qui s'écroule! Il est donc arrêté que Sita donnera sa main au héros sorti vainqueur de cette épreuve, et sa sœur Upmila à Lakchmana. Le père de Rama, le roi Dasharatha est invité aux noces de ses fils; il arrive, au bout de quatre jours, d'Ayodhya dans la ville de Mitila, suivi de ses sages, de ses conseillers et de son armée. On célèbre les noces, et les deux autres fils de Dasharatha trouvent des épouses dans la famille de Djanaka parmi les filles de son frère. Rama et ses frères, avec leurs épouses et Dasharatha, retournent ensuite à Ayodhya; le roi se décide à s'adjoindre Rama dans le gouvernement de ses peuples; et il envoie son autre fils Bharata chez son grand-père du côté maternel, le sage roi Kekuja, pour recevoir auprès de lui l'éducation convenable à un prince.

On voit que, dans ce premier livre, le poète a déja entamé un assez grand nombre d'actions

---

la fin du traité de Frédéric Schlegel, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier* (de la langue et de la sagesse des Indiens).

différentes, pour fournir à une longue narration. La table des matières des livres suivants (1), placées en tête du poème, nous apprend que les intrigues de Keikeyi, qui aspire à faire désigner son fils Bhuruta comme héritier du trône, empêchent l'élévation de Rama, et portent Dasharatha à l'exiler pour quinze ans. Rama, suivi de Sita son épouse, et de son frère Lakchmana, quitte Ayodhya, et se retire dans une forêt où il vit dans la pénitence. Mais bientôt le roi se repent de ce qu'il a fait, et ne peut se passer de son fils Rama. Les plaintes de la mère, le deuil de la ville l'ébranlent. Il tombe évanoui et expire (2). Son corps est placé dans un vase rempli d'huile; son épouse Kaushalya, mère de Rama, veut se faire brûler avec lui. Mais l'état est sans roi! Ici le poète représente, dans une peinture animée, ce qu'est un état sans roi! L'assemblée des conseillers et des brames, présidée par le grand-prêtre Vasischtha, décide d'envoyer des messagers auprès de Bhuruta, fils de Keikeyi, lequel demeure encore

(1) Dans la 3e section. Le poème, proprement dit, ne commence qu'à la 5e section.

(2) C'est par là que commence le troisième volume. [M. Chezy a publié cette partie du poème : *Yadjnadattabadha ou la mort de Yadjradatta*, Paris, 1826, in-4°. Le texte est en caractères cursifs; il a été donné en devanagari, en 1829, par M. Loiseleur-Deslongchamps.]

chez son grand-père maternel, l'inviter à monter sur le trône. Ces messagers se rendent auprès de lui; la route qu'ils prennent est décrite. Ils ramènent avec eux Bharata, qui part avec de riches présents, et escorté d'une suite nombreuse. Vient ensuite la description des obsèques de Dasharatha. Le corps du défunt, revêtu d'habits de soie, et placé sur un catafalque, est brûlé. Cependant Bharata refuse d'accepter la souveraineté, qui appartient, d'après le droit indien, à Rama son frère aîné; et le conseil des sages et des brames délibère de l'envoyer dans la forêt auprès de Rama, pour qu'il lui offre la couronne.

Bharata se met en marche, avec un magnifique cortége. Il se dirige à l'Ouest par le Gange. Au-delà de ce fleuve demeure le grand sage Bharadarajo, que Bharata va visiter, après avoir laissé derrière lui sa suite et son armée. Mais Bharadarajo, que sa dévotion et ses pénitences ont élevé à la dignité de Rischi, insiste pour que la suite du prince l'accompagne, et vienne prendre part à la fête qu'il lui destine. Suit le tableau de cette fête, laquelle est une sorte d'enchantement. Le pouvoir du saint est si grand que la nature entière est à ses ordres. Ici encore se déploie toute la richesse de l'épopée indienne. Les fleuves et les forêts semblent lui

obéir. Un magnifique palais s'élève, orné de tables abondamment garnies de mets et de boissons. Les princes, les sages s'asseyent; et, après eux, le chef de l'armée. Une musique céleste se fait entendre; Brahma envoie des milliers de jeunes filles et de danseuses richement parées. Toute l'armée se livre à la joie jusqu'à l'aurore, où, sur un signe du sage, le charme disparaît et tout rentre dans l'ordre naturel, comme si cette fête n'avait été qu'un songe (1).

Bharata continue son voyage et arrive dans la forêt, où il trouve Rama avec son autre frère et Sita, vivant ensemble en pénitents. Il lui offre l'empire, mais Rama le refuse avec fermeté, et déclare ne pouvoir l'accepter, qu'il n'ait auparavant accompli les quinze années de pénitence qu'il s'est imposées. Il remet à Bharata les insignes de la souveraineté, les souliers d'or (2) et l'ombrelle blanche, pour les reprendre après ce temps. Bharata retourne à la ville d'Ayodhya, que son départ a rendue orpheline; mais il ne s'y arrête pas, et il va établir sa résidence à Nudigrama, d'où il gouverne l'État au nom de son frère (3).

---

(1) *Ramayan*, III, p. 304.

(2) Chez les Perses également, une chaussure particulière qui rehaussait la taille, était regardée comme une marque de la royauté.

(3) Ici finit, avec le second livre, le troisième volume et

Cependant Rama reste avec son épouse et son frère dans les bois, où il se livre à ses pénitences. Sur ces entrefaites, Ravana, le prince des Rakchasas, se prend d'amour pour la belle Sita. Au moyen de la ruse et de la violence, il parvient à l'enlever et à la conduire dans sa ville de Lanka, située dans l'île du même nom. Les complaintes et les hauts faits de Rama remplissent les livres suivants. Il contracte une alliance avec Hanuman, chef des singes, qui se charge d'aller à la recherche de Sita. Hanuman se rend à Lanka, il la voit, lui apporte le message de Rama, et se hâte de rejoindre ce prince. On entreprend une grande expédition contre Lanka. Un pont est construit sur la mer; les armées des alliés passent dessus; la forteresse de Lanka est assiégée. C'est dans la description de cette guerre que le poète semble donner à son imagination le plus grand essor. Le carnage n'est pas limité à la surface de la terre; les airs même en sont le théâtre; Rama et Ravana se rencontrent sur leurs chars de guerre; alors commence un combat qui fait trembler la terre pendant sept jours, jusqu'à ce qu'enfin Ravana succombe.

---

la traduction du *Ramayan*. Le contenu des cinq livres suivants, qui sont peut-être les plus beaux, ne nous est connu que par la courte table des matières, mise en tête du poème,

Rama et Hanuman font ensuite leur entrée dans Lanka. A sa première entrevue avec Sita, Rama lui fait des reproches, mais elle prouve son innocence par l'épreuve du feu. Brahma et tous les dieux paraissent sur la scène, et donnent aux deux époux leur bénédiction. Dasharatha arrive à son tour, après quoi toute la famille royale se rend à Ayodhya, où rien ne s'oppose plus à l'élévation de Rama. Mais il ne reste pas sur la terre, il remet les rênes de l'État à son frère Lakchmana; et, accompagné de son peuple, il retourne au ciel où est son séjour.

Ce n'est là que l'action principale du poème. Il est presque impossible, avec la seule table des matières, d'analyser sa contexture, et de débrouiller l'assemblage inouï de fictions dont il est rempli. Mais une foule d'autres questions s'offrent à la critique.

On ne saurait non plus douter de l'existence d'un poème épique intitulé le Ramayan, que de celle de l'Iliade. Mais ce n'est pas le seul poème de ce titre; on en connaît plusieurs (1) qui en sont vraisemblablement des imitations, ou qui

(1) Langlès, dans son *Catalogue des manuscrits sanscrits*, p. 14, où sont énumérés les autres poèmes de ce titre.

du moins roulent sur le même sujet. Celui qui nous occupe ici se distingue des autres par le nom du poète Valmiki; et c'est une opinion à peu près générale, que le Ramayan de Valmiki est le poème primitif, sur lequel ont été calqués tous les autres. Mais quant au poète et à l'historique de son poème, ce sont des points couverts de plus d'obscurité que ne l'est l'Iliade. L'époque où l'on place Valmiki est fort incertaine; il appartient au même siècle que Rama. C'était un de ces grands *Mounis* ou sages, qui vivaient dans la société des dieux (1). Dès le début de son poème, il s'introduit lui-même dans l'action comme personnage. Il est donc au-dessus d'Homère, en ce sens que les dieux le prennent pour leur confident et le reçoivent dans leur intimité. Comment espérer, d'après cela, une chronologie exacte de sa vie et de ses ouvrages? La seule chose bien certaine, c'est que le Ramayan est très-ancien, et qu'il doit appartenir à ces temps où la poésie indienne, abandonnée à elle-même et pure de tout alliage, brillait de son éclat naturel. Mais ce poème, tel qu'on le connaît aujourd'hui, est-il la création d'un seul poète, ou la réunion de plusieurs

(1) C'est ainsi qu'il est dépeint dans la première section du poème.

compositions successives? C'est ce que l'on ne peut décider à la hâte. On peut remarquer seulement que quoiqu'il soit assujetti à une sorte d'unité, il est plus chargé d'épisodes que les poèmes d'Homère, ce qui provient des nombreux récits placés dans la bouche de ses principaux personnages. Mais avant de passer à des observations générales sur l'épopée indienne, je crois nécessaire de parler d'un autre grand poème épique, le *Mahabharat.*

L'espoir dont Wilkins nous avait flattés, de lire le Mahabharat (1) dans une traduction anglaise, ne s'est malheureusement pas réalisé. Un épisode seulement, d'une étendue moyenne, le *Baghavad-Guita,* a été traduit par cet Anglais; mais cet épisode n'étant qu'un entretien de Krischna avec son élève Ardjouna sur des sujets religieux, est plutôt didactique qu'épique. Nous y reviendrons lorsque nous traiterons de la poésie didactique.

Le Mahabharat fut traduit en persan, par or-

(1) Ce titre de *Mahabharat* (*Máha Bhárata*) est ordinairement traduit par *la grande guerre.* [*Bhárata* ne signifie pas *guerre*, mais *récit*, *histoire.*] Quelques-uns prennent Barut ou Behrut pour le nom d'un roi, chef de la race des Coros et des Pandos, ou pour celui d'une ville. Obsonville, *Baghavadam*, p. 129; Jones, *Works*, VI, p. 443. Nous nous décidons pour la première interprétation.

dre d'Acbar-le-Grand. Dans cette version, chaque livre est précédé d'un index fort court que l'Ayeen-Acberi a traduit en anglais (1). Voici un abrégé de ce poème. Le rajah Behrut (Bharata) régna jadis dans la ville de Hastnapur (Hastinapura), capitale de l'Inde. C'est de ce prince que descendait, au septième degré, le rajah Chutterberi (Bichitrabirya), qui laissa après lui deux fils. L'aîné, Dertraschter (Dhritarastra), qui était aveugle, eut cent un fils, appelés les Coros (Korawas), dont l'aîné eut le nom de Durdjohn (Duryodhana). Pandu, le frère cadet de Dertraschter, eut cinq enfants, appelés les Pandos (Paudavas) : Iudisther, Bimsin, Arjun, Nekul et Seddu (Yuddhischthira, Bhima-Sena, Ardjuna, Nakula, Sahadeva). Après la mort de Pandu, son frère aveugle Dertraschter devint roi; mais Durdjohn, le fils aîné de celui-ci, s'empara du pouvoir, et dans la crainte que le gouvernement ne passât aux Pandos, il voulut les faire périr en mettant le feu à leur demeure qui était remplie de poix et d'autres

(1) Ayeen-Acberi, II, p. 100, sq. Nous ajoutons, entre parenthèses, aux formes persanes des noms propres, les formes sanscrites des mêmes noms, autant du moins que nous connaissons ces dernières.

combustibles. Durdjohn crut les Pandos brûlés, mais ils échappèrent à cette mort violente, et ayant traversé le désert, ils se réfugièrent dans la ville de Cumpela. Ils devinrent bientôt célèbres et puissants par leur valeur et leur générosité, et Durdjohn résolut de partager l'empire avec eux. Il leur en donna la moitié avec Delhi, gardant pour lui-même l'autre moitié avec Hastnapur. Mais Iudisther ayant commencé à se distinguer, Durdjohn lui porta envie; et, après avoir invité les Pandos à une fête, il leur gagna, au jeu de dames, par le moyen de faux pions, tous les domaines qu'ils possédaient. Au dernier coup, ils s'engagèrent, s'ils perdaient, à se confiner douze ans dans la solitude, et à vivre cachés après ce terme; et le sort leur ayant été contraire, ils remplirent fidèlement leur promesse; mais à leur retour ils furent traités par Durdjohn avec cruauté et prirent les armes contre lui. C'est alors que commença la grande guerre entre les Pandos et les Coros. Après de longues hostilités, une bataille est livrée sur le lac Kurkhet, laquelle dure dix-huit jours. Durdjohn périt dans la mêlée, et une victoire complète assure le trône aux Pandos (1).

---

(1) Le Mahabharat est divisé en dix-huit chants ou livres

Cet index, comme on voit, suffit pour donner un aperçu du poème, mais un aperçu bien succinct. Dans une notice qu'on y a jointe, il est dit que le poème renferme cent mille distiques (*slokas*), dont vingt-quatre mille consacrés à la guerre entre les Coros et les Pandos, et dont les autres, qui font le plus grand nombre, contiennent des épisodes étrangers au sujet. L'index ne renferme évidemment que l'histoire de la guerre des Pandos et des Coros, et des événements qui la

---

(*Parvas*), lesquels, d'après l'index ajouté à la traduction persane, contiennent ce qui suit. I. Histoire des familles des Pandos et des Coros. II. Iudister envoie ses frères de tous côtés pour faire des conquêtes. Les Coros ordonnent un sacrifice pour jouer aux dés. Préparatifs de ce sacrifice. III. Les Pandos, ayant perdu au jeu, se retirent au désert, où ils restent douze ans. Récit des événements qui se passent dans cet intervalle. IV. Les Pandos se rendent du désert à la ville de Beruth, où ils se cachent. V. Ils sont découverts, la guerre éclate. Réunion des armées sur le lac Kurkhet. VI. Combat des héros. Dans les premiers jours de la bataille, plusieurs fils de Dertraschter sont tués. VII. Durdjohn tient un conseil de guerre. Derna, devenu chef, est tué cinq jours après. VIII. Événements des deux jours suivants : Kurren, un des plus grand héros de son temps, est nommé chef. Iudisther fuit devant lui, mais il tombe sous le bras d'Arjun. IX. Schul est appelé au commandement; ses exploits, sa mort. Durdjohn se cache : il est découvert par Bakiken; sa mort. C'est le dix-huitième jour de la bataille; les Pandos remportent enfin la victoire. X. Récit des derniers événements de la guerre. Huit hommes seulement des Pan-

suivirent, ce qui est, à la vérité, le fond de l'épopée, auquel se rattache tout le reste. Mais peut-être découvrira-t-on un jour que le Mahabharat perse, écrit en prose, n'est qu'un extrait, et non pas une traduction de l'original indien. Une des choses qui étonnent, en le lisant, c'est de voir Krischna paraître sur la scène au onzième livre, sans qu'il ait été fait

---

dos survivent à leurs compagnons. XI. Complaintes des femmes des deux partis sur la mort de leurs proches. La mère de Durdjohn maudit Krischna. XII. Actes de Iudisther après la victoire. Il veut abdiquer le pouvoir, mais il en est dissuadé par Vyasa, Krischna et Bikum. Ce livre renferme plusieurs préceptes sublimes de religion et de morale, et des règles de conduite pour gouverner. XIII. Iudisther veut se retirer dans la solitude, mais Vyasa le fait changer d'avis. Préparatifs pour la fête d'Ismid. XV. Dertraschter et Kundehary, mère de Durdjohn, et Kuaty, mère des Pandos, vont chercher un asile dans la solitude. XVI. Destruction de la race des Iadus, et autres événements. XVII. Le roi Iudisther se rend avec ses frères dans les montagnes Neigeuses, et abdique la couronne. XVIII. Mort des Pandos. Iudisther et ses frères montent dans le ciel.

Je dois la traduction de cet index à mon savant ami M. Mitscherlich, actuellement professeur à Berlin. Elle s'accorde presque toujours avec les données d'Ayeen-Acberi, II, p. 100, dont elle sert en même temps à constater l'exactitude. [Le manuscrit sur lequel a trvaillé M. *Mitscherlich* est probablement celui de Dresde; il en existe un superbe à la bibliothèque royale, d'après lequel M. *Chezy* vient de publier l'épisode de Sakounta.]

auparavant aucune mention de l'influence des dieux. N'est-ce pas assez pour nous autoriser à regarder comme défectueuse la rédaction de cet index du Mahabharat (1)? Cette conjecture paraît encore fortifiée par la comparaison des extraits du même poème, publiés par Polier dans sa *Mythologie des Indous*. Une grande partie de cet ouvrage est tirée du Mahabharat, mais le Baghavat-Purana y étant aussi désigné comme une des sources où l'auteur a puisé, il est difficile de déterminer ce qui appartient à l'une ou à l'autre? Le Baghavat-Purana est en grande partie l'histoire de Krischna, qui se lie cependant au Mahabharat, comme le témoigne d'ail-

---

(1) Le Mahabharat est précédé d'un poème, où est exposée la consécration du poète Viaysa, par Brahma et par Ganecha, et dont la seconde section contient également un index du poème. Mais dans la traduction anglaise, que nous tirons des *Annals of oriental litterature*, p. I, II, III cette section est omise : The chapter of contents is here omitted, being of a nature not to be translated. II. p. 282. La traduction latine, fort peu intelligible, du poème, dans Frank, *Chrestomathia*, p. I, 122-147, ne donne que la moitié de la version anglaise, et, par conséquent, rien de l'index. M. Frank aurait bien fait de le choisir de préférence pour le sujet de sa traduction. Nous avons donc été obligés à défaut de cet index, de nous contenter des autres sources déja indiquées.

leurs le premier de ces deux poèmes (1). Quoique la guerre des Coros et de Pandos en soit proprement le sujet, Krischna, ou plutôt Vischnou sous ce nom, n'en est pas moins le héros principal. Krischna fut l'auxiliaire et le défenseur des Pandos, ses parents. Ceux-ci triomphèrent sous lui et par lui. Il me paraît donc que le véritable sujet du poème est l'apparition sur la terre de Vischnou dans la personne de Krischna, et la victoire que remportent par son assistance les bons anges sur les mauvais. C'est là proprement ce qui donne à cette épopée sa forme poétique, observation que nous ferons encore mieux ressortir par l'extrait suivant (1).

Les méchants avaient pris un tel empire sur tous les esprits, que la terre ne pouvait plus supporter l'excès du mal qui l'affligeait. Elle vint donc, sous la forme d'une vache, se plaindre devant Indra, maître du firmament. Ce dieu la renvoya à Chiva, et celui-ci à Vischnou. Vischnou se rendit avec elle au temple de Brahma, l'invisible, sur les bords de la mer de lait, et y reçut l'ordre de se faire homme dans la ville de Matra (Matura), placée sur le Djumna, dans la

(1) *Baghavadam*, par Obsonville, p. 303. Baghavat est un des surnoms de Krischna.

(2) Polier, *Mythologie des Indous*, I, p. 395, sq.

maison de Basdajo et de Dejoki, c'est-à-dire de s'incarner sous le nom de Krischna. Ce Basdajo était de la race de Iadu, fils de Jujat (Djayati), qui avait été autrefois souverain de la terre (de l'Inde), et duquel descendaient aussi les deux branches des Coros et des Pandos, qui se disputaient la domination.

Ceci conduit le poète à développer la généalogie de cette maison, avec tous les mythes qui l'embellissent; matière qui remplit son premier livre.

C'est à cette fable que se rattache la naissance de Krischna, laquelle ne put guère s'opérer sans miracle; car il fallait qu'il se dérobât aux persécutions de Kansa (Kanysa), à qui il avait été prédit que le huitième fils sorti de ce mariage, et c'était Krischna, lui ôterait la vie. En vain les mauvais anges, ou les Daints, s'agitent pour empêcher l'effet de cette prédiction. Krischna, encore enfant, fait déja des miracles. L'histoire de sa jeunesse, de son éducation, de son séjour parmi les Gopis, de ses aventures avec ces bergères, ouvre un vaste champ au poète. Krischna, arrivé à l'âge de puberté, retourne à Matra et tue Kansa, qui retenait ses parents dans les fers. La famille de Iadu régnait alors dans la ville de Hastnapur, sur le Djumna; et de la lignée des Pandos, il existait cinq princes, tous enfan-

tés par des miracles, et tous des êtres extraordinaires. De ces cinq princes, Iudisther était le plus juste, Bhim le plus fort, Arjun le plus habile archer, Schekdajo le plus sage, et Nucul le plus beau. Cependant ils n'étaient pas en possession du trône; car le tyran Durdjohn, de la maison des Coros, s'en était emparé en engageant les Pandos à jouer aux dés, avec lui, la souveraineté, qu'il leur gagna par un faux jeu. Depuis ce moment, il n'avait cessé de chercher tous les moyens de les opprimer et de les persécuter. Krischna, averti par un confident qu'il avait envoyé à Hastnapur, de la situation de ses parents, leur promit du secours. Sur ces entrefaites, Matra fut attaqué par le rajah Jeraschind (Ugrasena), beau-père de Kansa, dont il avait juré de venger la mort. Mais, battu par Rama, frère de Krischna, ce prince allait périr, si Krischna ne lui eût fait grace de la vie. A quelque temps de là, Jeraschind s'arme de nouveau et rassemble des forces encore plus formidables. C'est alors que Krischna, pour garantir les habitants de Matra de tout danger, fait surgir une île du fond de l'Océan, dans laquelle, par son ordre, Biscourma (Viswakarma), le divin architecte, construit la ville miraculeuse de Dwarka (Dovaraka); « les murs de cette ville sont resplendissants; l'or, l'argent, les pierres précieuses en forment

le pavé; ses remparts sont en or massif, et ses maisons en pur cristal. Des vases d'or y ornent les portails de toutes les maisons. Les bazars y sont bordés de boutiques brillantes; les jardins ombragés d'arbres du paradis, et rafraîchis par l'eau de l'immortalité. Une foule de temples la décorent, et l'encens qui brûle sur les autels, embaume l'air qu'on y respire. »

C'est dans cette cité merveilleuse que Krischna transporte les habitants de Matra, où ils se trouvent complètement en sûreté; c'est encore en ce lieu qu'il établit sa première épouse, Rukmani (Rukmini), qui a, comme lui, une origine surnaturelle, et qui, sous cette forme et sous ce nom, n'est que l'incarnation de son épouse céleste, Latchemi (Lackschmi). Krischna se rend ensuite à Hastnapur pour se porter médiateur entre les Pandos et Durdjohn. Le tyran, qui veut éluder cette médiation, a recours à la ruse, et prépare une fête, où il invite les Pandos, dans le dessein de les brûler avec la maison où ils seront tous réunis; mais ceux-ci échappent à l'incendie, et tandis que Durdjohn les croit morts, ils vont chercher, au sein d'une forêt, un asile dont le secret n'est su que de Krischna.

Le champ des fictions s'agrandit encore pour le poète; il dit la ville miraculeuse de Dwarka

et ses destinées, les attentats de Durdjohn, les exploits par lesquels les Pandos illustrent leur exil, leurs entreprises soutenues par Krischna et son frère, la guerre entre les Pandos et Durdjohn, les grandes batailles livrées, et la mort du tyran. Enfin, la cité merveilleuse rentre dans le sein de la mer, d'où elle était sortie; les Pandos conservent la domination de Hastnapur, et Krischna remonte dans son ciel, *Baikunt*, qu'il avait habité jadis.

Quelque jugement que l'on porte sur le Mahabharat (jugement qui sera toujours imparfait, puisque nous ne possédons pas même de ce poëme une simple traduction en prose, et que nous ne pouvons par conséquent nous faire une idée de la majesté de son style et de sa poésie), on ne saurait nier cependant que ce ne soit une des plus brillantes créations du génie épique. Nous n'en connaissions guère jusqu'à présent que les sommaires dont nous avons parlé, lesquels sont trop insuffisants pour en faire saisir l'ensemble; mais il en a été publié depuis peu deux épisodes dans la langue originale, accompagnés d'une excellente traduction: le Baghavat-Gita, qui appartient au genre didactique, et le Nalus, au genre épique. Nous devons le dernier à M. Bopp, qui le premier, parmi les sa-

vants allemands, a approfondi la langue et la littérature sanscrites (1). Puisse-t-il bientôt, comme il l'a promis, nous donner d'autres épisodes du Mahabharat, et nous aider ainsi à former un jugement arrêté sur le mérite de ce grand poème.

L'épisode du *Nalus* est emprunté au troisième livre du Mahabharat. Lorsque les Pandos, trompés au jeu par Durdjohn, ont été dépouillés de leur patrimoine, ils se retirent dans une forêt; et là, un sage, Vrihasdanus, raconte à l'aîné d'entre eux, Iudisther, pour le consoler, l'histoire de Nalus, lequel, frappé d'un sort pareil au sien, parvint néanmoins à rentrer dans son premier état.

Nalus, roi de Nischad, n'avait jamais vu Damayanti, fille de Bhima, roi de Vidharba; mais, sur la seule renommée de sa beauté, il avait conçu pour elle un ardent amour. Un cygne (*anser*), à ailes d'or, s'offrit à lui pour messager

(1) *Nalus, carmen sanscritum e Mahabharata; edidit, latine vertit, et adnotationibus illustravit*, Franciscus Bopp, *Londini*, 1819, in-8°, 216 p. Les notes se rapportent pour la plupart à la langue sanscrite.

Depuis, M. le professeur Bopp a publié quatre autres épisodes du Mahabharat, sous ce titre : *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati præstantissimis episodis*; parmi lesquels celui du déluge est surtout digne d'attention. (*Note inédite.*)

d'amour. Nalus le dépêche vers Damayanti, qui le reçoit au milieu de ses femmes, et l'écoute avec complaisance. Sur ces entrefaites, le père de cette princesse ayant invité à Vidharba les princes et les rois, pour qu'elle choisît parmi eux un époux, Nalus s'empressa de s'y rendre. Mais les dieux mêmes avaient entendu parler de la beauté de Damayanti; Indra et quelques autres viennent donc se mettre aussi sur les rangs. Pour induire la princesse en erreur, ils prennent la figure de Nalus; mais Damayanti, ayant su reconnaître ce jeune prince, lui place la guirlande de fiancé sur l'épaule. Les dieux approuvent son choix, la comblent de présents, et retournent dans leur demeure céleste. Damayanti devint donc l'épouse de Nalus, à qui elle donna un fils et une fille.

Mais par malheur les dieux rencontrent deux Rakchasas, Dwaparus et Cali, qui allaient disputer la fille de Bhima aux autres prétendants; et Indra leur ayant appris qu'ils arrivaient trop tard, Cali fait le serment d'en tirer vengeance. Il se dirige vers Nischad, où Nalus et son épouse jouissent du doux bonheur de leur union; arrivé dans cette cité, il engage Pushkar, frère de Nalus, à l'exciter au jeu de dés, pour lequel il inspire au jeune marié une passion irrésistible. C'est en vain que Damayanti s'efforce de retenir son époux, et qu'elle envoie ses deux en-

fants auprès de ses parents. Nalus a tout joué, jusqu'à ses habits; mais sa fidèle épouse le suit dans sa détresse, et partage tout avec lui, même ses vêtements. Cependant la vengeance de Cali n'est pas encore assouvie; il trouble l'esprit de Nalus, lequel oublie tout ce qu'il doit à Damajanti, et l'abandonne dans une forêt, tandis qu'elle était endormie. Qui peindrait le réveil de cette infortunée, son désespoir et ses recherches! Elle rencontre une caravane de marchands; mais elle n'en reçoit aucune assistance, car ils sont attaqués dans la nuit par des éléphants, et mis en pièces par ces animaux. Damayanti seule échappe à la mort, et arrive dans une ville, où elle est reconnue par la mère du roi Chadir, sa parente, qui la renvoie à Vidharba auprès de sa famille.

Cependant Nalus, poursuivant sa route dans la forêt, arrive chez Carcothacus, le roi des serpents, lequel, après lui avoir donné une autre figure, l'envoie, en qualité de conducteur de chars, à la ville d'Ayodhya, pour y apprendre de Ritoparnus la science du jeu de dés. Celui-ci l'enseigne à Nalus, qui l'instruit à son tour dans l'art de conduire les chars. Grace à cet heureux incident, Nalus est en état de regagner tout ce qu'il a perdu, et il rentre bientôt en possession de son épouse, de ses enfants et de son trône.

Cet épisode, si remarquable sous le rapport

de l'invention, l'est plus encore par le style, et dans sa première moitié surtout, il renferme plusieurs passages qui feraient honneur à Homère même.

La guerre des Pandos et des Coros a été pour la poésie indienne, et particulièrement pour l'épopée, une source aussi abondante que la guerre de Troie pour la poésie grecque. Elle a fourni des matières à plusieurs poèmes épiques, dont nous ne connaissons jusqu'ici que les titres, et, entre autres, au Magha, qui roule sur la mort de Sisupala, tué dans cette guerre par Krischna; et au Kiratardjunya, dont le sujet est la victoire qu'Arjuna remporte sur Durdjohn, à l'aide d'armes célestes (1).

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ces poèmes, avant de hasarder mes observations sur l'épopée indienne, et de faire voir l'influence qu'elle exerça sur le développement intellectuel de la nation. Si je compare parfois cette épopée avec celles des Grecs et des peuples modernes, mon intention est moins de la mettre en parallèle avec ces dernières, que de faire mieux ressortir son caractère original.

L'action de l'épopée indienne se passe dans

(1) Colebrooke, dans les *As. Res.*, X, 406, etc. [Les deux ouvrages ont été publiés à Calcutta, le premier en 1816, in-8°, le second en 1817, in-4°.]

un âge qui remonte au-delà des temps historiques. On présume, à la vérité, que le Mahabharat est postérieur au Ramayan (1), et en effet le premier de ces deux poèmes n'a pour objet que de chanter la huitième incarnation de Krischna. Cependant les pandits prétendent que la guerre des Pandos et des Coros, aussi bien que le poème où elle est décrite, doivent être reportés à l'an cent cinq avant le commencement de l'âge actuel du Cali Yug (2), et par conséquent dans les temps fabuleux. C'est dans ce sens qu'on attribue communément le Mahabharat à Vyasa (3). Pour ce qui est de la composition et des parties de ce poème, nous ne pourrons décider avec quelque vraisemblance si l'on y a intercalé des épisodes étrangers, que lorsque nous le posséderons en original. Mais, quant à son antiquité, on ne pourra la révoquer en doute, si l'on fait attention que les représentations qui couvrent les anciens monuments de l'Inde en ont été la plupart empruntées.

Le Ramayan et le Mahabharat fixèrent le caractère de l'épopée des Indiens, et même de

(1) Il semble même, d'après un passage de Polier, I, p. 579, que le Mahabharat contient des allusions relatives au Ramayan.

(2) Ayeen Acberi, II, p. 99.

(3) *Voyez* plus haut, p. 145, 204.

tous les genres de poésie cultivés par cette nation. Ce qui imprime surtout à cette épopée un cachet particulier, c'est qu'elle ne roule pas exclusivement sur des matières purement humaines. Les personnages qu'elle met en scène se présentent comme des êtres au-dessus des mortels; et lors même qu'ils appartiennent à notre espèce, ce ne sont pas simplement des hommes ordinaires. La religion de ce peuple connaît plusieurs moyens pour rapprocher les hommes des dieux, et les dieux des hommes. Les sages illustres, les rischis et les mounis, qui se sont purifiés par une étude continuelle des Védas, par des méditations solitaires et par de longues pénitences, tiennent le même rang que les dieux, et quelquefois s'élèvent au-dessus d'eux. Ils ont une place dans le même ciel qui sert de séjour à Indra, le maître du firmament, à Vischnou et à Chiva, dont ils forment la suite et la cour; ils peuvent même arriver jusqu'au Mukti, et goûter la félicité la plus parfaite, dans l'union intime avec la Divinité.

Une autre mine encore plus féconde pour la poésie des Indiens, c'est l'incarnation de leurs dieux. C'est là ce qui fait proprement la base de leur épopée, et sans quoi celle-ci ne pourrait subsister dans ses formes essentielles. Elle feint que les Devas et les Devanis, supérieurs ou infé-

rieurs, prennent pour un certain temps la nature humaine; elle nous les montre naissant et passant par toutes les phases de la vie terrestre, afin d'arriver à un but qu'ils ne peuvent atteindre que par ce moyen. Mais plus d'une fois l'imagination active des Indiens complique étrangement ces métamorphoses. Les divinités anthropomorphosées conservent néanmoins leur place dans le ciel; Vischnou, pendant qu'il paraît sur la terre sous la forme de Krischna, ne réside pas moins dans sa demeure céleste, le Baikunt. La même divinité se manifeste en même temps sous plusieurs formes; tandis que sa première incarnation existe encore, une seconde est déjà commencée. Ces débordements de l'imagination asiatique peuvent, à la vérité, donner prise à la critique de l'Européen; mais les incarnations n'en sont pas moins le grand levier de la poésie des Indiens : c'est par elles seules que tous les êtres supérieurs, qui ont une place dans leur religion, en prennent une dans leur épopée. Il dépend même du poète de leur donner la forme qu'il lui plaît; et à ce propos nous remarquerons que l'expression d'*anthropomorphose*, que nous avons déja employée, est beaucoup trop restreinte pour l'idée que nous avons voulu rendre. Les dieux ne se manifestent pas seulement sous la figure humaine; ils prennent aussi

quelquefois des formes d'animaux. Plusieurs des personnages que le poète fait agir, tels que Hanuman, le chef des singes, Yamvent, le roi des ours (1), Garud, le prince des aigles, et cent autres, sont aussi des incarnations de ces divinités. Qui ne voit combien ce genre de merveilleux dut altérer le caractère de la poésie indienne, et défigurer le sentiment humain en le forçant de se produire sous cette nature animale? Il y a aussi des dieux dans l'épopée grecque, qui influent sur les destinées des mortels; mais ils n'y jouent qu'un rôle secondaire, ou même, pour nous servir d'un terme consacré, n'y interviennent que comme machines. C'est précisément le contraire dans la poésie indienne, et surtout dans le Ramayan. Les êtres supérieurs en sont les principaux personnages, leurs destinées y forment le nœud de l'action; et si de simples mortels paraissent avec eux sur la scène, ils leur demeurent toujours subordonnés. Lorsqu'un de ces derniers doit jouer un rôle important, le poète a grand soin de l'ennoblir autant que possible, et de diminuer la distance qui est entre lui et les dieux. Nous hasarderons ici une observation qui se présente naturellement à l'esprit, c'est que le poème épique des Indiens, envi-

(1) Polier, I, p. 579.

sagé sous ce rapport, se rapproche beaucoup plus de l'épopée religieuse des Allemands et des Anglais que de celle des Grecs; avec cette seule différence, que le poète de l'Orient est plus libre que celui de l'Europe, et que son horizon est bien plus étendu. Loin de n'avoir à mettre sur la scène que l'Éternel ou l'Invisible, il peut disposer à son gré de cette foule innombrable de Devas et de Devanis, qui n'ont pas cette monotonie et cette uniformité que donnent à nos bons et à nos mauvais anges la pureté ou la perversité constante de leur nature, et surtout le manque de sexe. A cela près, la similitude est parfaite entre les épopées des Indiens, des Anglais et des Allemands; ce qui est d'autant plus curieux, qu'elles se sont développées indépendamment les unes des autres. Aurait-il existé jadis un rapport si intime entre ces peuples, que, durant des milliers d'années, le sentiment de ce qui est divin et céleste se fût conservé chez eux dans une égale pureté, pour éclore avec leur poésie nationale? Est-il permis de croire que Vyasa et Klopstock, Valmiki et Milton, malgré les espaces et les siècles qui les ont séparés, furent unis d'esprit aussi bien que de cœur (1)?

(1) [On peut remarquer que la muse du Dante est reli-

Le principe qui avait conduit les Indiens à sacrifier le caractère purement humain, nous semble propre à expliquer certaines particularités bizarres de leur épopée. Leurs divinités, par exemple, ne pouvaient pas, dans toutes leurs transformations, être le type du beau idéal physique, comme l'étaient celles des Grecs. Le poète indien, à la vérité, accorde quelquefois ce privilége aux immortels; mais il penche également à leur assigner des attributs incompatibles avec l'idée qu'on se fait de la beauté purement humaine. On en trouve les preuves dans la couleur bleue qu'il donne à Vischnou, dans la multitude de têtes et de bras qu'il prête à d'autres dieux, et dans cette foule de difformités plus ou moins bizarres, dont la mythologie grecque n'offre aucun exemple; c'est ce qui nous porte à croire que chez les Indiens la ligne de démarcation entre le merveilleux et l'extraordinaire fut toujours inconnue aux poètes épiques. Comment auraient-ils pu, en effet, tracer cette ligne, avec des personnages chez qui tout est surnaturel? Aussi recherchent-ils souvent

---

gieuse aussi, et les *Nibelungen*, le seul poème épique vraiment original des Allemands, ne l'est que bien peu; l'auteur aurait pu citer encore le *Donatoa;* d'un autre côté c'est par hasard que Schiller n'a pas chanté *la guerre de sept ans.*]

le monstrueux, là même où, suivant nos idées, ils pourraient le plus facilement s'en passer; ce qui fait que leur épopée, malgré son extrême fécondité, et quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait dépourvue de scènes touchantes, réussit moins bien que la nôtre à nous émouvoir, parce que nous ne sommes accoutumés à sentir vivement que ce qui est pris dans notre nature.

Mais de tous les caractères divers que l'on découvre dans l'épopée indienne, le plus sensible et le plus général, c'est l'influence d'une caste sacerdotale. C'est là proprement son cachet. Non-seulement le sujet principal est emprunté de la religion, mais la fiction tout entière roule sur des idées et des images religieuses. Aussi, quel que soit l'âge que l'on attribue au Ramayan et au Mahabharat, sommes-nous très-persuadés que l'épopée indienne ne peut s'être développée que dans une période où la caste des brahmanes était déja dans toute sa splendeur; car tout paraît tendre, dans ces poèmes, à faire ressortir l'illustration de cette caste, et quelquefois par des moyens qui ne sont pas très-délicats. S'il était permis de parler d'ordre chronologique, dans un sujet qui n'en comporte pas, puisque les dates manquent tout-à-fait, nous placerions l'origine de cette épopée dans les temps où, suivant la tradition des Indiens, la caste

sacerdotale remporta la victoire sur celle des Ketris ou guerriers, et, par conséquent, sur les rajahs qui faisaient partie de celle-ci. Cette origine expliquerait le soin scrupuleux avec lequel les rois mêmes évitaient d'offenser un brahmane, la profonde vénération qu'ils montraient à cette corporation redoutable, et les limites que la religion mettait à leur autorité. Elle expliquerait encore l'introduction, dans l'épopée indienne, de ces malédictions prononcées par des brahmanes, qui sont toujours suivies d'un effet si terrible, puisque celui qu'elles menacent en est atteint et frappé tôt ou tard : puissant levier dans la main de ces prêtres, et dont par cette seule raison la poésie épique ne pouvait manquer de s'emparer. « Le caractère religieux donne à cette poésie une dignité (1) qui, tout en n'excluant pas le comique, ne l'admet cependant que rarement. Les personnages observent entre eux, mais surtout envers les brahmanes, un cérémonial dont on retrouve en quelque sorte le pendant chez les héros d'Homère. »

Un des grands embarras du poète épique indien, c'était la nécessité où il se trouvait de n'assigner à des êtres surnaturels que des forces limitées; et ce fut pour pallier cette in-

(1) Polier, II, p. 42, 43.

conséquence, qu'il soumit ses dieux anthropomorphosés aux lois de la fatalité (1). Lorsqu'il est arrêté par le destin que telle ou telle chose n'arrivera qu'à une époque fixe et accompagnée de certaines circonstances, les dieux mêmes n'osent contrevenir à sa décision, ce que d'ailleurs ils tenteraient en vain. Ce fut encore un autre embarras pour le poète, de ne pouvoir attribuer à ces mêmes dieux qu'une connaissance bornée : contradiction non moins frappante que la première, et qu'il vint à bout de sauver par la fiction la plus ingénieuse. Les yeux des mortels, ou plutôt des dieux devenus hommes, sont toujours couverts d'un nuage nommé *maya*, c'est-à-dire l'*illusion*, lequel leur dérobe la vue des choses futures. Ce nuage vient-il à se dissiper, aussitôt se découvrent aux yeux de l'homme-dieu les rapports les plus intimes des choses et les secrets de l'avenir.

Tant de qualités remarquables, qui font de l'épopée indienne une création vraiment originale, n'empêchent pourtant pas qu'elle n'offre aussi ce caractère fabuleux propre à toutes les poésies de l'Orient. La plupart de ses épisodes, quoique liés au fil de la narration, peuvent être regardés comme au-

(1) *Ramayan*, III, 165; POLIER I, p. 605; II, p. 243.

tant de contes à part, susceptibles d'en être détachés. C'est ce qui est suffisamment prouvé par le Ramayan, et ce qui le serait également par le Mahabharat, si nous savions le lire. Ce fut là justement ce qui rendit l'épopée indienne si populaire; car elle était dans toutes les bouches. Il est à croire que les créations de Valmiki et de Vyasa, comme celles d'Homère, furent destinées dans l'origine à être récitées en public par fragments séparés, puisque de nos jours encore, comme autrefois, c'est l'usage que l'on en fait (1). Plus la vénération et la libéralité envers les brahmanes y étaient strictement recommandées, plus il était de l'intérêt de cette caste de les ranger parmi les poésies nationales. Peut-on douter, après cela, de l'influence prodigieuse qu'exerça le poème épique sur la religion, les arts, la poésie des Indiens? Et faut-il s'étonner que les Indous placent leurs épopées à côté des Védas?

C'est au Ramayan et au Mahabharat que se rattachent plus particulièrement les *Puranas*, lesquels font également partie des *Schastras*, nom

(1) Aujourd'hui encore des morceaux du Ramayan sont chantés à l'entrée des temples de l'Inde, devant le peuple rassemblé. *Voyez* PAULIN, *Grammatica Samscred.*, p. 70.

sous lequel les brahmanes désignent leurs livres sacrés (1). On compte dix-huit de ces Puranas, dont le dernier seul nous est connu par une traduction imparfaite. Nous ne possédons des autres que les sommaires, publiés par Hamilton et Langlès dans le catalogue des manuscrits sanscrits de la bibliothèque royale de Paris. Jones a donné aussi la liste des Puranas; mais si on la compare avec celle de Langlès, on n'y trouve aucune sorte d'identité, pas même dans les titres (2).

---

(1) La signification de ce mot se trouve dans JONES, *On the literature of the Hindus;* WORKS, p. 361. Il répond à l'idée de *commandements divins*. Comme on n'est pas d'accord sur le nombre des ouvrages que l'on regarde comme étant d'une origine divine, le sens du mot *sastras* ou *schastras* n'a pas toujours la même étendue. Suivant JONES, les Védas, les Védangas, les Upavédas, les Dharmas, les Dersanas et les Puranas réunis composent les dix grands Sastras. Dans le *Ramayan*, il est dit souvent : « instruit dans les Védas, les Védangas et les Sastras. » *Voy.*, par exemple, I, 220.

(2) Les titres donnés par JONES sont les suivants (WORKS, I, p. 360) : 1. Brahma Purana. 2. Pedma. 3. Brahmanda. 4. Agni. (Ces quatre premiers se rapportent, selon lui, à la création.) 5. Vischnou. 6. Garuda. 7. Métamorphoses de Brahma. 8. Siva. 9. Lingam. 10 Nareda. 11. Scanda. 12 Marcandeya. 13. Bhawischya. (Ces neuf Puranas traitent des attributs et de la puissance des divinités.) 14. Matsya. 15. Varaha. 16. Curma. 17. Varena. 18. Baghavat-Purana. (De ces dix-huit Puranas, on ne trouve dans le catalogue de Lan-

Les Puranas sont des poésies mythologiques, mais qui embrassent un plus vaste champ que celui des mythes. Ils contiennent une foule de préceptes (1), et sont les sources de la religion populaire, de l'histoire, de la géographie et d'autres connaissances, telles qu'en peut donner un livre de mythologie. « Chaque Purana, dit Colebrooke (2), traite cinq sujets différents : une cosmogonie ou système de la création et de la recomposition du monde, une généalogie des dieux et des héros, une chronologie d'après les traditions fabuleuses du peuple, et une histoire héroïque, ou le récit des exploits des demi-dieux et des héros. » Cette opinion de Colebrooke est peut-être trop générale; mais il faut pourtant reconnaître avec lui que tous les sujets

---

glès que les numéros 1, 2, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13, désigné comme le premier Purana, et le numéro 18. Les numéros 3, 6, 7, 13, 15, 16, 17, qui manquent dans ce catalogue, y sont remplacés par les trois suivants : Kalika-Purana, Vayou, Narasinha, dont le contenu cependant n'y est pas indiqué. Quelquefois les deux grandes épopées décrites plus haut sont rangées aussi parmi les Puranas.

(1) *Puranas, or Indian Mythologies*, d'après Colebrooke, *As. Res.*, IX, 290. Quoique employés dans l'enseignement, les Puranas ne sont point, comme on l'a prétendu, de véritables livres d'instruction.

(2) *As. Res.*, VII, p. 202, not.

qu'il indique sont traités dans les Puranas, et c'est avec raison qu'il compare ces poésies aux théogonies des Grecs, et leur attribue même plus de variété et de fécondité.

Le *Matsya-Purana*, regardé comme le premier et le plus important de tous (1), commence par un dialogue entre Menou et Vischnou sur la création de l'univers, des dieux, des bons et des mauvais anges. Viennent ensuite une histoire des rois, fils du soleil et de la lune, et le récit de plusieurs fêtes en l'honneur de différentes divinités. Plusieurs chapitres sont consacrés à la description des demeures des dieux et des différentes parties de la terre; à l'histoire de Parbutti, épouse de Chiva, et à la guerre des Devas et des Rakschasas, etc.

Le *Brahma-Purana* (2) est divisé en quatre sections. On y trouve une riche théogonie indienne; mais il y manque la généalogie des rois, qui forme, selon Hamilton, la partie essentielle d'un Purana. Cette lacune provient peut-être de ce que le manuscrit de Paris est défectueux.

L'*Agni-Purana* (3), un des plus considérables de ces recueils, lequel est divisé en trois cent

(1) Langlès, Catalogue, etc., p. 58.
(2) *Ibid.*, p. 36.
(3) *Ibid.*, p. 44.

cinquante-huit chapitres, peut être considéré comme l'abrégé de toutes les sciences des Indous, de leurs lois et de leur médecine.

Quelques autres Puranas, au contraire, sont presque uniquement consacrés à l'histoire de certains dieux, comme le *Chiva Purana* (1), le *Lingam Purana* (2); ou à la vie de saints, de pénitents et d'ermites célèbres, comme le *Marcandeya Purana* (3).

Nous ne connaissons du *Kalika Purana* que la traduction d'un chapitre sur les sacrifices sanglants, parmi lesquels sont des sacrifices humains (4).

Le *Baghavat Purana*, le dernier de ces livres, est jusqu'ici le seul dont nous ayons une traduction entière, quoique fort imparfaite (5). Il ne roule en grande partie que sur le mythe

(1) Langlès, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 29.

(3) *Ibid.*, p. 58.

(4) *As. Res.*, V, p. 371.

(5) *Baghavadan*, ou *doctrine divine*, *ouvrage indien canonique* (par Obsonville), Paris 1788. La traduction n'a pas été faite sur le texte sanscrit, mais sur une version tamoule. Selon Hamilton, ce n'est qu'un extrait, dont le commencement est assez fidèle, mais la suite remplie de fautes de tout genre. Langlès, Catalogue, p. 9. [Des recherches plus récentes ont fait voir que cette soi disante traduction ne mérite aucune confiance.]

de Krischna, divinité qui, entre autres surnoms, porte celui de Baghavat; mais il instruit en même temps sur quantité d'autres objets. « Je désirerais savoir, dit le roi Parikyta au sage Suka, fils de Vyasa (1), comment les ames sont unies aux corps? comment le dieu Brahma est né? comment il créa le monde? comment il reconnut Vischnou et ses attributs? ce que c'est que le temps, ce que sont les générations humaines et les âges du monde? comment l'ame parvient à s'unir avec la Divinité? quelle est la grandeur et la mesure de l'univers, du soleil, de la lune, des astres, de la terre? quel est le nombre des rois qui ont régné sur la terre? quelle est la différence des castes? quelles sont les différentes formes que prit Vischnou? quelles sont les trois principales puissances? ce qu'est le Védam? ce qu'on entend par vertu et par œuvres pies? quel est le but de toutes ces choses? »

J'ai cru utile de rapporter ce passage, pour donner au lecteur une idée des nombreuses matières renfermées dans les Puranas (2).

---

(1) *Baghavadam*, p. 49.

(2) Le deuxième et dernier chapitre du Baghavat contient un sommaire traduit par Hamilton (v. Langlès, p. 10), dans lequel sont résolues toutes les questions ci-dessus rapportées.

Les Puranas tiennent le milieu entre l'épopée et le poème didactique. Ils ont de l'analogie avec la première par le grand nombre de mythes qu'ils contiennent; mais comme ils sont totalement destitués de cette unité d'action qui règne dans le Ramayan et le Mahabharat, nonobstant les nombreux épisodes de ces deux poèmes, on ne peut les placer au même rang que ces derniers. Leur but essentiel est d'instruire, en quoi ils se rapprochent déja du poème didactique; mais ce rapprochement devient encore plus sensible par la forme de dialogue qui y prédomine; car on y voit d'ordinaire un des grands sages enseignant des élèves studieux et avides de science. C'est ce qui rend les Puranas propres à être lus dans les écoles par les castes supérieures, et ce qui les fait regarder comme la meilleure préparation à la lecture des Védas.

Les Puranas sont donc la principale source de la mythologie indienne et même de la religion nationale, en ce sens que les dieux, dont ils rapportent les mythes, y sont présentés comme les objets du culte public. J'ai déja montré ailleurs que cette religion ne pouvait pas découler des Védas. Elle est, comme celle des Grecs, purement poétique, et elle prend sa source dans les poèmes épiques, en donnant à ce mot une acception plus étendue, c'est-à-dire en y compre-

nant jusqu'aux poèmes descriptifs. Mais une question qu'il importe de résoudre, c'est de savoir si les Puranas sont des sources primitives ou dérivées, c'est-à-dire s'il faut les ranger parmi les anciens ouvrages de la nation, ou leur assigner une origine plus moderne?

Tant que nous ne posséderons pas les Puranas en original, ils ne sauraient être pour nous le sujet d'une véritable critique. Tout ce que nous en savons jusqu'à présent, ne repose que sur des relations et des extraits incomplets. Les brahmanes font ordinairement remonter les Puranas, qu'ils attribuent aussi à Vyasa, à une période aussi reculée que celle des Védas et du Mahabharat. Mais quoique nous ne puissions pas déterminer positivement l'age de chaque Purana considéré séparément, il paraît cependant que, pris ensemble, dans l'état où ils sont à présent, ils n'annoncent pas cette haute antiquité que leur attribue la tradition.

Les Puranas n'étant évidemment, pour la plupart, que des compilations, ne peuvent avoir été composés qu'à une époque où la littérature sanscrite était déja brillante et perfectionnée dans toutes ses branches.

Une nation ne peut guère débuter dans les travaux d'esprit par des compilations; car ces entreprises ne peuvent être exécutées que dans

les temps d'érudition, qui d'ordinaire sont assez tardifs, et elles supposent d'ailleurs le besoin de l'instruction. Or, c'est précisément pour satisfaire à ce besoin que les Puranas ont été rédigés, comme le prouve suffisamment l'usage que l'on en fait encore de nos jours. Ils ne sont point, comme les grandes épopées dont nous avons parlé, les productions du génie poétique, mais, comme les poésies de Tzetzès et d'autres grammairiens, le fruit d'une immense lecture et d'études approfondies, à quoi nous ajouterons que certains récits contenus dans la partie historique de ces livres sont présentés comme des prophéties, lesquelles on assure avoir été faites après coup (1).

Quelque persuadés que nous soyons que les Puranas, dans leur état actuel, ne remontent pas aux temps les plus reculés de la littérature sanscrite, nous sommes cependant bien éloignés de les considérer comme une invention des temps modernes, c'est-à-dire des siècles du moyen âge. Quand et comment ils ont reçu la forme qu'ils ont à présent, c'est une question encore indécise. Tout ce que l'on voit clairement, c'est qu'ils ne sont pas, comme le veut la tradition indienne,

(1) *As. Res.*, VIII, p. 486.

l'ouvrage d'un seul homme; car ils se contredisent fort souvent et sur des points essentiels, les uns rendant plus d'hommages à Vischnou, et les autres à Chiva. Il est même très-vraisemblable qu'ils ne furent pas composés d'un seul jet, et que chacun en particulier ne reçut qu'à la longue et successivement les diverses parties qui le composent; car il n'existe pas de forme plus favorable aux additions et interpolations que celle des Puranas, qui, bien loin de constituer un tout régulier et suivi, ne sont, en général, que des recueils de poésies descriptives et didactiques. Nous sommes donc portés à croire que les Puranas sont des compilations assez modernes, tirées d'ouvrages poétiques anciens (1), auxquels les compilateurs auront fait peut-être quelques additions arbitraires. Il nous paraît hors de doute que l'ancienne épopée indienne fut la source principale où puisèrent les auteurs des Puranas; et pour n'en citer qu'un exemple, le Baghavat, qui est réputé un des plus récents de ces livres (2), a été en grande partie tiré du Mahabharat; mais il faut convenir qu'on introduisit ensuite dans les Puranas des systemes philosophiques, empruntés vraisemblablement à des poèmes de genre et de forme différents, les-

(1) WILFORD, *As. Res.*, V, p. 244.
(2) *As. Res.*, VIII, p. 487.

quels avaient dû nécessairement précéder ces recueils.

Si l'on part de ce point vue, on peut fort bien regarder les Puranas comme appartenant à une époque peu reculée, sans méconnaître pour cela l'antiquité de leur contenu. Un critique moderne, M. Bentley, soutient (1) qu'aucun des Puranas ne peut avoir plus de six cent quatre-vingt-quatre ans, puisque tous les écrits où l'on trouve des traces du système chronologique, connu sous le nom de Calpa de Brama, ne remontent que jusque-là. Mais lors même que cette opinion de Bentley, contredite par d'autres écrivains, serait exacte, il s'ensuivrait seulement que la date qu'il donne ne s'appliquerait qu'aux chapitres chronologiques des Puranas, lesquels ne constituent qu'une faible partie de ces ouvrages.

« En Europe, comme dans l'Inde, dit un savant qui s'est rendu fameux par sa profonde connaissance du sanscrit (2), il y a eu des fraudes littéraires. Et cependant celui qui oserait flétrir du nom de déception notre littérature ancienne, ne serait-il pas blâmé avec raison? Gardons-nous donc de prononcer un arrêt de proscription contre toute la littérature indienne. Le

(1) *As. Res.*, VIII, p. 241.

(2) Colebrooke, *As. Res.*, VIII, p. 487.

P. Hardouin lui-même, dans ses paradoxes, fit une exception en faveur de Cicéron, de Virgile, d'Horace et de Pline. Ce n'est pas qu'on ne doive aussi, dans l'Inde, se prémunir contre la tromperie. Les critiques studieux finiront certainement par découvrir avec le temps des ouvrages et des passages interpolés; mais la plus grande partie des livres reconnus comme anciens par les savants indiens, seront reconnus authentiques, c'est-à-dire pour être les mêmes que possédaient les Indiens il y a déja plusieurs siècles, ou même des milliers d'années. »

Nous sommes en tout de cette opinion. Soutenir avec Bentley que toute la littérature sanscrite ne date que du moyen âge, est une conjecture encore plus paradoxale que celle du P. Hardouin. S'il est vrai, comme l'affirment les relations des Grecs, que la civilisation des Indiens était déja regardée comme ancienne du temps d'Alexandre, on ne peut plus douter de l'ancienneté de leur littérature, puisque ce fut de celle-ci que découla leur civilisation. Il était certainement aussi impossible aux Indiens de s'illustrer sans leurs Védas et sans leurs poètes épiques, qu'il l'était aux Grecs d'arriver à la perfection qu'ils atteignirent, sans Homère et ses successeurs; et peut-être ce dernier peuple eut-il encore plus de peine que les Indiens à se développer, faute d'avoir des livres saints, tels que les Védas. Nous

ne connaissons la mythologie de ces poèmes que d'une manière incomplète par de simples extraits, qui ont dû nécessairement être défigurés, vu que les Anglais et le P. Paulin, auxquels nous les devons, ne visaient qu'à y découvrir des analogies et des comparaisons avec les mythologies égyptienne et grecque (1). Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient, leurs opinions se répandirent, et ne contribuèrent pas peu à troubler la science de l'antiquité indienne. Le narrateur le plus moderne et le plus complet de la mythologie de l'Inde, le Suisse Polier, a su éviter cette faute (2). La forme du dialogue qu'il a adoptée, pour développer ses discus-

(1) Le traité de Jones, *On the Gods of Greece, Italy and India* (*As. Res.*, I, p. 221; et *Works*, I, p. 229), donna la première impulsion, et Paulin, qui est presque toujours l'antagoniste des Anglais, dans son *System. Brahmanicum*, suivit la même voie.

(2) *Mythologie des Indous, travaillée par Mme. la chanoinesse de Polier, sur des manuscrits authentiques, rapportés de l'Inde par feu M. le colonel de Polier*, t. I, II, 1809. M. de Polier, de Lausanne, entré au service de la Compagnie des Indes, s'était voué avec beaucoup de zèle, et, selon le témoignage de Jones et d'autres Anglais (Jones, *Works*, I, p. 355, *As. Res.*, VIII, p. 377), avec le plus heureux succès, à la recherche des curiosités de l'Indostan et à l'étude de la mythologie des Indous. Mais il n'avait pas appris le sanscrit. Son précepteur Ramtchund lui expliquait les mythes suivant les épopées et les Puranas, et il écrivait à

sions avec Ramtchund, et qui plaît à l'Européen, peut être regardée cependant comme tout-à-fait indienne; et ces discussions mêmes tirent une plus grande vraisemblance des opinions connues de Ramtchund, qui était de la secte des Seiks, lesquels étant retournés au monothéisme, ne prennent, comme nous, la mythologie que pour un tissu de fables poétiques. On ne saurait méconnaître la grande connaissance que ce brame avait des fables de son pays; mais ce ne sera qu'en remontant aux sources que nous pourrons déterminer s'il les a rapportées avec exactitude.

---

mesure ces explications. C'est avec ces notes qu'il revint en Europe, où à l'époque des troubles révolutionnaires, il fut massacré, dans sa propre maison, près d'Avignon, par une bande de brigands français. Un heureux hasard fit tomber ses papiers entre les mains d'une de ses parentes, l'amie et l'élève de Gibbon, Mme de Polier, morte depuis à Rudolstadt, laquelle, préparée à ce travail par de longues études, les mit en ordre et les publia. Il n'est point de savant, un peu curieux des antiquités de l'Inde, qui ne doive prononcer avec gratitude et vénération le nom de cette dame. N'est-ce pas une chose unique dans la littérature, que la mythologie des Indous la plus détaillée et la plus exacte ait été écrite par une femme, dans une ville ignorée, au milieu des montagnes de la Thuringe? [Il s'en faut de beaucoup que nous partagions les sentimens de l'auteur au sujet de l'ouvrage de Polier; le jugement le plus exact qu'on en ait porté, à notre avis, se trouve dans un excellent article de M. Kosegarten, publié dans le *Hermès*, t. XXVI.]

Ce sont le Baghavat et le Mahabharat que l'on cite en général dans cet ouvrage comme les sources dont on s'autorise; mais on n'y cite nullement celles où l'on a puisé en particulier pour chaque fable. La critique pourrait y trouver beaucoup à relever quant aux détails; mais en le considérant dans son ensemble, elle est obligée de reconnaître qu'il a le mérite incontestable d'avoir considérablement enrichi les notions que nous avions sur les fables consignées dans les épopées et dans les Puranas, et de nous avoir mis plus à même d'apprécier le caractère, les beautés et les défauts de la mythologie indienne. Nous n'en donnerons ici qu'une esquisse.

La hiérarchie des divinités indiennes commence, comme on sait, par les trois grands Dévas : *Brahma*, *Vischnou* et *Chiva*. Brahma, ne s'étant jamais incarné, est un dieu peu propre à la poésie (1). Il a un temple, appelé Dheira, sur le

(1) Les auteurs européens, en confondant constamment les noms de Brahma, de Brehm, de Birmah, de Brumah, employés tantôt comme synonymes, tantôt comme différents, se sont perdus dans un dédale inextricable. Brehm, dit Polier, I, p. 358, est l'invisible, la divinité; Birmah, le pouvoir créateur de Brehm. Selon Jones, au contraire, (*Works*, p. 249, 250), Brahma, regardé comme neutre, est la divinité, et, considéré comme mâle, la vertu créatrice. Dans l'*Upnekhat*, I, p. 240, 256, 320, il est toujours question de Brahm, comme de l'être qui est, de l'être indépendant; mais il se mêle à ces notions beaucoup d'obscu-

rivage de la mer de lait, où se rend Vischnou, accompagné des autres Dévas, pour y consulter les oracles (1), et ces oracles sont rendus par une voix, qui ne se fait entendre à ces dieux qu'après qu'ils ont passé plusieurs jours dans la dévotion et les prières. Ne peut-on pas de-là tirer la raison pour laquelle Brahma, quoique placé au premier rang des êtres célestes, n'est l'objet que d'un culte intérieur, c'est-à-dire de la méditation, et non pas de cérémonies extérieures? Si la religion populaire des Indiens est une religion tout-à-fait poétique, et si leurs dieux sont également des êtres poétiques, ne s'ensuit-il pas naturellement qu'une divinité peu propre à la poésie, quelque élevée qu'elle fût d'ailleurs, ne pouvait pas devenir l'objet de la religion populaire, ni avoir des sectateurs,

---

rités et de subtilités. Ce ne sera que par la connaissance des livres sanscrits qu'on éclaircira peut-être un jour ces ténèbres; mais il demeure certain, en attendant, que les poètes indiens ne s'arrêtèrent pas à ces distinctions métaphysiques, et qu'un être comme Brahma ne leur parut pas très-utile au but qu'ils se proposaient. [M. de Schlegel s'est élevé avec raison contre ces assertions de l'auteur; les noms de brahmā et de brahmă peuvent se comparer aux expressions Θεὸς et Θεῖον, excepté qu'ils ne sont jamais pris l'un pour l'autre; brahmă désigne la divinité dans le sens le plus sublime que l'esprit humain puisse atteindre. Voyez de nombreux passages dans le Bhagaradguita.]

(1) Polier, p. 398.

comme en avaient les deux autres grands Dévas? Nous nous bornons à indiquer ces idées, dont l'examen plus approfondi appartient aux explorateurs de la religion des Indous.

Il en est tout autrement de Vischnou et de Chiva. Objets du culte de deux sectes principales, ils le sont aussi du culte extérieur, mais sous les dénominations les plus diverses, qui ne font qu'embarrasser pour nous l'étude de la mythologie indienne. Ils n'en figurent pas moins comme premiers personnages dans l'épopée, où ils jouent même, surtout Vischnou, un double rôle, en agissant à la fois comme divinités dans le ciel, et comme incarnations sur la terre. Les poètes de l'Orient ont dépeint leurs demeures célestes avec les plus brillantes couleurs, mais en imprimant à leurs descriptions un cachet original qui ne s'accorde pas avec nos idées européennes. La résidence de Vischnou s'appelle Baikunt ou Vaikonta (1). Il y siége sous la forme d'un beau jeune homme bleu rayonnant de lumière, et muni de quatre bras. Il tient d'une main une coquille, de l'autre la fleur du lotus, qui est un symbole chez les Indiens

(1) Jones, *Works*, I, p. 269, appelle cette résidence Vaikonta; Polier, au contraire, la désigne sous le nom de Baikunt. [Cette différence est nulle, Polier ne sachant pas la langue a dû suivre la prononciation vulgaire.]

comme chez les Égyptiens; dans la troisième une massue, et dans la quatrième la bague Sudarsun, laquelle, avec la pierre précieuse placée sur sa poitrine, répand une lumière qui éclaire tout le Baikunt. Lorsqu'il veille, il est assis sur un trône resplendissant de clarté ; lorsqu'il dort, il repose sur le serpent Seisnang, dont les mille têtes lui servent d'oreiller. Ce serpent est lui-même un Déva, qui s'incarne avec lui, lorsqu'il se fait homme, ainsi que l'aigle Garud le roi des oiseaux, qui le porte quand il quitte le Baikunt. A ses côtés se tient son épouse Latchemi, la plus belle des Dévanis, qui apparut avec lui sur la terre comme son épouse. Un grand nombre de Dévas inférieurs l'environnent, et deux gardes veillent à l'entrée de sa résidence. La demeure de Chiva ou Mahadeva, laquelle porte le nom de Kailas Parbut, est moins brillante que celle de Vischnou. On la place sur les hauteurs de l'Himalaïa. Chiva, comme puissance procréatrice et destructrice, a pour symboles le lingam et le trident. La couleur de son visage est rouge, il porte une ceinture de peau d'éléphant, et est assis sur une fourrure de tigre. Auprès de lui est debout son épouse Parbutti. Les représentations de ce dieu, ainsi que ses noms, changent souvent

d'après les différentes idées qu'on se forme de lui (1).

Les demeures de ces Dévas supérieurs, appartenant en général au monde invisible, n'ont pas fourni à la poésie un sujet aussi fécond que celle d'Indra, prince du Svarga, ou du ciel visible, quoique ce dieu occupe une place bien moins élevée dans la hiérarchie des Dévas (2). Souverain des Dévas inférieurs, il habite le palais de Vaivanti, construit par l'architecte céleste Biscurma, et situé au milieu des jardins Nandana, où des cascades sans cesse jaillissantes entretiennent une verdure éternelle. C'est là que naît le fruit céleste, nommé Anbert [Amrita], qui donne l'immortalité, et que produit l'arbre Parajati, que Krischna transplanta dans la ville merveilleuse de Dwarka, avec laquelle il redescendit au fond de la mer. Cet arbre est orné des fleurs les plus brillantes, et celui qui repose sous son ombre, voit tous ses désirs s'accomplir. Tout ce que la terre contient de précieux, se trouve dans cette retraite,

(1) Comme chaque secte élevait sa divinité au-dessus de toutes les autres, on ne doit pas s'étonner de ces différences et contradictions, qu'elles soient apparentes ou réelles.

(2) Polier, II, p. 229, sq.; Jones, *Works*, I, p. 248, sq. Dans Polier, Indra est toujours nommé Ainder. [Ce qui est une faute; l'ouvrage de Polier fourmille d'erreurs de cette nature.]

à l'état le plus accompli. Tels sont la vache Camadeva, qui répand l'abondance (1); le cheval sacré Sajam, indispensable aux sacrifices solennels; l'éléphant blanc Airavat, et plusieurs autres animaux, qui tous sont sortis de la mer lactée, source de la perfection. Rajah Indra, en qualité de souverain du ciel, règne sur les vents et la température. C'est à lui que s'adresse la terre quand elle a besoin de pluie. Il a sous ses ordres les cohortes des Dévas inférieurs, dont le nombre s'élève à trois cent trente-deux millions, et qui sont divisés par classes. Les principaux seuls ont accès auprès de lui. La plus grande félicité où l'on puisse aspirer, c'est d'être admis au Muilus, c'est-à-dire à sa cour. Brillant de jeunesse et de beauté, ce dieu à quatre bras est assis sur son trône, et les Apatcheras [Apsaras], nymphes célestes, exhalant des parfums exquis, exécutent devant lui leurs danses ravissantes. Cependant, malgré toute sa majesté, la puissance d'Indra avait été paralysée un certain espace de temps. Les daints (2) ou mauvais anges (devas), qui habitent les *patals* de l'enfer (3), avaient, sous la conduite de leur roi Ra-

(1) [L'auteur a confondu ici *Kamadeva*, le dieu de l'amour, avec *Kamadhouk*, la vache d'abondance.]

(2) Ils sont toujours ainsi appelés dans Polier. Le Ramayan les nomme Rakschasas.

(3) [Patala signifie l'enfer, le Tartare.]

vana, combattu et vaincu ce dieu, et ce fut pour soustraire le monde à leur domination, que Vischnou se vit obligé de paraître sur la terre sous la forme de Rama, et d'entreprendre ces grands exploits que chante le poème du Ramayan.

La religion indienne en admettant de bons et de mauvais génies, laisse percer encore, dans cette création, le caractère de douceur qui lui est propre. Des pénitences et des purifications réparent les fautes des mortels, comme celles des êtres surnaturels; car il est dit qu'à la prière des Dévas, les daints sortiront aussi un jour purifiés des patals, et rentreront dans leur état primitif. Mais ce qui agrandit encore le cercle de la mythologie indienne, c'est qu'elle embrasse, pour les déifier, la plupart des objets de la nature, tant animés qu'inanimés. Le soleil et la lune, que les Indiens prennent tous deux pour des êtres mâles, la terre, les montagnes, les torrents; certaines races d'animaux, tels que les singes, les ours, les éléphants, et toute la gent volatile, sont aussi quelquefois transformés en Dévas et en Dévanis, et par-là rendus propres à figurer activement dans la poésie épique. C'est ainsi qu'Hanuman, le roi des singes, devient un personnage marquant dans les grandes épopées; c'est ainsi que des préceptes de morale, supérieurs à ceux des fables d'Ésope, sont mis dans la bouche des animaux, comme le dernier livre

du Ramayan en fournit un exemple dans la conversation de l'aigle Garuda avec la corneille.

Ces premiers éléments de la mythologie indienne, que je ne prétends pas développer ici entièrement, d'autant qu'à cet égard je peux renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage de Polier, suffisent pour montrer sa fécondité. Quel vaste champ les sujets qu'elle embrasse offraient au génie poétique! et quelle variété ne devait pas résulter de la manière particulière dont chaque poète les concevait et les traitait? La mythologie des Indous, comparée à celle des Grecs sous le rapport de la fécondité, n'a rien à craindre du parallèle. Pour ce qui est du goût et de l'esthétique, elle lui est le plus souvent inférieure; mais elle la surpasse de beaucoup en splendeur et en majesté. L'Olympe avec tous ses dieux s'efface devant l'éclat qui environne les demeures de Vischnou et d'Indra. En récompense il ne faut pas s'attendre à trouver dans les dieux de l'Inde ce beau idéal des formes humaines que revêtent ceux de la Grèce. Le manque de goût, sous ce rapport, n'est pas moins visible dans les Puranas que dans les épopées. Il est donc évident que la mythologie indienne ne se prête à la poésie épique qu'autant que celle-ci s'élève au-dessus des choses terrestres, et qu'elle se place dans ces sphères aériennes jusqu'où

Milton et Klopstock ont porté leur vol poétique.

Les différents genres de poésie ne paraissent pas, il est vrai, avoir formé des classes aussi distinctes chez les Indiens que chez les Occidentaux. Le caractère de l'épopée indienne, la faible liaison de ses parties, ainsi que ses nombreux épisodes, permettaient d'y faire entrer des morceaux didactiques. Mais quant à la poésie dramatique, elle s'est tellement fondue dans la lyrique, qu'il est souvent difficile de tracer entre l'une et l'autre une ligne de démarcation.

La poésie lyrique des Indiens semble avoir été d'abord circonscrite dans des hymnes en l'honneur de leurs dieux, qui se rapprochent de celles d'Orphée en ce qu'elles se composent en grande partie d'épithètes à leur louange. Il n'existe pas de mythologie qui offre une si grande abondance de ces épithètes, qui employées souvent comme surnoms et même comme noms propres, rendent la lecture des poésies indiennes si difficile; car la même divinité est désignée par tant de noms, qu'il est presque impossible de les connaître tous et de les retenir. Mais les hymnes purement épiques, auxquelles leur mythologie fournissait une si ample matière, ne pouvaient rester long-temps inconnues aux Indiens. On voit, dans leurs épopées mêmes, beaucoup d'épisodes empreints de ce cachet de l'hymne

épique, et semblables à ceux d'Homère. Jones nous a fait connaître plusieurs de ces hymnes composées en l'honneur des dieux, mais il en a donné des imitations en vers rimés plutôt que des traductions, ce qui met le critique hors d'état d'en assigner le caractère (1). Les Anglais et Paulin ont publié en original quelques échantillons de ces hymnes et y ont joint une traduction littérale, non-seulement pour en faire connaître le but, mais encore pour montrer la variété des formes qu'on remarque dans les poèmes lyriques des Indiens, sous le rapport du mètre et de la rime (2). La poésie lyrique était jadis chez ce peuple comme chez les Grecs intimement liée au chant et à la musique, et elle l'est encore de nos jours. Traités tous deux théoriquement, ces deux arts firent les mêmes progrès (3). La poésie lyrique des Indiens surpassa cependant celle des Grecs, en ce sens qu'elle admettait également les vers rimés et les vers blancs; et s'il est permis

(1) *Works*, t. I, p. 313 sq.

(2) *Voyez* des exemples de ces hymnes, tirés des Védas, dans Jones, *Works*, vol. VI, p. 423, 427.

(3) *Voyez* le traité de M. de Dalberg : *Ueber die Musik der Inder* (sur la musique des Indiens). On trouve des échantillons d'hymnes rimées dans les *As. Res.*, p. 33, 36 sq.

de la comparer avec celle d'un peuple moderne, nous ajouterons que l'oreille des Indous paraît moins flattée par la rime que celle des Allemands. La poésie lyrique, cependant, chez cette nation si poétiquement organisée, ne se borna pas uniquement à des hymnes religieuses. La chanson, comme plus d'un écrivain l'a déja remarqué, fut de tout temps cultivée dans l'Inde (1). Mais le culte de ce pays et les fêtes qu'ils prescrivait influèrent tellement sur le sentiment, que la poésie lyrique des Indiens demeura toujours unie avec les idées religieuses. Dans quelle religion, du reste, le genre érotique, par exemple, a-t-il trouvé plus de secours et d'aliments que dans celle de l'Inde? Et pour ce qui est des genres graves et majestueux, quelle nation a plus perfectionné les chants de guerre et de victoire, ou a mieux su leur donner ce caractère religieux que les Indiens puisaient dans leur sentiment et dans leur histoire, toute pleine d'exploits et de faits mémorables accomplis par les dieux et par les héros?

Leurs poésies lyriques, cependant, appartiennent en grande partie au genre élégiaque. Une des plus belles dans ce genre, est celle qu'on

(1) Dalberg, l. c., p. 90; il a publié aussi les airs de plusieurs chansons indiennes.

lit dans le Mega-Duta, poème de Calidasa, dont on a publié depuis peu le texte original, avec une traduction anglaise en vers rimés (1). En voici l'abrégé, d'après cette traduction. Un Yakscha ou Déva, qui était au service du dieu Cuvera, dans la ville d'Alaca, sa résidence, située dans les montagnes d'Himalaïa, s'était attiré la colère du dieu, parce que, préposé à la garde de son jardin, il l'avait laissé dévaster par l'éléphant d'Indra, nommé Airavata. En punition de sa négligence, il fut exilé pour un an dans les montagnes de Ramaguiri (qui forment le commencement de celles de Gate), où, durant tout cet intervalle, il vécut séparé de son épouse chérie. Il avait déja passé huit mois dans l'exil, quand vint la saison pluvieuse, et qu'il vit les nuages aller du Sud au Nord, c'est-à-dire se diriger vers les monts Himalaïa et vers la ville d'Alaca, où son épouse était plongée dans le deuil. C'est un de ces nuages qu'il prie de lui porter de ses nouvelles. Il lui décrit le chemin qu'il a à prendre pour arriver dans la ville céleste, sa patrie. Il aperçoit l'image de sa tendre épouse livrée à la tristesse, et comptant les jours qui doivent encore s'é-

(1) *The Mega Duta or Cloud Messenger, a poëm in the Sanscrit language, by* CALIDASA ; *translated into English verses with notes and illustrations, by* HORACE HAYMON WILSON; CALCUTTA, 1813, in-4°. Les notes renferment plusieurs explications intéressantes.

couler jusqu'au retour de son bien-aimé. En peignant à ce messager le chagrin qui consume sa bien-aimée, il la charge pour elle de paroles consolatrices : « La plante altérée, lui dit-il, élève ses regards vers toi, et une douce pluie est ta seule réponse. » Est-il possible de s'exprimer d'une manière plus juste et plus délicate?

Jajaveda [Djayadeva], cité par la nation elle-même comme le premier de ses poètes lyriques, vécut, à ce qu'on dit, suivant les rapports de Jones, encore avant Calidasa (1). Cette date incertaine, qui ferait placer ce poète au-delà du premier siècle avant notre ère, est à peu près tout ce que nous savons jusqu'à présent de son histoire. Il était né, comme il le dit lui-même, à Kenduli, ville qui, selon la supposition de beaucoup d'auteurs, est située dans le Calinga; mais comme il existe encore une autre ville de ce nom dans le Berdwan, les habitants de cette dernière revendiquent Jajaveda [Djayadeva] pour compatriote, et célèbrent annuellement en son honneur une fête, où ils passent toute la nuit au milieu des festins, en récitant ses chants, et représentant ses idylles.

Quoique nous manquions de données positives pour fixer l'âge d'or de la poésie lyrique des Indiens, nous pouvons cependant la juger par un de leurs principaux ouvrages en ce genre, le

(1) Jones, *Works*, I, p. 462.

Guita Govinda (1), chef-d'œuvre de Djayadeva (2); nous en devons la traduction à Jones, et c'est certainement un des présents littéraires les plus précieux, vu que ce n'est pas une imitation, mais une traduction littérale en prose (3), à l'exception de quelques passages, dont les couleurs étaient trop chargées dans l'original. Ce poème indien est écrit en stances rimées. Le sujet est épique et puisé dans le Mahabharat; c'est une espèce d'idylle entremêlée de chants lyriques, et c'est à tort qu'on lui donne le nom de drame pastoral, puisqu'il n'a rien de la forme dramatique. Le sujet de ce poème est emprunté à l'histoire de Krischna, et l'action commence à l'époque où ce dieu, jeune homme et pasteur, vivait parmi les gopis ou bergères, et se livrait aux jouissances de l'amour. Radha, la plus belle

---

(1) *Govinda* est un des nombreux surnoms de Krischna, qu'il porte comme dieu des pasteurs. *Gita* veut dire *chant*. *Guita Govinda* signifie donc le chant du dieu des pasteurs. *As. Res.*, I, p. 262.

(2) Jones, *Works*, p. 463. M. de Dalberg l'a traduit en allemand: *Guita-Govinda, oder die Gesänge Djayadeva's, eines alt indischen Dichters, mit Erläuterungen* (Guita-Govinda, ou les chants de Djayadeva, ancien poète indien, avec des notes), Erfort, 1802.

(3) [Cette traduction n'est pas trop littérale : on a publié en 1808 l'original à Calcutta, mais malheureusement sans commentaire.]

d'entre elles, se croit négligée et offensée par les caresses qu'il fait à d'autres. Elle s'abandonne à l'amertume de ses plaintes, lorsqu'une de ses amies se porte médiatrice entre elle et Krischna, et lui ramène enfin ce dieu qui goûte avec elle les plaisirs secrets de l'amour. Quoiqu'il y ait unité d'action dans ce poème, ce n'est pourtant pas un drame, mais plutôt une suite de chants, qui se rattachent à l'action principale.

Ce poème nous apprend aussi à connaître complètement l'esprit de la poésie érotico-lyrique des Indiens. L'amour, quand il se borne à désirer, ne se propose que le plaisir des sens. Il ne faut donc pas s'étonner de la luxure qui respire dans ces peintures érotiques, dont les traducteurs ont même gazé quelques passages (1). Je croirais inutile d'insister sur les beautés qui devaient se perdre dans une traduction en prose, et cependant, dans cette traduction même, on ne peut lire le Guita-Govinda sans être enchanté.

Ce qui nous frappe au premier coup-d'œil, c'est de ne voir dans la poésie lyrique des Indiens aucun alliage étranger; pure et originale, elle nous transporte de prime abord dans le monde idéal

(1) Les bornes qui séparent le décent de ce qui ne l'est pas, et qui varient en général selon les peuples et les climats différents, ne sont pas connues des Indiens, chez qui les ouvrages de poésie ne sont jamais lus par des femmes.

des Indous. Mais combien ne perdons-nous pas de ses beautés, faute d'idée claire et précise sur ces régions inconnues? C'est dans la végétation indienne que sont prises la plupart des comparaisons. Mais ces noms mélodieux d'arbres et de plantes, quoique rapportés dans les notes au système de Linnée, ne sont pour nous que des noms vides de sens quand nous ne connaissons pas les végétaux qu'ils désignent, et ne nous permettent pas d'apprécier toute la vérité des images (1). Le charme du rhythme et de la rime n'ayant pu passer dans la traduction, il n'y reste presque rien de l'original. Ce qui n'a pu se perdre néanmoins, et qui perce à chaque page, c'est l'imagination féconde du poète, la force et la vivacité des sentiments, qui se manifestent surtout dans la peinture délicate des beautés de la nature. L'ardeur même de la passion ne saurait l'étouffer. Dans l'Inde le peintre de l'amour est également paysagiste, mais avec ce feu que comportent le doux climat du pays et la végétation la plus féconde. Ce poème enfin montre clairement dans quel sens la poésie épique des Indiens peut être regardée comme la mère de leur poésie lyrique. La fable à laquelle il se rapporte, est traitée non-seulement dans le Mahabharat, mais aussi dans le Baghavat-Pu-

(1) [Le docteur *Wallich*, dans son magnifique ouvrage *sur les plantes de l'Inde* qui se publie actuellement, a remédié

rana, et peut-être encore dans beaucoup d'autres compositions plus modernes. C'est là que le poète lyrique a puisé les sujets des inspirations de son génie et des épanchements de son cœur (1).

Le Guita-Govinda sert comme de transition à la poésie dramatique.

Les Anglais sont les premiers qui nous aient dévoilé la richesse des Indiens en ce genre de poésie. Lorsque des pièces du théâtre anglais furent représentées à Calcutta, Jones entendit dire à un savant brame, Radhakanta, que leurs *nataks* qu'on avait jusque-là considérés comme des poésies historiques, étaient à peu près la même chose (2). Jones, dont la curiosité fut piquée par cette observation, s'informa quelle était la meilleure de ces compositions, et c'est ainsi qu'il vint à faire la découverte du Sacontala.

Quoique cette pièce intéressante, dont nous

---

en partie à ce défaut; antérieurement, *Colebrooke* dans les notes de l'Amara Coscha, *Roxburgh*, et surtout *Wilson* dans son Dictionnaire, ont donné la synonymie d'un grand nombre de plantes indiennes.]

(1) Le poète érotique dont nous parlons n'en est pas moins religieux. Nous devons à Jones la traduction (et non l'imitation) d'une de ses odes à Vischnou ou Héri, dans laquelle il célèbre toutes les incarnations de ce dieu. (*Works*, I, p. 289.) Tant, chez cette nation sensible, les sentiments de la religion et de l'amour étaient inséparables. [On remarque la même chose chez les Persans.]

(2) Jones, *Works*, VI, p. 202.

aurons bientôt occasion de parler, nous eût mis à portée d'approfondir la nature du drame indien, nous ne connaissions pas encore cependant son étendue et ses diverses branches. Ce fut Wilson (*Theater of Hindus*) qui nous donna de nouveaux renseignements sur ce sujet. Selon lui, le drame indien est tantôt d'un genre élevé tantôt d'un genre inférieur. Les *Natakas* qui appartiennent au premier de ces deux genres, ont cela de particulier que leurs principaux personnages sont toujours des dieux ou des héros et des héroïnes; et on doit leur donner le nom de *pièces héroïques* plutôt que celui de *tragédies*, puisque la péripétie en est toujours heureuse. L'action ne peut avoir moins de cinq ni plus de dix actes, qui sont marqués par la sortie de tous les acteurs. Le langage des personnages supérieurs est le sanscrit; celui des inférieurs le pracrit ou autres dialectes. La seconde classe du drame indien, nommée *Uparupacas*, comprend des pièces plus petites, la plupart d'un jusqu'à quatre actes, où figurent des hommes ordinaires. Nous sommes cependant obligés d'ajouter à ces deux classes une troisième, celle du *drame allégorique*, qui a été connu des Indiens, comme nous l'apprend une pièce intitulée *Chaudrodada* [Tchandrodaya], traduite par Taylor, dans laquelle la raison, la

passion et la cupidité sont personnifiées (1).

Quoique nous n'ayons jusqu'à présent qu'une connaissance imparfaite de ces divers drames, celui qui appartient à la première classe n'en est pas moins pour nous le plus intéressant. Il est aisé de reconnaître qu'il prit naissance dans la religion populaire et dans l'épopée, source de cette religion. Il emprunta donc ses sujets de l'histoire des dieux et des héros, ce qu'il eut de commun avec celui des Grecs, dont il différait néanmoins sous tant d'autres rapports. Quoique la constitution poétique des Indiens s'opposât à ce qu'il se formât chez eux une comédie, telle que l'ancienne comédie grecque (2), elle n'excluait pas cependant toute espèce de comique, genre que le peuple réclamait comme amusement. Les fables des dieux et des héros furent représentées dans les fêtes auprès des temples,

(1) Toute cette page a été changée par l'auteur, et complète les idées émises dans la dernière édition. (*Note du traducteur.*) [Il est presque inutile de rappeler au lecteur la traduction française de l'ouvrage de Wilson et la belle édition de Sakountala qui vient de paraître, où l'épisode annexé du Mahabharata nous fait voir jusqu'à quel degré les auteurs dramatiques ont changé le récit primitif.]

(2) [Ceci est inexact; elle existe et n'est nullement inférieure même à l'ancienne comédie grecque, et il serait curieux de voir laquelle des deux l'emporterait en licence de tout genre.]

telles qu'elles sont chantées dans l'épopée, et cet usage subsiste encore de nos jours. Les poètes dramatiques trouvèrent une ample matière dans l'histoire de Rama, et surtout dans la guerre dont Lanka ou Ceylan fut le théâtre, laquelle est chantée dans le Ramayan. Cette histoire de Rama est souvent représentée le jour de sa fête, et la fin du spectacle ou le dénoûment, à ce que rapportent des témoins oculaires (1), est l'épreuve du feu, par laquelle Sita, épouse de Rama, que Ravana avait enlevée, prouve son innocence (2).

La nature du drame indien fait déja supposer qu'il remonte à une haute antiquité, qu'on ne saurait fixer avec certitude. Son invention, dit Jones (3), est attribuée à Bharata, sage inspiré. Mais si ce drame est né de l'épopée, il s'ensuit qu'il lui est postérieur; aussi les Indiens placent-ils son ancien développement dans un âge plus récent, celui de Vicramaditya, et sont-ils bien éloignés d'accorder à leurs drames un rang aussi distingué qu'à leurs épopées. Ces drames ne sont pas comptés au nombre des écrits sacrés, dont la lecture n'est permise qu'aux castes supérieu-

(1) *As. Res.*, I, p. 268.

(2) *Voyez* p. 198 de ce volume.

(3) *Voyez* sur ce sujet, et pour ce qui suit immédiatement, la préface du Sacontala dans les *Works*, VI, p. 204, etc.

res, et ils ne sont classés que parmi les poésies populaires, dont ils portent réellement le cachet, surtout quant au langage. Ils sont, à la vérité, écrits en sanscrit, mais non pas exclusivement. Les principaux personnages, tels que les êtres supérieurs, sont les seuls qui parlent le sanscrit; les femmes parlent le pracrit, et les gens des états inférieurs le dialecte populaire. La diction s'élève ou s'abaisse selon que l'exige le sujet. Lorsque celui-ci est sublime, les interlocuteurs ne font usage que de la poésie; dans l'intimité et dans la conversation familière ils reviennent à la prose.

On peut juger combien la source où puisaient les auteurs dramatiques devait être féconde, par ce qui a été dit ailleurs de la mythologie et de l'épopée des Indiens. D'un autre côté, le goût général pour ces poèmes, et le besoin qui s'en faisait sentir dans les solennités publiques, devaient en augmenter le nombre considérablement. Les Pandits prétendent qu'on ne saurait fixer ce nombre; et nous nous rangeons volontiers à l'opinion de Jones, qui dit que le théâtre indien remplirait autant de volumes que celui d'un peuple quelconque de notre continent. Plus de trente pièces lui furent désignées, après celles de Calidas, comme la fleur de cette branche de leur littérature, dont nous ne connaissons

jusqu'à présent que fort peu de chose (1).

Ce qui est hors de doute, c'est que la période brillante du drame indien tombe dans le siècle de Calidasa, que les Indiens reconnaissent unanimement pour leur premier poète dramatique, quoiqu'il ne reste plus de lui que deux pièces (2). Il est nommé parmi les neuf poètes qui ornèrent la cour du roi Vicra-

---

(1) Jones cite le Méchant Enfant, le Rapt d'Uscha, l'Apprivoisement de Dervasas, la Boucle dérobée, Malati et Madava, avec cinq ou six autres, dont le sujet roule sur les aventures des dieux incarnés. Wilford, *As. Res.*, X, 450, etc. a donné l'extrait d'une pièce du poète Bhurivasou, intitulée *Malati et Madava*, dont le sujet est l'amour de deux jeunes gens, que leurs parents avaient destinés l'un pour l'autre, et qui ne sont unis qu'après beaucoup d'obstacles. Cette pièce, autant que j'en peux juger, me paraît de beaucoup inférieure au Sacontala. La traduction d'un autre drame : *Trabadha Chandrodaja* [*Prabodha Tchandrodaya*] *by D. Taylor*, London, 1812, ne m'est connue que par des citations.

(2) *Sacontala* et *Urvasi*, Jones, VI, p. 205.

Le drame d'*Urvasi* a été publié par Wilson (*Theatre of the Hindus*). En voici le sujet abrégé. Le roi Pururava paraît sur son char au sommet de l'Himalaïa, où il délivre Urvasi, *Apsara* enlevée de la cour céleste d'Indra. Il en résulte un amour mutuel. Mais les amants sont forcés de se séparer, car il faut qu'Urvasi retourne dans son ciel. Le roi se livre à la mélancolie, et en confie la cause à son ami *Manava*, qui le trahit, et dans une feuille volante livre le secret du roi à

maditya, souverain de l'Inde et ami des muses, qui, comme nous l'avons déja observé (1), donna son nom à l'ère commençant l'an 56 avant J.-C., et continuée jusque dans les siècles du moyen âge. Calidas vécut donc du temps de Lucrèce, immédiatement après Térence. Il n'est guère possible, à la vérité, de prouver rigoureusement l'exactitude de ces dates; mais une ère suivie par toute une nation pendant plus de dix siècles, est sans contredit une grande preuve en faveur de cette opinion. Nous croyons avoir démontré plus haut que l'objection de

---

la reine son épouse. Urvasi, poussée par l'amour, retourne auprès du roi, et l'invite à se retirer avec elle dans le bois de Rarikeja. L'entrée de ce bois était défendue à toutes les femmes, sous peine d'être changées en ceps de vigne; peine que subit Urvasi après qu'elle a donné le jour à un fils. Mais désenchantée enfin par ordre d'Indra, elle est reçue dans le séjour céleste de ce dieu, avec son époux et son fils. Le nœud et le dénoûment de la pièce sont évidemment les mêmes que ceux du Sacontala. Le caractère d'Urvasi, celui du roi et de son compagnon Manava, Baniane grossièrement sensuel, qui est le *loustic* de la pièce, comme Madavia l'est dans le Sacontala, ressemblent en tous points à ceux de ce dernier poème. Cependant le caractère du roi est tracé avec moins de vigueur que celui de Duschmanta, et lui est en général inférieur. (*Note inédite.*) [On a lieu de croire que le texte de ce drame sera bientôt publié.]

(1) *Voyez* p. 126 de ce volume.

Bentley contre le siècle de Calidas, n'est appuyée sur aucune autorité (1). D'après nos connaissances actuelles, nous sommes en droit de regarder le premier siècle avant J.-C. comme l'époque florissante de la littérature sanscrite, et principalement du drame. Quand on examine avec attention la seule pièce de ce dernier genre que nous connaissions en Europe, on voit qu'elle a été moins faite pour le peuple que pour la cour, et pour une cour brillante; c'est dans ce sens qu'on peut l'appeler avec raison drame royal. Un roi et une héroïne en sont les deux principaux personnages. L'action se passe à la cour, au milieu des dieux et des saints ermites (mis au même rang que les princes). Les préparatifs qu'exigeait la représentation de cette pièce, de quelque manière qu'on se la figure, étaient si grands et si dispendieux, qu'elle ne pouvait être exécutée que sur un théâtre royal.

Le *Sacontala* (2), drame suffisamment connu

---

(1) *Voyez* p. 127 de ce volume. Nous devons cependant faire observer qu'il n'est ici question que du siècle de Calidas et d'autres poètes contemporains, et non de l'ouvrage intitulé *Surya Siddhanta*, sur lequel les astronomes ont à décider.

(2) *Sacontala or the fatal Ring, in the Works of* Jones, VI, p. 209, etc. C'est sur cette traduction seule, et non sur la critique d'autres écrivains, que nous avons fondé nos observations relatives à cette pièce.

de nos lecteurs par des traductions allemandes, n'a pas besoin d'être expliqué ici en détail, vu qu'il n'est pas moins familier à tous les savants de l'Europe.

C'est ce drame qui fit pressentir les trésors contenus dans la littérature sanscrite. Il faut dire, à la vérité, que Calidasa est un de ces poètes qui ne font pas seulement honneur à une nation, mais à toute l'humanité civilisée.

Cependant nous ne craignons pas d'affirmer qu'il ne peut y avoir que peu d'individus qui soient en état de le comprendre parfaitement. Ce n'est que lorsqu'on s'est identifié avec l'Inde, qu'on s'est familiarisé avec la manière de penser et les sentiments de ses habitants, qu'on peut arriver à une parfaite intelligence des plus beaux passages de ce poète (1).

Puisque les Indiens eux-mêmes considèrent le Sacontala comme le chef-d'œuvre de toutes leurs conceptions dramatiques, nous sommes autorisés à partir de ce jugement dans notre

(1) Entre autres, les adieux que Sacontala fait à ses fleurs et à ses plantes, comme si c'étaient ses sœurs; la terrible malédiction du brame Durvasa, qui forme le nœud principal de l'action; la douleur de Duschmanta, et l'horrible pressentiment de la ruine de sa maison s'il meurt sans enfants; ses relations avec Indra, etc.

examen de ce drame. Il ne nous est pas donné de goûter le charme de la langue et de la versification de cette pièce; mais le plan et le développement de l'intrigue suffisent pour nous en faire apprécier l'ensemble. Ce qui en constitue proprement le caractère, aussi bien que de l'épopée et de la poésie indienne en général, c'est qu'il ne se renferme pas uniquement dans ce qui est purement humain, et qu'il fond ensemble le divin avec le terrestre, mais de manière à faire prédominer le divin. Les deux principaux personnages de ce drame ont une origine surnaturelle : l'un est Sacontala, fille d'un rajah et d'une Devani (1); l'autre est le roi Duschmanta,

(1) La naissance et l'histoire de Sacontala sont racontées dans le Mahabharat, d'où Calidas a tiré son sujet, mais en le développant et en l'embellissant autant que l'exigeait l'intérêt dramatique. Cet épisode du Mahabharat a été traduit par Frédéric Schlegel, dans son traité : *Ueber die Sprache und Weisheit der Inder* (De la langue et de la sagesse des Indiens), p. 308, où en même temps qu'il démontre que les auteurs dramatiques de l'Inde puisaient dans leur épopée, il nous apprend comment ils traitaient librement les sujets qu'ils en tiraient. Sacontala était, selon le Mahabharat, la fille du rajah Wischwa-Mitra, qui, par l'efficacité de ses pénitences, s'était élevé au rang de brame, mais qui ensuite s'était abandonné aux embrassements de la dévani Menuca, qu'Indra effrayé des grandes pénitences de ce sage, avait envoyée pour le séduire. Dans le drame il est appelé Causica,

de la race des Purus qui prétendent être issus de la lune, lequel est en même temps l'ami et le camarade d'Indra, sur le char duquel il paraît dans les nues. L'action commence sur la terre, et elle finit dans le séjour des dieux, ce qui donne à l'ensemble de la pièce plus d'élévation et de grandiose.

Ce n'est pas ici le lieu de développer la trame de cet ouvrage merveilleux, de montrer l'intime connexion de ses parties, la mesure et la proportion qui y règnent, la marche progressive et harmonieuse de l'action qui débutant, comme une idylle, par le tableau de la jeune déesse environnée de ses fleurs et de ses plantes, s'élève de plus en plus jusqu'au dernier acte, où Sacontala est réunie à son époux et à son fils, le vainqueur des lions, et présentée aux dieux ses parents. Le tout se termine, comme on voit, par une espèce de transfiguration. Les Anglais ont surnommé Calidas le Shakspeare de l'Inde (1); et en effet il y a autant d'analogie entre ces deux auteurs dramatiques, qu'entre les poètes épiques des deux nations. Quelque

p. 222. La grande simplicité de ce récit dans l'épopée, si on le compare à celui du drame, fournit une nouvelle preuve de la haute antiquité du Mahabharat et de la différence des âges dans lesquels l'un et l'autre furent composés.

(1) Jones, *Works*, VI, p. 205.

simple que soit l'action de sa pièce, elle n'est pourtant pas d'une moindre étendue que les grands ouvrages du poète anglais. Tous deux s'affranchissent également de l'unité de temps et de lieu; l'unité d'action est même la seule à laquelle se soumette Calidas. Celui-ci, aussi bien que Shakspeare, ne dédaigne pas, quand le sujet le comporte, de mêler des scènes de la vie ordinaire à des scènes d'un ordre plus relevé; mais ses peintures sont toujours vraies et animées, quels que soient les personnages qu'il représente, soit dieux ou princes, soit archers de police ou pêcheurs. Son pinceau ne retrace pas avec moins de succès le gracieux et le touchant, que le terrible et le sublime. Il ne rejette pas tout-à-fait le comique, mais il en use avec ménagement et à propos (1). S'il n'exprime pas les passions aussi fortement que le poète anglais, c'est que la grande tâche du philosophe indien est de gouverner ses passions. Calidas a

(1) *Madhawya* est effectivement en quelque sorte le personnage plaisant du Sacontala. C'est peut-être à tort, cependant, qu'il est qualifié de bouffon dans la traduction anglaise. Il est né brahmane, et par conséquent, dès sa jeunesse, l'égal et le compagnon du roi (236). C'est moins son esprit que sa platitude, laquelle contraste avec le caractère sublime de Duschmanta, à qui il sert, pour ainsi dire de relief, qui produit le comique de la pièce.

donc élevé le drame à une hauteur que nous ne pressentions même pas. Mais par combien de phases littéraires la nation ne dut-elle pas passer, avant d'arriver au point de comprendre un tel poète ? Il ne subsiste aujourd'hui qu'un seul de ses deux ouvrages, et c'est uniquement de celui-là que nous sommes obligés de nous servir pour étudier son théâtre et toute la littérature dramatique des Indiens. Combien plus s'étendrait notre horizon, si nous possédions seulement ces trente pièces qui furent désignées à Jones comme les plus intéressantes de cet auteur (1)! Nous jugeons du drame indien à peu près comme nous jugerions du drame anglais, si nous n'en connaissions que Hamlet. Nous pouvons bien nous faire une idée de ce qui nous manque, mais nous ne sommes pas en état de l'apprécier.

---

(1) Selon Jones (VI, p. 205), Calidas était non-seulement poète dramatique, mais épique. On a de lui deux épopées : *les Enfants du soleil*, et *la Naissance du dieu de la guerre Curama;* on a aussi de lui quelques opuscules érotiques et un poème sur la *métrique du sanscrit*. « Au dire de quelques savants, ajoute Jones, Calidas revit les ouvrages de Valmicky et de Vyasa, et les rangea pas ordre tels qu'ils sont dans les éditions actuelles. » Cette dernière donnée jette un grand rayon de clarté sur l'obscurité qui enveloppe l'histoire de la littérature sanscrite. Nous y reviendrons bientôt.

Il n'existe point de poésie qui porte l'empreinte du genre didactique autant que celle des Indiens; car aucun autre peuple de l'Orient n'est imbu, comme celui-là, de l'opinion que le but et le devoir constants de cette vie sont d'apprendre, et de recevoir l'instruction. Comment un tel esprit n'aurait-il pas réagi sur la poésie? Une grande partie des Védas, des Upanischads, doivent être regardés comme des poèmes philosophiques, liés d'une manière indissoluble à la religion. Il en est de même de la plupart des Puranas, et surtout des cosmogonies et des théogonies qu'ils renferment. La forme de l'épopée indienne, si favorable aux épisodes, se prêta aussi au genre didactique, comme nous en voyons les preuves dans le dernier livre du Ramayan, et dans le Bhagavad-Guita.

Le *Bhagavad-Guita*, que nous avons dit n'être qu'un dialogue entre Krischna et son élève Arjun, est une des sources principales de la philosophie religieuse des Indiens (1). Krischna y

(1) Nous devons une édition complète et raisonnée du *Bhagavad-Guita*, d'après des manuscrits de Paris, à M. A. G. de Schlegel : *Bhagavad-Gita, id est* Θεοπέσιον μέλος, *sive almi Krischnæ et Arjunæ colloquium de rebus divinis, Bharateæ episodium. Poetam recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit.* Aug. Guil. a Schlegel. *Bonnæ*, 1823, in-8°. C'est le premier ouvrage imprimé en Alle-

est dépeint comme la divinité suprême qui renferme tout et donne la vie à tout. Ce poème abonde en passages sublimes qui rappellent l'hymne orphique à Jupiter, rapportée dans Stobée. C'est aux philosophes de décider si le poète peut être absous du reproche de panthéisme, quand il représente la Divinité, tantôt comme un être simple et indivisible (1), tantôt comme un être composé, comme la substance de tout (2). Selon lui, le corps, une fois usé, est mis de côté, comme un vieil habit, et l'ame immortelle se recouvre d'une autre enveloppe terrestre (3). Sa morale ordonne de maîtriser les

---

magne en caractères devanageri. Les chapitres de cet ouvrage qu'on a insérés dans la *Chrestomathia* (vol. II) de M. Frank, sont lithographiés. Quant à l'édition de Wilkins, *Calcutta*, 1803, accompagnée d'une traduction anglaise, il en est à peine venu en Europe quelques exemplaires. [Wilkins n'a jamais publié le texte du *Bhagavadgita* qui a paru pour la première fois à Calcutta en 1808; la traduction anglaise de Wilkins a paru en 1785; déja Halhed, en 1778, en cite un fragment du second chant, dans son introduction au *Gentoo laws;* le texte a été gravé et quoique défiguré par des fautes ridicules, il est assez facile à reconnaître.]

(1) *Essentia simplex et individua est summum numen*, p. 155.

(2) *Mea natura in octonas partes distribuitur*, p. 153.

(3) Pag. 135.

passions, et de mortifier les désirs sensuels. Celui, dit-il, qui atteint la perfection sous ce rapport, passe, après la mort, dans le sein de la Divinité, sans être régénéré par une nouvelle naissance (1). Il ajoute sur ce sujet une foule d'excellentes choses, mais il affirme aussi que la méditation ou dévotion, suivie de l'invocation de la Divinité par le mot mystique *Om*, conduit à la félicité suprême (2). Ici encore se manifeste clairement le penchant des Indiens au mysticisme (3).

Si la poésie didactique resta, conformément au caractère de la civilisation du pays, dans un rapport intime avec la religion, la descriptive sut, à ce qu'il paraît, s'en affranchir. A celle-ci appartient le poème de Calidas, *Ritusanhara* ou *les Saisons*, imprimé à Calcutta en sanscrit, mais dont Jones, dans ses œuvres, ne nous a donné que le titre et une courte notice (4). « Il est impossible, dit-il, de commencer l'étude du sanscrit par un ouvrage écrit avec plus d'élégance.

---

(1) Pag. 143.

(2) Pag. 156.

(3) [Un ouvrage aussi remarquable aurait mérité quelques détails; nous renvoyons le lecteur aux remarques de M. de *Humboldt*, publiées dans la bibl. ind. de M. de *Schlegel* et surtout au *Mémoire* du même savant, inséré dans les *Mémoires de l'académie de Berlin.*]

(4) *Works*, VI, p. 432.

Chaque ligne de Calidas est travaillée avec le plus grand soin, chaque stance de son poème est un paysage indien, toujours beau, parfois vivement colorié, mais jamais infidèlement ou contre nature. » Malgré toutes les espérances que le nom de ce poète avait dû nous faire concevoir, il faut nous contenter de ce peu de mots ; car il n'est venu encore en Europe, de ses ouvrages, ni l'original, ni la traduction.

La poésie indienne s'attache de préférence au dialogue et en fait aussi usage, comme nous l'avons déja dit en parlant des Puranas, dans la poésie didactique. Mais ce qui lui est propre, c'est le privilége qu'elle a de mettre ces dialogues dans la bouche des animaux, non-seulement pour les faire parler, comme ceux des fables d'Ésope ou du Renard Reinecke (*Reinecke Fuchs*), d'après leur nature originelle, mais comme des êtres supérieurs et éclairés, ou du moins raisonnables, qui donnent des préceptes de prudence et de sagesse. Cette particularité est conforme à la manière dont les Indiens envisagent les animaux. Nous avons déja eu occasion de faire voir que dans la mythologie de ce peuple, les animaux prennent un caractère plus élevé, qu'ils sont non-seulement les compagnons des dieux, mais qu'ils portent eux-mêmes une empreinte divine, et paraissent incarnés sur la terre,

à côté des divinités. Mais ici la croyance en la métempsycose exerce une bien plus grande influence. Selon la doctrine des brahmanes, toute vie est une émanation de la Divinité; celle qui appartient aux ames des hommes, comme celle qui appartient aux ames des animaux et des plantes. Ces ames passent ensuite dans des corps d'animaux et d'hommes par des transmigrations successives qui sont pour elles autant de purifications, et elles finissent par remonter à leur état primitif, et par se réunir de nouveau à la Divinité (1), ce qui peut aussi avoir lieu immédiatement par une dévotion et des pénitences extraordinaires. Une telle croyance élève de beaucoup le rang des espèces inférieures, et on ne doit plus s'étonner de voir attribuer à tous les animaux, mais plus particulièrement à ceux qui sont les incarnations des dieux, l'intelligence et la raison de l'homme.

Nous en trouvons un exemple frappant dans le dernier livre du Ramayan, dont Jones nous a donné une traduction ou plutôt un extrait (2). L'aigle Garuda, compagnon de Vischnou, ayant péché par pensées envers ce dieu, vient vivre en pénitent auprès de la corneille Bhuschanda,

(1) Polier, II, p. 418.
(2) Jones, *Works*, VI, p. 399.

qui habite sur le sommet du mont Neila. Celle-ci est riche de vertus et de défauts; elle sait tout ce qui s'est passé depuis le commencement des temps; tantôt elle réfléchit sur la nature de la Divinité, tantôt elle s'adonne à des invocations, et raconte les louanges de Vischnou à la gent volatile des forêts et des eaux. Cette corneille devient le précepteur de Garuda, lui raconte ses métempsycoses, et l'instruit sur la grandeur et la puissance de Vischnou ainsi que de Rama, auquel elle avait appartenu dès sa naissance. Elle avait été déja dans le corps d'un brahmane; mais, par l'effet des malédictions d'un Rischi ou saint, qu'elle contredisait, elle avait passé dans une corneille.

Un ouvrage bien plus étendu est l'*Hitopadesa*, dont nous avons une version anglaise (1). C'est le même qui, sous le titre de *Fables de Pilpay*, avait été déja traduit en plusieurs langues dans l'Orient et l'Occident, mais avec tant d'altérations et d'interpolations, qu'il avait complètement perdu sa forme primitive (2). Dès le

(1) Que l'on doit aussi à Wilkins, London, 1810. [C'est le texte qui a paru dans cette année; il avait déja été donné en 1804 à *Sirampour*; il vient d'être publié de nouveau par MM. de Schlegel et Lassen à Bonn.]

(2) *Hitopadesa* veut dire le *conseil salutaire*, ou le *conseil ami*. Au lieu de *Pilpay*, on aurait dû mettre *Bidpay*,

sixième siècle, il fut, par ordre de Cosroes Nuschirwan, translaté en persan; de cet idiome en arabe et en turc, puis en français et en d'autres langues, jusqu'à ce que Jones le traduisit de nouveau sur le sanscrit, et c'est à cette dernière version que nous nous arrêterons ici. L'Hitopadesa est un livre de fables dont le but est d'enseigner la morale, et qui fut composé pour l'instruction de princes. Le rajah Sudarsana, souverain de la ville de Pataliputra, ayant des fils mal élevés, les confie au sage Vischnousarman, qui leur présente, sous la forme de l'apologue, des préceptes de morale et de sagesse. L'ouvrage entier est divisé en quatre livres : les deux premiers ont pour objet, l'un la formation, l'autre la rupture de l'amitié; le troisième roule sur la guerre, et le quatrième sur la paix; tous sujets d'une grande importance pour les princes.

Les fables de l'Hitopadesa se rapprochent, à la vérité, de celles d'Ésope; avec cette différence

---

mot corrompu, suivant Jones, de *Badya-Paiya*, le médecin ami. [M. Silvestre de Sacy, dans son excellente édition du *Calila we Dimna*, 1816, in-4°, a tracé la marche de cette série de versions. Il est à désirer que des travaux de ce genre soient plus fréquents; le seul dont nous ayons connaissance est celui de M. Schmidt sur la *Disciplina clericalis*.]

que les animaux, comme ceux de la poésie indienne, y parlent non-seulement selon le caractère que nous sommes dans l'habitude de leur attribuer, mais en général comme des êtres raisonnables. L'apologue est sans contredit un des genres de poésie les plus anciens de l'Orient; mais l'Hitopadesa, dans sa forme actuelle, ne peut guère être rangé parmi les plus vieux ouvrages de la littérature sanscrite, puisque l'action se passe dans la ville de Pataliputra, qui n'est pas comptée au nombre des plus anciennes capitales de l'Inde. La littérature nationale devait être déja bien développée à l'époque où il parut, et l'auteur avoir bien de la lecture; car, au lieu de moralités, comme on en trouve à la fin de nos fables, il donne toujours des passages de poètes, sans cependant citer leur nom. L'Hitopadesa peut aussi être regardé comme un recueil de fables, que Vichnousarman n'aurait fait que réunir dans un certain but, et qui peuvent avoir été inventées par divers auteurs. Dans cette dernière hypothèse, il serait encore plus difficile de déterminer l'âge de chacune de ces fables en particulier.

Maintenant que nous avons terminé l'examen et développé les résultats des différentes branches de la littérature sanscrite, il est temps de nous élever à des considérations plus géné-

rales, qui répandront peut-être quelques lumières sur les questions que nous nous sommes proposé de résoudre.

La littérature sanscrite appartient sans contredit à un peuple fort civilisé, et qu'on peut croire, avec raison, avoir été le plus instruit de l'Orient. Quoique nous ne connaissions de cette littérature qu'un petit nombre de morceaux publiés dans la langue originale, les traductions qu'on en a faites, aussi bien que les témoignages dignes de foi d'hommes éclairés qui ont puisé dans le pays aux sources mêmes, suffisent pour nous en faire connaître le mérite et l'étendue. Elle est à la fois scientifique et pratique; mais, quelque exercé que fût l'esprit de la nation dans certaines branches de la science, le genre poétique a prédominé cependant sur tous les autres, et ses formes ont même été appliquées à certaines matières qui, d'après nos idées, ne s'y prêtent pas.

La littérature sanscrite est non-seulement très-riche, mais aussi, dans un certain sens, extrêmement ancienne. Tout porte à croire que l'écriture alphabétique fut connue dans l'Inde dès les temps les plus reculés, et qu'elle y fut employée non-seulement à des inscriptions, mais aussi à l'usage de la vie commune. Mais en reconnaissant la littérature des Indiens comme très-ancienne, et en regardant leurs principaux ouvrages, sous le

rapport du style et du sujet, comme des productions d'une très-haute antiquité, nous ne prétendons pas affirmer que ceux-ci aient toujours existé dans la forme qu'ils ont actuellement.

La littérature sanscrite, qui plus que toute autre aurait besoin de critique, a été jusqu'ici critiquée fort incomplètement. La première découverte des richesses de cette littérature fit naître l'enthousiasme et rendit crédule. Plus tard, on passa d'un extrême à l'autre; on révoqua en doute l'authenticité de quelques ouvrages, ou de quelques passages; on voulut, comme l'a essayé Bentley, mettre tout en litige. La vérité doit ici, comme en toutes choses, tenir le milieu entre ces deux extrêmes.

Nous avons vu que les principaux ouvrages de cette littérature se composent de compilations qui supposent l'existence antérieure des morceaux compilés, et que les poèmes épiques, quoique formant chacun un tout, affectent cependant une forme singulièrement favorable aux épisodes. Si nous voulons déterminer positivement l'âge de la littérature sanscrite, il s'agit d'abord de savoir quel est l'âge de ces ouvrages considérés sous le rapport de leur contenu; quand et comment ils ont reçu leur forme actuelle? Voilà les deux questions à éclaircir. Résumons

nos observations précédentes; elles nous fourniront les résultats suivants :

La littérature sanscrite a souffert plusieurs révolutions. C'est ce que nous apprennent, non-seulement les traditions de la nation, et la nature des ouvrages qu'elle possède, mais aussi les degrés successifs du développement de sa langue. Les Védas n'ont pu être écrits en même temps que les épopées classiques, ni celles-ci à la même époque que le Sacontala et autres poèmes de ce genre. A défaut d'une chronologie certaine, nous ne saurions qu'indiquer, et non fixer ces périodes. Nous appellerons la première, celle des Védas. Mais il dut sans doute s'écouler beaucoup de temps avant que les Védas arrivassent à l'état de perfection où ils se trouvent maintenant. Il est certain que les hymnes et les prières de ces livres ne sont pas tous des mêmes auteurs, et ne tombent pas dans la même époque; car comment supposer que les théories abstraites qu'on lit dans les Upnekhat aient pu se développer simultanément? Ces pièces durent exister bien avant qu'un compilateur judicieux songeât à les réunir dans le cadre qu'elles remplissent actuellement. Nous manquons de données pour résoudre cette question intéressante, et pour déterminer l'époque de cette compilation; mais nous sommes en droit de la croire très-ancienne, du

moins quant aux trois premiers Védas; car il est encore aujourd'hui fort douteux que l'on puisse assigner au quatrième la même origine qu'aux autres.

Nous désignerons par le nom d'épique, la seconde période qui marque la naissance des grandes épopées, telles que le Ramayan et le Mahabharat, et de beaucoup d'autres dont nous ignorons l'existence. On reconnaît facilement au style plus châtié de ces deux poèmes, qu'ils sont postérieurs aux Védas (1); mais néanmoins je crois avoir prouvé ailleurs qu'ils remontent à une haute antiquité, et qu'ils ont précédé d'un grand nombre de siècles l'ère chrétienne. Il est vrai que ce fait n'éclaircit pas plus l'histoire critique de ces ouvrages, que celle des œuvres d'Homère. Si l'histoire de celles-ci, que nous possédons non-seulement traduites, mais encore en original, n'a pu être débrouillée malgré la perspicacité et l'érudition des hellénistes, et malgré toutes les ressources qui sont à notre disposition, que peut-on attendre de plus des explorateurs de la

(1) [Le Noka ou vers héroïque dans lequel sont rédigées ces deux compositions épiques, n'est pas encore employé dans les Védas dont la métrique rappelle, sous de certains rapports, et surtout à cause de son imperfection, celle du *Chiking* ou du *chant de Lamech* dans la Genèse.]

littérature indienne? Lorsque je considère, cependant, l'unité d'action qui règne dans les poèmes d'Homère, ainsi que dans le Ramayan et le Mahabharat, je ne puis croire qu'ils ne soient qu'une simple collection de chants historiques; mais, d'un autre côté, tout en avouant qu'il y a, dans les poèmes indiens, une certaine unité épique, je ne puis y méconnaître une forme qui se prête aux épisodes plus que celle des poèmes grecs. De plus, la manière d'écrire des Indiens, ainsi que les matériaux de leur écriture, favorisaient beaucoup la multiplication de ces épisodes. On écrivait ordinairement sur des feuilles de palmier, qu'on ne pouvait rouler ni lier comme on fait des rouleaux de papyrus et de parchemin, mais qui tout au plus pouvaient être attachées légèrement l'une à l'autre, quand ce moyen n'était pas défendu, comme on prétend qu'il l'est encore à l'égard des Védas (1). Combien devait-il donc être facile d'y

(1) Polier, I, *Préface*, p. xxi. Les Védas ne furent confiés au colonel Polier qu'à condition qu'il ne les fît jamais relier avec du cuir, qui aurait pu être du cuir de vache, mais uniquement avec de la soie. On conçoit aisément, d'après cela, pourquoi il est si difficile, dans l'Inde, de se procurer un exemplaire complet des Védas. Une histoire raisonnée de matériaux d'écriture usités dans l'Inde, répandrait beaucoup

glisser des interpolations, et combien il est difficile, au contraire, ou plutôt impossible de réunir toutes ces feuilles en un faisceau ! A ces diverses causes d'altération joignez encore que ces chants étaient dans toutes les bouches, et qu'en se popularisant de plus en plus, ils cessèrent de faire un seul tout. Mais par bonheur ils éprouvèrent le même sort que ceux du barde de l'Ionie, et trouvèrent, comme ceux-ci, un Lycurgue ou un Pisistrate. La tradition, au défaut de l'histoire, nous a conservé sur ce fait plusieurs indices dignes de remarque. C'est sous le règne du rajah Vicramaditya, cent ans avant l'ère chrétienne, que, par les soins de ce prince, l'épopée indienne trouva un compilateur. Jones est le premier qui nous ait fait connaître cette particularité (1), en rapportant que Calidas, auteur dramatique, passe pour avoir revu les œuvres de Valmiki et de Vyasa, et pour avoir corrigé les

---

de clarté sur celle de sa littérature. [L'exemplaire des Védas que nous avons vu, était, quant à l'extérieur, tout à fait semblable aux autres ouvrages indiens écrits sur des feuilles de palmier; les feuilles étaient attachées entre elles absolument de la même manière.]

(1) Works, VI, p. 205. *He* (Calidas) *is believed by some, to have revised the works of Valmiki and Vyasa, and to have corrected the perfect editions of them, which are now current.*

éditions complètes qui en circulent présentement. Depuis, Polier nous a donné une narration détaillée de ce point historique, mais qui semble un peu fabuleuse (1). Selon lui, le rajah Vicramaditya, ami de la poésie et de la littérature, convoqua tous les brahmanes à Bénarès, et leur témoigna le désir d'entendre faire la lecture des anciens livres des histoires saintes. Mais celles-ci, écrites sur des feuilles volantes, s'étant trouvées incomplètes, soit qu'une partie en eût été détruite par le temps ou perdue par la négligence des surveillants, le rajah ordonna de les rassembler, travail dont il chargea le plus habile des brahmanes. Aucun de ceux-ci n'ayant voulu s'imposer une tâche aussi difficile, Calidas, le plus estimé parmi les sages et les brahmanes de son temps, osa l'entreprendre, et fit une collection complète de ces ouvrages, que les savants eux-mêmes et les brahmanes ses rivaux regardèrent comme authentique (2).

Ce récit de Polier ne repose, il est vrai, que sur le rapport des brahmanes, sans qu'il ait in-

---

(1) *Mythologie des Hindus*, I, p. 104.

(2) Polier (I, 185) rapporte les embellissements fabuleux de cette tradition, qui concernent les ouvrages de Valmiky; il raconte ensuite les persécutions que Calidas essuya de la part de ses rivaux, dont il finit par triompher.

diqué d'autres sources. Cependant les faits qu'il renferme semblent être l'objet d'une croyance générale, puisque Jones en fait mention aussi bien que Polier, et on ne peut guère le supposer dénué de vraisemblance. Mais en l'admettant comme vrai, il s'agirait avant tout de savoir en quoi consiste ce qui, dans l'origine, fut rassemblé par le compilateur. Il n'est fait mention expresse que des poèmes historiques, ce qui semblerait en exclure les Védas. Nous ne prendrons pas à la lettre le mot *tous* dont se sert Polier, si nous nous rappelons le grand nombre de ces poèmes; et comme Jones cite expressément les œuvres de Valmiki et de Vyasa, nous joindrons à ceux qu'indique Polier le Ramayan et le Mahabharat, sans nous prononcer sur les autres. Il importe peut-être plus encore de savoir en quoi consiste le travail de Calidas; si c'était une simple compilation, ou bien une édition critique et raisonnée. La critique est ordinairement si rare en Orient, qu'on a de la peine à pencher pour cette dernière hypothèse (1); et c'est pour-

(1) [L'édition du Ramayan, publiée par M. de Schlegel, fait voir que les manuscrits dans l'Inde étaient revus, de même que ceux de la Grèce à Alexandrie; la même chose a eu lieu pour beaucoup d'ouvrages importants, en Perse et en Arabie; on sait encore que depuis plus de mille ans les

tant celle qui paraît avoir prédominé dans le récit des brahmanes, lorsqu'ils ont assuré que c'est à Calidas qu'on doit toutes les éditions encore existantes de leurs livres saints. Nous ne croyons pas nous tromper en supposant que Calidas et ses collaborateurs compilèrent et mirent en ordre les poèmes isolés, mais que ce poète fit exclure du recueil ce qu'on y avait introduit mal à propos. On voit combien ce sujet demande encore à être exploré; mais un tel genre de recherches ne peut être essayé que sur les lieux. Quels qu'en fussent d'ailleurs les résultats, il faudrait toujours considérer la période de Vicramaditya comme la troisième de la littérature sanscrite. Il est à présumer que le règne de ce prince fut brillant, puisque c'est de sa fin que date la chronologie qui a subsisté si long-temps après lui. On ne se borna pas, sous ce règne, à revoir des ouvrages anciens, les poètes réunis autour du monarque en composèrent de nouveaux. La littérature sanscrite de cette époque paraît avoir pris le caractère d'une littérature de cour. Ce fut alors que la langue et la versification atteignirent le plus haut degré de perfection. Le drame, favorisé par-dessus tous les

---

Chinois ont fixé le texte de leurs livres sacrés par un procédé analogue à celui des Masorethes.]

autres genres de poésie, vit éclore les plus grands chefs-d'œuvre, qui furent cependant toujours calqués sur le goût de la cour. Outre les créations du génie poétique, il parut des ouvrages scientifiques en harmonie avec les besoins de la haute société, et des dictionnaires encyclopédiques, tels que celui d'Amara-Sinha (1). Il est certain que l'âge de Vicramaditya est celui qui se recommande le plus à l'attention des historiens de l'Inde. Les siècles du moyen âge nous semblent former la quatrième et dernière période de la littérature sanscrite. Cet âge, ainsi que Bentley l'a prouvé, a vu naître plusieurs compositions de cette littérature; et nous avons déja remarqué ailleurs qu'il a donné aux Puranas leur forme actuelle.

---

(1) *Voyez* plus haut, p. 172. [L'*Amara Kosha* n'est pas un dictionnaire encyclopédique, mais un recueil de mots par ordre de matières, sans explication quelconque; le *Médini Kosha* en forme le supplément indispensable, le premier étant loin d'être complet; l'ordre alphabétique est suivi dans les recueils des *racines*, en se réglant sur la lettre finale comme dans les dictionnaires arabes; ces racines sont accompagnées d'une explication, très-courte à la vérité. Nous craignons que la manière de l'auteur d'envisager les périodes de la littérature sanscrite ne soit trop restreinte; elle est trop vaste pour avoir pu suivre une marche aussi uniforme.]

Tout ce que nous venons d'exposer n'est qu'un faible essai d'aperçu critique. Mais c'est par là qu'il fallait commencer; et si jamais cette branche de littérature se trouve plus éclaircie, d'autres historiens fixeront peut-être ce que nous n'avons pu qu'indiquer!

Si les précédentes études ont démontré à nos lecteurs combien nos connaissances sur l'Inde ancienne sont encore défectueuses, ils seront plus à même d'apprécier à sa juste valeur ce qui a été dit ou même rêvé sur cette matière dans les derniers temps. En quittant le chemin de l'histoire, et en se fondant sur la comparaison des religions d'autres peuples et sur l'étymologie, on a cherché à accréditer l'opinion que l'Occident avait tiré de l'Inde une grande partie de ses dieux, et sa civilisation en général. Quoique nous soyons bien loin de contester une telle influence du peuple le plus civilisé de l'Orient sur toutes les autres nations, nous regrettons cependant qu'on ne se soit pas entendu d'avance sur les principes à suivre concernant les résultats qu'on doit tirer de ces rapprochements et de ces étymologies. A peine les Anglais connurent-ils un peu les dieux des Indiens, qu'ils se mirent à les comparer et à les confondre avec ceux des Grecs. C'est ainsi qu'ils changèrent Krischna en Apollon, les Gopis en Muses, de manière que

l'Inde eut tout l'Olympe. Des rapprochements si forcés durent faire naître des idées fausses, qui ne sauraient échapper à ceux mêmes qui s'imaginent voir quelque analogie entre certains dieux de l'Inde et de la Grèce; car dans ce passage d'un pays à l'autre, combien ne dut-il pas se glisser d'altérations et de méprises! Tant que nous ne pourrons aborder plus facilement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les sources principales de la religion et de la mythologie indiennes, tant que nous ne puiserons qu'aux relations des étrangers qui ont souvent envisagé les choses sous un faux jour, comment parviendrons-nous à fonder ces recherches sur quelques bases solides? Et lors même qu'on pourrait profiter de ces sources, on n'en serait guère plus avancé, car il est de la nature de ces matières qu'une foule des choses qu'elles renferment soient sujettes à conjecture, et que la question qu'elles offrent à résoudre demeure une énigme que chacun peut expliquer à sa manière. Quelques-uns de nos mythologues modernes l'ont, à la vérité, résolue avec tant de sagacité et d'érudition que nous croirions superflu de nous y arrêter, lors même que les recherches sur les religions seraient moins étrangères au présent ouvrage, où elles ne figurent que sous le rapport politique. Quant aux étymologies, on n'en a pas moins abusé.

Ce furent encore les Anglais qui, dans ce genre d'érudition, frayèrent les premiers la voie; mais les Allemands allèrent plus loin qu'eux. Ceux-ci ne possédant encore du sanscrit et du zend que quelques vocabulaires incomplets, s'imaginèrent être en mesure d'approfondir l'analogie de ces langues; et des sons semblables leur suffirent souvent pour déterminer des dérivations qu'on prendrait volontiers pour des plaisanteries. L'étude de la littérature sanscrite dans ses véritables sources a mis fin à ce scandale; mais il n'est pas moins utile de remarquer que les étymologies sans points d'appui ne sont qu'une espèce de jeu de hasard, où sur une boule blanche il faut compter beaucoup de boules noires. Il vaut donc mieux, je crois, en nous hasardant dans ces régions reculées, prendre pour guide, au lieu d'une lumière trompeuse, la faible lueur de l'histoire (1).

---

(1) [Les progrès rapides que fait l'étude du sanscrit ont fait voir que les étymologies faites par des personnes qui connaissent les langues, sont plus sûres qu'on ne le croirait d'abord; on est étonné de voir avec quelle tenacité les langues synthétiques conservent les formes de la grammaire; et des recherches consciencieuses ont prouvé que toutes ces formes se rattachent au sanscrit ou peut-être à un idiome plus ancien dont celui-ci dérive; il n'est guère possible de décider cette dernière question avant la publication des

Védas. On s'est souvent trompé au commencement dans les étymologies, parce qu'elles provenaient de personnes peu ou nullement versées dans la langue sanscrite, qu'en 1823 encore, M. Frank voulait faire dériver du persan moderne, et plus récemment encore, M. Dugald Stewart, la prétendait dérivée du grec et du latin. Le même jugement doit être porté sur les rapprochements mythologiques.]

Digitized by Google

DEUXIÈME SECTION.

FRAGMENTS SUR L'HISTOIRE, LA CONSTITUTION ET LE COMMERCE DE L'INDE ANCIENNE.

« Les pays situés aux points extrêmes de la terre ont reçu en partage les dons les plus précieux, et celui qui occupe l'extrémité de l'Orient est le pays de l'Inde. »

HÉROD., III, 106.

En ne nous engageant qu'à donner des fragments historiques, nous contractons l'obligation d'examiner ici de plus près la question agitée déja sommairement, de savoir jusqu'à quel point les Indiens peuvent se vanter d'avoir une histoire, et comment la solution négative de ce point peut se concilier avec leurs prétentions à une chronologie des plus anciennes. Ce pays a

toujours manqué d'historiens, à prendre ce mot dans le sens qu'on lui donne en Europe; c'est un sort qui lui fut commun avec les autres nations de l'Asie intérieure, et il ne semble pas même avoir possédé, comme les Arabes, les Perses et autres peuples, des annalistes dont l'occupation fût de retracer les événements, sinon dans leur ensemble, du moins dans leur ordre chronologique (1).

Les Indiens ne sont pas cependant tout-à-fait dépourvus de documents historiques; témoin les généalogies de leurs rois qui traversent une foule de générations et contiennent tant de noms propres. On trouve ces généalogies dans leurs épopées et dans les Puranas; et il est à croire qu'avant d'y avoir été consignées, elles s'étaient conservées par la tradition, comme chez les autres Asiatiques. Car plus les peuples tiennent à leurs tribus et à leurs familles, plus ils s'appliquent à en perpétuer la mémoire, et ils y réussissent d'autant mieux qu'ils n'ont pas encore une grande masse de connaissances à acquérir et retenir.

Le Ramayan nous apprend d'ailleurs que dans

(1) [Nous avons fait voir plus haut que ces idées de l'auteur sur l'historiographie en Asie sont en partie inexactes; nous rappelons ici le travail de M. Wilson sur l'*histoire de Cachemire*.]

l'Inde il se rattachait encore un autre intérêt à ce genre de tradition. Pour que la fille d'un prince pût se marier, il fallait que son arbre généalogique fût dressé, et qu'il constatât (1) sa descendance d'une famille souveraine. C'est ainsi que les généalogies devinrent indispensables dans les maisons régnantes.

Jones, dans son traité sur la chronologie des Indous, a publié en entier quelques-uns de ces registres généalogiques de rois, parmi lesquels celui des rois de Maghada ou Bahar mérite notre attention. Il les a pris dans l'ouvrage d'un savant indien, Radhacanta, qui existait encore de son temps, et qui avait donné en sanscrit une explication des Puranas (2), d'où il avait, de son propre aveu, tiré ces généalogies. Les premières laissent percer une teinte mythologique, en ce que les rois qu'elles nomment y sont présentés comme descendants du soleil et de la lune. Il est certain du moins qu'elles remontent aux temps fabuleux, et Jones a déja remarqué qu'elles manquent d'ordre chronologique. Un caractère plus historique distingue la

(1) *Ramayan*, I, p. 580. A la cour de Dasha-Ratha, c'est Djanaca qui remplit l'office de généalogiste.

(2) Jones, *Works*, I, p. 228. Son ouvrage était intitulé Puranas Harpregasa, ou les Puranas expliqués. [?]

série des rois de Maghada, qui ont fourni cinq dynasties différentes depuis 211 jusqu'à 452 avant J.-C. On peut en conclure avec quelque vraisemblance, que dans ces temps reculés, où le trône des Pharaons brillait en Égypte, un grand empire a pu exister dans les pays du Gange. Mais lorsqu'il s'agit de fixer les bases de cette chronologie, nous devons nous borner à suivre les Indiens, qui l'ouvrent au règne de Pradiouta, vers l'an 2100 avant J.-C., et la ferment à celui de Tchandrabidja, mort l'an 396 avant l'ère de Vicramaditya, ou 456 ans avant la nôtre. Quoiqu'il soit évident que ces données sont empruntées aux Puranas, il reste encore à décider lequel de ces livres les a fournies, et comme ils diffèrent beaucoup les uns des autres quant à l'âge, il faudrait déterminer le temps auquel appartiennent ceux où on les a puisées. La critique ici ne marche que dans les ténèbres; et les nombreuses invraisemblances dont fourmillent ces généalogies, comme l'a déja montré Jones, doivent redoubler notre circonspection (1).

Wilford a essayé de classer les dynasties de

(1) Jones, *Works*, I, p. 804.

(2) *As. Res.* IX, p. 82. *On the kings of Maghada.* Il cite comme sources les puranas intitulés Vischnou, Bramanda et Vaja; l. c., p. 87.

l'empire de Maghada d'après les Puranas (2). Mais ce travail est rempli de tant d'inexactitudes et d'hypothèses arbitraires, que la critique historique n'en peut guère tirer meilleur parti que des autres traités de ce savant.

Une entreprise bien plus importante a été exécutée il y a quelques années par Francis Hamilton, lequel a distribué et classé les dynasties indiennes, avec les noms des rois qui en ont fait partie, en tables généalogiques (1). C'était en effet le seul moyen de donner un aperçu un peu plus clair de ces successions si compliquées. L'introduction de cet ouvrage contient quelques observations préliminaires, et des explications sur les deux branches principales des généalogies indiennes, dont Jones avait eu aussi connaissance, c'est-à-dire les dynasties des rois de l'Inde, et celles de la lune et du soleil. La dynastie de la lune se prête mieux au classe-

---

(1) *Genealogies of the Hindus extracted from their sacred writings, with an introduction and alphabetical index, by* Francis Hamilton. Edinburg, 1819, in-8°; with : *Genealogical Tables of the Deities, Princes, Heroes and remarkable personages of the Hindus, extracted from the sacred writings of that people.* Ces tables sont au nombre de vingt-six. L'index alphabétique des dieux, des rois, des villes, des montagnes et des rivières, etc., toutes choses qui font partie de la mythologie indienne, est par là même très-intéressant.

ment que les autres; elle se divise en plusieurs branches, parmi lesquelles on remarque celles des Pandos et des Coros, dont la querelle sert de fondement au poème du Mahabharat. Dans cette dynastie entrent les rois de Mathoura, de Maghada, d'Ayodhya, d'Hastinapur et quelques autres. On fait remonter cette dynastie de la lune jusqu'au roi Atri, et celle du soleil jusqu'au roi Marichi, deux monarques contemporains. A cette dernière appartiennent les rois de Mitila, de Kasi (ou Bénarès), etc. Les tables ne donnent que les noms des rois distribués suivant les différentes races, sans la moindre chronologie. L'auteur essaie, dans le corps de l'ouvrage, de ranger les dynasties par siècles, depuis le vingtième avant J.-C. jusqu'à la fin du neuvième, en s'attachant de préférence à celles des rois de Maghada, de Mitila et d'Ayodhya, et il s'applique à faire voir en quoi elles étaient synchroniques. Mais à défaut d'autres indices, il compte seulement par générations, qu'il suppute à raison de quatre à cinq par siècle. On conçoit combien ces démonstrations sont incertaines et peu concluantes.

Heureusement l'auteur ne nous a point laissés dans l'incertitude sur le point principal, c'est-à-dire sur les sources d'où ces généalogies ont été tirées. Ces sources sont au nombre de quatre : le Bhagavad-Purana, pour les douze premières tables; le Bangha-Lata, qui est probablement un

Purana, mais sur lequel nous n'avons point de renseignements, pour les quatre tables suivantes; l'Harivansa, épisode du Mahabharat, pour les neuf autres, et enfin le Ramayan pour la dernière. Quoiqu'il fût bien à désirer que l'auteur nous eût donné des éclaircissements plus détaillés sur plusieurs de ces sources et sur leur emploi; qu'il nous eût dit aussi s'il les a lues en entier et dans l'original, son travail n'en prouve pas moins qu'il faut regarder les épopées indiennes proprement dites et les Puranas, comme les sources de l'histoire des anciens rois de l'Inde et de leurs généalogies. C'est sur cet utile résultat que la critique réglera les éloges qu'il mérite; et elle n'hésitera pas à le mettre sur le même rang que les généalogies des rois et des héros de la Grèce; car ces tables sont pour la mythologie indienne ce que sont celles d'Apollodore pour la mythologie des Grecs. Mais, d'après cela même, il ne faut pas nous attendre à y trouver une histoire critique ou du moins chronologique. Composées et conservées par des poètes, elles sont nécessairement poétiques, sans être cependant tout-à-fait le fruit de l'imagination. On ne peut supposer que ces généalogies soient de pures inventions des poètes épiques. Cette supposition serait contradictoire non-seulement avec la nature de l'ancienne épopée, mais encore avec la com-

position de ces généalogies, qui ne donnent que des noms propres sans indiquer aucune date fixe (1); noms propres dont la détermination et la suite auraient été absurdes, si elles n'avaient pas été basées sur d'anciennes traditions ou même sur des registres écrits. Il est certain qu'il y eut jadis des rois de Maghada, d'Ayodhya et de Mitila, comme il y en a eu à Troie, à Thèbes et à Athènes; mais quant à leur histoire, il faut la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour fabuleuse.

On pourrait peut-être opposer à cette opinion ce qu'on raconte des annales de Cachemire. Abu-Fazel prétend qu'il y en a qui remontent à plus de quatre mille ans (2). Selon lui, lorsque Acbar-le-Grand fit son entrée à Cachemire, les habitants lui auraient présenté un livre sanscrit, intitulé *Ray Turunghea*, contenant les fastes de la métropole, que l'empereur aurait ensuite fait traduire en persan. Abu-Fazel cite les noms des rois qui figurent dans ces annales; il en compte cent quatre-vingt-onze, dont la succession occupe un espace de quatre mille

(1) Cette remarque s'applique également aux généalogies du Ramayan et du Mahabharat. *Voyez* p. 207 de ce volume.

(2) Ayeen-Acberi, II, p. 157.

cent neuf ans onze mois et neuf jours, et qu'il distribue en neuf tables ou dynasties, où est indiquée la durée du règne de chacun d'eux, à l'exception de ceux de la première dynastie. Voilà quelles furent long-temps les seules sources où l'on pût puiser. Des relations modernes nous assurent que ces annales existent en sanscrit, plus détaillées que dans la traduction persane (1). Tout ce que nous savons de celle-ci jusqu'à présent ne sert qu'à corroborer notre opinion, qu'elles furent aussi extraites des épopées et des Puranas, mais enrichies de dates chronologiques; ainsi l'histoire de Cachemire n'est pas moins que celle du reste de l'Inde une histoire poétique, dans l'acception déja précisée de ce mot; puisque dès le principe elle se lie immédiatement à l'épopée indienne. Après avoir donné une courte notice sur la fondation de la colonie de Cachemire et sur la série de ses souverains jusqu'aux Coros et aux Pandos, l'auteur commence son histoire et ses listes de rois par un contemporain de Iudisther, Gonanda (Gonund en persan), tué par Bulbhader, frère aîné de Krischna, et l'un des principaux per-

(1) Colebrooke, *Observations on the Jains*; As. Res. IX, p. 294.

sonnages du Ramayan. Abu-Fazel avoue lui-même que cet ensemble est entremêlé de contes mythologiques, desquels il n'a fait ressortir que ce qui avait une couleur historique, et qu'il n'a fait entrer dans son ouvrage que parce qu'il manquait de matériaux qui pussent suppléer à ces fables. Quelques-uns des faits qu'il rapporte, ne manquent pourtant pas d'intérêt. De ce nombre est l'expulsion des bouddhistes du royaume de Cachemire, d'où ils furent chassés par les brahmanes, événement qu'il place dans des temps fort reculés. « Sous les successeurs de Gonanda, dit-il, domina la religion de Chiva, jusqu'à ce qu'un usurpateur, nommé Badisatva, introduisît celle de Bouddha. Ce novateur régna cent ans. Son successeur Abymaniah (1) détruisit le culte de Bouddha et rétablit l'ancienne doctrine. » Il faut joindre encore à ces faits la soumission de Cachemire à Vicramaditya rajah d'Ougein, après la mort du rajah Heren (2). Nous remarquerons enfin, relativement à ces tables, que malgré l'exactitude apparente qui semble avoir présidé à l'indication de la durée des règnes, pour chaque dynastie, cette durée trop

(1) *Nerk*, dans Ayeen-Acberi, p. 159.
(2) Ayeen-Acberi, l. c. [*Makarana ?*]

longue dans quelques-unes, et trop courte dans quelques autres, blesse toute vraisemblance historique (1).

Les opinions énoncées jusqu'ici n'ont rapport qu'aux sources de l'histoire indienne qui concernent le culte des brahmanes. Une autre question à résoudre est celle de savoir s'il n'existe pas aussi des annales et autres ouvrages historiques chez les sectateurs de Bouddha. Les écrits de ceux-ci nous sont fort peu connus. Cependant c'est d'un de ces écrits, intitulé *Rajavali*, qu'a été tirée l'histoire de Ceylan (2); ouvrage d'un grand prix pour nous, puisque c'est le seul livre des bouddhistes qui ait été porté en Europe. Il commence par une géogonie, et tout porte à croire que ce qu'il renferme a été puisé dans d'autres sources que les Puranas des brahmanes. L'histoire y trouve encore moins d'aliments que dans ces derniers; car les faits dont il est rempli sont plutôt des contes que des mythes. Les rois dont il y est parlé

(1) *Voyez*, par exemple, la table II, qui fait régner vingt-un princes mille vingt-un ans, et qui n'assigne à aucun d'eux moins de trente ans de règne; et la table VII, qui en fait régner dix cinquante-quatre ans. AYEEN-ACBERI, l. c.

(2) *Translation of the Cinghalese History of Ceylan, communicated by the* HON. SIR ALEXANDER JOHNSTON, dans les *Annals of Oriental literature. Febr.* 1821, p. 385, etc.

dans la première partie règnent des milliers d'années, et plusieurs d'entre eux ont des milliers de fils. Les règnes des souverains compris dans la seconde partie sont d'une moins longue durée, mais ils ne sont signalés par aucun événément mémorable, si ce n'est qu'on y voit souvent figurer les invasions des Malabares de la terre ferme, dont l'issue est plus ou moins heureuse. Nous ne doutons pas que ces récits n'aient été puisés dans des ouvrages poétiques, quoique nous n'en puissions donner la preuve par des citations.

L'attention des Anglais s'étant d'abord fixée sur les antiquités de l'Inde, ne pouvait tarder à se diriger sur la chronologie de ce pays; car la chronologie et l'histoire se lient trop intimement, selon nos idées, pour que l'on puisse séparer les recherches qui regardent l'une de celles qui concernent l'autre. Ajoutez à cela que les Anglais se flattaient d'obtenir par cette étude de nouveaux renseignements sur l'histoire universelle; mais cet espoir ne fut que trop déçu. Le premier de leurs savants qui se livra à ces recherches, fut obligé de convenir que le point de départ de la chronologie indienne était si déraisonnable, qu'il en détruisait d'avance tout le système (1). Vint

(1) Jones, *Works*, I, p. 295.

ensuite Wilford qui n'en jugea pas plus favorablement, puisqu'il déclara l'ordre chronologique des Indiens aussi absurde que leur système de géographie (1). La question cependant demeura indécise, tant que les astronomes n'eurent point examiné ce point litigieux. Davis s'imposa le premier cette tâche (2), et après lui Bentley qui s'en acquitta avec beaucoup plus de sagacité : l'un et l'autre scrutèrent principalement le *Surya Siddhanta*, ouvrage que les Indiens eux-mêmes regardent comme la base de leur astronomie et de leur chronologie, et comme une de leurs productions les plus anciennes, mais dont Bentley parvint à démontrer que l'origine est assez moderne (3).

Quant au profit que l'histoire a recueilli ou peut recueillir de cette discussion, il est plutôt négatif que positif. La seule chose qui paraisse avérée, c'est que le système chronologique actuel des brahmanes n'est pas aussi ancien qu'ils le prétendent; qu'on n'en trouve aucune trace dans les ouvrages aux-

(1) *As. Res.* V, p. 241.

(2) *Ibid.* II, N° XV.

(3) *Voyez* p. 178 de ce volume. [Dans l'Inde comme ailleurs, on refaisait les ouvrages de science pour les tenir à la hauteur des nouvelles découvertes; mais on conservait généralement le nom souvent mystique du premier auteur; cette remarque s'applique à tout ce que Bentley a publié à ce sujet.]

quels on ne conteste point une très-haute antiquité, et que c'est des Védas aussi bien que des grandes épopées qu'on l'a tiré (1). Nous n'avançons rien, sur cette matière, qui ne s'accorde avec ce qu'en apprirent les Grecs, lors de leurs premières re-

(1) Suivant Bentley, les brahmanes ont actuellement trois systèmes chronologiques : le Brahma Calpa, inventé depuis treize siècles par Brahma Gupta; le Padma Calpa, inventé par Dhara-Padma il y a huit à neuf cents ans; et le Surya Siddhanta, inventé il y a sept à huit cents ans, par Varaha Mihira, *As. Res.* VIII, p. 199. Bentley cite en outre (p. 224, etc.) un écrit astronomique intitulé *Graha Mandjari*, où il est question de deux systèmes plus anciens, qu'il croit pouvoir concilier et rendre utiles à l'histoire; tentative où il me semble qu'il agit bien arbitrairement, comme on peut le voir dans son ouvrage. Quant à l'application qu'il en fait à l'histoire, elle se fonde sur la comparaison des Puranas avec la détermination des quatre âges suivant le premier de ces deux systèmes, lequel fait commencer le *Satya Yug*, ou âge d'or, l'an 3164 avant J.-C.; le *Treta Yug*, ou âge d'argent, l'an 2204; le *Dwapar Yug*, ou âge d'airain, l'an 1484, et le *Kali-Yug*, ou âge de fer, l'an 1004 avant J.-C.; ce qui est tout-à-fait en contradiction avec d'autres systèmes, où le commencement de ce dernier âge est fixé à l'an 1300 avant J.-C. Jones, *Works*, I, p. 318. Le premier âge ne renferme rien d'historique que la fable du déluge. Le second contient la naissance de l'empire indien, les dynasties des enfants du Soleil et de la Lune. C'est dans celui-ci que les Puranas mettent Brigu et ses descendants, Indra, Puru, Dakscha et autres, et ensuite Vischwamitra avec son père Parasu-Rama. Dans l'âge de fer est placée la guerre des Coros et des Pandos. C'est dans ce temps que vécurent

lations avec les Indiens. Ceux-ci déja se vantaient d'une suite de rois qui remontait à six mille ans (1), et affectaient ainsi les mêmes prétentions qu'ils élèvent encore à une haute antiquité; mais il n'était pas alors question, parmi eux, de ce grand nombre de périodes immenses qui embrassent des millions d'années. Il est probable que jusqu'à l'ère de Vicramaditya les Indiens ne connurent point de système chronologique, et qu'ils comptèrent par générations, comme le firent les Grecs durant un long espace de temps. Nous ne connaissons rien qui prouve l'existence d'une

---

Vyasa, Causica, Rishyasringa, et quelques autres Rischis célèbres. Mais sur quelles bases ce système repose-t-il? Sont-elles historiques ou astronomiques? Selon Bentley (p. 235), les Indiens n'avaient pas encore avant Brama-Gupta (qui vivait au sixième siècle après J.-C.) d'astronomie scientifique. Ce système, d'ailleurs, a-t-il servi aux auteurs des Puranas, et pouvons-nous ranger d'après ses données les fables qu'ils racontent? La fiction des quatre âges est vraisemblablement une fiction fort ancienne dans l'Inde; mais les mesures des temps, ouvrage de chronologistes, sont indépendantes de la fiction. D'ailleurs ces deux systèmes embrassent aussi des cycles de millions d'années, et voilà pourquoi on sera peu disposé à leur attribuer une origine bien reculée ou historique. Nous ajouterons enfin que le quatrième âge, n'indiquant point d'événements, n'est d'aucun secours pour l'histoire.

(1) Arrien, Op., p. 175. Depuis Dionysius jusqu'à Sandracottus, il se serait écoulé 6042 ans.

ère antérieure à celle-là (1); nous savons seulement que les Indiens ne donnèrent aux Grecs quelque notion de leurs dates qu'en les supputant par générations (2). Or, comment supposer une chronologie régulière sans une ère fixe? Qu'on regarde les cycles des Indiens comme astronomiques ou poétiques, ou comme l'un et l'autre à la fois, il n'en résultera pas plus d'utilité pour l'histoire; il faudra toujours se borner à ranger quelques fables par périodes successives, et se contenter de distinguer ce qui est plus ancien de ce qui l'est moins, sans chercher à remplir l'intervalle entre l'un et l'autre par des dates positives et reconnues.

La question sur l'origine d'un peuple, auquel malgré tous les défauts de sa chronologie, on est forcé de reconnaître une très-haute antiquité, ne peut être résolue que par des conjectures. Il faudrait avant tout examiner si les Indiens formaient un peuple d'une seule et même origine. En les considérant de plus près, on serait porté à croire que chez eux l'unité de nation se fonda

---

(1) L'ère de Iudisther doit avoir précédé celle de Vicramaditya de 3044 ans, et commencé vers l'an 3100 avant J.-C. Mais Wilford ne voit dans ces calculs qu'un cycle astronomique et non pas une ère historique. *As. Res.*, IX, p. 86.

(2) Arrien, l. c.

sur l'unité politique, cimentée par la religion et la législation (1), plutôt que sur l'identité de race. La division par castes remonte dans l'Inde aussi haut que son histoire; mais la différence des castes supérieures avec les inférieures est si grande, qu'on est naturellement conduit à admettre une différence originelle de tribus. Je me réserve de faire voir en parlant des Égyptiens, comment la division par castes se base ordinairement dans le principe sur une différence de races, et je m'attache ici seulement aux preuves que nous fournit la diversité des formes et surtout des couleurs. Selon Niebuhr (2), les castes des brahmanes et des banianes ont un teint si clair, que, selon lui, ils sont tout-à-fait blancs, parce que, ajoute-t-il, ils se sont conservés purs de tout mélange avec les étrangers; tandis que le bas peuple a une couleur foncée, qui souvent se rapproche du noir. « Il est digne de remarque, dit un voyageur anglais (3), que la même belle couleur et les mêmes traits distinguent d'une manière toute particu-

(1) C'est par là que j'explique l'origine des quatre castes de l'Inde, dont la première est sortie de la tête de Brahma, la seconde de ses bras, la troisième de son corps, et la quatrième de ses pieds.

(2) Niebuhr, I, p. 450.

(3) Le capitaine *M'Kenzie*, dans les *As. Res.*, VI, p. 426.

lière la caste des brahmanes dans toutes les provinces situées entre le huitième et le vingtième degré de latitude, et même au-delà; et cette ressemblance est confirmée par toutes les observations qu'on a faites dans les pays des Tamules, des Telingas, des Canarins, des Marattes et des Orias, de ces cinq races qui paraissent avoir formé la population de la presqu'île, et qui diffèrent de ses habitants actuels, tant par leur langage que par leur extérieur. » L'examen que nous ferons des castes indiennes constatera les nombreuses analogies propres aux trois castes supérieures, celle des brahmanes, celle des kétris ou guerriers, qui n'existe plus dans sa forme originaire, et celle des biyasa ou industriels, opposées toutes trois à la caste inférieure des sudras et à ses ramifications. Lorsqu'on veut, avec Jones (1), faire venir les Indiens, ainsi que les autres nations principales de l'Asie, du pays d'Iran, on émet une conjecture qui ne s'applique qu'aux classes supérieures, lesquelles, à la vérité, comme celle des brahmanes, étant les seules qui subsistent encore dans leur forme primitive, s'élèvent tellement au-dessus de toutes les autres, qu'elles constituent proprement la nation. Quoiqu'on ne

(1) *Works*, I, p. 129 et suiv.

puisse déterminer historiquement leur patrie originaire, tout porte à croire cependant qu'elles sortirent du Nord, d'où elles se répandirent vers le Sud (1). Les traditions du royaume de Cachemire nomment les brahmanes comme les premiers qui y soient entrés (2). Mais les recherches des Anglais pour découvrir les sources du Gange, recherches qui les conduisirent dans l'intérieur des monts Himmalaïa, ont éclairci un peu ce point (3). Déja, en 1807, les lieutenants Webb et Raper s'étaient avancés jusqu'à Bhadrinath (30° 43′) et à Gangavatri (31° 4′) (4); depuis, le

(1) [Jones le premier a émis cette opinion qui ne repose sur aucune donnée historique; le zend est dérivé du sanscrit, et un passage de Menou (X, 44) fait descendre les Persans (*Pahlawa*) des Indiens de la seconde caste. Quant aux colonies dans l'Himmalaïa, il est très-probable qu'elles sont de beaucoup postérieures à la civilisation de l'*Arya-Varta* ou de l'Inde proprement dite.]

(2) Ayeen-Acberi, II, p. 157.

(3) Colebrooke, *On the sources of the Ganges*; Raper, *As. Res.*, vol. IX, et le Voyage d'Hodgson, *As. Res.*, Vol. XIV. *Journal of a survey to the heads of the rivers Ganges and Jummna, by Capt.* J. A. Hodgson. Le voyage de Moncrolt a prouvé que le Gange ne prend pas sa source dans le Mansarowar, lac du petit Thibet, comme on le croyait auparavant. *As. Res.*, XII, p. 380, etc.

(4) Sur les premières cartes de Rennel, la situation de ces lieux est trop rapprochée du Nord de deux à trois degrés. *Voyez* Colebrooke, l. c.

capitaine Hodgson atteignit, en 1817, par 31° 51', l'endroit où l'un des principaux bras du Gange sort avec impétuosité d'une caverne surmontée d'une voûte de neige, et au-delà duquel ne peut avancer le voyageur qu'arrêtent des montagnes de neige et des glaciers énormes, dont est formée vraisemblablement la plus haute chaîne de l'Himmalaïa, d'où découlent au Sud le Gange et l'Indus avec leurs affluents, et, à l'Est, le Brahmapoutra ou Sampo, fleuve principal du Thibet (1). On trouve encore actuellement dans le cœur de ces montagnes les résidences des anciens brahmanes, avec les temples de leurs dieux desservis par leurs successeurs. Au confluent des deux bras du Gange, s'élève la ville sainte de Devaprajaga (30° 8' lat.), habitée par des brahmanes. Plus loin on voit le temple de Badri-Nath, lequel, à ce qu'on dit, est fort riche, et possède plus de sept cents villages florissants, qui sont placés sous la dépendance du grand pontife. Ce chef suprême tient aussi sous sa domination la ville commerçante de Mana, située sur la route de Cachemire

(1) [Ce n'est pas le *Brahmapoutra* mais l'*Airavati* que l'on supposait long-temps être une continuation du *Sampo;* il est prouvé maintenant que le Brahmapoutra prend sa source sur le côté méridional de l'Himmalaïa. V. *Asiatic journal*, XXV, 202.]

et du Petit-Thibet, où l'on compte quinze cents habitants, tartares de nation; cette ville est habitée seulement pendant l'été, et en hiver ensevelie sous la neige. On trouve aussi un autre de ces anciens temples sur la lisière du pays de Gangutri, où le Gange coule au milieu de ces Alpes asiatiques, dont l'intérieur ressemble à une vaste mer de glace. Partout dans ces contrées le culte de Chiva prédomine, sans être exclusif; et les temples qui y subsistent encore depuis tant de siècles, sont des lieux sacrés, où se rendent des milliers de pélerins, et où le commerce s'allie à la religion. C'est ainsi qu'à des époques inconnues à l'histoire, et dans des régions inaccessibles aux invasions des conquérants, se formèrent et se maintinrent des empires sacerdotaux, qui en firent ensuite naître de semblables dans toute l'étendue de l'Inde, et peut-être même dans d'autres parties du globe. Les poèmes les plus anciens des Indiens représentent les pays du Gange comme les principales possessions, comme le berceau des héros et le point de départ des expéditions entreprises dans les contrées méridionales jusqu'à Ceylan. La chaîne de monuments sacrés qui s'étend dans cette vaste contrée au-dessus et au-dessous de la terre, et que décorent les images des divinités de ces peuples, sont comme une chronique vivante de leur ex-

tension progressive; extension qui, comme on voit, suivit une direction diamétralement opposée à celle qui a eu lieu en Égypte, où le mouvement social tout entier s'est dirigé du Sud au Nord (1).

Ce qui peut être considéré comme un fait historique incontestable, c'est la prééminence ou plutôt la souveraineté que les brahmanes parvinrent à s'arroger sur les autres classes de la nation. Il ne faut pas en inférer que la caste sacerdotale ait exercé l'autorité, et régné nominalement; car les rajahs n'appartenaient pas à cette puissante corporation; ils étaient choisis, au contraire, comme en Égypte, dans la caste guerrière, ou bien dans certaines familles; mais les pontifes limitèrent le pouvoir des princes par des lois religieuses, et en furent traités avec ce respect dont le Ramayan nous a donné des preuves. Les brahmanes devaient-ils cette distinction

(1) [Si dans les plaines, au pied de l'Himmalaïa, on ne rencontre pas de temples anciens, il faut se rappeler qu'à défaut de rochers, on bâtissait en briques comme à Babylone, et ces édifices durent être détruits lors des invasions mahométanes; à des époques antérieures il y en avait beaucoup, comme le prouve le journal d'un voyageur chinois du commencement du ve siècle, que M. *Abel-Remusat* a découvert, et dont la publication est vivement désirée par toutes les personnes qui s'occupent de recherches de cette nature.]

uniquement à la religion, ou bien à la force des armes? La religion, sans doute, servit à consolider leur pouvoir; mais néanmoins la tradition a conservé le souvenir de la lutte violente qui plaça la caste des guerriers et les rajahs sous la dépendance des brahmanes. Cette victoire est présentée comme l'œuvre de Parasu-Rama, incarnation de Vischnou sous la forme d'un brahmane. Après avoir remporté vingt victoires sur les guerriers, il était prêt à les exterminer entièrement, lorsque les brahmanes eux-mêmes s'intéressèrent à leur sort, leur accordèrent un asile et les reçurent à leur table (1).

Le Mahabharat et le Ramayan parlent de cette lutte. Dans le premier de ces deux poèmes, le récit de cet événement est épisodique (2); dans

(1) Polier, I, p. 288.

(2) A la fin du cinquième livre, d'après la traduction de M. Mitscherlich, Durdjohn parle dans une assemblée : « Et je vous raconterai un événement qui s'accorde avec celui dont on vient de parler. Il y avait à Malva un roi nommé Herghes, dont l'armée n'était composée que de kétris, et il s'alluma une guerre entre ce roi et celui des Brahmanes. Les kétris, dans chaque bataille, étaient plus nombreux que les brahmanes, et néanmoins ceux-ci l'emportaient. Enfin les kétris se rendirent auprès des brahmanes et leur demandèrent : D'où vient que vous avez toujours le dessus, quoique nous soyons en plus grand nombre? Les brahmanes répondirent : » Ici il y a une lacune dans le manuscrit.

le second, au contraire, il n'en est parlé qu'accessoirement dans la narration remarquable de la querelle de Wischwa-Mitra, rajah des kétris, avant que ses pénitences lui eussent valu le gouvernement des sages, avec le chef des brahmanes Vashichta, que son conseil engage à la résistance lorsque Wischwa-Mitra lui demande et lui enlève de force la vache sacrée, source de toute abondance (1).

Quoiqu'il soit impossible de fixer exactement le temps de cette lutte, il est du moins certain qu'elle est bien antérieure à la composition de tous les livres sacrés. Car dans ces livres la caste des brahmanes paraît déja comme dominante, et celle des kétris comme subordonnée. La suite des incarnations de Vischnou vient encore à l'appui de cette opinion, car celle où il figure sous le nom de Parasu-Rama est la sixième, et précède par conséquent celle qui est chantée dans le Ramayan. Aussi est-elle reculée par les brahmanes dans le second âge. Il est vrai que cet événement ne nous est parvenu que sous la forme d'un récit poétique; et nous ne pourrions lui

(1) *Ramayan*, I, p. 470, sq. « La puissance des kétris n'est pas plus grande que celle des brahmanes. O brahmane! ta puissance est d'origine divine, et bien supérieure à celle d'un kétri! »

supposer une base historique, si ce n'était là le seul moyen d'expliquer les rapports établis depuis entre les deux castes.

Après l'établissement de la puissance des brahmanes dans l'Inde, la guerre entre les Koros et les Pandos est l'événement le plus fameux dans l'histoire de ce pays, et celui qu'ont le plus célébré la tradition et la poésie. Comme la guerre de Troie chez les Grecs, elle joua le premier rôle dans la poésie, la littérature et les arts des Indiens. Est-elle donc une pure fiction poétique, ou bien repose-t-elle sur un fait historique? Nous pourrions répondre avec plus d'assurance sans doute, si nous possédions le Mahabharat, poème qui l'a immortalisée, et dans lequel il nous serait facile de reconnaître, par les détails géographiques et historiques qu'il nous fournirait, s'il est fondé sur des événements réels. Mais cette recherche tient à une question plus générale, et qui touche au fondement même de la plus ancienne histoire de l'Inde, celle de savoir si dans les pays du Gange il a fleuri jadis un seul empire ou plusieurs? Dans cette discussion les lecteurs partiront toujours de l'observation déja faite plus haut, qu'il est ici question uniquement d'une histoire qui n'est arrivée jusqu'à nous qu'en passant par les mains des poètes.

que la partie du Sud ou le Décan, qui forme la presqu'île méridionale. Sous la dénomination de pays du Gange nous comprenons tout le littoral de ce fleuve, depuis sa sortie des montagnes jusqu'aux sources de ses affluents, surtout du Djumna, du Gangra et du Sonus. Si la position de quelques villes reste indécise, il est impossible de se tromper sur l'ensemble, puisque la fable du Gange et de ses affluents dans le Ramayan détermine suffisamment la position des lieux, fixée plus positivement encore par les lois de Menou (1). C'est là que se trouvent, selon cette dernière autorité, le pays de Bramaverta, autrefois la demeure des dieux, situé entre les fleuves sacrés Saraswati et Dhrischadwati (Déva et Gange), et la contrée de Brahmarschi, avec les villes de Curukshetra ou Indraput (Delhi), Matsya, Canyakubya (Canoge) et Surasena ou Mathura, où Krischna se montra aux hommes, et qui fut jadis le séjour favori des brahmanes, puisqu'il est dit de ceux-ci qu'étant nés des brahmanes de Brahmarschi, leur devoir est d'apprendre les coutumes sacrées. A cette dernière contrée touchent celle de Madhyadesa ou le pays central, et le territoire

(1) *Ramayan*, I, p. 345, sq.; *Lois de Menou*, II, 17-23, et VII, 193. [Les fleuves *Nerbudda* et *Mahanudi* sont les frontières de l'*Aaryavarta* vers le Sud.]

d'Ariavarta, qui s'étend jusqu'à la mer du couchant et à la mer orientale, habités l'un et l'autre par des hommes honorables, puisqu'ils sont exclusivement désignés pous servir de séjour aux trois premières castes, honneur refusé aux pays des mlétchas ou barbares. C'est dans toutes ces régions que se trouvent les villes célébrées par l'épopée indienne. Dans le Ramayan, la capitale de l'Inde est Ayodhya, située dans le pays de Ruschula, et dans laquelle réside le roi Dasha-Ratha (1). Elle est bâtie sur le fleuve Suruja, [Sarayu] lequel est très-certainement le même que le Gangra ou Déva, qui venant du Nord-Est se jette non loin de Sirpur dans le Gange. Sa partie supérieure porte encore, sur la carte de Rennel, le nom de Surjew. Il en résulte qu'Ayodhya est regardé, avec raison, comme l'Oude actuel, quoique son ancien territoire paraisse avoir eu moins d'étendue que le nouveau; car à trois ou quatre journées seulement de cette ville (2), était située autrefois celle de Mitila, dans l'empire de Videha, aujourd'hui province de Tirhut (3), où régnait le prince Djanaka. Ayodhya est présenté dans le Ramayan comme un des états les plus

(1) *Ramayan*, p. 94.
(2) *Ibid.*, I, p. 565.
(3) *Ibid.*, l. c.

anciens de l'Inde. Le registre généalogique du roi Dasha-Ratha descend par une filiation de quarante-deux princes, jusqu'à Rama, dont le septième descendant régna le premier sur Ayodhya (1). Il s'ensuivrait de ce calcul que l'empire d'Ayodhya durait déja depuis près de mille ans, lorsque Rama parut comme fils de Dasha-Ratha. Le registre généalogique de Djanaka, roi de Mitila, ne remonte que jusqu'au vingt-deuxième ascendant. Quelque confiance qu'on accorde à ces généalogies, il n'est pas moins certain que l'empire d'Ayodhya est célébré dans la tradition indienne, suivie et confirmée par l'épopée, comme un des états les plus anciens, et nous pouvons en fixer l'origine, sans exagération, vers 1500 ou 2000 ans avant J.-C. Dans un passage fort remarquable de ce poème, on trouve les noms des rajahs étrangers que Dasha-Ratha fit inviter à son sacrifice solennel (2): c'étaient le souverain de Kashi (ou Bénarès), les rajahs de Magada (ou Bahar), de Sindhu et de Surashtra (Sind et Surate), d'Unga et Suvira (qu'on prend l'un pour Ava et l'autre pour un district situé sur la frontière indico-perse), et enfin les princes du Sud ou du Décan.

---

(1) *Ramayan*, I, p. 574, sq.
(2) *Ibid.*, I, p. 159.

Ils sont représentés comme amis, et quelques-uns comme parents de Dasha-Ratha, mais non pas comme ses vassaux. Il est donc constant que l'auteur de l'épopée la plus ancienne de l'Inde se figurait cette contrée comme divisée en plusieurs états indépendants.

La même idée règne dans le Mahabharat. L'empire des Pandos y est dépeint à la vérité comme le principal empire de l'Inde, mais non comme embrassant tous les cantons qui forment l'Inde actuelle; il comprenait seulement une partie considérable des pays du Gange, depuis les montagnes du Nord jusqu'au Bengale. Lors du partage entre les deux lignes, il se forma un empire méridional, soumis à Yuddhischthira, chef des Pandos, lequel établit sa résidence à Delhi ou Indraput (1); et un empire septentrional, gouverné par Duryodhana, chef des Coros, ayant pour capitale Hastinapur, qui le devint des deux empires lors de leur réunion après la victoire que Krischna procura à la ligne des Pandos. Cette fa-

(1) Aindraprest, dans Polier, I, p. 606. Nous avons remarqué plus haut que Polier écrit toujours Ainder. Le nom de Delhi est d'une origine récente; mais la fondation de la ville, attribuée au rajah Bhagivut, remonte jusqu'aux temps fabuleux, (Polier, II, p. 263), où elle était déja célèbre par sa splendeur (I, p. 606).

mille se trouva ainsi la première maison souveraine de ces contrées, mais non pas la seule régnante (1). Le Mahabharat fait aussi mention d'autres rajahs, tels que ceux de Canoge (2), de Mandota (3), etc., que nous ne connaîtrons que superficiellement, tant que nous ne posséderons pas ce poème en entier. Sa partie historique cependant paraît être bornée aux contrées du Gange. Le Décan est déja un pays fabuleux, où demeure le peuple nombreux des singes, avec leurs rois et capitaines, le chef des ours, et celui des Rackschasas, lequel habite l'île merveilleuse de Lanka. Les monts des Ghâts, ainsi que

(1) L'empire des Pandions, cité dans Ptolémée et autres géographes du temps des Romains, rappelle celui des Pandos. La partie fabuleuse de cet empire paraît avoir été connue des Grecs, et a probablement donné lieu à la tradition de Pandéa, fille de l'Hercule indien, et mère de la race des rois de ce pays. ARRIEN, Op., p. 174. Le nom même de Pandion dérive peut-être aussi de celui des Pandos; mais il faut se garder de confondre l'empire postérieur des Pandions, situé à l'extrémité méridionale du Malabar, avec l'ancien empire des Pandos. Le nom de Pandion ne fut probablement qu'un titre commun à tous les successeurs des Pandos, comme celui de Porus appartint à toute la maison des Puru, et fut porté successivement par plusieurs princes, ainsi que l'a prouvé *Mannert*, Géographie, V, p. 120, 126, 211.

(2) POLIER, I, p. 519.

(3) *Ibid.*, I, p. 546.

les Montagnes Neigeuses, furent toujours, à ce qu'il paraît, couverts d'un voile fabuleux. Selon le Mahabharat, Canoge s'éleva après la chute d'Ayodhya. Celle-ci était déja depuis quinze siècles une résidence royale, lorsqu'un de ses monarques, de la famille des Surayas ou enfants du soleil, fonda Canoge et en fit la capitale de l'empire. Cet événement eut lieu dans le temps que le culte simple de Brahma dégénéra en panthéisme, c'est-à-dire lorsqu'il fit place au culte d'autres dieux ou héros, devenus célèbres par les arts de la paix ou dans la guerre. On leur éleva des temples et des statues, et la vanité des princes comme la superstition des peuples ornèrent Canoge de magnifiques édifices (1). Les ruines qui sont encore debout attestent que cette

(1) Nous rapportons ces faits d'après Maurice (*History of Hindustan*, I, p. 36), qui prétend les avoir tirés du Mahabharat. Il ne fixe la fondation de Canoge qu'à mille ans avant J.-C. Mais il est déja fait mention de Canoge dans le Ramayan, si toutefois, comme disent les éditeurs de ce poème, Canoge est le même que Kanya-Kubya, et on y trouve, sur l'origine de cette ville, une fable différente de celle du Mahabharat (*Ramayan*, I, p. 230). Mais il se peut qu'on ait regardé la translation de la résidence royale dans la ville de Canoge comme une seconde fondation, puisque l'éclat de cette capitale ne date que de cette époque. En ce cas, le Ramayan et le Mahabharat auraient tous deux raison.

cité fut autrefois la capitale d'un grand empire. Elle paraît l'avoir été long-temps; on y comptait encore, au sixième siècle de notre ère, trente mille magasins de noix de bétel; et elle ne tomba qu'en 1018, lors des invasions destructives des Ghaznévides (1).

Parmi les états du Gange, celui de Magada paraît avoir été un des plus anciens. C'était, selon toute apparence, le même que le Bahar actuel (2), ou du moins la partie méridionale de celui-ci; mais considéré sous un autre aspect, c'est-à-dire comme une monarchie dont les rois étaient les supérieurs de tous les autres princes de l'Inde, il paraît avoir embrassé tous les pays du Gange. Il était (3) arrosé, suivant le Ramayan, par le fleuve Sumagody dont le cours se dirige à l'Est (4). Sa capitale Hastinapur (5), résidence ordinaire de ses rois, est la ville la plus fameuse de la mythologie indienne. L'état de Magada est cité dans le Ramayan comme contemporain d'Oude (6),

(1) Rennel, *Memoir*, p. 54, 2e édition. Selon lui elle fut bâtie long-temps avant le dixième siècle antérieur à notre ère.

(2) *As. Res.*, I, p. 304, V, p. 263.

(3) Wilford, dans les *As. Res.*, IX, p. 82.

(4) *Ramayan*, I, p. 325, vraisemblablement le Sonus.

(5) Polier, I, p. 539.

(6) *Ramayan*, I, p. 159.

et il en est parlé si souvent dans les Puranas, qu'on a pu extraire, des passages où il en est question, la liste de ses rois (1). Ainsi, quelques objections que la critique puisse élever contre les détails historiques relatifs à cet ancien état, elle n'est pas fondée à en nier l'existence, à moins qu'elle ne rejette l'opinion généralement reçue, que les Indiens formaient un peuple policé dès la plus haute antiquité. Mais cette opinion exagérée ne serait pas même admissible. Jones cite les noms de quatre-vingt-un rois qui régnèrent à

(1) Anquetil-Duperron, *Recherches*, et Tiefenthaler, *Beschreibung von Hindostan*, t. II, p. 32, sq., donnent un autre registre d'anciens rois indiens, ainsi que la durée de leur règne, mais sans déterminer les lieux où ils régnèrent. Ce registre est tiré d'un écrit persan moderne, *Tezkeret-essalatin*, que son auteur a dû puiser dans des livres sanscrits. Cet ouvrage, dit Wilford, *As. Res.*, IV, p. 132, est un échantillon complet de la manière dont l'histoire s'écrit dans l'Inde. La majeure partie en est due au génie fécond du compilateur, qui vivait il y a cent ans. Dans toutes ces listes les auteurs ne se sont proposé d'autre but que de fixer un certain nombre d'époques remarquables. Ce but une fois réalisé, ils remplissent les intervalles de noms de rois, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, ou bien ils omettent les noms des souverains sur lesquels l'histoire se tait, et ajoutent les années de leurs règnes à celles d'autres règnes plus illustres. Et souvent, pour confirmer leur opinion, ils ne se font aucun scrupule de déplacer non-seulement quelques rois, mais

Magada (1). Il ne donne, à la vérité, sur les vingt premiers, aucune indication chronologique; mais quant aux suivants, il les répartit en cinq dynasties bien distinctes : la première commence au roi Pradiota, vers l'an 2100 avant J.-C., et finit au roi Nauda, vers l'an 1502; elle embrasse une suite de seize rois. La seconde n'en contient que dix, et s'arrête à l'an 1365 avant J.-C. La troisième, celle des Sunga, qui ne contient aussi que dix rois, finit en 1253; la quatrième, celle des Canna, n'est composée que de quatre rois, et dure jusqu'en 908. La cinquième, celle des Andrah, forme un série de vingt-un rois, et se continue jusqu'à l'an 456 avant J.-C., antérieur de quatre siècles à l'ère de Vicramaditya, époque dès laquelle, au dire des Pandits, il n'est plus question d'un empire indépendant de Magada (2). L'Inde, à partir de cette époque, présente absolument la même situation que l'ancienne Égypte, qui fut divisée d'abord en plusieurs états, lesquels

---

des dynasties entières. Que penser de ces historiens, après de tels aveux? Il est bien entendu, cependant, que ces observations ne se rapportent qu'aux compositeurs modernes de généalogies chronologiques, et non aux épopées ni aux anciens Puranas, qui ne contiennent d'ordinaire que des généalogies sans dates.

(1) Jones, *Works*, I, p. 304; *As. Res.*, II, n° VI.

(2) *Ibid.*, I, p. 308.

après l'expulsion des Hyksos se réunirent en un seul empire sous les souverains de Memphis. Mais s'il est difficile de tracer les vicissitudes des premiers états de l'Égypte, il l'est bien davantage de suivre les révolutions de ceux de l'Inde, puisque à l'exception de quelques listes de noms, nous sommes dépourvus à cet égard de toute espèce de notions. Il nous reste cependant, pour nous guider, un fait entièrement historique, qui nous a été conservé dans les relations des compagnons d'Alexandre et de ses successeurs, c'est qu'à l'époque dont il s'agit, il y avait déja depuis long-temps dans l'Inde des empires très-florissants. Ce n'est pas seulement l'Hindostan occidental qui nous présente à cette époque une foule de petits états, comme nous l'avons vu dans nos recherches sur l'Inde persique, mais nous remarquons encore sur les rives du Gange le grand royaume des Prasiens et sa capitale Palibothra. Ici seulement nous sortons du champ des traditions poétiques, pour entrer dans le domaine de l'histoire critique. La longue période de tranquillité qui dut nécessairement précéder l'établissement des empires du Gange, peut nous aider à apprécier les faits historiques appartenant aux temps antérieurs à cette période. Comment, en effet, à l'aspect d'une nation policée, et d'une culture long-temps préparée, méconnaître dans les tra-

ditions d'un peuple indien, sinon une histoire critique, du moins un fond de vérité?

D'après ce que les Indiens eux-mêmes assurèrent aux Grecs, l'Inde, depuis l'expédition de Dionysus jusqu'à l'invasion d'Alexandre, n'avait ni souffert d'agression du dehors, ni entrepris de guerre contre un peuple étranger (1). Ce ren-

(1) Quant à ce que les premiers Grecs établis dans l'Inde rapportent de la mythologie indienne, il faut le recevoir avec circonspection. Quelques-unes des fables des grandes épopées indiennes paraissent, à la vérité, leur avoir été connues, et pouvait-il en être autrement? Mais, ignorant la langue du pays, ils voyaient et entendaient tout avec prévention, et apportaient leur esprit grec dans tous leurs jugements. Au nombre des mythes qu'ils durent connaître, on peut compter, avec quelque vraisemblance, ceux des expéditions de Dionysus et d'Hercule dans l'Inde, qui s'expliquent si naturellement par les incarnations et les exploits de Rama et de Krischna chantés dans les deux épopées. On ne peut douter que ce Dionysus et cet Hercule ne soient tous deux des dieux indiens, puisque non-seulement on les présente comme les objets du culte public, mais que l'on indique aussi les lieux et les contrées où ils avaient des autels. *Voyez* Arrien, *Op.*, p. 174. Selon Strabon, XV, p. 489, les montagnards adoraient de préférence Hercule, et les habitants de la plaine Dionysus. Ce fait, si nous le discutions, pourrait nous reporter aux deux sectes de Chiva et de Vischnou. Mais la critique doit éviter d'expliquer les détails; et d'ailleurs le résultat principal, que le Dionysus et l'Hercule indiens proviennent de l'épopée indienne mal entendue, res-

seignement qui nous est fourni par Mégasthène (1), lequel l'avait recueilli à Palibothra, doit s'appliquer particulièrement aux pays du Gange, et non aux provinces indiennes limitrophes, soumises par les Perses.

A quelque distance que l'on recule cette époque, il est du moins avéré que pendant un long espace de temps avant l'expédition d'Alexandre, la nation, tranquille et abandonnée à elle-même, a pu se développer librement; ce qui ne laisse pas d'être fort important lorsqu'il s'agit des progrès de sa première civilisation et des productions de sa littérature (2).

---

terait le même. MAURICE, *Hist. of Hindostan*, II, p. 119, 153. Selon WILFORD, *As. Res.*, IX, p. 93, le sujet des Dionysiaques de Nonnus serait emprunté du Mahabharat : ce qui ne doit s'entendre cependant, à ce que je crois, que de l'expédition de Dionysus dans l'Inde. Mais dans cet épisode même, dont la scène se passe dans ce pays, on ne découvre rien qui porte le caractère indien. D'où il paraît que le sujet du poème, avant d'arriver chez les Grecs, avait dû passer par plusieurs intermédiaires.

(1) ARRIEN, *Op.*, p. 171.

(2) [Voici la manière de voir du brahmane le plus instruit de l'Inde : dans les premiers temps de la civilisation, lorsque la division des castes fut introduite, les guerriers se permirent des actes de violences; les autres castes sous le commandement de *Parasourama* les battirent et en tuèrent la plus grande partie; enfin un arrangement eut lieu, la pre-

Les difficultés qui s'opposent à la détermination exacte de l'emplacement occupé jadis par la capitale Palibothra, proviennent surtout de l'incertitude où l'on est relativement au fleuve Eranoboas, sur lequel elle était située. Cependant depuis les recherches de Rennel (1) et de Mannert (2), il paraît presque certain que ce fleuve est le Sonus, et que, par conséquent, Palibothra, bâtie à son embouchure dans le

---

mière caste eu le pouvoir législatif et la seconde le pouvoir exécutif; la paix et la concorde furent le résultat de ce partage. Les brahmanes ne pouvant occuper aucun emploi s'adonnèrent aux choses scientifiques et religieuses, et vécurent en pauvreté; ils inspectaient les autres castes et corrigèrent souvent la seconde. Mais *après plus de* 2000 *ans*, un gouvernement absolu prit insensiblement le dessus, les brahmanes consentirent à accepter des emplois politiques, ils devinrent dépendants et furent obligés de changer les anciennes lois d'après la volonté des princes, de sorte que le pouvoir législatif et exécutif fut entre les mains de ces derniers *durant près de mille ans* jusqu'à Mahmoud le Ghaznévide. RAMMOHUN ROY, *brief remarks regarding modern encroachments on the ancient rights of females.* Calcutta, Unitarian press. 1822.]

(1) RENNEL, *Memoir*, p. 50, sq., 2e édit. Il avait d'abord pris Canoge pour Palibothra, mais il s'aperçut sur les lieux de son erreur. C'est là que le Sonus change aujourd'hui de cours, et qu'il avait jadis son embouchure.

(2) MANNERT, *Géographie*, V, p. 100.

Gange, doit être cherchée près de la ville actuelle de Patna, où son nom même lui survit encore dans l'endroit qu'on appelle Patelputher. D'après une autre opinion, suivant laquelle l'Erannoboas serait le fleuve Cusa, on a voulu, mal à propos, à ce qu'il nous semble, placer cette ville plus à l'Est, près de Boglipur (1). L'empire des Prasiens, quoique dépeint au conquérant macédonien comme le plus puissant de tous, ne pouvait néanmoins embrasser qu'une partie des pays du Gange. A l'Ouest il s'étendait au-delà du point où se réunissent le Djumna et le Gange, et où se trouvait non loin de l'Allahabad actuel l'ancienne Matura (Arrien écrit Methora (2)), dans cette contrée classique où Krischna passa sa jeunesse. Au Sud-Est, il était déja limité par le pays des Gangarides, situé vers le Gange inférieur, et formant aujourd'hui le Bengale proprement dit, pays qui était dès-lors gouverné par son propre rajah, lequel était peut-être vassal d'un prince plus puissant (3). Si l'ancien empire de Magada

(1) Wilford, *As. Res.*, V, p. 272.

(2) Arrien, p. 174, dans le pays de *Suraseni*. Il ne faut pas confondre cette ancienne Matura ou Madura avec le Madurah moderne de la côte de Coromandel, erreur que Langlès a commise. Les noms de Surasene et de Matura se trouvent aussi dans Menou, II, p. 19.

(3) Plin., VI, 22.

finit, suivant les rapports des Indiens, l'an 456 avant J.-C. (1), il est permis de supposer que l'empire des Prasiens s'éleva peut-être sur ses ruines, après un certain laps de temps. Car celui-ci embrassait également le Bahar et quelques-unes des provinces circonvoisines. Mais pour être arrivé aux bords de l'Hyphase, Alexandre n'avait pas encore atteint les limites de cet empire, sur lequel d'ailleurs il ne reçut que des données vagues; d'où il résulte que ses limites ne s'étendaient pas bien loin vers l'Ouest.

Après la retraite d'Alexandre, il s'éleva dans l'Inde un conquérant connu des Grecs sous le nom de Sandracottus. Cet Indien, de basse extraction et long-temps ignoré, avait vu dans sa jeunesse Alexandre (2). Il excita une révolte parmi les Indiens, qui tuèrent les gouverneurs établis par ce prince, et secouèrent le joug étranger (3). Placé à la tête de son peuple comme restaurateur de la liberté, il devint lui-même conquérant, et détrôna la dynastie qui régnait à Palibothra, représentée alors par un roi faible et odieux. Quoique sa domination s'étendît sur une

(1) Jones, *Works*, I, p. 308.
(2) Plutarch., *Op.*, I, p. 700.
(3) Justin., XV, 4.

partie du Pandjab actuel, le noyau principal de son empire demeura concentré dans les pays du Gange, reconnus et spécifiés dans le traité de Seleucus Nicator, dont il vit des ambassadeurs à sa cour de Palibothra ou de Canoge (1). Les Anglais ont cru avoir découvert un point fixe dans l'histoire ancienne de l'Inde, en retrouvant le Sandracottus des Grecs dans les généalogies indiennes. Ils ont supposé qu'il était le même que le Tchandra-Gupta de celles-ci (2), et la ressemblance des noms est encore plus frappante dans les premières éditions d'Athénée, où le nom du premier est écrit *Sandracoptus* (3). Mais voilà tout! L'histoire de Tchandra-Gupta n'a rien de commun avec celle de Sandracottus, sinon que tous deux sont désignés comme princes indiens.

---

(1) Maurice, *Hist. of Hind.*, I, p. 38. Il semble que Palibothra et Canoge aient été regardées l'une et l'autre comme capitales de l'empire des Prasiens, de même qu'Agra et Delhi chez les grands Mogols. Suivant *Maurice*, Sandracottus fit rebâtir Canoge.

(2) Jones, *On Asiatic History*, dans *As. Res.*, vol. IV, et Francis Hamilton, *Genealogies*, *Introduction*, p. 14. Suivant Hamilton, Tchandra-Gupta est le deuxième roi de la maison de Marija, dans laquelle on en compte dix qui occupèrent le trône de Magada durant l'espace de cent trente-cinq ans.

(3) Athen., ed. *Schweighæuser*, I., c. 37.

Tchandra-Gupta n'est pas d'une basse naissance, mais fils du roi Nanda, après la mort duquel il s'empare du trône (1); loin d'être l'ennemi des Yavanas (nom donné aux Grecs ou Macédoniens), il paraît plutôt leur ami et leur allié. En suivant avec attention l'histoire de ce prince, on reconnaît facilement qu'elle appartient à la poésie, tant épique que dramatique (2); mais les poètes l'ont présenté sous tant de formes différentes, qu'on ne saurait déterminer s'ils parlent toujours du même Chandra-Gupta (protégé de la lune), ou de plusieurs individus portant le même titre et le même nom (3).

---

(1) *Voyez* la notice sur Tchandra-Gupta, dans WILFORD, *As. Res.*, V, p. 264 et suiv. Selon la liste des rois, dressée par JONES, *Works*, I, p. 306, Nanda régna vers l'an 1602 avant J.-C., et Tchandra-Gupta vers l'an 1502; celui-ci fut donc antérieur à Sandracottus de 1502 ans. Dira-t-on que c'était un autre Tchandra-Gupta? Mais d'où vient que son prédécesseur s'appelle également Nanda? Que faut-il de plus pour se méfier de ceux qui veulent soumettre une histoire poétique à des dates exactes?

(2) Les passages sont cités par WILFORD, *As. Res.*, V, p. 262, où se trouve également l'histoire de Tchandra-Gupta.

(3) WILFORD, l. c. [M. WILSON, dans la préface du *Moudra Rakchasa* qui a paru à Calcutta, en 1827, est pour l'identité de Tchandra Gupta et de Sandracottus; en effet, la ressemblance est trop frappante pour qu'elle puisse être due au hasard.]

Après Sândracottus, l'histoire de son empire retombe dans l'obscurité, où elle reste ensevelie durant deux siècles, jusqu'au règne de Vicramaditya. Nous ne possédons encore aucun extrait de ce qui est dit dans les Puranas de ce règne brillant (1), sur lequel nous n'avons pu recueillir qu'un petit nombre de notions éparses (2). Vicramaditya est nommé souverain de toute l'Inde (3), peut-être parce qu'il avait réduit sous son obéissance une multitude de petits rajahs. Ses principaux états étaient situés des deux côtés du Gange. Sa résidence paraît avoir été fixée alternativement à Palibothra et à Canoge. Il convoqua les brahmanes à Bénarès; il fit reconstruire Ayodhya, ville si célèbre dans l'ancienne histoire

---

(1) [Il est fort peu à présumer que l'on trouve dans les Puranas des détails sur Vicramaditya.]

(2) Dans le long traité de Wilford, *As. Res.*, IX, 117, etc.: *Vicramaditya and Salivahna, their respective eras*, traité où la question est plutôt embrouillée qu'éclaircie. « Les Indous, dit-il, ne connaissent qu'un seul Vicramaditya, mais les savants en admettent quatre, et même selon les notices écrites qui m'ont été communiquées, ils en comptent de huit à neuf. » Lorsqu'on sait de quelles sources ont été tirées les listes des rois indiens, comment douter que ces différents Vicramaditya ne doivent leur existence aux hypothèses des chronologistes?

(3) Polier, I, p. 104.

de la nation et alors tout-à-fait ruinée (1). Son pouvoir s'étendait au Nord jusqu'à Cachemire, dont les gouverneurs, après l'extinction de la maison régnante, se soumirent à lui volontairement : il y plaça un rajah (2). Ayant assujetti également tout le Décan septentrional, jusqu'à Tagara, il en fut bientôt expulsé par les rajahs soulevés contre lui (3). On voit assez par là dans quel sens Vicramaditya est nommé le souverain de l'Inde, et comment sa cour a pu être une des plus brillantes de son temps, et le point de réunion des poètes et des savants.

Autant il nous a été facile de montrer que les pays du Gange ont vu naître, plusieurs siècles avant J.-C., des empires considérables et des villes brillantes, autant il nous est difficile de faire connaître les anciennes destinées de la presqu'île occidentale, qui restent jusqu'à présent enveloppées d'une profonde obscurité. Les épopées mêmes en parlent comme d'un pays fabuleux. C'est là pourtant que subsistent encore tous ces antiques monuments qui paraissent au-dessous et au-dessus du sol comme autant de témoins toujours vivants de l'ancienne

(1) Polier, I, p. 185.
(2) Ayeen-Acberi, II, p. 161.
(3) Wilford, *Asiat. Res.*, I, p. 374.

existence de cette caste dominante, qui, avec les deux autres castes supérieures, ne peut avoir, d'après les lois de Menou, son domicile ailleurs que dans cette contrée. Si dans les ténèbres qui nous environnent, nous sommes forcés de recourir à des conjectures, en trouverons-nous une plus naturelle que de rapporter l'origine de ces monuments à cette période où la caste des brahmanes, après sa victoire sur celle des guerriers, asseyant sa domination sur la religion, cherchait à la fonder aussi dans les provinces méridionales par des établissements pareils à ceux des pays du Gange? Et en quoi pouvaient consister ces établissements, si ce n'est en sanctuaires, qui, comme le montrent leur nature et leur disposition, servaient de demeures aux divinités et à leurs prêtres? Le climat et le sol expliquent suffisamment pourquoi on préférait de les construire sous terre, plutôt qu'au-dessus du sol. La chaleur de l'atmosphère faisait trouver délicieux des édifices souterrains, à demi préparés déja par les grottes naturelles. La même raison explique aussi pourquoi les premières colonisations, comme celles d'Éléphantis et de Salsette, se formèrent sur des îles près de la côte, où on pouvait trouver plus de sûreté contre les attaques des peuples barbares du pays. On expliquerait encore par la même cause l'agrandissement et les em-

bellissements successifs de ces sanctuaires regardés comme centres de la domination, qu'on cherchait à consolider par tous les moyens, par des oracles, des pélerinages et des fêtes. De nouveaux efforts étaient rendus nécessaires par la rivalité qui s'élevait entre plusieurs de ces établissements, quand la renommée, l'amour du gain et surtout la jalousie des sectes les animaient les uns contre les autres; quand peut-être les bouddhistes cherchaient à l'emporter sur les sectateurs de Chiva ou de Vischnou, qui finirent par expulser les premiers de la presqu'île. C'est ainsi que l'art dut se perfectionner peu à peu; et enfin la tranquillité publique succédant à toutes ces agitations, permit d'élever à Ellore, au milieu de la terre ferme, les plus grands et les plus admirables de tous ces sanctuaires. Nous avons déja montré comment l'architecture se développa par degrés dans les édifices au-dessus du sol et dans les autres genres de construction.

Le temps qui dut s'écouler avant qu'on arrivât à ce point de perfection, est une preuve plus certaine de la haute antiquité de la nation, que les listes de rois et de dates laborieusement recueillies dans les poèmes épiques, quoique le rapport qui existe entre les fictions poétiques et les monuments soit une preuve de plus en faveur

de cette même antiquité. Les monuments d'une nation sont aussi des témoins qui parlent pour elle, et ce langage est surtout irrécusable dans ceux dont il s'agit ici. Nous développerons encore mieux la nature des états sacerdotaux dans nos recherches sur l'Égypte, où des phénomènes semblables se présenteront à notre examen. Mais nous ne devons nous occuper, pour le moment, que de ce qui a rapport à l'Inde, et nous remarquerons que la religion de ce pays, plus que toute autre, rattacha le culte du peuple à des sanctuaires, en prescrivant d'y faire des pélerinages, d'où dépendait l'espérance du bonheur actuel et à venir. De nos jours encore, malgré le joug étranger sous lequel la nation languit depuis tant de siècles, des milliers de pélerins trouvent le loisir et les moyens de visiter les temples et les lieux sacrés, et de les enrichir par leurs largesses (1). Que devait-ce donc être dans des temps plus fortunés, lorsque le fanatisme des musulmans et la cupidité des Européens n'avaient pas encore restreint ces moyens et cette liberté! En se reportant à cette époque, et se retraçant les

(1) [La taxe très-petite que les pélerins de *Djagrenât* paient au gouvernement anglais, a rapporté dans les dernières dix-sept années, vers 100,100 livres sterling. V. *New As. Journal*, oct. 1830, *Asiatic Intelligence*, p. 103.]

jouissances variées qu'amènent à leur suite le commerce et les étrangers, l'imagination se plaît à repeupler ces grottes et ces marchés, qui ne sont aujourd'hui que d'effrayantes solitudes, ou le repaire d'animaux féroces. Mais pour revenir à la caste des brahmanes, une dernière preuve de son esprit de colonisation, ce sont les villes qu'Alexandre trouva dans l'Inde septentrionale(1), ainsi que les établissements disséminés encore à présent dans l'intérieur des monts Himalaya. La ville même de Bénarès n'est-elle pas aujourd'hui pour les pays du Gange, ce que, selon toute apparence, Ellore et Deogur furent jadis pour le Décan?

Ce n'est que sous la domination des Romains, dans les deux premiers siècles de notre ère, et après l'établissement d'une navigation régulière entre l'Égypte et l'Inde, que la presqu'île en-deçà du Gange, appelée aujourd'hui Décan, commence à sortir de son obscurité. L'auteur du Voyage maritime de la mer Rouge, et Ptolémée, en donnent des relations qu'on ne peut appliquer à une époque antérieure, que lorsqu'ils en font mention expresse. Le Décan se présente dès-lors, ainsi que quinze siècles plus tard, à l'époque de la découverte des Portugais, comme

(1) Tome I, p. 404 de cet ouvrage.

un pays gouverné par plusieurs rajahs, dont quelques-uns résidaient dans les mêmes villes où leurs successeurs résident encore actuellement. Parmi ces villes, une des plus fameuses était Ozène (1), aujourd'hui Uzen ou Ougein [Oudjdjayini], que le puissant Vicramaditya soumit pour quelque temps, et qui est à présent le séjour de Scindiah, un des plus puissants rajahs des Marattes. Tagara, le même vraisemblablement que Deogur, voisin de la célèbre Ellore (2), avait encore plus d'importance. C'était, suivant l'auteur du Périple (3), la grande capitale du district d'Ariaca, lequel embrassait presque entièrement le territoire désigné depuis sous le nom de Subah Aurungabad, et la partie méridionale du Concan, dont les régions septentrionales, avec les îles de Salsette, de Bombay et d'Éléphantine, étaient soumises au rajah de Larike. Si on en excepte un court espace de temps, où la résidence royale fut transportée de Ta-

(1) Arrien, *Peripl. mar. Erythr. in Geog. min.*, I, p. 29. Selon Ayeen-Acberi, II, p. 546, Ozène, Oude, Mahtra et Maya, sans compter Bénarès, sont encore de nos jours des lieux sacrés de premier ordre, et les rendez-vous de nombreux pélerinages.

(2) Arrien (l. c., p. 72). Il la cite comme l'ancienne ville des rois, car la résidence des rajahs se trouvait alors transférée à Minnagara.

(3) Wilford, *As. Res.* I, p. 369.

gara à Pattan, cette première ville ne cessa point, jusqu'à la conquête mahométane, en 1293, d'être comptée parmi les capitales de l'Inde. Nous montrerons ailleurs qu'elle fut aussi un entrepôt du commerce intérieur.

Quoiqu'il y ait grande apparence que l'intérieur de la presqu'île et son littoral étaient depuis long-temps dans le même état que nous les dépeint le Périple, c'est-à-dire divisés en plusieurs gouvernements, il serait hasardeux, cependant, de se baser sur la description qu'il en donne, pour expliquer les différences qui distinguaient ces gouvernements l'un de l'autre; car ils durent subir un grand nombre de changements, surtout depuis les relations de commerce établies lors de la conquête de l'Égypte par les Romains. Il est à regretter que l'auteur de ce voyage maritime n'ait pas visité la côte de Coromandel, comme il visita celle de Malabar; nous aurions des données plus positives sur la ville merveilleuse de Mavalipuram, que nous ne connaissons guère autrement que par ses ruines, et qui atteste encore, dans son état présent, que cette partie de la presqu'île a renfermé aussi autrefois des empires sacerdotaux, gouvernés par des rajahs, souverains de districts assez considérables.

Si l'étendue et les destinées de ces premiers

états sont encore couvertes de ténèbres, il n'en est pas de même de leur ancienne constitution, que nous pouvons connaître jusqu'à un certain point, en prenant pour guides le Ramayan et les lois de Menou. Quel que soit le mérite poétique qu'on reconnaisse au premier de ces ouvrages, on doit le considérer comme un monument précieux pour l'histoire de l'humanité. Il nous transporte dans un monde nouveau; il nous apprend, comme Homère, à connaître les personnages qu'il met en scène. Il déroule à nos yeux, non-seulement les formes de la constitution des anciens peuples de l'Inde, mais, ce qui est plus digne d'intérêt, l'esprit de leurs gouvernements. Ce phénomène si étranger à nos temps modernes, la prépondérance du pouvoir sacerdotal sur le pouvoir civil, s'y montre dans toute sa force, mais non pas sous ces couleurs odieuses que nous sommes accoutumés à lui prêter d'après nos souvenirs ou notre expérience. L'épopée s'y confond pour ainsi dire avec l'idylle, mais avec l'idylle religieuse. Les rois, les fils des dieux eux-mêmes, regardent avec vénération les hommes saints, qui, déja célèbres par leurs pénitences, sont, pour le rang, presque égaux aux Dévas; heureux les princes dont ils viennent orner la cour. L'idéal d'un prince héros et saint tout à la fois, y est constamment présenté comme le type du monarque. Pour mieux nous en con-

vaincre, voyons l'image que nous trace le Ramayan de Dasha Ratha, qui régnait à Ayodhya : « Dascha Ratha, le descendant d'Ikchwaku, versé dans les préceptes des Védas et des Védangas; aimé de son peuple, très-habile et adroit à conduire les chars; infatigable en sacrifices, se distinguant dans les cérémonies sacrées, sage royal presque égal à un Rischi, justement célèbre dans les trois mondes, vainqueur de ses ennemis, observateur de la justice, maître de ses désirs, égalant Shakra en magnificence; protecteur de ses sujets comme le fut Menou, le premier des monarques (1). » C'est dans le portrait idéal que font les nations de leurs souverains, que se réfléchit leur propre caractère; et le type adopté par les Indiens, n'était pas, comme on voit, des plus mauvais.

Le code de Menou et les Digestes indiens nous paraissent donner une idée exacte des formes de leur constitution. Quelle que soit l'opinion qu'on porte sur l'antiquité de ce code, considéré tel qu'il est aujourd'hui, il n'en est pas moins avéré qu'il renferme la collection des lois et des institutions les plus anciennes du droit public et privé des Indiens, sanctionnées par l'usage ou consacrées

(1) *Ramayan*, I, p. 100.

par la rédaction. Cette législation, attribuée à Menou, ne se rapporte pas seulement à quelques états particuliers de l'Inde, mais à tout le pays ne formant qu'un seul corps. On peut, à la vérité, supposer que les préceptes de ce code n'ont pas eu force exécutive dans toutes les parties de l'Inde; mais le Ramayan nous apprend que les constitutions et les lois fondamentales étaient les mêmes dans tous les états de cette contrée. Partout où régnait la caste des brahmanes, se trouvait généralement le même ordre de choses. Nous sommes donc autorisés à prendre ce code pour base de nos recherches.

La constitution indienne étant fondée sur la division du peuple en castes, et cette classification étant complètement organisée dans les lois de Menou, telle qu'elle est souvent rappelée en détail dans les épopées, il n'est guère possible que nous commettions de grandes erreurs en retraçant le tableau de ces castes.

Tous les écrits des Indiens mêmes s'accordent sur ce point, qu'il n'y eut dans le principe que quatre castes (1), les brahmanes les ké-

(1) Les Grecs seuls ont une autre opinion (Arrien, p. 176; Diod., I, p. 153; Strab., lib. XV); ils admettent sept castes au lieu de quatre, savoir : 1. les sophistes, 2. les agriculteurs, 3. les pasteurs, 4. les artisans et les artistes, 5. les guerriers, 6. les inspecteurs, 7. les conseillers. Les auteurs

tris (1), les vaishyas et les soudras. Selon ces écrits, les trois premières castes sont distinguées de la

---

grecs ont tous puisé à la même source, c'est-à-dire dans les *Indica* de Mégasthène. Il ne faut qu'une faible connaissance de la nation pour se persuader que telle n'a jamais pu être la véritable division des castes indiennes ; mais comment s'étonner qu'un Grec qui ne resta que peu de temps à la cour de Sandracottus en qualité d'ambassadeur, n'ait pu se former une idée exacte de l'ensemble des castes, puisque nul voyageur, depuis, n'a été en état d'éclaircir cette matière, à cause du grand nombre de castes intermédiaires et de leurs subdivisions? Mégasthène a tantôt séparé des castes qui n'en font qu'une seule, comme les agriculteurs et les pasteurs; tantôt il a pris (vraisemblablement parce qu'il s'était informé à la cour) de simples classes de courtisans et d'employés publics pour des castes; tantôt enfin il en a omis quelques-unes, comme celles des négociants et des serviteurs. Les sophistes, désignés comme faisant une classe à part, appartenaient de fait à celle des brahmanes, puisqu'il entrait dans leurs attributions de surveiller les coutumes sacrées, et le nom de brahmanes leur est expressément donné dans un autre passage. Arrien, Op., p. 134. Mégasthène confond encore les pénitents ou fakirs, vivant tout nus dans les forêts, et supportant le froid comme le chaud (d'où est venu le nom de gymnosophistes), avec la caste des brahmanes, dont les fakirs font quelquefois partie, mais sans y appartenir exclusivement. Cette erreur paraît en avoir occasionné une autre, celle de prétendre qu'un Indien pût devenir sophiste en sortant d'une caste quelconque. Arrien, l. c.

(1) Dans le code de Menou ils sont appelés *Kchatriya*.

quatrième, qui est celle des serviteurs, non-seulement par leur genre de vie, mais aussi par leur extérieur. Les individus des trois premières portent autour du corps un cordon, en guise de ceinture (1), et cette ceinture étant regardée comme le signe d'une seconde naissance, Menou les appelle des régénérés, dénomination cependant qui, dans l'épopée, est attribuée aux brahmanes de préférence. Ils jouissent aussi pleinement de la liberté individuelle, privilége refusé aux soudras. Ces trois premières castes sont les seules qui puissent posséder la connaissance des Védas, selon la mesure assignée à chacune d'elles; de sorte qu'à tout prendre on peut les appeler castes dominantes, par opposition à celle des soudras.

La pureté de ces castes privilégiées tenait surtout à ce qu'elles ne se confondissent pas avec les autres par des mariages. Les lois prononcent strictement là-dessus; cependant il est faux de croire, comme le présumaient les Grecs, que les mariages ne fussent permis qu'entre des personnes de la même caste; car les lois de Menou permettent aux trois castes supérieures de contracter des alliances entre elles, mais seulement

(1) Menou, II, 37, 42, 43, 44, 169; et Ayeen-Acberi, II, p. 510, pour la coutume actuelle.

en deuxièmes noces; cette condition observée, l'homme appartenant à une caste supérieure pouvait impunément épouser une femme de la caste inférieure (1) : mais les femmes ne pouvaient profiter de cette faveur. La pureté des castes se maintenait encore par une autre loi fondamentale qui voulait que les enfants nés d'un père et d'une mère de la même caste fussent les seuls qui appartinssent à cette caste; de manière que le fils d'un brahmane devait avoir une brahmane pour mère, afin d'être compté parmi les brahmanes, et ainsi des autres (2). Les soudras ne pouvaient choisir des femmes que dans leur propre caste (3).

Ces dispositions tendaient à élever une forte barrière entre les principales classes, mais les mésalliances devaient faire naître des castes intermédiaires. Le nombre de celles-ci s'accrut tellement qu'il devint difficile à la longue de saisir toutes les nuances qui les distinguaient. La législation,

---

(1) *Voyez* surtout Menou, III, 12, 13; IX, 149.

(2) Menou, X, 6 et suiv.; passage principal où se trouvent aussi les différentes dénominations des castes intermédiaires formées de ces mésalliances.

(3) *Ibid.*, IX, 157. Cette faveur, accordée aux trois castes supérieures d'épouser des filles d'une classe inférieure, est une concession des lois de Menou, lesquelles, comme le remarque Jones d'après les brahmanes, furent abolies par la suite. *Institutes of Menu*, p. 362.

cependant, s'est appliquée à bien déterminer ces diverses subdivisions. Chaque classe porte un nom particulier, et a un métier ou une occupation fixe (1). Plusieurs d'entre elles, qui se forment par les alliances des soudras avec des femmes d'autres sectes, sont impures : regardés comme les plus méprisables des mortels, leurs membres n'ont pas le droit d'habiter dans les villes, etc. (2). Ils paraissent être les mêmes qu'on désigne actuellement sous le nom de parias.

La caste des brahmanes est répandue sur toute la surface de l'Inde. Les lois n'accordent qu'à elle seule le privilége de lire et d'expliquer les Védas (3). C'est là leur principale vocation, et comme les Védas sont la source des études scientifiques et religieuses, le sacerdoce, par là même, est le seul possesseur de ces connaissances. Les brahmanes sont médecins, car les maladies étant réputées n'être que le châtiment de certains délits, c'est à eux qu'il appartient de les guérir par des cérémonies et en imposant des pénitences (4). Ils sont juges, car

(1) *Voyez* le Xe chapitre de Menou, en entier.

(2) Menou, X, 50-56.

(3) *Ibid.*, I, 88.

(4) Ayeen-Acberi, II, p. 468 et suiv., donne une liste des principales maladies, et de leurs remèdes, en prenant ce mot dans le sens indiqué ci-dessus.

eux seuls connaissent les lois (1). Ils sont les seuls prêtres de la nation, et ils offrent des sacrifices pour eux-mêmes et pour les autres. Ils font des présents, mais ils ont le droit d'en accepter, et même d'en exiger (2). On ne saurait refuser les œuvres pies qu'ils réclament. Les brahmanes peuvent s'adonner aux occupations des deux castes immédiatement placées au-dessous de la leur; il leur est permis de porter les armes, et de se livrer au commerce, mais non pour toutes sortes de marchandises (3). De cette variété dans les occupations, dérivent les diverses classes des brahmanes, parmi lesquelles ceux qui expliquent les Védas occupent le premier rang (4). Tout le monde, même les rois, professe la plus grande vénération pour ces derniers, qui sont représentés comme des êtres surhumains, et doués de moyens surnaturels. Les terres des brahmanes sont exemptes de tout impôt (5), et aucun membre de leur caste n'est passible de la peine capitale : car, tuer un brahmane, lors même qu'il aurait commis les plus grands dé-

(1) Menou, VIII, 1.
(2) *Ibid.*, I, 88.
(3) *Ibid.*, X, 80-90.
(4) *Ibid.*, IX, 314-319.
(5) Paulin, *Syst.*, p. 230 et suiv.

lits, est regardé comme le plus grand des crimes. On ne peut leur infliger d'autres peines que l'exil et des amendes pécuniaires (1). Ces hautes prérogatives des brahmanes sont balancées par des devoirs, qui, au célibat près, sont aussi nombreux que ceux de nos ordres religieux les plus sévères. Jusqu'à ce qu'ils connaissent les Védas à fond, ils sont obligés de passer plusieurs années dans la maison de leur précepteur (*gourou*), qu'ils sont tenus de regarder comme leur second père. Ce n'est qu'alors qu'il leur est permis, ou plutôt qu'on leur enjoint de se marier et d'être pères de famille (2). Leur vie de chaque jour est presque tout entière soumise à un rituel rigoureux (3). Les prières, les ablutions et les sacrifices occupent une grande partie de leur temps. Les occasions fréquentes de souillures qu'ils ne peuvent expier que par des pénitences, les tiennent dans une sollicitude continuelle. Il leur est défendu de manger avec qui que ce soit d'une caste inférieure, et même avec un prince; ils ne peuvent rien tuer de vivant, si ce n'est pour les sacrifices, et, par conséquent, ne manger d'autre viande que celle

(1) Menou, VIII, 380, 381.

(2) *Ibid.*, III, 1.

(3) *Voyez* tout le deuxième chapitre de Menou.

des victimes (1). Arrivés à un certain âge, le devoir ou la coutume leur fait une loi de se retirer dans la solitude, pour s'y vouer à de saintes contemplations, par lesquelles on parvient à s'unir avec la divinité. Quant à l'organisation de leur caste, on en ignore les détails, et il n'est marqué nulle part qu'elle reconnût l'autorité d'un souverain pontife; mais quand on lit que le nombre de brahmanes appartenant à un seul temple se montait jusqu'à cent et même jusqu'à mille, on ne peut douter qu'il n'y eût entre eux une hiérarchie (2).

La deuxième caste, celle des kétris [*Kchatriyas*] ou guerriers, était, comme l'affirme expressément Menou sortie de la première. Mais quoique ayant la même origine que celle-ci, elle a pourtant subi de grandes modifications, tant par le malheureux succès de sa lutte contre les brahmanes que par le sort commun à toute caste guerrière d'un pays conquis par des étrangers (3). Cette caste,

---

(1) [Les anciens Juifs ainsi que les Arabes suivaient le même usage.]

(2) [Ce n'est que le bouddhisme qui a introduit une hiérarchie; puisqu'il ne reconnaissait pas la distinction des castes, cette subordination devient indispensable; le contraire dut avoir lieu chez les brahmanes.]

(3) Dans les parties méridionales de la presqu'île, les

après la conquête, ne saurait long-temps maintenir son organisation primitive. Ce sont eux les premiers nécessairement sur qui tombe la foudre. Ainsi, quoique, selon toute apparence, les habitants actuels de l'Inde septentrionale descendent pour la plupart de l'ancienne caste guerrière (1), on conçoit aisément pourquoi ils ne sont plus regardés comme appartenant à cette caste. C'est dans ce sens que les brahmanes peuvent affirmer que l'ancienne caste guerrière n'existe plus, et qu'elle est totalement extirpée (2). Mais un passage de Menou nous donne à cet égard des éclaircissements plus positifs : « Plusieurs tribus de la caste guerrière, dit-il, ayant négligé d'observer les coutumes sacrées et de visiter les brahmanes, dégénérèrent tellement qu'elles furent

---

Naïrs (espèce de noblesse campagnarde, plutôt qu'un peuple distinct), sont regardés comme appartenant à la caste des guerriers. On n'a point encore examiné si ce ne sont pas les débris de l'ancienne caste dispersée.

(1) *Voyez* tome I, p. 411 et suiv. de cet ouvrage. Ce que nous y avons dit ne se rapporte cependant qu'à l'origine et non à l'ancienne organisation de la caste des guerriers. S'il faut ajouter foi aux relations les plus modernes, les habitants du Multan et de sa capitale (Malli), où Alexandre eut à essuyer la résistance la plus opiniâtre, sont des Radjpouts. ELPHINSTON, *Account*, etc., p. 15.

(2) *Ramayan*, I, p. 584 et *ibid.* Not.

expulsées de la caste et considérées comme des tribus de brigands (*dasyus*) (1). » Ces tribus expulsées sont peut-être celles qui habitent aujourd'hui les pays voisins de l'Indostan; et la secte des seiks, par exemple, qui occupe une partie considérable de l'Inde septentrionale, est probablement regardée par les Indous orthodoxes comme la postérité des anciens bannis.

---

(1) Menou, X, 43. Ce sont les Paundracas, les Odras, les Draviras; les Cambodjas, les Yavanas, les Sacas; les Paradas, les Pahlavas, les Tchinas, les Kiratas, les Déradas et les Chasas. Jones, dans son traité sur les Chinois (*Works*, I, p. 99), entend par les Tchinas, les Chinois, lesquels, au dire des Brahmanes, descendraient des Indiens. Les autres noms qui semblent, à la vérité, appartenir à des peuples, font naître plusieurs conjectures. Les Sacas sont-ils les Saces? les Pahlavas, les Mèdes parlant le pelvi? Les Cambodjas sont-ils les habitants du Cambodja actuel, et les Yavanas, ainsi qu'on le prétend, des Grecs ou des Macédoniens? Comment asseoir un jugement sur des noms isolés? Mais ce qui est certain, c'est que plusieurs de ces tribus désignent des populations étrangères. Ce sont tous, continue Menou, des *Dasyus*, soit qu'ils parlent le langage des *mletchas* (c'est-à-dire des barbares, des étrangers), ou bien celui des *aryas* (c'est-à-dire des indigènes dégénérés). Un passage fort important sur ce sujet, est celui du *Ramayan*, p. 326, 327, dans la fable déja citée de la querelle du rajah des kétris, Wischwa-Mitra, avec le brahmane Vshischta. On y voit figurer les rois Pelvis, nom que les éditeurs expliquent par celui d'anciens Perses; les Sacas ou Saces, auxquels s'allient les Javanas;

L'ancienne caste des kétris avait son domicile dans l'Inde septentrionale. Les attributions des kétris, suivant Menou, consiste à défendre le peuple, par conséquent à faire usage des armes. Il ne leur est permis que dans des cas urgents de se livrer à des occupations serviles, mais jamais de vaquer aux affaires des brahmanes (1). Ils peuvent être initiés à la connaissance des Védas, les lire ou les entendre lire, mais non les enseigner. Ils doivent offrir des sacrifices, faire des aumônes, mais non en recevoir, et s'abstenir de jouissances sensuelles (2). Ces préceptes, il faut

---

les Cambojas, et les Varvaras (vraisemblablement les Draviras de Menou), et les Mletchas. La fable les fait naître des parties de la vache sacrée appartenant à Vshischta et lui tenant lieu de troupes auxiliaires. Le nom de Yavanas désigne les Grecs ou Macédoniens, s'il faut s'en rapporter aux Anglais, qui ont adopté cette opinion, parce que ces peuples se retrouvent dans l'histoire de Tchandra-Gupta, qu'ils prennent pour Sandracottus. *As. Res.*, V, p. 264, 267. Mais qu'on dérive cette dénomination du mot de Yavan ou de celui d'Ioniens, il n'en est pas moins difficile d'expliquer pourquoi les Indiens auraient appelé ainsi les Grecs et les Macédoniens, lorsque ces peuples ne portaient pas ce nom (*).

(1) Menou, I, 95.

(2) *Ibid.*, I, 89.

(*) [On retrouve ce nom dans la Genèse, chap. X; de plus en arabe, en copte et en arménien ce nom désigne toujours les Grecs.]

l'avouer, si on en excepte le dernier, semblent peu propres à former l'esprit guerrier; et c'est peut-être dans ces lois qu'il faut chercher la raison pourquoi la nation était si peu belliqueuse, et pourquoi elle devint si souvent et si facilement la proie de conquérants étrangers (1). Du reste, les lois de Menou sont fort défectueuses pour tout ce qui concerne cette caste. Elles ne nous apprennent rien de son organisation intérieure, de ses divisions, de ses armes, rien enfin de tout ce qui la caractérise comme caste guerrière. Il a pu être de l'intérêt des brahmanes de tenir cette caste sous sa dépendance plus encore que toutes les autres; mais la nation a dû expier le funeste succès de cette ambition.

La troisième caste est celle des *vaisyas* ou industriels, qui se compose des marchands (2) et

(1) *Voyez* sur l'état actuel des kétris, AYEEN-ACBERI, II (*), p. 397, 398. « Il existe, dit-il, plus de cinq cents tribus du nom de kétris, mais il n'en est presque plus de véritables. »

(2) Le nom de *banianes*, qu'on donne actuellement, dans l'étranger, aux marchands indiens, désigne proprement des marchands de blé, les *bunnyeh* composant une subdivision de la caste des *vaisyas* : AYEEN-ACBERI, II, p. 399. [*Abulfadl*

(*) [La première *Dhyaya* du Bhagaravadguita, et le Ramayan dans une foule de passages, font voir que ce jugement n'est pas fondé; nous avons indiqué plus haut, d'après Rammohun-Roy, la véritable cause de la décadence de l'Inde.]

des cultivateurs. L'agriculture, l'éducation du bétail, le commerce, l'argent prêté à intérêt, voilà les branches d'industrie qui lui sont accordées (1). Elle est admise, comme les autres, à la connaissance des Védas et aux sacrifices. Il était de la nature des choses que cette caste fût la plus nombreuse de toutes.

La caste des soudras est fortement séparée des précédentes. N'étant pas ceints du cordon, ils ne sont pas comptés au nombre des régénérés, mais parmi ceux qui, selon l'expression indienne, n'ont reçu qu'une seule naissance (2). On les dit nés des pieds de Brahma. Quoiqu'ils forment la dernière des quatre castes, ils ne sont pas impurs, mais ils ne se marient qu'entre eux (3). C'est principalement de la mésalliance des castes

---

s'est trompé, le terme sanscrit *banidj* ne désigne qu'un négociant en général, du moins d'après le *Medini Cosha* et d'après le passage du *Nalus*, XII, 131.]

(1) Menou, I, 59. L'entretien du bétail paraît avoir été la première destination des vaisyas; on y joignit ensuite l'agriculture et le commerce. *Voyez* Menou, IX, 327, où il est dit : « Le Créateur mit le bétail sous la surveillance des vaisyas, ainsi que les hommes sous celle des brahmanes et des kétris. Un vaisya ne doit jamais dire : je n'entretiens pas de bétail. »

(2) *Ibid.*, X, 4.

(3) *Ibid.*, IX, 157.

supérieures avec celle-ci que naissent les classes impures. La connaissance des Védas est interdite aux soudras; la simple lecture de ces livres entraînerait pour eux la peine de mort. Ils sont destinés à servir (1). Ce qu'un soudra peut faire de mieux, c'est de servir un brahmane, un guerrier, ou un vaisya. S'il ne trouve pas l'occasion de servir, il fait bien d'embrasser un métier utile. Celui qui sert fidèlement les brahmanes, a la consolation de passer, quand vient le temps de la métempsycose, dans une caste supérieure (2). Les lois ne tracent pas bien exactement les rapports des serviteurs avec leurs maîtres; elles ne disent pas en quoi les premiers doivent être considérés comme esclaves; elles spécifient cependant les différentes manières dont un homme peut perdre sa liberté, soit comme prisonnier de guerre, soit comme né d'une esclave, soit quand il est mis en vente ou condamné à une punition (3). De plus, on regarde les soudras, en général, comme placés dans un état de servitude. Car l'affranchi même de cette caste ne jouit pas encore de tous les droits de l'homme libre, parce que l'esclavage est sa condition naturelle (4).

(1) Menou, IX, 334.
(2) *Ibid.*, IX, 335.
(3) *Ibid.*, VIII, 415.
(4) *Ibid.*, VIII, 414.

Mais la condition de l'esclave admet tant de modifications, qu'on ne saurait tirer des résultats positifs d'expressions aussi vagues. Quoiqu'il paraisse certain que les Indiens eurent de tout temps des esclaves, les Grecs pouvaient avoir raison en soutenant l'opinion contraire (1), parce qu'en effet l'esclavage, chez les Indiens, n'était pas le même que chez les Grecs.

Le nombre des castes mixtes, la plupart impures et repoussées, est déja si grand dans les lois de Menou, qu'elles n'y sont pas même toutes nommées (2); ce qui s'accorde parfaitement avec l'indication d'un voyageur moderne, qui en compte quatre-vingt-quatre (3). Comme ces castes se livrent exclusivement à certaines occupa-

---

(1) Arrien, Op., p. 175; [et Megasthène, Op., *Strab.*, p. 1036, C. D'après Nareda et Vrihaspali, la différence des soudras et des esclaves consiste en ce que ces derniers peuvent être employés même à des services réputés impurs. *Digest*, II, 223. Le sort des esclaves est au reste si doux qu'encore aujourd'hui l'affranchissement est regardé comme une punition. Hamilton, *East-India gazetteer*, II, 280. Lond., 1828.]

(2) Menou, chap. X. Les sectas, les vaidehas et les tchandalas sont désignés comme les castes les plus viles et les plus impures. Les derniers portent aujourd'hui le nom de *parias*. *Menou*, *X*, 26, sq.

(3) Thévenot, *Voyages*, p. 84, dernière partie.

tions, particulièrement à des métiers, on en peut regarder la multiplication du temps de Menou, comme une preuve des progrès que la civilisation avait déja faits à cette époque.

Mais il ne faut pas en conclure, que toutes les castes inférieures, dont plusieurs étaient impures, eussent la même origine que les supérieures. Il paraît évident que les trois premières, qu'unissaient entre elles tant de rapports extérieurs aussi bien que leurs priviléges religieux et politiques, constituaient proprement la nation indienne. Hérodote remarquait déja, que l'Inde est habitée par un grand nombre de peuples (1); et si l'on examine avec attention cet assemblage de diverses races, nommées Indous par les Européens, on ne pourra méconnaître la vérité de la remarque d'Hérodote.

La religion est le seul lien qui ait uni ces peu-

---

(1) Hérod., III, 98, ajoute: « qui ne parlent pas la même langue; » nouvelle preuve que toutes les langues indiennes ne dérivent pas également du sanscrit. [Il paraît certain que les anciens, par le mot *langue*, entendaient bien souvent des idiomes ou dialectes qui, quoique dérivés d'une même langue, sont assez différens pour empêcher la communication verbale. En outre, Hérodote ne saurait être cité, vu qu'il ne connaissait de l'Inde que la partie voisine du *Sindhu*, et c'est dans le Décan et plus au Sud qu'il faut chercher des langues radicalement différentes du sanscrit.]

ples et en ait fait un seul corps de nation. Mais la variété des couleurs et des traits, la diversité des idiomes et du genre de vie, sont autant de preuves qui attestent la différence d'origine (1). Il paraît certain, toutefois, que les castes inférieures, qu'on reconnaît à une couleur beau-

---

(1) Ce n'est pas la lecture des écrits, mais le témoignage des yeux qui peut certifier de cette différence. Si je pouvais montrer à mes lecteurs quelques portraits de ces Indiens des différentes castes, pris sur les lieux, et dont M. Blumenbach a bien voulu me gratifier, ils me dispenseraient probablement de toute autre preuve. Le contraste entre les créoles espagnols et les Péruviens n'est pas aussi frappant pour la couleur et le profil que celui qu'on remarque entre les brahmanes et les parias; je choisis d'autant plus volontiers cette comparaison, que l'établissement du pouvoir des Espagnols dans le Nouveau-Monde, et par le glaive et par la croix, nous paraîtrait peut-être le pendant le plus exact de l'empire progressif que la caste des brahmanes est parvenue à usurper, si nous avions l'histoire de celle-ci comme nous avons celle des Espagnols. On ne trouve que des fragments de cette histoire dans la fable de Parasou-Rama, vainqueur des kétris. Suivant Polier, I, p. 287, ce Parasou-Rama soumit les Sanchalas, nation barbare et anthropophage. Une tradition de Canara fait régner à Banavassi, vers l'an 1450 avant J.-C., une dynastie de soixante-dix-sept rois, lesquels assujettirent les parias, et les plongèrent dans l'esclavage sous lequel ils gémissent encore aujourd'hui. Mark Wilks, *Sketches of South Hindostan*, p. 151.

coup plus foncée (1), furent les habitants primitifs de l'Inde, que les castes dominatrices s'assujettirent dans la suite des temps, par la religion et peut-être aussi par la force des armes (2).

Cette division par castes, base fondamentale de l'état, est basée elle-même, du moins dans les trois castes supérieures, sur l'organisation des familles. La conservation et le maintien de

---

(1) Le *Ramayan*, I, p. 493, contient un passage remarquable, dans lequel un tchandala ou paria est dépeint comme un homme de couleur foncée. Les fils de Vashischta prononcent une imprécation contre le rajah Trishanku, qu'ils voudraient voir métamorphosé en tchandala. « Dans la même nuit il se fit dans le roi un changement complet. Il parut le lendemain comme un être informe, comme un vrai tchandala. Ses habits de dessous étaient bleus, ceux de dessus malpropres; ses yeux paraissaient enflammés et de couleur de cuivre, lui-même était d'un brun de singe hideux. Ses vêtements royaux étaient remplacés par une peau d'ours, et tous ses ornements étaient changés en fer. » Le même sort frappa depuis les fils de Vashischta, leur imprécation contre le rajah innocent étant retombée sur eux-mêmes. Ainsi la différence de couleur existait déja au temps où parut le Ramayan, c'est-à-dire, autant qu'on peut l'évaluer, trois mille ans avant l'époque actuelle. Comment expliquer cette différence, si ce n'est par la diversité primitive des tribus ?

(2) [Nous avions remarqué avec étonnement la quantité de lettres *cérébrales* dans le Pracrit, quand nous apprîmes

la famille par des descendants mâles est aux yeux de l'Indien de la plus haute importance, et n'avoir pas de fils est un malheur auquel il faut remédier par l'adoption. Les opinions des Indiens, à cet égard, sont moins l'effet des institutions politiques que des préceptes religieux, parmi lesquels il faut compter surtout les sacrifices funèbres qui doivent être offerts aux mânes des ancêtres par leur postérité, et sans lesquels ils n'entreraient pas dans le *warga* ou paradis. A ces sacrifices des morts se lient en outre les droits de succession, et surtout les prérogatives du fils aîné. Dè-là l'importance qu'y attache la législation (1). Nous avons vu

---

par M. *Eugène Burnouf* que ces lettres paraissaient originairement *tamoules* et qu'il paraissait vraisemblable, le zend ainsi que l'arménien et toutes les langues dérivées ne les connaissant pas, que ces articulations ne sont entrées dans le sanscrit que depuis qu'il est fixé dans l'Inde. Dans ce cas, l'entrée d'un peuple étranger dans l'Inde deviendrait presque un fait historique.]

(1) Menou, IX, 104, sq. On sait quelle importance mettait l'antiquité grecque et romaine, sous les rapports civils et religieux, à maintenir les sacrifices de famille. La dissertation aussi profonde qu'instructive de M. Bunsen, *De jure hereditario Atheniensium*, mérite d'autant plus d'être ici mentionnée, qu'on y trouve une analogie surprenante entre les lois d'Athènes et celles du Digeste indien (V, 12), qui prescrivaient les mêmes sacrifices selon les mêmes degrés de

combien la poésie tirait aussi parti de ces idées, et comment dans l'épopée et dans le drame la conservation d'un fils est le pivot autour duquel tourne l'action principale.

Ici vient se placer naturellement une question qui se rattache à l'organisation politique des Indiens, et dont la solution, comme nous l'avons dit dans le premier volume de cet ouvrage, offre quelques difficultés; c'est celle de savoir jusqu'à quel point la vie sociale était fondée chez eux sur la polygamie. Il est certain que les lois les plus anciennes l'avaient sanctionnée dans les castes (1), et on ne pourrait que se tromper si l'on attribuait à ce peuple des idées aussi strictes et aussi positives sur le mariage que celles qui règnent en Europe, où cette institution repose sur les mœurs et la religion. Les rois et les grands ont des harems, tels qu'on en trouve dans d'autres parties de l'Orient. Autorisés par les lois, ces sé-

---

parenté, et classaient, d'après un même ordre, les ramifications des familles et leurs filiations. [Les Chinois aussi ont eu ces sacrifices depuis les premiers temps de la monarchie; on en voit des traces à moitié effacées chez les Juifs et les Arabes.]

(1) Menou, IX, 85.

rails figurent même dans les épopées (1) et dans les drames (2). La différence entre l'épouse et les concubines n'est pas marquée chez eux plus nettement que chez les autres peuples asiatiques, quoiqu'il semble que la loi ait voulu la spécifier (3).

Leur monde poétique et réel nous présente cependant beaucoup de traits d'après lesquels on pourrait regarder la monogamie comme leur coutume dominante. Leur mythologie assigne à chaque dieu son épouse; mais quelques mythes, et surtout celui de Krischna, donnent à plusieurs de ces dieux des harems fort considérables (4). Plusieurs passages des poèmes indiens peignent le mariage comme l'union d'un homme avec une seule femme, et ils font très-bien ressortir toute la délicatesse et toute la solidité que comporte cette union. Il suffit de

---

(1) Comme les trois femmes de Dascha-Ratha, dans le *Ramayan*, I, 216.

(2) Comme dans le Sacontala, le harem de Duschmanta, composé de cent femmes. Jones, *Works*, VI, p. 251.

(3) *Voyez* Menou, VII, 77, dans les préceptes pour les rois sur le choix d'une épouse.

(4) Polier, I, p. 627. [A coup sûr ces mythes sont d'une date plus récente.]

se rappeler, sur ce sujet, les amours de Nalus et de sa fidèle Damayanti (1), et la tendresse avec laquelle le chantre du Megha-Duta parle de son épouse (2). La législation indienne ne se prononce pas autrement sur cette question. « L'homme et sa femme, y est-il dit (3), ne forment qu'une seule personne; l'homme complet se compose de lui-même, de sa femme et de son fils. » La fidélité conjugale réciproque est regardée comme un des principaux devoirs (4). Les droits d'hérédité attribués exclusivement au fils aîné, semblent fondés sur la monogamie; et l'on trouve encore une preuve de cette coutume dans le tendre attachement que la femme porte à son mari, et qui lui interdit un second mariage (5), sans que les lois de Menou ni l'épopée indienne lui fassent un devoir de se faire brûler avec son mari défunt (6). Tout cela

(1) *Voyez* p. 211 de ce volume.

(2) Menou, p. 249.

(3) *Ibid.*, IX, 45.

(4) *Ibid.*, IX, 105.

(5) *Ibid.*, V, 161.

(6) Il est vrai que, dans le *Ramayan*, III, p. 90, Kausalaya veut se faire brûler avec le corps de feu son mari Dasha Ratha. Mais ce sacrifice n'a pas lieu; d'où il est résulté qu'on a regardé cette coutume comme volontaire, et non

nous fait présumer que chez les princes et les grands de l'Inde la polygamie n'était qu'une suite du luxe et de la mode, et que partout où elle existait dans les classes supérieures, elle se fondait sur la nécessité de conserver les familles, et sur le principe religieux qui permettait au mari, lorsque sa femme était stérile, d'en prendre encore une ou plusieurs (1). Les membres de la quatrième caste, les soudras, ne pouvaient prendre qu'une seule femme de leur propre caste (2). De ces réglements ne découlait pas nécessairement la réclusion des femmes : mais chaque mari était de droit le maître de la

---

comme forcée. Voyez là-dessus, les réglements postérieurs dans les *Digests of Hindu Laws*, II, 451, etc.

(1) Menou, IX, 81. Une femme stérile peut être remplacée par une autre au bout de sept ans. [Menou, VIII, 362, fait déja mention de *misérables qui vivent des intrigues de leurs femmes, qui les conduisent chez d'autres ou qui souffrent leurs visites.* On parle dans le Ramayan (II, 297) *d'un époux qui moyennant un salaire prête son épouse.* La coutume des *Sati*, des veuves se brûlant avec leur époux trépassé, redevient plus générale que par les réglements des légistes postérieurs qui rendaient leur vie plus pénible que la mort. V. Rammohun-Roy, *brief remarks*, p. 7, 8.]

(2) *Ibid.*, IX, 157.

sienne, dont la dépendance ne cessait jamais (1).

Cette séparation des familles, premier lien de la société, était consolidée par celle des castes. On conçoit que la police intérieure des familles et des castes dut devenir la base des constitutions indiennes. Ajoutez à cela un culte commun de certaines divinités ayant sa source dans les sacrifices de famille, en ce sens que les dieux de chaque famille finissent par devenir ceux de la tribu qui en descend, et la première origine des états sacerdotaux, tels que l'étaient ceux de l'Inde, se trouve clairement expliquée. Mais il paraît que ces états n'ont accompli leur entier développement que par la colonisation de quelques branches détachées d'un peuple organisé comme celui dont il s'agit ici, colonies que l'on transplantait chez des populations étrangères et barbares, et pour qui le culte qu'elles apportaient, établi dans des sanctuaires, et maintenu par des fêtes et par des oracles, devenait un moyen de gagner celles-ci et de fonder une domination solide que la seule force n'aurait pu créer. Nous reviendrons, à l'article de l'Égypte, sur l'influence salutaire de ces états religieux ou

---

(1) MENOU, V, 148. *Voyez* les réglements détaillés dans les *Digests of Hindu Laws*, vol. II, 377, etc.

théocraties, auxquels se lièrent plus qu'à tout autre, dans les premiers temps, les progrès de la civilisation. Pour ce qui concerne l'Inde, les plus anciens restes de sa littérature, le Ramayan et même les lois de Menou, nous en retracent un tableau fidèle, et nous font assister aux siècles primitifs qui s'écoulèrent sur les bords du Gange, comme Moïse et Homère nous transportent dans les premiers temps de l'Asie occidentale et de la Grèce. On comprend, à la vérité, que l'Inde ne demeura pas toujours telle que nous la montrent les documents que nous venons de citer; mais c'est dans ces seuls documents qu'il faut chercher les traces de son état originaire.

On voit, par les lois de Menou et par les épopées, que le gouvernement monarchique est le seul en vigueur dans ce pays. Ce gouvernement est héréditaire et se transmet par ordre de primogéniture (1); mais il est balancé par une aristocratie sacerdotale, et il y subsiste toujours une distance entre les brahmanes et les rajahs, parce que ces derniers ne sont pas de la caste

(1) *Ramayan*, III, p. 146, 225, 388. Le poème roule en grande partie sur le refus de Bharata, fils puîné de Dascha Ratha, d'empiéter sur le droit héréditaire de Rama son frère aîné.

des brahmanes. Quoique cette institution eût été amenée, dans l'origine, par la nécessité des choses, puisqu'il fallait que le roi fût choisi parmi les guerriers, il n'en est pas moins vraisemblable que la caste sacerdotale y entrevit depuis un moyen de conserver intacte sa puissance. Comment aurait-elle pu limiter celle d'un rajah brahmane? Nous ne prétendons pas qu'il fût absolument impossible de faire entrer un rajah dans la caste des brahmanes, mais il est certain que cette caste ne consentait que difficilement à ces adoptions, puisque la fable indienne n'en cite qu'un seul exemple, celui de Wichwa-Mitra, qui avait obtenu cette faveur par des pénitences inouïes.

Les lois de la caste sacerdotale prescrivent au roi son régime de vie et ses occupations quotidiennes. Il résidera dans un fort, situé dans une contrée solitaire. Il épousera une femme de sa caste. A la pointe du jour il se lèvera, rendra visite aux brahmanes qui gardent les trois Védas; après quoi il fera, avec celui qui est attaché au service du palais, ses sacrifices et ses prières. Il se livrera ensuite aux affaires d'état, et en délibérera avec ses ministres. A midi il se rendra dans ses appartements pour y prendre sa nourriture, composée des seuls mets permis, lesquels sont goûtés d'abord

par ses serviteurs. Des médicaments et des amulettes le garantiront du poison. Après le repas il passera quelque temps dans son harem, puis il se vouera de nouveau aux affaires publiques, et passera en revue ses guerriers, ses chevaux et ses éléphants. Après le coucher du soleil, il commencera par remplir ses devoirs religieux, écoutera ensuite les rapports de ses ambassadeurs, et se rendra enfin de nouveau dans son harem, où jusqu'au moment de se coucher la musique l'égaiera pendant un repas frugal (1). Telle est, selon les lois, la vie de tous les jours d'un rajah; il est superflu d'observer que tous les rajahs ne s'y conforment pas avec la même obéissance, et que la conduite du prince dépend surtout de son caractère personnel (2).

Quand le rajah ne se croit pas en état de porter lui-même le fardeau du gouvernement, il est libre de se choisir un remplaçant ou premier ministre, qui doit être instruit, maître de

---

(1) Menou, VII, 75-79, 145, 146, 215-226.

(2) Pour s'en convaincre il suffit de comparer le roi Duschmanta dans le Sacontala, avec Dasha Ratha dans le Ramayan. Tous les deux respectent les brahmanes, mais combien le premier en est-il plus indépendant que l'autre! [C'est bien plus la différence des temps, comme en Europe, qui est cause que Duschmanta est plus indépendant.]

ses passions, et de haute naissance (1). Que le rajah, est-il écrit et ordonné, emploie sept à huit conseillers, versés dans les Védas, et dont les pères aient déja occupé les mêmes places, et qu'il délibère avec eux sur les affaires. Qu'il choisisse un brahmane savant pour son confident et l'initie dans ses secrets. Qu'il nomme pour les affaires étrangères un haut fonctionnaire, versé dans les Sastras, habile et de noble famille, auquel soient subordonnés les ambassadeurs ou envoyés qui lui communiquent les plans des princes étrangers (2). Le Ramayan nous dépeint la cour du pieux roi Dasha Ratha, souverain d'Ayodhya, comme étant de tout point en harmonie avec les lois de Menou (3). « Les courtisans du fils d'Ikchwaku étaient riches de bonnes qualités, prudents et dévoués à leur maître.

---

(1) Menou, VII, 141.

(2) *Ibid.*, VII, 54-64.

(3) *Ramayan*, I, 107, etc. On y voit les événements qui suivent la mort de Dasha-Ratha, III, 92, etc., après laquelle, et en l'absence de son successeur, le grand pontife Vuschischta se met à la tête du gouvernement. Le tableau d'une cour indienne, où se trouvent rassemblés les poètes, les panégyristes, les applaudisseurs, les eunuques et les servantes, y est peint avec les couleurs les plus vives et de la manière la plus circonstanciée, ainsi que le cérémonial sévère de cette cour.

Huit vertueux conseillers du roi étaient à la tête des affaires. Les deux prêtres choisis par lui étaient l'illustre Vashischta et Kamadeva. Venaient ensuite les autres conseillers, au nombre de six. A ces sages sacrés se joignaient les anciens prêtres du roi, modestes, soumis, profondément instruits dans la loi, maîtres de leurs désirs. C'est avec l'aide de tels conseillers que Dasha Ratha gouvernait l'empire. Étendant ses regards sur toute la terre (l'Inde) par le moyen de ses émissaires, comme le soleil par le moyen de ses rayons, le fils d'Ikchwaku ne trouvait personne dont l'intention lui fût hostile. » Le Sacontala nous trace un tableau semblable de la cour de Duschmanta.

L'administration de l'intérieur est distribuée, dans les lois de Menou, par villes ou communes. Le roi, est-il dit (1), institue un chef pour chaque ville et ses alentours, un chef de dix villes, un chef de vingt, un autre de cent, et enfin un chef de mille. Le rapport des désordres est adressé par le chef des villes isolées à celui de dix villes, etc. Le préposé d'une seule ville touche son revenu sur les contributions des bourgeois, qui se paient en comestibles, en boissons

(1) Menou, VII, 115-120.

et en bois, conformément aux lois. Les appointements d'un chef de dix villes sont équivalents au produit de deux arpents de terre; ceux d'un chef de vingt villes, au produit de cinq arpents (1); le chef de cent villes reçoit en paiement tous les revenus d'une petite contrée, et celui de mille ceux d'une grande. Un employé supérieur a la surveillance sur toutes les autorités locales. Il nomme pour chaque ville un commandant qui visite lui-même les lieux, ou se fait rendre compte de la conduite des autorités, pour que le roi préserve son peuple des magistrats qui, au lieu d'en être les protecteurs en sont les oppresseurs, et qu'il puisse punir ces serviteurs malintentionnés par la confiscation de leurs biens et par l'exil.

Ces préceptes de Menou nous mettent à portée de pénétrer plus avant dans la constitution primitive de l'Inde, constitution où tout semble aboutir à des organisations partielles de communes isolées qui avec leur territoire forment comme autant de petits états, et cette institution

(1) C'est-à-dire, suivant le commentaire, d'autant de terre qu'on en peut labourer avec deux ou cinq charrues, dont chacune est traînée par six taureaux. Ce passage atteste en même temps l'ancienne connaissance de la charrue dans l'Inde.

fondamentale subsista lors même que plusieurs de ces communes ou pays, réunis sous la domination d'un seul rajah, formèrent des états plus considérables. Il est naturel que les traces de cette organisation se soient effacées depuis longtemps dans l'Inde septentrionale, où les conquérants étrangers se succédaient comme les ondes de la mer; mais dans les parties les plus méridionales de la presqu'île, dans le Maïsour, dans le Malabar, etc., qui furent rarement exposées aux invasions de ces conquérants, elles se sont conservées jusqu'à nos jours.

Un voyageur moderne qui a pris ses informations sur les lieux mêmes, nous a communiqué touchant cette organisation, des données fort intéressantes (1). « Chaque bourgade (2), dit-il, est et a toujours été une commune ou petite république particulière, reproduisant l'image de l'ancien état de choses, lorsque les hommes se réunirent pour la première fois en communautés, afin de pourvoir à leurs besoins mutuels. Chacune de ces

(1) *Historical sketches of the south of India, by Lieut. Colonel* Mark Wilks. Lond. 1810, vol. I, p. 117, sq.

(2) Township, p. 119. C'est ainsi que l'auteur corrige le mot de *village* qu'il a précédemment employé. [V. sur ces objets surtout l'excellent mémoire de Colebrooke. *sur les cours de justice dans l'Inde*, dans les *Transactions de Londres*, II, 166-196.]

communes contient, outre les propriétaires fonciers, douze classes d'habitants : le juge et magistrat (*potail*); le régisseur; le gardien du lieu et des champs; le distributeur de l'eau pour l'arrosement; l'astrologue pour prédire les jours et les heures fastes et néfastes; le charron; le potier; le blanchisseur du peu d'habillements qu'on y connaît, et qui sont ordinairement confectionnés dans les familles mêmes, ou achetés dans les marchés voisins; le barbier; l'orfèvre ou le fabricateur de la parure des femmes et des filles, lequel est quelquefois remplacé par le poète (*rhapsode*) de l'endroit, qui en est aussi le maître d'école (1). Ces douze employés reçoivent leur salaire en terre ou en une certaine quantité de blé fourni par les agriculteurs de la commune. L'Inde tout entière n'est qu'un corps immense formé de ces petites républiques. Les habitants de chacune d'elles obéissent aussi, en temps de guerre, à leur potail, qui est tout à la fois magistrat, receveur et fermier principal (2). Ils s'inquiètent

(1) Il est déja fait mention dans Menou de la plupart de ces classes, telles que celles de l'orfèvre, *IX*, 292, du menuisier, *X*, 100, du blanchisseur, *VIII*, 396, etc.

(2) Les noms actuellement si connus de *Zemindar* et de *Ryot*, fermier supérieur ou inférieur, ne se trouvent ni dans Menou, ni dans le Ramayan. [Sans doute, le premier étant persan et le second arabe.]

fort peu de la chute et du démembrement des empires. Pourvu que le lieu qu'ils habitent et sa banlieue, exactement fixée par des bornes, ne souffrent point de changement, ils voient avec indifférence la souveraineté passer en d'autres mains. L'administration intérieure n'en reste pas moins la même. »

Raffles, dans sa relation sur la petite île de Bali, située à l'Est de Java, nous fournit un exemple intéressant de ces petits états qui ont conservé leur ancien régime. « Avec la religion des brahmanes, dit-il, s'est aussi maintenu, dans cette île, l'antique constitution communale, ainsi que la magistrature des potails, qui y sont appelés *parbakas* et subordonnés à un rajah dont le pouvoir est illimité (1). » Cette relation de sir Raffles fournit aussi des éclaircissements curieux sur l'état de l'Inde septentrionale et de ses républiques au temps de la conquête d'Alexandre (2). Une grande partie de ces états étaient dès-lors, comme il le fait voir, soumis à des rajahs; mais certaines communes

(1) Stamford Raffles, *Description of Java*, vol. II, App. p. *CCXXXVI*. Cette expression de *pouvoir illimité* ne doit pas être prise dans le sens le plus rigoureux.

(2) *Voyez* T. I, p. 373. Sur les bornes des frontières, voyez *Menou*, VIII, 245, sq.

jouissaient encore de leur ancienne liberté, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à des âges plus modernes. Le régime de celles-ci n'était pourtant qu'une exception, et quoique les lois de Menou n'eussent apporté aucun changement dans l'organisation des communes isolées, ces lois étaient néanmoins basées sur le principe monarchique. Aussi la détermination des droits et des affaires du roi forme-t-elle un de leurs objets principaux. Quand des empires plus considérables se formèrent, le nombre et les classes des employés augmentèrent à proportion. L'intéressante inscription de Munghir, dans le Bengale, constate la confirmation de trente de ces employés supérieurs (1), parmi lesquels figurent le premier ministre, le chef des émissaires, le chef exécuteur, le surintendant des rues, le commandant en chef, l'inspecteur chargé de faire disparaître les obstacles, le chef-précepteur de la jeunesse, le prévôt des voleurs, le surintendant de l'agriculture et autres, ainsi que le grand-écuyer du roi (2). Les almanachs officiels de l'Europe ne contiennent aucun de ces titres, et on comprend facilement que les fonctionnaires que nous ve-

(1) *As. Res.*, I, p. 126, et p. 130, note 3.

(2) Voyez *Nalus*, VIII, 20; XX, 28. L'écuyer du roi est un des premiers employés de la cour, et jouit d'une confiance toute particulière.

nons de nommer avaient encore d'autres employés sous leurs ordres.

Le pouvoir judiciaire émane du roi. Il peut l'exercer lui-même, conjointement avec quelques brahmanes (1), ou élever un de ces prêtres, versé dans l'étude des lois, à la dignité de grand juge, en lui adjoignant pour assesseurs trois autres brahmanes également versés dans la connaissance des Védas. Ces quatre juges composent le tribunal suprême, image de Brahma à quatre têtes, et prononcent dans les causes civiles et criminelles. Les délits sont punis par la peine capitale et par des châtiments corporels, dont tous les brahmanes sont exempts, ou par des amendes. Les délits commis contre des brahmanes sont ceux que l'on punit avec plus de rigueur; et les amendes sont d'autant plus fortes que ceux qui les ont encourues appartiennent à des castes plus élevées (2).

Le roi est le généralissime de l'armée. Il lui est permis de faire la guerre pour la défense de son territoire ou pour la conquête d'autres états (3). Les lois indiennes, sous ce rapport, ne renferment rien de conforme à nos idées philo-

(1) Comme Duschmanta au 5e acte du Sacontala.
(2) Menou, VIII, 338.
(3) *Ibid.*, VII, 101, sq.

sophiques : ce sont plutôt des règles de précaution et de prudence sur l'opportunité de la guerre et sur la manière de la soutenir. Plusieurs des anciens rajahs de l'Inde sont dépeints comme conquérants, et leur domination comme répandue sur toute la surface de l'Inde, depuis la mer occidentale jusqu'à la mer orientale, et depuis les montagnes du Nord jusques aux rivages du Sud (1); mais on n'attribue à aucun de ces princes de grandes expéditions au-dehors de ces limites, ni des invasions lointaines comme celles des conquérants de l'Égypte et de Babylone. Jusque dans sa mythologie, l'Inde reste presque toujours un monde isolé, et sa géographie même devient fabuleuse dès qu'elle passe les limites du pays.

Une question des plus importantes, mais aussi très-difficultueuse, est celle de savoir si le roi était regardé comme le propriétaire du sol, et si les cultivateurs possédaient des terres ou s'ils n'étaient que de simples fermiers. Cette institution des fermiers ayant existé, sous des formes très-douces, au temps de la domination mongole, on l'a également supposée établie dans

(1) Par exemple, dans les anciennes inscriptions de Munghir, etc.

l'Inde encore indépendante (1). Le passage de la propriété territoriale à un simple fermage commence lorsque les contributions des propriétaires fonciers s'accroissent au point que la propriété, sans être formellement abolie, perd réellement sa valeur. Nous ne décidons pas si cette transition eut déja lieu dans les âges primitifs, et nous passons aux réglements du code de Menou et aux autres documents les plus anciens de l'Inde. Les communes de ce pays, telles qu'elles étaient constituées, sont une réfutation du principe que la propriété du sol fût inhérente à la couronne, et la législation, loin de favoriser ce principe, le contredit directement. « Des sages qui connaissent l'histoire, y est-il dit (2), déclarent qu'un champ cultivé est la propriété de celui qui en a arraché le bois, qui l'a nettoyé et labouré, comme une antilope appartient au premier chasseur qui l'a frappée mortellement. » Peut-on désigner plus clairement

(1) [Cette institution dont on ne trouve de traces ni dans l'ancienne législation indienne ni dans celle des successeurs de Mohammed, paraît s'être introduit comme le *servage* au moyen âge, c'est-à-dire, par usurpation, lors de changements politiques. V. à ce sujet un passage peu remarqué jusqu'ici dans *Prolog. ad chron. de gestis consulum Andegav.* ap. Achery, *spicileg.* III, 272, ed. in fol.]

(2) Menou, IX, 44.

le droit de la propriété foncière? Dans la même législation, les formalités prescrites pour la vente des terres sont énumérées avec soin (1), et comment ces sortes de ventes auraient-elles pu avoir lieu si la propriété n'eût été reconnue? Partout enfin où il est question de la caste des Vaisyas, laquelle comprenait les marchands, les agriculteurs et les pasteurs, ceux-ci ne sont jamais présentés comme fermiers. Les nombreuses investitures et donations de terres, dont nous avons cité des exemples, prouvent cependant que les princes, aussi bien que les temples et les sanctuaires, avaient des possessions et des domaines considérables.

Ainsi les rois de l'Inde, comme il paraît par les institutions les plus anciennes de ce pays, n'étaient pas propriétaires des terres, mais les lois leur permettaient de lever sur ces terres des impôts, qui formaient la plus grande partie de leurs revenus. Menou spécifie d'une manière très-détaillée les droits que les souverains ont à cet égard (2). Dans les temps ordinaires ils

---

(1) *Indian Digest*, III, p. 432.

(2) Menou, X, 120. Le commentaire joint à ce code dit : « Dans des temp sheureux un douzième, dans des temps difficiles un huitième ou un sixième, ce qui est le terme moyen, et dans les grandes nécessités seulement, un quart du revenu. »

perçoivent un huitième de la récolte, et dans les grands besoins ils peuvent en exiger jusqu'à un quart. L'impôt sur les biens mobiliers ne surpasse jamais le vingtième du produit. Les impôts, du reste, pèsent entièrement sur la classe industrielle. Les brahmanes et leurs terres en sont exempts (1). Les ouvriers et manœuvres doivent chercher à se rendre utiles par leur travail, mais, ajoute le commentateur, ils ne paient jamais d'impôts (2).

Une autre source des revenus du prince sont les impôts sur le commerce et les douanes. Le roi exerce une grande influence sur la marche des affaires commerciales. Il peut défendre l'exportation des marchandises, ou s'en réserver le monopole. Il fait des ordonnances sur l'achat et la vente des biens, il fixe le prix du marché, et il reçoit pour lui cinq pour cent sur le bénéfice de la vente. Il existe encore plusieurs de ces ordonnances concernant les douanes flu-

---

Voyez encore quelques réglements plus exacts, VII, 130, 131, sur les contributions fournies en fruits, en viande, en miel, en beurre, etc., sur lesquelles il n'est prélevé que le sixième du produit net. Le *Ramayan*, III, 170, assigne aussi au roi un sixième des revenus du pays.

(1) Mais seulement les brahmanes qui connaissent les Védas. Menou, VII, 133.

(2) *Ibid.*, X, 120.

viales et continentales; celui qui trompe la douane doit payer une amende de huit fois la valeur des marchandises faussement indiquées (1).

En examinant l'esprit de ces constitutions et de ces lois des anciens peuples de l'Inde, on y découvre un germe de caractère républicain bien prononcé, qui ne put jamais cependant parvenir à fonder une liberté politique. Ce germe se trouvait dans l'organisation des communes, mais l'institution des castes l'empêchait de se développer. Le pouvoir du prince était limité, non par la nation constituée en corps politique, mais seulement par la caste des prêtres; et le despotisme, quoique modifié par le pouvoir sacerdotal, se montre tout entier dans le droit de punir, accordé au roi comme marque de son autorité. « La punition, est-il dit dans Menou (2), domine toute l'espèce humaine et lui impose l'ordre. » Aussi la législation indienne, d'ailleurs si douce, devient barbare lorsqu'il s'agit de fixer certaines peines, surtout pour les délits envers les brahmanes (3). Indépendamment de l'esprit de castes, la polygamie, en formant une société domestique particulière, ne fut-elle pas aussi un

(1) Menou, VIII, 400-406.
(2) *Ibid.*, VII, 18.
(3) *Ibid.*, VIII, 270, 271.

obstacle au développement de constitutions libres? Quelque opinion qu'on ait sur ce point, il est certain qu'il ne se forma jamais sur les bords du Gange des constitutions de ce genre, telles qu'on les conçoit en Europe (1).

Ces observations nous conduisent naturellement au plus ancien commerce des Indiens; non pas précisément au trafic de ce peuple avec l'étranger, dont nous nous sommes déja occupés à l'article des Phéniciens et des Babyloniens, et dont nous parlerons encore en traitant des Égyptiens; mais à son commerce intérieur, fruit de son industrie.

Nous allons d'abord indiquer, avant de commencer ces recherches, les sources où nous avons puisé. La plus féconde et la plus pure de ces sources est sans doute le voyage nautique sur la mer Rouge ou la mer des Indes, attribué à Arrien (2), et qu'il faut placer

---

(1) [Si l'on entend sous le mot *constitution* la garantie des droits individuels et la participation au pouvoir législatif, il est clair que l'Asie a eu en tout temps des constitutions; ce n'est que depuis les invasions et les conquêtes mahométanes que le pouvoir absolu s'établit dans l'Inde.]

(2) *Periplus maris Erythræi*, dans Hudson, *Geogr. min.*, vol. I. L'excellent commentaire du Dr. Vincent, qui nous en a donné depuis une nouvelle édition très-corrigée, avec le

au premier siècle de notre ère, si même il n'appartient au second. C'est le voyage d'un marchand qui, parti de l'Égypte, visita la côte occidentale de la presqu'île en-deçà du Gange, et qui nous a conservé des renseignements exacts, non-seulement sur la navigation de ces parages, mais aussi sur les marchandises dont on y trafiquait. Comme nous traitons du commerce indien avant l'époque macédonico-romaine, nous ne devons user qu'avec circonspection de tout ce qui est rapporté de cette époque, et nous risquons beaucoup moins de nous tromper, en nous attachant à l'industrie et au commerce intérieur de l'Inde, qu'en essayant de retracer, d'après les relations d'Arrien, le commerce que ce pays entretenait avec l'étranger plusieurs siècles avant cet écrivain. Car il est reconnu que plusieurs de ses données remontent bien au-delà de son temps, et il en est même plus d'une qui ne paraît dans tout son jour, que lorsqu'on la compare avec les anciens ouvrages

---

périple de Néarque, sous le titre : *The commerce and the navigation of the ancients in the Indian Ocean, in two volumes. London*, 1807, in-4°, me dispense d'entrer dans de longues discussions géographiques et autres de ce genre, qui seraient d'autant plus déplacées ici que je n'ai aucunement le projet de commenter cet ouvrage.

indiens qui sont maintenant à notre disposition. Nous ne nous exposerons donc pas au reproche de confondre les âges, en partant de ces principes, et en y coordonnant la marche de nos études.

Les Indiens paraissent dans leurs plus anciens poèmes comme peuple commerçant. Pour qu'un pays offre l'image de l'aisance et de la prospérité, il faut que les marchands puissent voyager en sûreté d'une ville à l'autre (1). Mais la société accorde aussi un rang élevé aux hommes qui se livrent au commerce. Lors de l'entrée solennelle de Rama dans sa capitale, « tous les hommes de condition, parmi lesquels se rangent les négociants, viennent au-devant de lui avec tous les chefs du peuple ». La marche est close par les guerriers, les artistes et les artisans (2).

Le commerce intérieur de l'Inde ne pouvait pas être de peu d'importance, car il est en quelque sorte prescrit par la nature.

Comme les côtes sablonneuses de la presqu'île ne produisent pas en quantité suffisante les denrées nécessaires aux premiers besoins de la

(1) *Ramayan*, III, p. 97.
(2) *Ibid.*, III, p. 245.

vie, et entre autres le riz en quantité suffisante, il faut bien les y importer des pays du Gange. Mais en récompense, elles fournissent les meilleures épices, nommément le poivre; et, parmi les choses précieuses, les pierres fines, et ces belles perles qu'on ne trouve que dans la mer dont elles sont environnées.

Quoique le coton, qu'on peut regarder comme la production la plus importante pour l'habillement, soit commun dans toute l'Inde, et travaillé sur les côtes de la presqu'île avec la même activité que dans le pays du Gange, cependant les tissus fabriqués dans ces deux contrées diffèrent tellement entre eux qu'on sentit la nécessité de faire des échanges mutuels. La manière dont on dépeint la vie des classes supérieures, surtout dans les cours et dans les villes, fait présumer l'existence d'une foule de besoins qu'on ne pouvait satisfaire que par des relations commerciales suivies (1). Les résidences royales de l'A-

(1) *Ramayan*, III, p. 98. *Voyez* la description du deuil qui à la mort du roi Dasha Ratha interrompit cette vie brillante. « Jadis on entendait constamment dans cette ville un grand bruit d'hommes et de femmes, semblable à celui d'armées qui s'entre-choquent. Les grands allaient et venaient sur des chars, des éléphants et des chevaux. Les jardins étaient remplis de monde, d'amis et d'amants. » Toutes les descriptions de ces scènes chez les anciens Indiens décèlent un haut développement de la vie sociale.

sie servent d'entrepôts au commerce intérieur; cet usage se retrouve aussi dans l'Inde ancienne, comme on peut s'en assurer en jetant un coup-d'œil sur le tableau que nous trace le Ramayan de la ville d'Ayodhya (1). « Elle était remplie de marchands et d'artistes de toute espèce; l'or, les pierres fines et autres objets précieux s'y trouvaient en abondance : chacun y portait des vêtements magnifiques, des bracelets et des colliers de prix. » Dans un autre passage, à l'occasion du deuil qui eut lieu après la mort du roi, il est dit : « les tables d'offrandes sont vides, les boutiques où l'on vendait des couronnes de fleurs sont fermées, les changeurs et les marchands ne se montrent plus comme autrefois (2). » En retranchant même de ces descriptions tout ce qui tient à la poésie, elles nous apprennent cependant quelle idée l'Indien se faisait d'une ville riche et florissante; et il ne pouvait se représenter que ce qui lui était connu.

L'Inde, quoique privée de mines d'or et d'argent (3), possède une masse de métaux précieux

(1) *Ramayan*, I, p. 94.

(2) *Ibid.*, III, p. 128.

(3) Pline, IV, 20, cite, il est vrai, des mines d'or et d'argent dans le plus haut des monts Ghats, nommé *Capitalia*, mais nous manquons d'autres preuves : le Periplus (p. 36) parle aussi d'une manière vague de mines d'or sur le Gange inférieur, où il n'y en a pourtant point.

et surtout d'or qui mérite de fixer notre attention; aussi fut-elle de tout temps renommée pour ses richesses. Le Ramayan parle souvent de la grande quantité d'or qui circule dans ce pays. Sita reçut en présent de noces beaucoup d'or brut et un nombre immense de pièces d'or. Des chars d'or, des harnais d'or pour les éléphants et les chevaux, des clochettes de même métal, sont des objets de luxe et de magnificence (1).

Nos recherches sur les Perses ont montré que de tous les peuples qui leur étaient soumis, les Indiens seuls payaient leurs tributs non en argent, mais en or (2). La quantité de ce métal chez eux fait donc supposer un commerce considérable avec l'étranger, et nommément avec des pays aurifères. Où se trouvent ces pays, voilà ce qui sera indiqué quand nous parlerons de leurs rapports avec le Thibet et l'Inde au-delà du Gange. Nous ferons seulement observer ici que, d'après le Periplus, le commerce de l'Inde, dans la période romaine, et même après, se faisait en grande partie au moyen d'argent comptant, parfois mentionné comme objet d'importation (3). Qui ne se rappelle les plaintes de

(1) *Ramayan*, I, p. 605-606; de même dans l'introduction au Mahabharat. FRANK, *Chrest.* I, 147.

(2) *Voyez* tome I, p. 516 de cet ouvrage.

(3) P. ex. p. 28. Δηνάριον χρυσοῦν καὶ ἀργυροῦν, ce qui provo-

Pline l'aîné sur les sommes que le commerce avec l'Inde absorbait tous les ans (1)? Ce pays, produisant presque tous les objets de besoin et de luxe, en exportait une grande quantité sans être (excepté pour un petit nombre d'articles) tributaire des productions de l'industrie étrangère, de sorte que la balance commerciale penchait toujours en sa faveur. Ainsi, dès que l'Inde eut un commerce avec l'étranger, elle s'enrichit en métaux précieux, par la nature même des choses et non par un concours de circonstances fortuites.

Nous arrivons maintenant à la question de savoir si les Indiens avaient de l'argent monnayé et jusqu'à quel âge il remonte? Il est avéré que les métaux précieux, et spécialement l'or, servaient anciennement chez eux de moyens d'échange, mais rien n'indique qu'ils fussent monnayés. S'il nous était permis de nous fier entièrement aux versions publiées, l'argent monnayé remonterait dans ce pays à une haute antiquité; car son existence est mentionnée expressément dans la fable de Krischna; mais on ignore si le passage est tiré du Mahabharat ou du

---

qua même un commerce d'échange contre l'*argent indigène*, ἐντόπιον νόμισμα. Les pièces d'or de l'Inde s'appelaient χάλτις, p. 76, les *calais* d'aujourd'hui.

(1) Pline, *Hist. nat.*, XII, 18.

Baghavat, ou de l'un des autres Puranas (1). Dans le Ramayan il est parlé de pièces d'or et d'or brut (2), mais ce passage ne prouverait nullement que les pièces fussent frappées. Dans les lois de Menou le poids des *panas* et des *racticas* de cuivre, d'argent et d'or, est très-exactement déterminé, sans qu'il y soit question de coin. La liste des rois dans Tiefenthaler parle aussi de changements introduits dans les monnaies par différents rois; mais je ne sais sur quoi se fondent ces relations (3), et nous avons

---

(1) Polier, I, p. 456. Une grande quantité d'argent monnayé.

(2) *Ramayan*, I, p. 606. « He also gave a full Ujoota (of pieces) of gold; and like quantity of unwrought gold ». On fait aussi mention de présents de 20 et 10 *crores*. III, p. 114.

(3) Selon cette liste le roi Savein, le 35e de la première des 9 races, celle qui s'appelait Pandos, fit déja frapper des pièces d'or et d'argent à l'effigie du soleil. Rajah Sernaut, de la seconde race, y fit mettre le premier son nom; le rajah Bempal, de la septième race, y fit placer son nom et l'effigie d'une divinité; et le rajah Gobentschand, de la huitième race, fit donner aux *rupies*, jusque-là carrées, une forme ronde. Mais comment l'auteur sait-il tout cela? Nous avons montré plus haut que ces listes ne méritent guère notre confiance. Existe-t-il encore des monnaies indiennes qui remontent au-delà de notre ère? Nous ne connaissons aucune monnaie qui appartienne à ces temps reculés. Il y a en effet nombre de monnaies indiennes avec quelque emblème, mais elles manquent complètement d'inscriptions et de dates.

déja remarqué ailleurs combien elles méritent peu de croyance (1). Le Periplus mentionne expressément des pièces d'or indiennes, qu'on nomme *kaltris*, et qu'on échange avantageusement contre les monnaies grecques et romaines (2). Mais quels que fussent d'ailleurs la valeur et le coin des anciennes pièces de l'Inde, l'usage en est certainement fort ancien. Voilà ce qui est prouvé par la permission de prêter de l'argent à intérêt, et par la fixation exacte du taux de ces intérêts que nous trouvons consignée dans les lois de Menou. Le Sacountala dit, à propos d'une bague perdue, qu'on donna de l'argent à celui qui l'avait rapportée (3). Les changeurs étaient connus des Indiens, puisque plusieurs fois il en est question dans l'Hitopadesa (4).

Les pierres précieuses et les perles, qu'on place parmi les produits indigènes les plus anciennement connus, faisaient partie des objets de luxe, et par conséquent de commerce. Aussi les lois de Menou recommandent-elles aux Vaisyas de s'informer de leur prix, de celui des coraux et des tissus, comme des articles les plus

---

(1) *Voyez* plus haut, p. 322.
(2) *Periplus*, p. 26-36.
(3) *Works of* Jones, VI, p. 280.
(4) *Ibid.*, p. 27, 44, 47.

importants (1). Telles sont les preuves que nous fournissent les sculptures les plus anciennes de la nation, et que des citations pourraient encore fortifier si nous ne regardions ce témoignage comme superflu (2).

Suivant le Periplus on transporte de l'intérieur du pays au port de Nelkynda (3) des pierreries de toute espèce, parmi lesquelles on cite des diamants et des rubis (4). Lorsqu'on sait que les diamants sont originaires de l'Inde (5), on est fondé à croire que quelques-unes des mines d'où on les tirait sont déja des plus anciennes. On cite dans un autre passage les onyx, apportés d'Ozène, des monts des Ghats, à Barygaza (6).

Quoique les perles soient probablement une parure aussi ancienne que les pierres précieuses et tout aussi indigène, il n'est rien moins que surprenant de ne pas entendre parler de pêches aux perles dans les ouvrages indiens connus

---

(1) Menou, IX, 329.

(2) Celui qui tient néanmoins à ces preuves n'a qu'à lire le Gita-Govinda, où il est souvent question de la parure encore aujourd'hui usitée des jeunes Indiennes, et le *Ramayan*, III, p. 157.

(3) Αιθία διαφανῆ πάντοία ἐκ τῶν ἔσω τόπων.

(4) ἄδαμας et ὑακινθος.

(5) *Voyez* tom. I, pag. 107 de cet ouvrage; Vincent, II, App., p. 6.

(6) *Periplus*, p. 28, et tom. II, p. 240 de cet ouvrage.

jusqu'ici ; car les îles et les bancs de sables entre Ceylan et la terre ferme, où se faisaient ces pêcheries, et où Rama jeta ce fameux pont lors de sa guerre contre Ravana, sont les contrées les plus célèbres de la mythologie indienne. La faute en est sans doute à nos connaissances bornées de la littérature de ce pays ; car la fable, qu'Arrien raconte d'Hercule, où ce héros visite toute la mer des Indes et trouve une perle dont il pare sa fille Pandée, est d'origine indienne (1). Comme les compagnons d'Alexandre parlent de cette pêche, elle doit remonter au-delà de son temps (2). Selon l'auteur du Periplus, non-seulement les perles étaient pêchées auprès de Manaar, entre Ceylan et la terre ferme, mais elles étaient encore percées dans cette île (3). Ces pêches doivent y avoir eu lieu depuis un temps immémorial (4); puisque, sans être per-

(1) Arrien, *Op.*, p. 174. Καὶ ταῦτα μετεξέτεροι Ινδῶν Ἡρακλέους λέγουσι. En supposant l'identité de l'Hercule et de la race phénicienne, on pourrait ainsi expliquer cette tradition de manière à faire supposer que les Phéniciens auraient pêché dans la mer des Indes, comme ils le faisaient dans le golfe Persique.

(2) Arrien, p. 194.

(3) *Géogr. Min.*, I, p. 34. Manaar y est appelée l'île d'Epidore, probablement d'après un Grec qui la découvrit.

(4) *Peripl.*, p. 32.

cée, la perle n'est d'aucune utilité, et que la perforation à elle seule demande beaucoup d'art. Dans le siècle de l'écrivain déja cité, le marché principal pour le commerce des perles était la ville de Nelkynda ou Neliceram (1).

L'usage et le travail artificiel de l'ivoire pour la parure, remontent également à une haute antiquité dans l'Inde. Des pendants d'oreilles et des colliers d'ivoire sont la parure ordinaire des idoles à Éléphanta comme ils l'étaient encore du temps d'Alexandre (2). L'art surtout d'en confectionner des chaînes, qui semblent comme faites d'une seule pièce, doit y avoir atteint une haute perfection.

Suivant les premières traditions, les tissanderies sont comptées parmi les manufactures les plus importantes de l'Inde, pays que la nature a pourvu abondamment de coton et de toutes les matières premières; mais on n'a pas même conservé le nom de l'inventeur du simple métier de tisserand, qui depuis son origine ne paraît avoir subi aucun changement. La variété des étoffes devenues objets de commerce est déja si considérable dans le Periplus qu'on ne peut croire qu'elle se soit augmentée depuis. Il y est question de la mousseline du

---

(1) Au nord de Calicut, 12° lat. sept.

(2) Arrien, *Op.*, p. 179.

Bengale la plus fine, de tissus grossiers, moyens et fins, unis ou rayés, de toile de coton; de ceintures et de schalls de couleur; de pourpre fine et grossière, ainsi que d'étoffes brodées en or; de soie filée et de fourrures de Sérica (1).

Cette industrie n'étant pas le fruit du commerce avec l'étranger, mais des besoins de la nation, il est vraisemblable qu'elle y a subsisté bien avant cette époque. Nous manquons, pour les périodes antérieures, d'une énumération d'étoffes et de tissus aussi détaillée que celle du Periplus; mais nous savons que les Grecs et les Macédoniens, qui ont, quatre siècles auparavant, visité l'Inde avec Alexandre et ses successeurs les plus proches avaient trouvé tout à peu près dans le même état. Les vêtements de coton des Indiens excitèrent leur attention par leur blancheur extraordinaire. Ces vêtements, tels qu'ils les décrivent, sont ceux qu'on porte encore aujourd'hui (2). Ce que nous lisons dans le prophète Ézéchiel nous conduit à des conclusions semblables (3). Les résultats que nous avons obtenus de nos recherches sur l'étendue du commerce babylonico-phénicien, ne nous laissent point douter que ces robes de couleur magnifiques que Tyr et Babylone rece-

(1) *Peripl.*, p. 13, 16, 22, 28, 32, 36.
(2) Arrien, *Op.*, p. 179.
(3) Ézéch., XXVII, 23, 24.

vaient de pays éloignés, ne fussent en partie d'origine indienne (1). Nous avons déja parlé, lors de la description d'Ayodhya, des vêtements de couleur comme du costume ordinaire des habitants de cette ville (2). Mais le Ramayan nous donne à ce sujet les renseignements les plus importants, lorsqu'il décrit les présents de noces offerts par le roi de Videha à sa fille Sita (3). Ils consistent en étoffes de laine, en fourrures, pierres précieuses, soie fine, en vêtements de diverses couleurs, parures magnifiques et voitures brillantes.

Qu'entendre par étoffes de laine, si ce n'est ces schalls, qui sont encore de nos jours l'ornement des femmes de l'Orient et même de l'Occident? Ce n'étaient que les tissus les plus moelleux qui pouvaient être offerts à la fille d'un roi, surtout dans une pareille occasion! Cela vient encore appuyer la haute antiquité de ces tissus si renommés. On mentionne en outre des étoffes ou couvertures grossières qu'on tendait sur les voitures (4).

La fourrure qui était très-recherchée, même dans les pays chauds, comme en Chine, et qui servait plutôt comme parure que comme moyen

(1) *Voyez* tom. II.
(2) *Voyez* p. 186 de ce volume.
(3) *Ramayan*, I, p. 605.
(4) *Ibid.*, p. 201.

de se garantir du froid, ne pouvait venir que des pays septentrionaux.

De toutes les étoffes la soie est peut-être celle qu'on s'attendrait le moins à trouver alors dans l'Inde. Mais ce n'est pas le seul passage du Ramayan qui en fasse mention. Les vêtements de soie sont des robes de fête, même dans l'intérieur du harem royal. Il en est ainsi lors de la réception des quatre belles-filles du roi Dasha-Ratha dans Ayodhya (1). « Kausalya, Sumitra, la belle Keikeyi et les autres femmes du roi, prêtes à embrasser leurs belles-filles, reçurent la fortunée Sita, la glorieuse Urmila et les deux filles de Kuscha-Dwaja. Toutes ces femmes, revêtues d'une soie brillante, se rendirent en toute hâte et en s'entretenant d'une manière agréable, dans les temples des dieux, pour y sacrifier de l'encens. » De ce que ces robes de soie étaient le costume de fête dans les harems des princes, on peut déja en conclure qu'elles étaient faites d'étoffes étrangères, question sur laquelle nous reviendrons ailleurs.

D'après le témoignage d'Hérodote et de Ctésias l'écorce d'arbre fut aussi employée à l'habillement des Indiens dès les temps les plus reculés (2). Nous voyons dans le Sacountala que les

(1) *Ramayan*, I, p. 627; III, 204-284.

(2) Hérod., III, 98, ἐσθὴς φλοίνη. Ctés., *Indic.*, 22, ἱμάτια ξύλινα.

pieux ermites et les pénitents en faisaient usage (1). Sacountala portait un manteau fait d'écorce tout différent des vêtements magnifiques que lui offrirent les Dévanis lorsqu'elle devint l'épouse de Duschmanta (2). Le roi lui-même, lorsqu'il se voua à la pénitence, quitta les vêtements de mousseline fine et de soie, et se revêtit de cette étoffe grossière (3). La manière de la confectionner n'est pas décrite, cependant il y a un passage intéressant dans le Sacountala où il est dit qu'on la fait sécher au soleil (4). Peut-être les mouillait-on en les confectionnant et les exposait-on ensuite au soleil; quant à celles des îles de la mer du Sud, elles ne souffraient point d'humidité.

Parmi les aliments, le riz occupe le premier rang selon le Ramayan. On en distingue différentes espèces, et dans l'heureuse ville d'Ayodhya la nourriture la plus commune et la plus estimée est le *schali* qui a mûri dans la froide saison (5). Le Ramayan consigne dans un épisode la liste des mets et des boissons, dont le rajah Vasichtha régale l'armée de Wishwa-Mitra (6).

---

(1) *Works of* Jones, VI, p. 225-226.

(2) *Ibid.*, p. 257.

(3) *Ibid.*, p. 283.

(4) *Ibid.*, p. 289.

(5) *Ramayan*, I, p. 104.

(6) *Ibid.*, I, p. 463. *Voyez* la description de la fête donnée par Bhurdmaja.

« On donne à chacun tout ce qu'il demande, de la canne à sucre, du miel, du ladja (1), du miredja (2), du vin et d'excellentes liqueurs, et d'autres mets, entassés en grande quantité pour être sucés, léchés, mâchés et bus (3); du riz préparé, des bonbons et des biscuits, du lait caillé et du petit-lait servis dans de grands vases. Tous ces aliments étaient apprêtés selon les différents genres de goût, et offerts dans des milliers de vases remplis du suc confit de la canne à sucre. Ce qui doit surprendre, c'est qu'en parlant de l'entretien d'une armée, il ne soit nullement question de viandes.

La canne à sucre est mentionnée non-seulement dans le Ramayan, mais aussi dans le Menou (4) et le Periplus comme objet d'exportation (5). On en tire le suc, on le conserve confit dans des vases, mais il n'y a aucune trace de raffineries de sucre. Quant aux liqueurs fortes et enivrantes, l'Inde ancienne en connaissait plus d'une espèce; mais l'usage n'en était pas général. Le Ramayan distingue les Suras, qui prenaient ces boissons, des

(1) Un mets fait de riz.

(2) Une boisson fermentée de mélasse et d'eau.

(3) Que nos lecteurs se transportent dans les Indes où on suce le sucre à cannes et différents fruits succulents, où on lèche les glaces et mâche le bétel.

(4) Menou, VIII, 341.

(5) *Peripl.*, p. 9.

Asuras qui se les refusaient (1). Ce sont sans doute des sectes fort anciennes, puisqu'elles figurent déja dans la fable antique des descendants d'Aditi (qui sont les Suras) et de Diti (les Asuras) (2).

Au nombre des boissons fortes, le Ramayan range déja le vin. Si l'on entend par là du vin fait de raisin, ce ne peut être que du vin importé de l'étranger; car nous avons des raisons de croire qu'on ne pressure pas le raisin dans l'Inde (3). Lorsqu'il est question de vin dans ce pays, c'est le vin de palmes qu'on a en vue, si toutefois l'usage de cette boisson était introduit dans les armées, quoiqu'il ne le soit guère aujourd'hui. Cette boisson qui était d'une préparation facile fut surnommée vin d'Arabie, parce que du temps du Periplus le commerce en expédiait pour cette contrée (4). Les boissons fortes les plus ordinaires dans l'Inde paraissent avoir été les liqueurs brûlées. Le Ramayan cite celles de fruits et de canne à sucre (5). Dans

(1) *Ramayan*, I, p. 416, et *ib.* note.

(2) [Les descendants de Diti sont les dieux, et les descendants d'Aditi sont les Titans.].

(3) Dans le Periplus le vin est mentionné à plusieurs reprises parmi les articles d'importation; ainsi p. 22-28, comme venant de l'Italie et de la Syrie.

(4) *Peripl.*, p. 21.

(5) *Ramayan*, III, p. 289.

le Menou on en distingue trois espèces principales (1) : selon qu'elles étaient faites avec le marc du sucre et du riz broyé, ou celui de la fleur madhuca (2). Cette dernière ne nous est guère connue, mais les deux premières ne sauraient être que notre arack et notre rum. Elles sont toutes les trois interdites aux brahmanes.

L'Inde est le pays des épices. Les recherches sur le commerce des Phéniciens nous ont montré que de tout temps l'Occident les a tirées de cette contrée. On ne peut guère douter de leur usage dans l'Inde proprement dite, quoique le peu d'écrits qui nous sont parvenus n'en fassent pas une mention spéciale. Ce silence est un effet du hasard; car ni le Menou ni le Ramayan n'avaient un motif particulier pour parler de la cannelle. Mais il est certain que le poivre était déja connu très-anciennement comme objet de commerce dans l'Occident, puisque Théophraste en distingue même différentes espèces (3). Le nom de cette épice en traversant la Perse se naturalisa aussi à ce qu'il paraît dans les contrées situées à l'Ouest (4). Il est à présumer qu'elle

(1) Menou, XI, 95.

(2) Qui doit être la Bassia de Linnée.

(3) Théophrast., *Hist. Plant.*, IX, 22.

(4) Le nom sanscrit est *pippali*, delà πιπερι, *piper*, *Pfeffer*, poivre, etc. W. Hunter, *Remarks on the species of pepper*, dans les *As. Res.*, IX, p. 384.

venait du Malabar méridional, de Cochin, et du voisinage où elle paraît indigène. Il n'en est pas de même des parfums. Ils sont ou étrangers comme l'encens, ou indigènes comme le bois de sandal dont on parle plusieurs fois dans le Ramayan et dans le Guita-Govinda (1), et qui est très-commun dans l'Inde ainsi qu'en Chine. Ils n'étaient pas seulement affectés aux sacrifices; leur usage était encore indispensable dans la vie privée, et particulièrement dans les solennités, ainsi que nous le voyons dans le Ramayan à l'occasion de l'entrée de Bharata dans la ville de son grand-père (2). « Les habitants, après avoir arrosé les rues, les avaient sablées et garnies d'arbustes en fleur rangés avec symétrie. La ville était ornée de guirlandes, et de toutes parts s'exhalait l'odeur de l'encens et des parfums les plus précieux. » Ce qui mérite sur-

(1) *Ramayan*, III, p. 125, et ailleurs. *Guita-Govinda*, p 58, 65, 84. Il croît, selon lui, de préférence sur les coles de Malaya. On en fait aussi une eau odoriférante, en imprégnant d'huile ce bois réduit en poudre. Beckmann (*Waarenkunde*, t. II, n° 1, p. 112 sq.) a fait une étude savante de ce bois. Ce n'est probablement pas le bois de sandal rouge qu'on a ici en vue, mais bien plutôt la plus belle qualité du bois de sandal jaune, celle qu'on tire du Malabar.

(2) *Ibid.*, I, p. 636.

tout d'être remarqué, c'est cette grande quantité d'encens qu'on trouve dans ce pays où cet arome n'est point indigène, mais importé de l'Arabie.

Le Periplus cite plusieurs parfums comme productions de l'Inde, et dont, par conséquent, on ne saurait méconnaître l'usage antique.

Ce n'est pas ici le moment d'énumérer en détail tous les objets de commerce dont il est déja question dans l'histoire la plus ancienne de ce pays. Il est parlé de femmes esclaves destinées à peupler les harems (1), de différentes couleurs comme le lacca (2) et l'indigo (3), de métaux précieux et communs, parmi lesquels l'acier indien jouit d'une certaine célébrité (4), et de plusieurs autres produits; mais les articles que nous venons de citer suffiront pour donner une idée de l'étendue de ce commerce.

La nature de ce pays voulait que son commerce intérieur se fît autrement que dans le reste

---

(1) *Ramayan*, I, p. 606. Le roi Djanaka ajoute à ses présents mille femmes esclaves avec des colliers en or.

(2) Ctesias, *Ind.* cap. 21.

(3) Le noir indien (Μέλας Ινδικὸν dans le *Periplus*, p. 22), ainsi que le cinabre, p. 18. Encore aujourd'hui l'indigo qui y est appelé nil [bleu foncé], est la branche principale du commerce de l'Indoustan à Bokhâra.

(4) Ctes., *Ind.*, 4.

de l'Asie. Il n'était pas nécessaire ni toujours possible de le faire ici comme dans les vastes pays de l'Asie intérieure, à l'aide de caravanes. Cependant elles y furent employées quelquefois, comme nous l'apprend le beau récit du Nalus, où Damayanti fugitive vient se joindre à une caravane de commerce (1). Mais les bêtes de somme, les éléphants apprivoisés, sont attaqués et dispersés, dans la nuit, par leurs frères sauvages. Au surplus cette caravane paraît avoir appartenu plutôt au roi qu'à des particuliers (2). La plus grande partie du pays, toute la presqu'île qui est hérissée de montagnes, ne permet que très-rarement l'emploi du chameau (3). Le peu d'étendue des distances et la civilisation du pays inspirent assez de sécurité aux marchands pour qu'ils osent voyager seuls. La navigation fluviale de la presqu'île et le cabotage facilitaient beaucoup le transport des marchandises. Le Gange

---

(1) Nalus, XII, 111 et suiv. *Voyez* p. 213 de ce volume.

(2) Elle est appelée la caravane du roi Tchedi. *Nalus*, XII, 132.

(3) Le *Periplus*, p. 29, remarque expressément que les marchandises des places commerçantes de l'intérieur étaient transportées sur des charrettes (ἁμάξαις) jusqu'aux villes maritimes.

et ses affluents sont les grandes routes commerçantes de l'Inde septentrionale; la navigation de la presqu'île (1) et des routes artificielles, comme nous en trouvons entre le Gange et l'Indus (2), existaient probablement déja avant ce temps. Non-seulement on parle souvent de grandes routes dans le Ramayan (3), mais il y est aussi question d'une certaine classe d'hommes chargés de leur entretien (4). Le commerce entre les côtes orientale et occidentale se faisait, selon Arrien, avec des navires construits dans le pays même (5), et, quand on se souvient de la haute

(1) Péripl., p. 31. Des douanes fluviales, dans Menou, VIII, 406.

(2) Strab., p. 1010.

(3) *Peripl.*, p. 34.

(4) *High roads*, comme par exemple III, 228.

(5) Le principal passage est dans le *Ramayan*, III, 226, lorsqu'il est question des préparatifs qu'on fit pour le voyage de Bhuruta. « On convoqua des journaliers, des architectes habiles, des mécaniciens, des bûcherons et des hommes attachés spécialement à la construction et à l'entretien des chaussées. » Il n'est pas dit positivement que c'étaient des routes artificielles; il n'en existe point même de nos jours, mais elles étaient du moins battues ou égalisées. Cependant il est dit, p. 231 : « Des ponts sont bâtis, des rochers sont percés, des canaux et puits sont construits, et les routes sont garnies d'arbres et de fleurs. Ainsi parées, elles ressemblent au chemin des dieux. » On n'y fait pas mention

antiquité de la pêche aux perles dans le détroit de Ceylan et des préparatifs qu'elle réclamait, on ne doutera pas qu'il n'en fût de même déja, plusieurs siècles avant cet écrivain.

Le commerce par caravanes tel qu'il existe dans les autres pays de l'Orient, serait donc resté étranger à l'Inde, si des troupes de pélerins et de pénitents ne l'eussent en quelque sorte reproduit dans sa forme et ses résultats. Ils affluent dans les places sacrées, comme Bénarès, Djagrenât, non pas un à un, mais en bandes nombreuses et même innombrables; ces masses d'hommes réunies et leurs besoins font naturellement naître une espèce de commerce qui se lie à la dévotion (1), et donne nécessairement

---

de colonnes milliaires, quoiqu'elles soient connues dans l'Orient.

(1) Nous ne citons pour exemple que le récit du capitaine *Hardwike*, *As. Res.*, VI, p. 312, du pélerinage et de la foire à Hurdwar sur le Gange, au 30° de latitude septentrionale. « Cette foire est une réunion annuelle des Hindous, pour se baigner dans l'endroit sacré du Gange. La foule assemblée pouvait être évaluée sans peine, d'après le registre des contributions payées, à deux millions et demi. Si les cérémonies religieuses sont le principal but de cette réunion, elle fournit cependant aussi l'occasion de faire un commerce fort considérable. Dans ce concours de différents peuples il devait être fort intéressant de voir les figures, les cos-

lieu à des marchés et des foires. Ainsi ces établissements (les tchoultris) qui s'élevaient pour ainsi dire à la voix de la religion, et où l'architecture se montrait souvent dans toute sa majesté, pouvaient bien avoir une destination pareille à celle des caravanserais du pays de l'Orient, sans toutefois se ressembler parfaitement. Quoique le commerce ne se fît pas dans l'Inde comme ailleurs, au moyen des caravanes, on avait pourtant besoin de lieux d'entrepôt, et les villes situées dans l'intérieur et sur la côte qui en tenaient lieu, sont indiquées par l'auteur du Periplus. Il en nomme trois : Ozène au Nord de la presqu'île, et dans l'intérieur Tagara et Pluthana. La première, Ozène, connue aujourd'hui sous le nom d'Oudjein, est la capitale actuelle du chef Scindiah, un des princes les plus puis-

---

tumes, les mœurs des habitants de tant de pays, comme du Caboul, de Cachemire, de Lahore, de Thibet, de Sirinagur et des plaines de l'Indoustan. De quelques-unes de ces contrées éloignées des familles entières, hommes, femmes et enfants, entreprennent ce voyage; quelques-uns à pied, d'autres à cheval, encore d'autres, surtout les femmes et les enfants, dans de grandes charrettes, couvertes de nattes, qui, pour le temps de la foire, leur tiennent lieu de demeures. » Et cependant Hurdwar n'est pas une des places sacrées du premier ordre! Des marchés et des foires sont mentionnés dans le *Ramayan*, III, 482.

sants des Marattes. Arrien en parle comme d'une ancienne capitale, qui avait servi autrefois de résidence (1). Ozène fut d'abord le bazar du commerce intérieur, et fournissait à tous les besoins des pays d'alentour; plus tard, il devint aussi l'entrepôt du commerce extérieur pour les mousselines, les onyx, les toiles de coton fines et grossières; c'est de là qu'on expédiait ces produits indigènes au port de Barygaza; c'est probablement aussi de ce point central qu'on faisait passer à l'étranger les produits de contrées sep-

(1) Péripl., p. 27, 28. L'Ougein actuel est à un mille anglais de l'ancien [Udjdjayini]. Ce dernier est enseveli, vraisemblablement par suite d'un tremblement de terre, et, comme le veut la tradition, du temps de Vieramaditya. A une profondeur de quinze à dix-huit pieds on trouve des murailles entières de briques d'une grandeur extraordinaire, des piliers, divers ustensiles et des monnaies. On y a même trouvé une provision de froment. Auprès de ces ruines est la grotte royale attribuée par la fable au rajah Bhirtuny [Bhartrihari], frère de Vieramaditya. Elle contient des cours, des galeries et chambres, dont les parois sont ornées de reliefs. Mais comme plusieurs parties sont encombrées, il est impossible de visiter le labyrinthe en entier. *Voyez* sa description par Will. Hunter, dans les *Res. As.*, VI, p. 36. Ougein est donc certainement une des villes les plus anciennes de l'Inde; aussi est-elle encore actuellement une place sacrée, et tout fait croire que ce fut dans le principe un établissement absolument semblable à ceux d'Elora, d'Éléphanta, etc.

tentrionales plus reculées dont nous reparlerons ailleurs. Ozène fut de tout temps au nombre des villes saintes et du premier ordre, et tout le pays à l'entour à deux *coss* de circonférence est également sacré aux yeux de la religion (1), aussi est-elle le rendez-vous des pélerins. Tous les ans, à une certaine époque, on y voit affluer une grande quantité d'hommes, et cette circonstance explique comment cet endroit saint a pu devenir le principal entrepôt du commerce intérieur.

Dans le Décan il est fait mention des deux places Tagara et Pluthana, comme des plus considérables de cette province (2). Tagara est l'ancien Deogur (Devaguiri, colline des dieux). Cette ville, qui est regardée comme un des sanctuaires le plus fameux de ce pays, dut aussi à l'affluence des pélerins qui s'y rendaient depuis des milliers d'années l'avantage de devenir un entrepôt considérable pour le commerce intérieur de l'Inde. Le Periplus fait remonter bien haut la splendeur de Tagara, car il la place déja de son temps au nombre des plus grandes villes. C'est de là qu'on transportait au port de Barygaza, par des che-

(1) Ayeen-Acberi, II, p. 546.
(2) *Peripl.*, p. 29.

mins difficiles, des étoffes de coton de toute espèce, diverses mousselines et autres produits indigènes.

L'emplacement qu'occupait Pluthana est incertain. D'après le texte actuel du Periplus, il faudrait chercher cette ville à vingt journées au Sud de Barygaza; Tagara serait à dix journées à l'Est de Pluthana. Au premier abord, on serait tenté de prendre Pluthana pour Patual qui est situé à dix journées à l'Ouest de Tagara, telles qu'on les fait avec des voitures chargées sur des routes montagneuses difficiles à franchir (1). La distance de Patual à Ougein n'est pas de vingt, mais pour le moins de trente journées. Comme il est notoire que ce passage du Periplus est défectueux, il faut nous arrêter à de simples conjectures. En tout cas cette Pluthana était située au milieu des montagnes des Ghâts, car c'était le marché des onyx, et on les envoyait de cette ville à Barygaza (2), à travers de très-mauvais chemins.

Le commerce le plus actif se faisait au Nord dans les pays du Gange. C'est là que la grande route royale se dirigeait de Taxila sur l'Indus par le Lahore jusqu'à Palibotra sur le Gange, dont Mégasthène parle le premier. Cette route qui a été

(1) *Voyez* p. 42 de ce volume.
(2) *Peripl.*, l. c.

mesurée par *schoenis* (1), était de mille stades (2); à la vérité, on ne saurait la croire antérieure au temps d'Alexandre, parce qu'Arrien n'en parle pas positivement, et que son évaluation par schoenis n'est pas indienne, mais perse. De l'autre côté, la facilité avec laquelle Alexandre pouvait avancer, ainsi que l'usage fréquent des chariots chez les Indiens, montrent clairement qu'il ne manquait pas dans ces contrées de routes battues. Le Ramayan cite déja d'une manière circonstanciée le chemin conduisant d'Ayodhya par le Gange à Hastinapur et par le Djumna, à travers le Lahore, à la ville de Giniberaja dans l'intérieur du Pandjab; c'est par ce chemin que Rama, après la mort de son père, fut conduit à Ayodhya (3).

Le cercle resserré de ces notions sur le commerce intérieur de l'Inde s'étendrait peut-être par l'examen du commerce intérieur, tel qu'il existait déja avant les Ptolémées. Je suivrai dans

---

(1) Dix-huit schoenis représentent vingt-cinq lieues de France. (*Note du traducteur.*)

(2) Strab., p. 1010. Casaubonus a montré qu'on doit lire 10,000 stades au lieu de 20,000. C'est la même route dont parle Pline, *Hist. Nat.*, VI, 21, et que Wilford, *As. Res.*, IX, p. 48, etc., et d'autres écrivains ont essayé d'explorer, mais ils ne nous apprennent pas si son existence remonte jusqu'aux temps dont nous parlons.

(3) *Ramayan*, III, 105, etc.

ces recherches les principes de critique que j'ai établis en ne consultant les relations subséquentes, nommément celles du Periplus d'Arrien, qu'autant qu'elles se rapporteront directement aux temps antérieurs, ou qu'à l'aide de données plus anciennes elles dissiperont les ténèbres dont s'enveloppe cette haute antiquité. Mais je ne saurais trop rappeler à mes lecteurs que le commerce intérieur de l'Orient n'éprouva pour ainsi dire d'autres modifications que de faibles déviations des routes, tandis que les directions du commerce occidental eurent au contraire à subir de grands changements.

La nature du pays et de ses produits, ainsi que le caractère de la nation, rendirent le commerce des Indiens plutôt passif qu'actif. Comme les productions de l'Inde étaient très-recherchées par les peuples occidentaux, et que ceux-ci les venaient prendre eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin de les porter chez les étrangers. Le caractère des Indiens n'a pas cette activité hardie qui pousse aux entreprises les plus hasardeuses. Quoique leurs fables soient pleines des aventures les plus étranges, cependant ils aiment une vie tranquille, et l'activité paisible des travaux champêtres et industriels. Ils regardent l'Inde [Djambu Dvipa] comme la limite du monde. Séparés au Nord du reste de l'Asie par une chaîne de montagnes difficile à franchir,

ils étaient sur les autres points entourés de la mer, dont les éloignaient, sinon leurs lois, car le code Menou n'en fait pas mention, mais leurs mœurs et leurs coutumes. D'ailleurs aucun fait n'indique que les Indiens aient jamais été marins (1).

Ceci ne s'applique cependant qu'à la nation en masse. Nous ne contestons nullement qu'il n'y ait eu quelques marchands assez entreprenants pour passer la mer, pour aller s'établir dans des pays étrangers, afin de s'y enrichir par le commerce, car le Ramayan cite des trafiquants, qui font des spéculations sur mer, et apportent des présents au roi (2). Aucune loi n'a jamais défendu de se livrer à cette occupation; le code de Menou contient au contraire des préceptes qui la permettent tacitement, en donnant force de loi à tous les contrats de commerce, relatifs aux dangers qu'on peut courir dans des voyages par mer et par terre (3). De

(1) [Il est question du voyage par mer dans Menou, III, 158; VIII, 157. Yadjnavalkya permet de prendre 20 p. c. ou même des intérêts plus élevés d'un capital prêté à des commerçants sur mer. Djagannatha, *Digest*, I, 46; et le *Vrihat Narediya Pourana* nous apprend que les sages ont déclaré qu'il faut éviter dans le Caliyouga les voyages sur mer. *Digest*, III, 141. Ce qui semble prouver que des voyages antérieurs ont eu lieu, par exemple à Java ou en Égypte.]

(2) *Ramayan*, III, p. 237.

(3) Menou, VIII, 157.

plus, la religion indienne ne reconnaît pas le principe des Égyptiens qui regardent la mer comme impure; elle lui assigne au contraire un souverain spécial; et, suivant la fable, la mer, c'est-à-dire le golfe du Bengale, dut son origine aux émanations du fleuve sacré (le Gange (1)). On sait que des marchands indiens, nommés banianes [banitch], passent la mer et se fixent dans des villes étrangères. « Le commerce de l'Arabie Heureuse, dit un auteur moderne (2), est entièrement entre les mains des banianes de Guzerate, qui de père en fils se sont établis dans ce pays. Le gouvernement protége cette espèce de cosmopolites, et leur impose une taxe en proportion de leurs richesses. » On peut croire qu'il en a déja été ainsi dès les temps les plus reculés. Il est dit dans l'Hitopadesa (3) : « Il faut un navire pour traverser l'Océan », et dans un autre passage on lit (4) : « Un négociant après avoir été douze ans en voyage, revint dans sa patrie avec une cargaison de pierres précieuses. » Rien ne confirme mieux ce que nous avons dit que le passage du Sacountala sur

(1) *Ramayan*, I, p. 400.

(2) Dans les rapports de M. Cloupet, *Allgem. Geogr. Ephem.* 1810, nov. p. 235.

(3) *Works* of Jones, VI, p. 94.

(4) *Ibid.*, p. 80.

le marchand Danavridhi dont l'immense fortune devint la propriété du roi, parce que le voyageur avait péri en mer sans laisser d'enfants (1). Si l'on exigeait encore une preuve historique, on la trouverait dans le Periplus, qui, outre les marchands arabes et grecs, cite aussi les banianes de l'Inde, lesquels pour leurs affaires commerciales s'étaient fixés sur la côte septentrionale de l'île Socotora (2).

Si les Indiens ne formaient pas eux-mêmes des caravanes et n'armaient pas des vaisseaux, cela n'empêcha pas certains particuliers de prendre part au commerce avec l'étranger, et d'entreprendre quelques voyages. Nous allons à présent suivre le commerce extérieur dans ses directions vers le Nord, vers l'Est et vers l'Ouest, et traiter de chacune à part. Au Nord, la Chine était le seul pays avec lequel l'Inde pût avoir des rapports commerciaux (3). Comme nous trouvons

(1) *Works of* Jones, VI, p. 292.

(2) *Peripl.*, p. 17. Elle s'appelle l'île des Dioscorides.

(3) Vincent, II, p. 574, 575, a prouvé que le nom de Chine est indien, et nous est venu de l'Inde. [Le nom de סינים se trouve déja dans Isaïe XLIX, 12; on peut comparer le passage de Mengtseu, I, 1, 21 et les *Nouveaux mélanges* de M. Abel-Rémusat, II, 334. Il serait possible encore que le *Djinnestân* des Persans qui désigne aujourd'hui le Kobi, eût désigné anciennement la Chine; le terme de *djinn* nous semble persan quoiqu'il se trouve déja dans un poète arabe antérieur à Mohammed, dans Schanfara, v. 60.]

dans l'Inde des marchandises de la Chine, nous ne saurions douter que malgré les obstacles naturels, tels que des montagnes en apparence inaccessibles et de vastes déserts, il n'ait existé des relations entre ces deux peuples dès la plus haute antiquité. Le Ramayan cite (1) les étoffes et tissus de soie comme employés dans les harems des grands. Nos lecteurs décideront si on aurait tort de supposer que les riches vêtements de noces dont parle le Sacountala fussent faits avec des étoffes de soie (2). Mais le Periplus mentionne les étoffes de soie et la soie filée comme articles importés de l'étranger (3). Il est notoire que la soie est un produit naturel à la Chine (4) et à l'Ouest du Tangut, ou bien aux pays que l'antiquité a compris sous la dénomination vague de *Serica;* il ne reste donc plus qu'à savoir par quelle voie et de quelle manière se faisait ce commerce.

Il est certain qu'il a existé entre l'Inde et la Chine, un trafic par terre qui existe peut-être encore. Mais le voile qui s'étend sur ces contrées ne peut être entièrement soulevé, vu que jusqu'ici

(1) *Voyez* p. 396 de ce volume

(2) *Works* of Jones, VI, p. 257.

(3) *Peripl.*, p. 36.

(4) [Il n'est pas prouvé que la soie ne fût indigène dans l'Inde, même à une époque reculée. *V.* M. de Schlegel, *Berlin. Kalender*, 1829, p. 9.]

il n'y a que très-peu d'Européens qui aient fait ce voyage. Pour ce que nous disons du commerce avec la Chine, nous l'appuyons d'abord sur le témoignage du Periplus qui met ce point hors de doute. Il parle de Masalia comme d'une contrée qui s'étend au loin sur la côte orientale de la presqu'île, et où sont fabriquées beaucoup d'étoffes de coton (1). La position, le nom et les produits nous montrent sans contredit que c'est Masulipatan (2). Il nous conduit ensuite aux bouches du Gange, où se trouve une place commerçante du même nom, et où on vend du bétel, des perles et les mousselines les plus fines. Vient ensuite à l'extrémité orientale du pays l'île ou la presqu'île de Chryse (la presqu'île au-delà du Gange, avec Ava, Pegou, Malacca). Au Nord de celle-ci, le long de l'Océan, est situé un pays, dans l'intérieur duquel est placée la grande ville de Thina (3). « C'est de là que la soie crue, la

(1) *Peripl.*, p. 35.

(2) Vincent, II, p. 523.

(3) *Peripl.*, p. 36. Πόλις μεσόγειος μεγίστη, λεγομένη Θῖνα, ἀφ' ἧς τότε ἔριον, καὶ τὸ ἐθνικὸν τὸ Σηρικὸν εἰς τὴν Βαρύγαζαν διὰ Βακτρῶν πεζῇ φέρεται· καὶ εἰς τὴν Λιμυρικὴν πάλιν διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ. Il est évident que le Thina du Periplus doit être cherché au Nord, c'est-à-dire dans la Serica ou la Chine. Ptolémée et d'autres auteurs placent leur Thinae à Malacca, près du Tenasserim moderne. *Voyez* sur cette détermination et sur les raisons, Mannert. V, p. 234, 275.

soie filée et les étoffes de soie sont expédiées pour Barygaza à travers la Bactriane. On les envoie en outre à Limyrica par le Gange. » Ces mots disent clairement, que la soie entrait dans l'Inde par deux voies : à l'Ouest, tout-à-fait par terre, à travers la Bactriane, et à l'Est le long du Gange. La ville de Thina, que ce soit Pékin (1) ou bien quelque autre grande cité de la Chine occidentale, était, dans ces parages, l'entrepôt du commerce de soie.

La question de savoir par qui ce commerce de terre était fait, trouve sa solution dans un passage de Ctésias, que j'ai déja cité ailleurs, et dont j'ai présenté le témoignage comme la trace la plus ancienne des relations du monde occidental avec la Chine (2). « Les Indiens, dit-il (3), qui sont les voisins des Bactriens, se rendent armés dans le désert aurifère, en troupes de mille ou de deux mille. Mais ils n'en reviennent, à ce qu'on prétend, que la troisième ou la quatrième

(1) Des écrivains prennent cette ville pour le *Serum metropolis* de Ptolémée, et d'autres pour *Setschuen*.

(2) *Voyez* t. II, p. 248 de cet ouvrage.

(3) Ap. Ælian. *Hist. Nat.* IV, 27. On ne trouve pas ce passage dans les collections des fragments de Ctésias, parce qu'il est à la fin du chapitre. Mais il est clair, par la connexion avec le précédent, que ce renseignement est encore tiré de Ctésias.

année de leur expédition. » Nous avons montré plus haut, que ce désert était celui de Cobi, et ces Indiens les habitants les plus septentrionaux du pays ou les voisins du Paropamise. Mais ces voyages à travers le désert, entrepris avec des caravanes si nombreuses et pour un si long espace de temps, où les aurait-on dirigés si ce n'est vers la Chine? Il est vrai que l'auteur, n'ayant entendu parler que de l'or qui était le but de ces expéditions, ne fait pas mention de la soie qu'il ne connaissait vraisemblablement pas. Il est inutile de démontrer que la soie pouvait servir de moyen d'échange contre l'or, et qu'on a dû s'empresser de tirer parti du principal produit de la Chine. C'étaient les Indiens du Nord, c'est-à-dire les habitants du Caboul et du Badakschan, qui allaient en nombreuses caravanes chercher les produits de la Chine, ou pour les exporter eux-mêmes, ou les faire exporter par leurs voisins, les Bactriens, dans le pays desquels se trouvait apparemment le premier grand entrepôt pour la Médie comme pour l'Inde proprement dite. Ce qui est certain, c'est que ces voyageurs traversaient la Bactriane pour se rendre dans l'Inde (1) et à Barygaza; était-ce par terre ou par

(1) D'après les rapports les plus modernes des Russes, Bokhâra est actuellement le point de réunion des caravanes, qui se portent vers l'Inde, la Perse et l'Asie russe,

l'Indus ? voilà une question qu'il faut livrer aux conjectures. L'expédition d'Alexandre atteste qu'une navigation réglée doit avoir eu lieu sur l'Indus et ses affluents déja long-temps avant ce conquérant; car il y réunit en très-peu de temps une flotte assez considérable pour embarquer sur ce fleuve la plus grande partie de son armée, et la transporter jusqu'aux embouchures de l'Indus, en traversant Patala, ville et port du Delta de ce fleuve.

Par quelle voie se faisait ce commerce? c'est une autre question qui peut être résolue, en appliquant aux temps antérieurs les relations un peu plus modernes que nous avons sur ce sujet. Ces relations se trouvent dans Ptolémée (1), qui calcule les distances de l'Euphrate jusqu'à Serica, d'après les données de Marinus. Comme la station principale du commerce était, selon lui, *la tour de pierres*, qui se trouvait située sous la même latitude (42° lat. sept.) que Byzance et la capitale des Sères, et à sept mois de journées de cette dernière ville, on parvenait à cette tour par un défilé, où se fait la jonction de la chaîne de l'Imaüs venant du Sud, avec celle

ainsi que vers la Chine. Bokhâra est de nos jours, ce qu'était autrefois Bactra.

(1) Ptol. I, c. 11, 12.

qui se dirige vers le Nord; c'est-à-dire dans l'endroit où, sur la frontière occidentale de la grande Bucharie, la grande chaîne du Taurus se divise en deux branches qui bornent la grande plaine du désert de Cobi. Il s'est répandu, mais depuis peu seulement, un nouveau jour sur cette indication de Ptolémée; il a même été prouvé que ce monument si intéressant pour l'histoire existe encore. Nous devons la connaissance de cette découverte à M. Wilford, qui la tient d'un Russe nommé Czernischew. Celui-ci avait fait, en 1780, comme esclave d'un marchand Usbeck, le voyage de Bokhâra à Cachemire, par Caschgar et Yarkend, et était venu s'établir dans le Bengale après avoir recouvré sa liberté. « Cette chaîne de montagnes, dit Wilford, d'après le récit de ce Russe (1), s'élève à une hauteur énorme vers l'Inde et la Chine; mais elle est moins élevée et par conséquent plus facile à franchir du côté Nord-Ouest, près de la tour de pierres et de la station des marchands qui vont trafiquer en Chine. Cette tour, renommée dans tous ces pays, existe encore, sous le nom de *Chasotun* ou les quarante colonnes (2). Aujourd'hui même, c'est le

(1) *As. Res.*, VIII, p. 323.

(2) Comme chez les Perses, le palais de Persépolis s'appelle Tchil-Minar. Est-ce le sanctuaire du soleil dans le

rendez-vous des commerçants, qui l'appellent *Takt Souleiman*, ou le trône de Salomon. La tour se trouve à gauche ou au Nord de la route, sur la partie saillante d'une étroite chaîne de montagnes, qui se termine brusquement au milieu de la plaine (1). Cette saillie, qui consiste en un rocher massif, est taillée en forme régulière, et offre aux regards deux rangs de vingt colonnes. La façade de devant est fort dégradée; la rangée supérieure des colonnes subsiste encore, l'inférieure est détruite avec son entablement. C'est un morceau admirable, dont les indigènes attribuent la construction à des êtres surnaturels. « Les relations les plus modernes sur Bokhâra, qui nous ont été communiquées par les Russes, confirment ces données. Bokhâra est actuellement, ce qu'était autrefois Bactra, l'entrepôt du commerce de la Chine et de l'Inde. Plus de trois cents banianes y demeurent, et la route conduit encore aujourd'hui de cette ville dans l'Inde par Bactra, qui en est à douze journées de distance. Pour aller de Bokhâra dans la Chine on passe par Samarcande, Kokand, Takt Soleiman ou la tour de pierres et la ville voisine d'Osch, où on entre dans les montagnes.

---

désert, cité par CTÉSIAS, *Ind.* c. 8? *Voyez* t. I, p. 109 de cet ouvrage.

(1) Sous le 41° de latitude Nord, et le 76° 45′ de longitude.

Cette tour était donc un édifice assez vaste et probablement un grand caravanserai, où se trouvait un sanctuaire. Elle est encore de nos jours le but de nombreux pélerinages. On y voit la pierre miraculeuse (1), qui, dit-on, a la vertu de guérir les maladies. On avait besoin d'un tel monument à l'entrée du désert, et peut-être était-il aussi un marché assez considérable (2). A l'aide de cet édifice il est facile de connaître le temps qu'il fallait aux marchands pour se rendre en Chine, et la route qu'ils prenaient. Si nous regardons Caboul, ou bien Bactra comme point de départ, l'expédition devait se diriger d'abord au Nord-Est jusque vers le 41° de latitude septentrionale. Il fallait ensuite gravir la montagne, et on arrivait par le défilé d'Hoschan à la tour de pierres. De là on se portait sur Caschgar, au-delà des montagnes de la lisière du Cobi;

(1) C'est peut-être la pierre Yusche? *Voyez* t. I, p. 110 de cet ouvrage.

(2) Czernischew alla de Kokend à Caschgar, et indique les stations suivantes : de Kokend à Cucan, 2 journées ; à Machalan, 1 journée; à Gheraba et Chasotun, 1 ; au défilé d'Hoschan, 1 ; aux mines de plomb, 10 ; à Girrel et à l'entrée dans la plaine, 2; à Caschgar, 1 journée. Sur la carte du pays des Kirguis (Weimar, 1804), composée d'après un dessin manuscrit russe, on y trouve les endroits suivants : Cucan (Kotschan), Machalan (Murgalan), le défilé d'Hoschan (Adjan) et Caschgar d'après les distances mentionnées.

puis on continuait à travers le désert, vraisemblablement par Kotan et Aksou (villes antiques, dont les noms se trouvent dans Casia et Auxazia de Ptolémée); on allait ensuite par la Coschotie à Sedschou, sur la frontière de la Chine, et à Pékin, ville certainement fort ancienne, si toutefois cette ville doit être prise pour la métropole de Serica, comme les indications de Ptolémée le font croire (1). Tout le voyage comprend à peu près neuf cents lieues; on ne saurait guère taxer d'exagération le calcul qui portait à trois ans le temps nécessaire pour y aller, y demeurer et en revenir (2).

Mais le Periplus connaît encore un autre chemin, par lequel se faisait le transport de la soie; on suivait le cours du Gange jusqu'à son embouchure, et on arrivait à Limyrica (3). Cette route est plus courte, mais aussi plus pénible; car elle passe par les grandes montagnes du Thibet, dans

---

(1) La latitude indiquée par Ptolémée est presque tout-à-fait correcte.

(2) Parmi les voyageurs modernes qui ont fait ce voyage, nous citerons le missionnaire Goez. Il alla jusqu'à Pékin par Samarcande, Caschgar, Ierken, où la caravane de Caboul, avec laquelle il voyageait, échangea ses marchandises avec une autre de Chine. PURCHAS, *Pilgrimages*, III, p. 312.

(3) *Peripl.*, l. c.

l'intérieur desquelles le Gange prend sa source. Quelles que soient les difficultés que puisse opposer la nature, il est cependant certain que la religion et l'amour du gain les aplanissent, et les ont déja aplanies depuis long-temps. La religion de Lama, en prescrivant des pélerinages auprès du souverain pontife, qui a son siége dans l'intérieur du Thibet, porte ses sectaires à faire ce voyage. Nous avons un itinéraire du Dalai-Lama lui-même, depuis sa résidence jusqu'à Pékin, où il s'était rendu sur l'invitation de l'empereur Kien-Long, et où il mourut de la petite vérole (1). Cependant ces noms de villes, qui nous sont inconnus, à défaut de déterminations géographiques bien exactes, nous laissent dans la même ignorance. Mais néanmoins tout con-

(1) Le voyage fut fait en 1780. On en trouve les rapports authentiques dans Turner, *Account of an Ambassy to Tibet*, p. 443, 457. Les stations principales étaient : Ducbou, sur le fleuve du même nom, à 46 journées ; Tuktharing, à 25; à 19 la ville de Cumbu-Gumbaw, où la neige qui venait de tomber, retint le Grand Lama pendant quatre mois; la ville Tumdatelou, à 15; Nissaur, à 9; Carambou, à 30; Tolowar, à 29, et à 15 Singhling, ville où l'empereur était venu à la rencontre du Lama. Ce ne fut qu'un an après son départ de sa résidence du Thibet, qu'il arriva à Pékin. Les présents de l'empereur, qui se composaient de soie, de perles et de fourrures, sont ceux qu'on offrait du temps du Ramayan.

state que du temps du Periplus il existait déja une pareille route commerçante. Nous en ignorons à la vérité les stations; mais, comme ensuite les marchandises étaient transportées par le Gange, il est certain que cette route se dirigeait sur ce fleuve, et, par conséquent, de la Chine au Sud-Ouest. La route actuelle passe par Teschou-Lumbo (30° lat. sept. 86° long.), et comme elle descend en ligne directe jusqu'au Gange, il est probable que c'est la même que l'ancienne. Teschou-Lumbo est l'endroit où se croisent dans le Thibet les grandes routes du commerce; Turner pouvait voir de sa demeure les chemins qui conduisent en Chine; et à Cachemire, par Ladak, marché principal de la laine aux schalls, où passe également la route de Caschgar au Népal et en Mongolie (1).

A l'embouchure du Gange, les marchandises arrivaient à la ville du même nom, située vraisemblablement dans le voisinage de Duliapur, au Sud-Est de Calcutta, sur le bras central du fleuve (2). Le Periplus n'indique pas de quelle

(1) Turner, p. 296.

(2) C'est là que la place *Mannert*, V, p. 232. Sa situation ne peut pas être fixée exactement. Elle était le dépôt, non-seulement des produits de la Chine, mais aussi de ceux du Bengale, et surtout des mousselines fines. Comme le

manière les marchandises étaient transportées de ce point à Limyrica, dernier marché indien; mais toute la côte de Coromandel étant navigable, on ne saurait douter que ce transport ne se fît par mer.

Le passage de Ctésias montre jusqu'à l'évidence que la première route par terre est beaucoup plus ancienne que le Periplus. Sans déterminer si la seconde route remonte à la même époque, il est cependant certain que déja du temps de la composition du Ramayan les étoffes de soie passaient de la Chine dans l'Inde par une de ces voies, si ce n'est par toutes les deux.

Mais la soie n'était pas la seule marchandise que l'Inde recevait de la Chine : le Periplus en nomme une seconde, les peaux de Serica (1). On peut par cette expression entendre des fourrures ou bien des cuirs préparés. En adoptant la première interprétation, il serait constaté que le commerce des fourrures, dont nous avons parlé à l'article des *Scythes*, aurait passé de Serica dans l'Inde. Le commencement du Maha-

---

Gange avec ses fleuves tributaires forme le grand chemin du commerce intérieur, on ne peut guère douter que la ville du commerce située à son embouchure ne fût fort importante.

(1) Δέρματα Σηρικά. *Periplus.*, p. 22.

bharat nous en donne la certitude (1). Dans le cas contraire, il serait à présumer qu'en Asie on connaissait déja comme aujourd'hui l'usage du maroquin, et d'autres espèces de cuir fin, employé à la chaussure des grands en forme de pantoufles. Mais ce que je regarde comme certain, c'est que ce commerce remonte bien au-delà du temps du Periplus.

Le Ramayan cite des peaux d'animaux (2), parmi les schalls, habits de soie et pierres précieuses donnés en présents de noces à la fille royale Sita. Qu'on entende par ce passage des cuirs fins ou des fourrures, ce sont toujours des objets de luxe et des marchandises étrangères.

Le Periplus décrit une troisième branche de commerce, aussi intéressante que pénible. Nous placerons ici le passage entier (3). « Il n'est pas aisé de parvenir à Thina, et peu d'individus en reviennent. La contrée est située sous la petite Ourse, et doit toucher à la mer Noire et à la mer Caspienne, où le lac Méotis décharge ses eaux. Tous les ans il se présente à Thina des hommes,

---

(1) Les peaux y sont traduites par *pelles villosae*. FRANK, *Chrestom. Sanscrit*, I, p. 147.

(2) *Deer-Skins; Ramayan*, I, p. 605.

(3) *Peripl.*, p. 36, 37.

malfaits de corps, à faces larges et au nez aplati, appelés Sésates (1), et ressemblant à des sauvages; ils viennent avec femmes et enfants, et portent de grands fardeaux en nattes, semblables à des ceps de vigne; puis ils font halte dans un lieu situé entre leurs frontières et celles de Thina. Assis sur leurs nattes, ils y célèbrent une fête qui dure plusieurs jours, et retournent après dans l'intérieur du pays. Viennent ensuite les habitants de Thina; ceux-ci rassemblent les nattes de ces étrangers, en tirent les épis qui forment le bétel (2), et en joignent les feuilles pour faire des boulettes par lesquelles on passe les barbes de l'épi. Il en existe trois espèces, le grand, le moyen et le petit. C'est ainsi qu'on les fabrique, et ceux qui les font, les portent dans l'Inde. Le pays au-delà (de Thina) est encore inexploré, soit que le froid et les fortes gelées rendent le voyage difficile, soit que

(1) Besetaes dans Ptolémée.

(2) Πέτρος. On ne méconnaîtra pas dans cette forme grecque le nom indien. Le nom ordinaire du bétel est dans le Periplus μαλάβαθρον (Vincent, II, p. 735), ainsi sont nommées ici les boulettes préparées. Les noms des trois espèces sont : *Malabathrum hadrosphaerum, mesosphaerum et microsphaerum.* Il est donc évidemment question de la fabrication du bétel.

les dieux l'aient voulu ainsi. » Nous tirons de cette description les résultats suivants :

1° La marchandise dont il est question ne peut pas être méconnue, quand même on ignorerait son nom. C'est le bétel, c'est-à-dire la noix arèque, enveloppée de la feuille du bétel, et que les Orientaux sont dans l'usage de mâcher. Quand même ce qu'on rapporte de sa fabrication ne serait pas tout-à-fait exact, elle l'est certainement dans les points essentiels. Le bétel est une espèce de plante à poivre; son fruit vient sur les vignes, dont les feuilles servent à envelopper la noix arèque.

2° Les Sésates tiennent de la race des Mongols. Il n'est pas possible de mieux les caractériser qu'on ne l'a fait ici. Ce sont des nomades, qui vont en trafiquant jusqu'à la frontière de Serica; la fête qu'ils célèbrent est en même temps une foire. Ils vendent leurs marchandises aux Sères, et ceux-ci les expédient ensuite pour l'Inde.

3° Cette foire se fait dans une contrée septentrionale, car Thina est déja tellement situé au Nord, qu'il touche aux pays que le froid empêche de visiter.

C'est sur ce dernier point que repose la difficulté. Le bétel ne vient que dans des pays chauds, dans les deux presqu'îles de l'Inde, dans le Ma-

labar et l'Arrakan (1). Il n'est donc pas vrai qu'il soit expédié du Nord de l'Inde aux autres parties de ce pays. On n'approche pas davantage de la vérité en croyant avec Vincent que des Tartares du Thibet l'y apportent d'Arrakan (2). Selon l'auteur du Periplus, ce marché se trouvait dans le haut du Nord; et il place les Sésates au centre de l'Asie, sous la même latitude que la mer Caspienne, et le lac Méotis qui en est la partie la plus septentrionale.

On voit en même temps que l'auteur du Periplus avait des idées très-confuses de ces pays septentrionaux, qu'il ne connaissait que d'après

---

(1) Ainsi l'auteur du Periplus avait dit avec raison, en parlant de Nelkynda (p. 32), que le *Malabathrum* y arrivait des contrées intérieures, savoir de Malabar.

(2) Vincent, II, p. 527. Vincent entend par Tartares, *Tartars of Lassa* ou *Thibet*. Mais les Thibétains n'ont point du tout la figure mongole. Wilford, *As. Res.*, IX, p. 60, donne une autre explication, suivant laquelle les Sésates, les Bisates, seraient une tribu nomade qui erre sur la frontière du Bengale, et y vit en tressant des corbeilles. Mais ceci n'aplanit pas la difficulté, vu que les Sésates d'Arrien sont placés dans des contrées beaucoup plus septentrionales. Je persiste donc à croire qu'Arrien a mêlé ou confondu deux narrations différentes. Il ne semble pas non plus difficile d'expliquer comment cela est arrivé. Car il se peut fort bien que Thina ait été pris pour Tzina, comme Cosmas appelle déja la Chine.

ce qu'il avait entendu dire. Pourrait-on maintenant nous accuser d'être injuste envers lui et de blesser les lois de la critique, en prétendant qu'il confond deux récits différents? Il prend le commerce septentrional pour celui du bétel qu'il place dans la même région. Nous ne nous permettrons pas de résoudre cette question; mais ce qui nous paraît tout-à-fait hors de contestation, c'est que les Sésates étaient une tribu nomade mongole qu'il faut chercher dans l'Asie centrale et non dans le Thibet méridional. S'ils étaient, comme nous le font conjecturer leur origine et leurs demeures, une branche des Issédons d'Hérodote, que nous avons déja dépeints (1) comme nomades et trafiquants, cette circonstance nous expliquerait le négoce qui se faisait par l'Asie centrale; et on ne saurait plus douter qu'une chaîne de peuples commerçants ne s'étendît depuis la Chine jusqu'à l'Inde et même jusqu'à la mer Noire. D'ailleurs les relations commerciales, consignées dans le Periplus, se rapportent, sans contredit, aussi à des temps antérieurs. L'usage du bétel est très-ancien dans l'Inde. Au surplus, ce commerce septentrional n'avait aucun trait à celui d'Alexandrie, et ne

(1) *Voyez* t. II, p. 352.

pouvait, par conséquent, pas en être le résultat.

Le commerce indien se dirigeait aussi du côté de l'Est vers les pays de la presqu'île, au-delà du Gange, savoir : Ava, Pegou et Malacca. A la vérité, ils ne sont pas cités sous ces noms chez les Indiens; mais d'après l'opinion unanime des Pandits, Unga, dont le rajah puissant est mentionné dans le Ramayan (1), doit être Ava (2), et Yamala est certainement Malacca (3). Le commerce avec ce pays ne pouvait être que maritime, aussi se faisait-il très-facilement par le golfe de Bengale. Cette navigation avait lieu du temps du Periplus, car on indique même sur la côte de Coromandel l'endroit d'où l'on s'embarquait pour passer à Chryse (4). Ce nom, qui, dans Ptolémée, désigne sans doute Malacca (5), paraît comprendre dans le Periplus toute la presqu'île orientale. On ne peut néanmoins pas déterminer avec certitude si une dénomination aussi large était adoptée avant le Periplus. Il n'est question d'aucuns objets de commerce qui l'indiquent positivement, excepté cependant l'or dont

(1) *Ramayan*, I, p. 159.
(2) *Ibid.*, I, p. 119, et *ib.* not.
(3) Wilford, *As. Res.*, VIII, p. 302.
(4) *Peripl.*, p. 34.
(5) Mannert, V, p. 242 et suiv.

la quantité prodigieuse qui fit donner par les Grecs à la presqu'île le nom de Chryse, prouve que ce métal avait été un objet d'exportation. Mais il y a probablement d'autres causes qui justifient l'opinion du Periplus. D'abord on construisait dans l'Inde même des vaisseaux, sur lesquels on longeait la côte de Coromandel, pour se diriger ensuite vers le Gange et jusqu'à la presqu'île orientale. Les noms de ces vaisseaux variaient suivant leur grandeur (1). Rien ne prouve mieux que ce commerce ne devait pas son origine aux Grecs, qu'il était ancien et indigène, comme le confirment d'ailleurs les ports et villes qui florissaient depuis un temps immémorial sur la côte de Coromandel. Masulipatam avec ses tisseranderies, ainsi que la ville du Gange, au-dessus de l'embouchure de ce

(1) *Peripl.* L'espèce la plus petite, dont la quille ne consistait qu'en une seule solive (μονόξυλα), et avec laquelle on longeait la côte de Coromandel, s'appelait *Sangara;* la plus grande, avec laquelle on passait à Malacca, *Colandiophonta.* Le dernier nom paraît composé. Ces dénominations seraient-elles d'origine malaïque? Alors il serait également prouvé que cette navigation était faite par les Malaïs. Dans le dictionnaire malaï de *Marsden* nous n'avons pas trouvé ces mots (et on pouvait bien s'y attendre, parce que ce sont des termes de navigation), mais bien des mots semblables, qui semblent confirmer notre conjecture.

fleuve, nous sont connues par le Periplus, et en reconnaissant que ces cités étaient déja alors bien anciennes, comment douter que leur navigation et leur négoce ne le fussent aussi? La côte de Coromandel, et spécialement sa partie méridionale, est couverte, suivant Ptolémée, d'une foule de marchés et de ports. Ceci jette peut-être aussi un rayon de lumière sur les ruines de la ville merveilleuse, dite *Mavalipouram* (1), que nous avons décrite plus haut. On l'appelait encore du temps de Ptolémée *emporium* (ville de commerce); si toutefois nous prenons pour telle Maliarpa, comme nous y sommes autorisés par la grandeur et la magnificence de ses établissements. Sa position indique en quel sens elle pouvait être une ville commerçante et considérable. Si elle fut autrefois, à une époque inconnue, le point central du commerce intermédiaire des deux presqu'îles indiennes, comme Malacca l'a été à une époque plus moderne, cette circonstance suffit pour expliquer sa splendeur.

On en peut dire autant de Ceylan. C'est par les compagnons d'Alexandre que la renommée de Taprobane, comme la première des îles indiennes, et de sa pêche de perles se répandit en Europe, et s'agrandit avec le temps. Dans

(1) *Voyez* p. 62 de ce volume.

Ptolémée ses côtes sont garnies de ports de commerce (1), et si nous n'osons faire découler de sources phéniciennes les renseignements de cet auteur sur les bords et l'intérieur de l'île, du moins les monuments imposants qu'on y trouve, doivent nous convaincre qu'à une certaine époque et même encore au VIe siècle de notre ère (2), s'il faut en croire Cosmas, cette île a été

(1) Ptol., VII, c. 12.

(2) Cosmas, *Indicopleustes ap. Montfaucon, Bibl. Patr.*, II, p. 336. Ce passage est trop important à l'égard de Ceylan et de l'ancien commerce de l'Inde, pour que nous hésitions à le transcrire. « Taprobane, chez les Indiens Selandiv [Sinhaladvipa], est une grande île dans l'Océan indien, où se trouve la pierre d'hyacinthe (rubis), au-delà du pays au poivre (Malabar). On voit dans le voisinage un nombre infini de petites îles connues sous le nom de Malédives. Il y a dans l'île deux rois qui règnent, l'un sur le pays aux hyacinthes (pierres précieuses), l'autre sur la côte, les ports et les villes de commerce. Placée au centre de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie, une foule de vaisseaux y arrivent et en sortent. Elle reçoit de la Chine (τζινίτζα), et d'autres villes commerçantes, de la soie, de l'aloès, des clous de girofle et autres produits, et les envoie à Malabar (Μαλα), où croît le poivre, et à Calliène, d'où viennent l'acier et les vêtements, car c'est également un grand port de commerce. Elle fait aussi des envois au Sind, sur la frontière de l'Inde, pays du musc et du castoréum, et enfin en Perse, dans l'Yémen et à Adule. Tous ces produits, elle les renvoie avec ses propres denrées dans l'intérieur.

le centre du commerce indien, comme le voulaient la nature même de cette contrée et ses excellents ports.

La côte occidentale de la presqu'île en-deçà du Gange était garnie, du temps du Periplus, d'une chaîne de ports, dont Barygaza dans la partie septentrionale, et Muziris avec Nelkynda au Midi,

---

Selandiv est donc un grand bazar, situé au milieu de l'Inde; il reçoit des marchandises de tous les ports, et les adresse à tous les marchés. Il résulte de ce passage que vers l'an 500 de notre ère, Ceylan fut le centre du commerce intermédiaire de l'Inde. Il est certain qu'elle le fut déja trois siècles auparavant, du temps de Ptolémée, comme il nous l'apprend lui-même. Elle le fut aussi sous l'empereur Claude, suivant les rapports de Pline (Hist. Nat., VI, 24). Son existence s'appuie sur d'anciens témoignages (*prisci memorant*), savoir sur les écrits des compagnons d'Alexandre; « ces auteurs apprirent à l'Europe que Taprobane était une île », ce qui prouve que Ceylan avait eu cette importance du temps des Ptolémées et déja dans le siècle d'Alexandre. En faisant remonter son origine encore d'un siècle et demi, nous arrivons à ce résultat historique que pendant mille ans, depuis 500 ans avant J.-C. à 500 après, Ceylan a été le grand marché du commerce intermédiaire indien d'Adule, sur la côte d'Afrique, de l'Yemen, de Malabar et de la presqu'île au-delà du Gange jusqu'à la Chine. Dans la mythologie et dans les épopées anciennes de l'Inde au contraire, Ceylan ne se présente pas avec ce caractère de réalité, mais comme pays fabuleux, ce qui ne fait que confirmer son antiquité.

étaient les plus importants. Le premier est Beroach, port auquel le voisinage de Surate a fait perdre plus tard beaucoup de son ancienne splendeur, et qui depuis peu d'années vient de tomber sous la domination des Anglais. Muziris, dans le Limyrica, se retrouve dans Mangalore, et Nelkynda dans Neliceram (1). Patala, ville de commerce importante déja du temps d'Alexandre, paraît être plus ancienne que Beroach; suivant les éclaircissements donnés par Pottinger, ce n'était pas, comme on l'a supposé, Tatta, mais l'Haïderabad moderne (2), qui est situé dans le Delta de l'Indus, au 25° de lat. sept. Si Patala signifie en sanscrit, comme on le prétend, ville de commerce, cela parlerait en faveur de l'antique navigation de l'Indus. Agatharchide affirme déja trois siècles auparavant, qu'il y avait un commerce animé entre Patala et l'Yemen (3). Nous citerons encore Kalliena, le Gallian moderne, en face de Bombay et des îles Salsette et Éléphanta, comme preuve que jadis le commerce avait aussi établi son siége dans le voisinage de ces sanctuaires. On parle de cette ville comme

(1) *Voyez* la carte de Vincent, dont diffèrent un peu les déterminations de Mannert.

(2) *Voyez* t. I, p. 392 de cet ouvrage.

(3) *Géog. Min.*, I, p. 66.

d'une place commerçante, autrefois considérable, et que le roi Sandane avait fait déchoir de sa splendeur (1).

C'est de ces villes et autres que le commerce indien fut dirigé vers l'Ouest. Nous avons déja remarqué qu'il ne faut pas préjuger de ce que dit le Periplus, sur les temps antérieurs; l'état florissant du commerce dont il parle ne s'applique qu'au négoce direct de l'Inde avec l'Égypte, lequel ne prit son extension que sous la domination des Romains. Mais indépendamment de ce négoce, il existait depuis un temps immémorial des rapports entre l'Inde et l'Arabie, et il se faisait en outre un commerce intermédiaire avec les places commerçantes du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Nos précédentes recherches sur les Phéniciens et les Babyloniens ont déja établi ce point, qui ressortira encore davantage de nos études sur les Égyptiens et les Éthiopiens. Nous nous bornerons pour le présent à ajouter, que si l'Arabie tirait des produits de l'Inde, l'Inde en recevait aussi de l'Arabie. L'encens est un article de commerce particulier à ce pays, quoiqu'il y soit importé en partie de l'Afrique; nous avons montré plus haut combien

(1) *Peripl.*, p. 30.

l'usage de l'encens était général dans l'Inde; mais suivant le témoignage positif du Périplus, ce pays le recevait de l'Arabie (1), ainsi que le reste du monde.

Outre ce trafic de l'Inde avec l'Arabie, le Periplus nous parle encore de ses rapports fréquents avec la côte de l'Afrique, comprise sous le nom général de Zanguebar, c'est-à-dire de la côte noire dite des Cafres. Après avoir énuméré les places commerçantes jusqu'au cap de Rhapta, aujourd'hui Delgado (2), le plus méridional qui lui soit connu, après avoir tracé également leurs relations avec l'Égypte, il ajoute (3) : « Les produits indigènes, tels que le blé, le riz, le beurre (4), l'huile, le sésame, des

---

(1) *Peripl.*, p. 18. Le centre du commerce de l'encens sur la côte arabique était Mokha. Des vaisseaux de Barygaza et de Limyrika s'y rendaient pour échanger contre des étoffes de coton, etc., l'encens que leur vendaient les officiers du roi. Il paraît que le commerce d'encens était à Mocha un monopole de la cour.

(2) Sous le 10° de lat. mérid. *Voyez* la carte de Vincent, t II, p. 121.

(3) *Peripl.*, p. 8.

(4) *Ghi*, beurre fondu, aussi recherché pour les sacrifices que pour les mets. Ctésias le connaît aussi. Son huile de lait n'est pas autre chose. *Ind.*, c. 22. Il en est ainsi de plusieurs autres relations de cet auteur, qu'on traite de contes

étoffes de coton plus ou moins fines et le miel tiré des cannes, qu'on appelle sucre, sont aussi expédiées régulièrement des places intérieures d'Ariake (Concan), et de Barygaza à ces ports placés au bord opposé. Il y a des navires qui n'ont que cette destination; d'autres ne font ce commerce que par occasion ». Il est évident que cette navigation était indépendante du commerce grec indien, et qu'elle était par cette raison même bien plus ancienne. La suite du Periplus nous apprend que des Arabes montés sur leurs vaisseaux faisaient le cabotage sur cette côte, qui, bien que répartie entre plusieurs petits chefs, dépendait de princes arabes (1). C'était, dit Arrien, une navigation régulière, ce qui veut dire sans doute, qu'elle se faisait avec les moussons. Voilà donc la preuve la plus constante d'un commerce maritime très-ancien, exécuté par des Arabes entre l'Inde et la côte africaine, située à l'opposite. Une masse de produits indiens doit avoir été importée en Afrique par cette voie, quoique l'importation par l'intermédiaire des négociants de l'Arabie Heureuse puisse avoir été beaucoup plus abondante. « Ici

---

insipides. Ses têtes de chien, par exemple, semblent être les Parias, ou bien une autre caste impure.

(1) *Peripl.*, p. 10, 18.

était Muza (le Mokha d'aujourd'hui), dit le Periplus, entièrement habité par des Arabes navigateurs et marins, qui débitaient à Barygaza les produits de leurs pays (1). »

Il est étonnant que l'or n'y soit point cité, car la côte orientale de l'Afrique contient au Midi les pays d'or; et lorsqu'on voit plus tard qu'on échangeait l'or de l'Afrique contre les épices et les tissus indiens, et lorsqu'on remarque qu'un pareil commerce existait déja alors sur la mer des Indes, on est conduit naturellement à la question de savoir si cet échange ne remonte pas à une époque plus reculée. Du temps du Periplus, les établissements ou du moins la domination des Arabes sur la côte africaine s'étendaient jusqu'à Rhapta (2); comme du temps de Pline les Arabes s'étaient déja fixés à Ceylan, et y avaient même introduit leur culte (3). Lorsqu'il est prouvé qu'ils naviguaient sur la mer des Indes, peut-on admettre qu'ils aient négligé ce produit, qui tente plus que tout autre la cupidité ? Nous manquons à la vérité d'un témoignage positif

(1) *Peripl.*, p. 12.
(2) *Ibid.*, p. 10.
(3) Plin., VI, 24.

qui constate qu'il y eût un commerce direct entre l'Inde et l'Afrique orientale. Cependant, les voyages pour Ophir s'étendant, non-seulement jusqu'à l'Yémen, mais probablement aussi jusqu'à la côte orientale de l'Afrique, il devient notoire que déja du temps de Salomon les pays aurifères de l'Afrique étaient bien connus des habitants de l'Yémen, qui s'enrichissaient par ce moyen. Ainsi l'or pouvait arriver dans l'Inde, quoique par une voie indirecte, ce qui explique encore la quantité de ce métal répandue dans le pays.

Quelque opinion qu'on ait sur cette conjecture, la navigation de l'Océan indien et le commerce des peuples qui habitaient le long de ses rives n'en sont pas moins certains ; ils sont incontestablement prouvés par la consommation des produits indiens en Égypte et dans l'Asie occidentale. Il n'est pas moins avéré que depuis un temps immémorial les Arabes s'étaient emparés, comme navigateurs, du commerce intermédiaire de tous les peuples placés autour de la mer des Indes, et qu'ils en conservèrent la possession jusqu'aux découvertes des Portugais.

Nos précédentes recherches nous conduisent à une question, que j'ai gardée pour la fin de ce volume, vu qu'elle constitue en quelque sorte la transition de l'Asie à l'Afrique, c'est-à-dire

l'analogie qui existait entre les Indiens et les Égyptiens. Quand j'aurai exposé à côté de leurs divers points de ressemblance les différentes nuances qui les distinguent, le lecteur jugera si cette comparaison conduit au résultat qu'un de ces peuples tire son origine de l'autre. Nous faisons observer d'avance qu'en parlant ici de *peuples*, nous n'entendons par ce mot que les classes ou castes supérieures, qui par le degré de civilisation où elles sont arrivées peuvent bien être prises pour le corps de la nation.

L'observateur rencontre certainement des ressemblances nombreuses et remarquables, d'abord dans le physique, dans la couleur et dans la forme de la tête. Comme nous l'avons dit plus haut, les castes élevées ont le teint plus clair. Les peintures encore subsistantes des Égyptiens nous prouvent qu'il n'en était pas autrement en Égypte; dans le tome suivant nous le confirmerons par des raisons irréfutables. J'ai devant moi les crânes d'une momie et d'un Bengalais. On ne peut se figurer aucune ressemblance plus frappante pour la forme et la structure des parties fermes. Le possesseur de ces crânes, M. Blumenbach, les regarde comme ceux de sa nombreuse collection qui se ressemblent le plus.

Mais les rapprochements que ces deux peu-

ples offrent à l'égard de la constitution, du culte, de l'art, du genre de vie et des mœurs, ne sont pas moins sensibles et sont beaucoup plus variés.

La constitution des anciens états indiens et égyptiens porte incontestablement le même caractère. Tous sont des états sacerdotaux; la législation et toutes les connaissances scientifiques sont là entre les mains d'une tribu sacerdotale, qui restreint le pouvoir des rois choisis dans la caste des guerriers. La cour de ces rois a la même forme. Leur pouvoir et leurs affaires se ressemblent, ainsi que leurs alentours.

L'origine de ces états et les progrès de la civilisation politique ont suivi la même marche. L'Égypte aussi contenait originairement plusieurs petits états, qui cependant, à cause de leurs limites plus restreintes, pouvaient ne former qu'un seul empire d'une manière plus facile et plus durable que les états de l'Inde, où la nature a opposé à cette réunion, par des montagnes, déserts et fleuves, des obstacles presque insurmontables.

La constitution reposait dans les deux pays sur une division de castes, qui, la même pour les classes supérieures, ne montre dans les inférieures que la différence motivée par les localités. Dans l'Égypte comme dans l'Inde les castes

impures sont distinguées des pures. Les classes sacerdotales ont dans ces deux pays plusieurs points de ressemblance. Leurs possessions et leurs droits sont les mêmes; leur genre de vie se rattache à un cérémonial analogue; il n'y a aucune différence entre leurs costumes et leurs robes de coton. Les prêtres sont mariés, et il n'y a cependant pas de prêtresses. Ils ont des écritures saintes dont la lecture n'est permise qu'à eux seuls. Ils ont fondé leur pouvoir sur les mêmes moyens, c'est-à-dire sur leurs connaissances, car ils sont non-seulement prêtres, mais aussi astrologues, médecins, juges, etc.

Les castes des guerriers offrent également beaucoup de points de ressemblance dans les deux pays; celle de l'Égypte est cependant plus puissante. Néanmoins, elle s'y vit aussi obligée d'émigrer. Leurs costumes et leurs armes paraissent avoir été semblables (1). Ils eurent des chars de guerre et point de cavalerie; mais les Égyptiens n'employèrent pas d'éléphants dans leurs guerres.

---

(1) L'image de deux Kétris, d'après un tableau indien, dans *Ueber die Musik der Inder*, par M. Dalberg, Tab. II, avec les images de guerriers égyptiens, dans la *Description d'Égypte*. Il est remarquable que la coiffure de ces deux Kétris est la même que celle des guerriers indiens, dans la *Description d'Égypte*, vol. II, pl. 10.

Les castes inférieures se forment naturellement dans tous les états de cette espèce, suivant les circonstances locales. La propriété foncière avait lieu primitivement dans l'Égypte aussi bien que dans l'Inde. Dans l'Égypte, Joseph se servit d'une famine pour faire passer au roi la propriété territoriale de ses possesseurs.

Nous abandonnons aux historiens mythologiques le soin de décider si les divinités égyptiennes dérivent de celles de l'Inde. Il n'est cependant pas à présumer qu'on s'élève ici beaucoup au-dessus de simples conjectures. Il faut pourtant convenir que dans certaines divinités des deux nations on reconnaît les mêmes principes; mais il ne s'ensuit pas qu'elles les auraient empruntés l'une à l'autre. Car le culte du Lingam étant aussi bien naturel à l'Égypte qu'à l'Inde, chacun de ces peuples ne pouvait-il pas l'avoir inventé et introduit chez lui indépendamment de l'autre.

Mais rien n'est plus surprenant que cette foule d'analogies qui se montrent dans le culte extérieur. Chez les deux peuples, il se rattache à certains sanctuaires et certaines localités; leur religion leur prescrit des sacrifices sanglants et d'autres plus conformes aux vœux de l'humanité, ce qui du reste a aussi lieu chez d'autres peuples. La religion exige des pélerinages, ce

qui amène les nombreuses réunions dans les fêtes; on y joint des pénitences et même des sacrifices personnels. Non-seulement les bains dans le fleuve, mais aussi la mort en s'y noyant, assurent la sanctification (1). Les processions se ressemblent en quelques points. Les images divines ne sont pas seulement portées, mais conduites d'un temple à l'autre, sur des échafaudages énormes placés dans des chariots à quatre roues (2). Le culte des animaux se trouve dans les deux pays, mais n'est ni aussi général ni aussi développé dans l'Inde qu'en Égypte. On adore, il est vrai, le taureau Nundi dans l'Inde, comme l'Apis en Égypte; et la vache, animal sacré dans les deux pays, est aussi peu sacrifiée sur le Nil (3) que sur le Gange. Mais l'Inde n'honorait aucune autre espèce d'animaux, et l'idée du monde animal y était aussi toute différente de celle qu'on avait en Égypte.

Les croyances sur ce que nous devenons après la mort sont chez les deux nations presque les mêmes. Les prêtres y reconnaissent le dogme de la métempsycose. Le peuple croyait également à l'hadès (enfer); et même le célèbre

---

(1) Hérod., II, 90.

(2) *Ibid.*, II, 63. *Voyez* p. 76 de ce volume.

(3) *Ibid.*, II, 18.

jugement des morts en Égypte se trouve dans l'Inde d'une ressemblance vraiment surprenante (1).

L'art a suivi, chez les deux peuples, une marche pareille. L'architecture était dominante, et la sculpture et la peinture ne servaient que pour l'accompagner. Quoique l'architecture égyptienne ne soit pas entièrement d'accord avec celle de l'Inde, on ne saurait méconnaître, dans les deux, le même développement. Dans ces pays, elle dut son origine à l'imitation des grottes. L'ordre intérieur des grands temples, les parties dont ils se composent, les portiques à toits plats, soutenus par une forêt de colonnes, la forme pyramidale des grandes entrées ou pylones, rappellent involontairement à l'observateur de la structure indienne celle de l'Égypte (2). Le même goût et la même manière de procéder règnent dans les ornements. Des formes colossales de dieux et d'animaux; des reliefs sur les parois

(1) Polier, II, p. 12. *Jamray* [Yama], le juge des morts, y a également deux adjoints, dont l'un énumère les bonnes actions et l'autre les mauvaises. L'analogie est en effet telle qu'on pourrait presque expliquer par là les dessins des jugements des morts en Égypte publiés depuis peu.

(2) *Voyez* p. 71 de ce volume et ailleurs les recherches sur les Égyptiens.

couvertes de stuc et chargées ensuite de couleurs (1); les entrées des sanctuaires parées de pavillons dans des occasions solennelles (2), tout cela se voit dans l'Inde aussi bien que dans l'ancienne Égypte. Néanmoins, on y rencontre quelques différences; le caractère de l'art était, en général, le même, tandis que le développement ultérieur porte dans l'un comme dans l'autre pays le cachet des localités. Ainsi les ornements des chapiteaux, par exemple, sont empruntés chez les deux peuples de plantes indigènes. Ajoutez encore à cela une autre différence bien remarquable. Les grottes étaient dans l'Inde, où l'on brûle les morts, les demeures des vivants; en Égypte, où l'on faisait tout pour les conserver, les demeures des morts. Nous n'expliquerons plus l'influence que cette particularité dut exercer sur l'architecture des Égyptiens. La sculpture et la peinture paraissent avoir atteint chez les deux peuples à peu près le même degré de perfection. Ils présentent en relief de grandes compositions, mais à cet égard les Égyptiens surpassèrent peut-être encore les Indiens. Dans la peinture, ils n'entendaient rien ni les uns ni

(1) *As. Res.*, p. 389.

(2) *Ramayan*, III, p. 209, 212.

les autres au mélange des couleurs et de la perspective (1).

Ils eurent tous deux une littérature, mais celle des Égyptiens ne fut pas aussi féconde que celle de l'Inde, surtout en fait de poésie. L'épopée, qui dans ce dernier pays a exercé tant d'influence sur la civilisation, semble manquer complètement aux Égyptiens. Dans l'étroit vallon du Nil, enfermé des deux côtés par des déserts, comment aurait-il pu éclore une poésie aussi brillante que dans les contrées si fertiles de l'Inde. Ils furent privés, à ce qu'il paraît, de tous les autres genres de la haute poésie. Et bien qu'ils possédassent des écrits sacrés dans les livres attribués à Hermès, ceux-ci ne semblent pas avoir été autant que les Védas les sources de la religion des prêtres. L'histoire sans une chronologie certaine se bornait dans les deux pays aux registres généalogiques des rois et à des traditions sur les entreprises de quelques-uns d'entre eux; en Égypte cependant elle s'attachait beaucoup plus que dans l'Inde à des monuments.

Mais la plus grande différence entre les deux peuples se montre dans leur écriture. Les Égyptiens avaient leurs hiéroglyphes, dont il n'y a

(1) [Il est facile à voir que les Indiens, de même que les Grecs, connaissaient la perspective, mais qu'ils en firent peu d'usage.]

nulle trace chez les Indiens, où on ne trouve que l'écriture des lettres; celle-ci était bien aussi connue des premiers, mais vu les bornes de leur littérature elle ne put pas se répandre autant que chez les Indiens. Et les hiéroglyphes, quelle influence n'ont-ils pas eue, non-seulement sur la littérature, mais sur toutes les connaissances tant scientifiques (comme par exemple l'astronomie) que religieuses et rituelles? Si les religions indienne et égyptienne avaient été entre elles dans un rapport aussi étroit que quelques historiens modernes aiment à le supposer, les Védas auraient-ils pu rester inconnus en Égypte, et les hiéroglyphes dans l'Inde (1)?

Il règne dans le genre de vie et dans les mœurs des deux peuples ce rapport que permettait le monde dont ils étaient entourés. L'agriculture fut leur occupation favorite, et elle

(1) [Le système hiéroglyphique égyptien, de même que celui des Chinois, aurait présenté des difficultés presque insurmontables à son application à une langue étrangère, et c'est très-probablement lui qui a arrêté le développement de la langue et par suite de la littérature égyptienne. En admettant que les Védas n'eussent jamais accès dans la vallée du Nil, la question demeure toujours indécise; l'Islande depuis des siècles était convertie au christianisme, et l'on n'y avait jamais vu un exemplaire de l'Écriture-Sainte, par des causes qui pourraient avoir été les mêmes ailleurs.]

s'exerçait sur les mêmes produits principaux, le froment et le riz. Ils y joignirent une industrie, à laquelle d'autres productions de leurs pays, surtout le coton, semblaient les porter. Ces tisseranderies, où travaillaient plus les hommes que les femmes, remontent aussi chez eux à une haute antiquité. Le simple métier de tisserand se trouve en Égypte comme dans l'Inde, et l'antique charrue égyptienne que nous voyons représentée sur les monuments de la Thébaïde, ressemble à celle de l'Inde. La société domestique était organisée de même chez les deux peuples. La polygamie, quoique permise, n'était pas d'un usage général ; aussi plusieurs lois qui s'y rapportent eurent le même sort.

Ces esquisses comparatives donnent pour le lecteur matière à bien des réflexions, et doivent nécessairement précéder nos études sur l'Afrique. Nous n'avons pas la pensée de vouloir borner ici notre horizon, en soutenant que les Égyptiens descendent des Indiens. Ce n'est nullement notre opinion. Mais si l'antiquité du commerce des peuples du monde méridional est prouvée par nos observations, cette opinion répond parfaitement aux mœurs indiennes. Il n'est pas invraisemblable que des colons indiens, des familles de Banianes en allant en

Afrique y aient porté leur industrie et peut-être aussi leur culte (1). L'objection que les Indiens ne furent point un peuple navigateur, ne réfute pas cette assertion. Les Égyptiens l'étaient encore moins, et pourtant nous savons qu'ils envoyèrent des colonies en Crète et en Grèce. Comme ils se servaient probablement dans ce cas de navires phéniciens, les Indiens pouvaient recourir à ceux des Arabes. Quel que soit le poids qu'on veuille attacher à la tradition indienne et au témoignage positif d'Eusèbe (2), qui confirme les émigrations des bords de l'Indus en Égypte, il n'y a cependant rien d'invraisemblable dans la chose elle-même, puisque la cupidité pouvait servir de mobile. Comment l'Inde avec une si grande population, qui dans quelques parties était même excessive, n'aurait-elle pas employé cet excédant de peuple pour en former des colonies, lors même que des dissensions intestines, comme l'expulsion des bouddhistes, ne les eussent nécessitées.

---

(1) [La colonisation de la côte orientale de Java, si bien établie par Raffles, fait voir que ce n'étaient pas des marchands, mais des brahmanes qui dirigeaient ces établissements. Nous sommes convaincus que si des parties de l'ancienne littérature égyptienne étaient conservées, la question de l'auteur serait résolue pour l'affirmative.]

(2) Marsham, *Chronicon*, p. 335. [Les passages les plus décisifs se trouvent dans *Philostrate* et *Nonnus*.]

Quand il serait même prouvé historiquement, ce qui ne l'est pas et ne le sera peut-être jamais, que les Égyptiens doivent leur origine aux Indiens (1), on ne contesterait cependant pas encore la marche originale de leur civilisation. Le germe seul en aurait été importé, et se serait développé autrement sous un autre ciel et dans un autre climat! Que le lecteur n'oublie pas qu'il est question ici non pas de l'espace d'un seul siècle, mais de plusieurs. De pareils germes furent aussi transportés de l'Égypte en Grèce. Mais combien les fruits de cette nouvelle terre ne diffèrent-ils pas de ceux qui mûrirent sur les rivages du Nil!

En quittant l'Asie, le regard libre et sans prévention, nous voilà à même d'apprécier les phénomènes que l'Afrique nous offre en constitutions politiques et commerciales. Si nous parvenons à nous les rendre familières, comme nous avons essayé de le faire pour l'Asie, les ténèbres qui couvrent ce continent, se dissiperont, et une perspective nouvelle et brillante s'ouvrira à nos yeux!

---

(1) On ne peut pas admettre qu'il en fut de l'Indien autrement que de l'Égyptien. Nous croyons avoir prouvé que la fleur de la civilisation indienne s'épanouit dans les pays du Gange; et que des colonies égyptiennes n'auraient pu s'établir sur le Gange, mais tout au plus sur la côte du Malabar.

APPENDICES.

Digitized by Google

APPENDICE I

(Au tome II, page 4 de cet ouvrage).

SUR LES SOURCES DE LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE, POUR CONSTATER SI ELLES SONT D'ORIGINE GRECQUE OU TYRIENNE (1)?

Le docteur Brehmer a, le premier, dans son ouvrage (*Entdeckungen aus dem Alterthum*, t. I, II; Lubeck, 1822) provoqué et résolu d'une manière neuve la question qui se rapporte aux sources de la géographie de Ptolémée. On avait admis, avant lui, que ces sources n'étaient que grecques : Brehmer, au contraire, a présenté l'opinion que dans la géographie de Ptolémée et dans les cartes jointes à cet ouvrage et attribuées

(1) Le traité suivant est un extrait du mémoire présenté le 17 juillet 1824 à la Société royale des sciences : *De fontibus geographicorum Ptolemæi, tabularumque iis annexarum; num ii Græcæ an vero Tyriæ originis fuerint?* et peut être regardé comme supplément aux extraits de mes traités présentés à la société qui se trouvent dans *Historische Werke*, vol. III.

à un certain Agathodémon, qui doit avoir vécu, au 5e siècle, à Alexandrie, l'auteur aurait puisé à des sources phéniciennes ou tyriennes. Ptolémée, ou plutôt son devancier Marinus de Tyr, qui écrivit peu de temps avant lui, et dont il ne fit que corriger le travail, aurait eu sous les yeux un antique atlas tyrien, représentant sur plusieurs feuilles ou tables (vraisemblablement autant qu'en contient l'ouvrage de Ptolémée, savoir 26), l'univers connu des Tyriens. Cette antique mappemonde aurait été le fruit des voyages par mer et par terre, entrepris par les Phéniciens dans l'intérêt du commerce, et qui devaient faire sentir le besoin de telles cartes. L'ouvrage et les cartes qui l'accompagnent, avaient été dans le principe une géographie commerciale des Phéniciens. On pourrait donc en faire jaillir de nouvelles lumières sur cette matière et en même temps sur toute la haute antiquité; la connaissance du monde et le commerce universel de ce peuple sortiraient subitement de l'obscurité qui les ont enveloppés jusqu'ici.

Avant d'examiner cette hypothèse, il nous faudra d'abord la faire précéder de quelques observations sur l'ouvrage de Ptolémée. Dans le premier des huit livres, dont se compose cet écrit, l'auteur donne quelques renseignements

sur l'origine et le but de son travail, avec une instruction pour faire des cartes géographiques. Les six suivants ne contiennent pour ainsi dire que des nomenclatures de villes, de montagnes et de fleuves, mais ils indiquent toujours leur position par degrés de longitude et de latitude, et désignent la partie du monde à laquelle ces différents pays appartiennent. Le huitième et dernier, enfin, renferme une liste de trois cent cinquante villes, avec l'indication de la durée du jour le plus long dans chacune, pour déterminer sa latitude comme sa distance Est ou Ouest, évaluée d'après le temps qui fixe sa longitude. D'après le rapport de Ptolémée lui-même, l'ouvrage de son prédécesseur Marinus de Tyr, qui vécut, à ce qu'il paraît, au commencement du second siècle de notre ère, comme Ptolémée au milieu du même siècle, l'engagea à faire cette entreprise. Ce Marinus avait publié trois éditions de sa géographie; les deux premières avaient été accompagnées de cartes, mais sa mort l'empêcha d'en faire pour la troisième. Selon Ptolémée, cet ouvrage était fait avec beaucoup de soin; en effet, il avait mis à profit les données des voyageurs de tout temps pour composer sa mappemonde (πίναξ γεωγραφικὸς). Les cartes de la seconde édition ne se seraient plus accordées avec la troisième, qui fut très-amé-

liorée; et les disciples de Marinus auraient commis beaucoup d'erreurs, s'ils avaient voulu adapter ces cartes à la troisième édition. Mais dans le texte même, de nouveaux éclaircissements auraient exigé de nouvelles corrections. Ceci aurait engagé Ptolémée à revoir l'ouvrage de Marinus pour les détails, à en adopter du reste la marche, et à joindre au dernier livre une instruction pour composer des cartes (1). Cela explique quel rapport il y avait entre le travail de Ptolémée et celui de Marinus. Sauf le premier et le dernier livre, qui sont sans contredit de Ptolémée, le reste est l'ouvrage de Marinus revu pour les détails.

Quelques bons manuscrits de cet ouvrage, parmi lesquels nous rangerons un exemplaire de la bibliothèque impériale de Vienne et un autre de la bibliothèque Saint-Marc à Venise, offrent une série d'anciennes cartes géographiques, au nombre de vingt-six, dont dix retracent l'Europe, quatre l'Afrique, douze l'Asie. Ces cartes sont attribuées dans les manuscrits à un mécanicien d'Alexandrie, nommé Agathodémon; car sur la fin il est dit : Ἀγαθοδαίμων μηχανικὸς Ἀλεξανδρεὺς ὑπετύπωσε. Mais voilà tout ce que

(1) Ptol., *Geogr.*, I, cap. 6, 17.

nous en savons. On avait faussement supposé qu'il vécut au cinquième siècle, et on s'était arrêté à la conjecture que cet Agathodémon était le même que le grammairien de ce nom, à qui Isidore Pelusiota a adressé quelques lettres. Cette conjecture est non-seulement dénuée de fondement, mais encore très-invraisemblable, vu que le mécanicien ne devait guère être en même temps grammairien. Cependant il se peut fort bien qu'il ait été contemporain de Ptolémée et qu'il l'ait aidé à confectionner des cartes. Plusieurs passages de Ptolémée (1) ne laissent presque pas de doute qu'il a voulu joindre lui-même des cartes à son ouvrage. Celles-ci ne sont cependant pas restées dans nos éditions sans changements, quoiqu'elles aient été copiées sur les cartes originales. La première édition, accompagnée de cartes, est celle de Rome de 1478 (2); ces cartes sont réimprimées dans celle de 1490.

---

(1) Surtout liv. I, chap. 19.

(2) Une édition antérieure de 1475, *editio princeps* (car déja Fabricius et autres ont remarqué que celle dite de l'an 1462 porte faussement cette date), est sans cartes. Toutes les éditions un peu anciennes donnent la traduction latine, souvent changée et améliorée, de Jacques Angelus. La première édition grecque parut, par les soins d'Erasme, à Bâle, chez Frobenius, 1533.

La seconde édition est celle d'Ulm de l'an 1482, pourvue de cartes de Nicolas Donis, bénédictin du cloître de Reichenbach. C'est à tort qu'on attribue ordinairement toutes ces cartes à Nicolas Donis; il n'a pris aucune part aux deux éditions de Rome. Une collation plus exacte avec les cartes des manuscrits pourra seule montrer combien on y a fait de changements. Celles des éditions romaines sont celles qui paraissent le moins changées. On n'y a point intercalé de nouveaux noms; mais dans certains cas seulement, on a rétabli à l'aide de Ptolémée ceux qui avaient été omis. On n'a pas rectifié les plans où ils étaient inexacts.

Nous abandonnons les autres développements. L'éditeur futur de Ptolémée pourra donner des détails plus étendus sur ce sujet. Nous allons passer aux raisons que Brehmer cite à l'appui de son opinion.

La première est motivée sur les propres indications de Ptolémée (1). Brehmer s'en rapporte au passage, où il est dit « que Marinus était tombé sur plusieurs relations des voyages anciens, qu'il avait revu les écrits de presque tous ses devanciers, et corrigé ce qu'eux ou lui-même

(1) Brehmer, *Entdeckungen*, I, p. 25.

avaient cru à tort. Voilà, dit Brehmer, ce qui résulte de la correction de plusieurs éditions de l'atlas (1). » Mais ce dernier ouvrage est bien de Marinus, et il en a fait plusieurs éditions. Ce passage ne milite donc pas en faveur de Brehmer; il parle même plutôt contre lui; car ce n'est nullement une ancienne mappemonde de Tyr, mais bien des relations de voyages qu'on désigne comme la source de l'ouvrage.

Une autre raison de Brehmer est : qu'il aurait été impossible de dessiner, sans un modèle, avec le secours de simples nomenclatures de noms et des autres données de Ptolémée, des cartes aussi correctes et aussi conformes à la vérité que celles qui sont sous nos yeux (2). L'auteur ne juge pas d'après les cartes des manuscrits, mais seulement d'après celles des éditions modernes; et il faudrait d'abord déterminer par leur collation combien on a fait de changements dans les dernières. Cependant nous voulons bien admettre que des cartes aussi correctes n'avaient pas été dessinées sans modèles; et il se peut bien, en effet, qu'il en ait existé avant Marinus. Il nous semble même très-vraisemblable que les Phéniciens ont fait

(1) Ptol., I, 6.
(2) *Entdeckungen.*, I, p. 37.

des essais sur des mappemondes, et dessiné jusqu'à des cartes spéciales de différents pays. Car ne savons-nous pas par Hérodote que les Grecs asiatiques, leurs voisins et alliés, en possédaient (1)? Qu'il n'en soit pas fait mention pour les Phéniciens, ce n'est point là une objection; car où trouver des preuves en faveur de nos conjectures? Ces essais peuvent avoir été corrigés peu à peu, et avoir servi de modèles à Marinus pour les ébauches géographiques, qui sont encore très-imparfaites, bien qu'il ait fait de grandes rectifications au travail de ses devanciers. Marinus qui naquit à Tyr, et qui fut sans doute en position de pouvoir consulter les trésors d'Alexandrie, a dû y trouver les ressources nécessaires à son entreprise. Mais cela ne nous autorise pas encore à admettre qu'à cette époque reculée, il ait existé un atlas parfait qu'on doive regarder comme le produit immédiat des relations commerciales des Tyriens par terre et par mer.

De plus, dit l'auteur, beaucoup de noms, qu'on trouve dans Ptolémée, décèlent leur origine phénicienne. Il est certain que plusieurs noms de l'ancienne géographie viennent des

(1) Hérod., V, cap. 49.

Phéniciens; mais s'ensuit-il qu'ils aient été tirés d'un atlas de la plus haute antiquité? Comme ils étaient en usage depuis long-temps, les Grecs ne devaient-ils pas les comprendre dans leurs nomenclatures et leurs cartes?

Reste la raison la plus importante que l'auteur allègue pour son hypothèse. C'est l'étendue extraordinaire des connaissances géographiques de Ptolémée, comparées à celles de ses devanciers, comme Ératosthène et Strabon. Cette différence a, à la vérité, droit de nous surprendre. Ératosthène vécut et écrivit à Alexandrie, où il fut même directeur de la bibliothèque. Il est donc à croire que toutes les ressources qu'elle pouvait offrir furent à sa disposition. Strabon, malgré un assez long séjour à Alexandrie, dont les trésors littéraires lui étaient ouverts, suit cependant pour les pays et régions éloignées, les traces d'Ératosthène et n'a pas beaucoup avancé la science (1). Strabon n'a encore aucune notion du Nord de l'Asie; la mer Caspienne lui semble un golfe du Grand Océan; ses connaissances géographiques sur l'Inde sont extrêmement bornées. Il connaît à peine quel-

(1) *Commentationes de fontibus Strabonis*, dans *Commentationes*, *Rec. Soc. Götting.*, vol. V.

ques noms de villes de l'Inde en-deçà du Gange; il rapporte quelques anciennes traditions de Taprobane, et ne sait absolument rien de l'Inde au-delà du Gange. S'il parle un peu plus de l'Arabie, c'est qu'il en doit la science aux narrations orales du capitaine Élius Gallus, qu'il vit en Égypte. De l'Ethiopie, il ne connaît guère plus que les côtes, et dans la Libye il s'arrête à Ammonium. Il avoue lui-même son ignorance sur le Nord de l'Europe, depuis l'Elbe jusqu'à la mer Caspienne. Il en est tout autrement de Ptolémée. A l'Est de notre globe l'Inde sort de son obscurité, et quoique sa forme soit tracée d'une manière inexacte, Ptolémée nous donne cependant des notions suffisantes, non-seulement sur les côtes et les villes littorales, mais aussi sur l'intérieur. Il connaît plus de vingt endroits, tant villes que ports de la Taprobane. Il est le premier qui nous dépeint l'Inde au-delà du Gange. La partie de son travail qui concerne le littoral et l'intérieur de l'Arabie, renferme beaucoup de noms. Ses connaissances sur le Nord de la terre ne sont pas moins étendues. Il connaît, sinon la Norwège et la Suède, du moins la presqu'île de Jutland et ses habitants. Il est familiarisé avec les peuples de la Germanie, de la Pologne et de la Lithuanie actuelles jusqu'à la Baltique. Les noms souvent mutilés de ces

derniers sont corrigés et mis en ordre par Gatterer (1). Il ne regarde plus la mer Caspienne comme un golfe, et il sait qu'au Nord de cette mer il y a encore de vastes pays.

On se demande si dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre Strabon et Marinus, et entre Marinus et Ptolémée, savoir dans l'espace des cent cinquante premières années de notre ère, la géographie a fait d'assez grands progrès, pour expliquer le développement qu'elle a pris dans les ouvrages des deux derniers auteurs? Le manque de données, surtout pour la seconde partie de cette époque, lors du règne des Antonins, ne nous permet pas de résoudre cette question d'une manière positive. Cependant il est certain que les guerres et le commerce par mer et par terre peuvent y avoir puissamment contribué.

On doit comprendre dans les causes favorables aux progrès de la géographie, d'abord les guerres du temps d'Auguste, les guerres contre les Germains au Nord-Ouest, et au Sud-Est la réunion avec Marbodus, dont l'histoire a déja fourni à Strabon ses notices sur la Germanie (2).

---

(1) Gatterer, *an populorum letticorum origines liceat a Sarmatis repetere? Commentatio* III, dans *Commentat. Soc. Götting.*, vol. XII, p. 210, etc.

(2) *Voyez* mes traités historiques.

Après Auguste et Tibère, les guerres britanniques, qui commencèrent sous Claude, durèrent jusqu'à Domitien, et ne furent pas seulement suivies de la soumission du Sud de la Grande-Bretagne, mais aussi de la circumnavigation de sa partie septentrionale par Agricola, comme nous le raconte Tacite. Sous Néron les guerres contre les Parthes, et depuis la conquête de la Mauritanie, les guerres limitrophes avec les peuples de la Libye intérieure, avec les Garamantes et les autres tribus qui s'étendent jusqu'au grand désert. Sous Domitien commencèrent sur le Danube les guerres contre les Daces, glorieusement terminées par Trajan, qui fit de la Dacie une province romaine. Les campagnes de cet empereur, contre les Parthes et les Arabes, durent considérablement agrandir les connaissances géographiques. Vinrent enfin dans l'âge de Ptolémée les guerres avec les Marcomans, qui prirent aussi une grande extension au Nord du Danube.

Mais le commerce contribua encore plus que ces guerres à étendre le cercle de la géographie. Gatterer a prouvé qu'il fit connaître les pays depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique (1). C'est

(1) Gatterer, l. c.

surtout la partie méridionale de la terre qui se ressentit sous ce rapport de l'influence du commerce. La prise de l'Égypte par les Romains en jeta les fondements. Nous savons de Pline, que depuis on entama entre l'Égypte et l'Inde des relations très-régulières et très-animées, qui sous les Ptolémées ne semblent avoir eu lieu que par l'intermédiaire de l'Arabie; qu'à dater de cette époque des flottes entières partaient tous les ans avec les moussons de Myos, se rendaient dans l'Inde, et visitaient la presqu'île en-deçà du Gange et Taprobane (1), d'où déja une ambassade fut déléguée à Rome sous le règne de Claude (2). La mer des Indes, avec son littoral et ses îles, se mit alors de plus en plus en évidence, comme l'a fait le Grand Océan dans les cinquante dernières années qui viennent de s'écouler.

Mais il est certain que dans cette période, surtout dans sa dernière partie, qui est le siècle des Antonins, et, par conséquent, celui de Ptolémée, l'intérieur des pays méridionaux de l'Asie (l'Arabie et l'Inde), n'a pas été moins exploré par des voyages entrepris au moyen de caravanes, que les côtes par des voyages mari-

(1) Plin., *Hist. Nat.*, VI, 24.
(2). *Ibid.*, VI, 26.

times. Cela s'applique surtout au règne d'Antonin le Pieux. Un sort fatal a voulu que l'histoire du règne du plus noble souverain peut-être qui ait jamais occupé le trône, offre pour ainsi dire une lacune complète. Il est cependant avéré que ces temps ont été à la fois de la plus haute importance pour les progrès du commerce universel et pour ceux de la géographie. Adrien, au commencement de son règne, fit la paix avec les Parthes, et rendit même les conquêtes faites par son prédécesseur; l'Asie intérieure jouit de cette paix pendant quarante ans sous Adrien et sous Antonin le Pieux. L'influence heureuse qu'elle exerça dans ces pays, est constatée, à défaut d'historiens, par les monuments et les ruines que le dix-neuvième siècle a en partie arrachés à l'oubli, ainsi que par les débris de Palmyre, connus depuis plus long-temps, et par les routes de Gerasa, de Petra et autres villes placées sur la lisière de la Syrie et de l'Arabie. Le caractère de l'architecture et un grand nombre d'inscriptions prouvent incontestablement que la période brillante de ces villes se rapporte au siècle des Antonins. Situées dans des pays incultes et même au milieu des déserts, où pouvaient-elles puiser leurs richesses, si ce n'est dans le commerce indico-arabe, qui alors et long-temps après encore les traversait par ses routes?

Dans le siècle qui précéda celui de Marinus et de Ptolémée, on voit que les connaissances géographiques acquirent beaucoup d'extension; mais ces progrès ne furent pas seulement dus aux guerres, au commerce et aux voyages. La justice veut qu'on paye aussi un tribut aux écrivains, et principalement à Pline l'aîné. Dans les six premiers livres de son ouvrage, quelle richesse de notices géographiques, surtout en comparaison des œuvres de Strabon! Ils nous apprennent combien de pays furent mesurés sous Auguste, par le soin de son gendre M. Agrippa (1), et sous Néron dans les pays au-delà de l'Égypte (2). Mais ce qui réclame encore plus notre attention, ce sont les relations de voyages, tant par mer (peripli) que par terre. Le Periplus de la mer des Indes, par Arrien (ce fut sans doute un négociant qui visita les côtes de l'Inde en-deçà du Gange), nous apprend comment alors on écrivait ces voyages. Ptolémée lui-même, en nous disant que Marinus avait puisé ses renseignements à de telles sources, nous faisait conclure qu'ils étaient très-fréquents (3). Les corrections des différentes éditions de l'ouvrage sont

(1) Plin., III, 3.
(2) *Ibid.*, VI, 35.
(3) Ptol., I, 6.

bien la preuve que de nouveaux voyages de ce géographe lui donnaient de nouvelles lumières. Ptolémée nous a même nommé quelques-uns des voyageurs dont Marinus a profité (1). Pour les pays riverains de la mer de l'Inde, c'étaient entre beaucoup d'autres un Diogène, un Théophile, un Alexandre de Macédoine et un Dioscurius (2); pour la Libye intérieure un Septimius Flaccus et un Julius Maternus (3); pour la route de Sérica un Titien, dit aussi Maës, de Macédoine (4), fils d'un marchand qui avait fait faire ce voyage à ses commis. Telles étaient les sources où puisait Marinus. Ptolémée nous apprend lui-même qu'il corrigea l'ouvrage de Marinus sur des rapports itinéraires plus récents (5). Quant aux déterminations de longitude et de latitude, celles qui, dans le huitième livre, concernent la durée du jour le plus long et la distance d'Alexandrie mesurée par le temps, on ne pourra guère admettre qu'elles étaient uniquement le fruit des observations; il faut au moins attribuer une grande partie de ces résultats à des

(1) Ptol., I., 9, 14.
(2) Ἐξ ἄλλων πολλῶν, Ptol., I, 14.
(3) *Ibid.*, I, 8.
(4) *Ibid.*, I, 11.
(5) *Ibid.*, I, 19.

calculs faits sur les distances indiquées par les voyageurs cités.

Nous n'avons pas besoin de recourir à un ancien atlas de Tyr pour expliquer comment Marinus et après lui Ptolémée acquirent des connaissances géographiques si étendues. Il résulte de ce qui précède qu'ils pouvaient consulter des relations contemporaines tout aussi bien que les antiques auteurs de la Phénicie. Il est vrai qu'on ne résout pas la question de savoir quelles sources Ptolémée avait à sa disposition pour toutes les parties isolées de son ouvrage et pour ses cartes. Mais cette recherche suppose un travail critique sur le texte de Ptolémée, d'après les meilleurs manuscrits grecs, et une copie fidèle de ses cartes anciennes; et même après ce travail, il n'est pas à espérer que, vu la perte de tous ces écrits, on parvienne à découvrir toutes les sources où il a puisé.

APPENDICE II.

SUR LES ROUTES COMMERÇANTES DE L'ANCIENNE ASIE.

Dans la carte jointe au premier tome de cet ouvrage, nous avons essayé, pour la première fois, d'indiquer avec une exactitude critique les routes commerçantes de l'ancienne Asie, soit par terre, soit par mer. Quoique nous en ayons fait mention dans plusieurs endroits, nous croyons qu'un aperçu général de ces routes, avec l'indication des autorités sur lesquelles nous nous appuyons, sera d'autant plus intéressant qu'on pourra remarquer en quoi leur existence est certaine ou seulement vraisemblable. Nous donnerons en outre le tracé des routes marquées sur la carte du docteur Brehmer, comme nous nous y sommes engagés tome II, page 125, en note. Voilà d'abord nos propres recherches.

GRANDES ROUTES DE TERRE.

I. *Routes de caravanes arabico-phéniciennes.*

Elles se dirigent sur Petra dans l'Arabie septentrionale, et de là en Phénicie.

1. *Route de l'Arabie Heureuse à Petra.* Son existence est constatée par Strabon (p. 1113), qui en détermine la direction comme le nombre des journées qu'il faut pour la parcourir. *Voyez* tome II, page 122.

2. *Route de l'Arabie Heureuse à Gerra.* Elle est également connue de Strabon, l. c., où il indique le nombre des journées. L'*Albus pagus*, par lequel elle passe, selon le docteur Seetzen (*Monatl. Corresp.*, 1813, Jan, pag. 75), elle doit ce nom à la blancheur de ses montagnes. J'ai fait partir la route de Mariaba ou Saba, comme capitale du pays; cependant Ézéchiel et d'autres prophètes nous apprennent qu'on entretenait des rapports avec tous les endroits de ce pays.

3. *Route de Gerra à Tyr.* Nous n'avons rien de positif sur l'existence de cette route; mais elle ne saurait être révoquée en doute, puisque d'une part Gerra est représentée comme une riche ville de commerce, et que, de l'autre, les témoignages que nous avons sur son commerce continental se trouvent consignés dans Agatharchides (*Geog. min.*, I, 60) et Strabon, p. 1110. Les prophètes parlent de ses relations avec Tyr (Ézéchiel, XXVII, 15, et Isaïe, XXI, 13), et on admet comme certain que le Dédan des derniers est une des îles voisines de Gerra dans le

golfe Persique (probablement une des îles Baharein). La direction de la route de Gerra à Tyr est incertaine. Comme je l'ai tracée sur ma carte, elle partage en deux moitiés égales le grand désert de l'Arabie, et peut-être y suis-je autorisé par le passage déja cité d'Isaïe. Dans l'Arabie moderne, les routes commerçantes partent d'Hedjar, traversent la fertile Nedjed, et vont en ligne occidentale à la Mecque, l'ancienne Macoraba. (Selon M. Seetzen, *Monatl. Corresp.*, 1313, sept., p. 244, cette route est de trente journées pour des caravanes, et passe par plusieurs endroits; mais celle qui se dirige sur Médine traverse un désert.) En ce cas la route se serait réunie avec celle de l'Yemen, ce qui l'aurait rendue plus longue mais moins dangereuse.

4. *La route pour l'Égypte*, surtout pour Memphis, *voyez* tome II, page 130, n'a pas besoin d'explication, puisque le commerce entre la Phénicie et ce pays ne souffre aucun doute.

5. La route par laquelle les Phéniciens faisaient leur commerce avec l'Arménie et les pays du Caucase (*voyez* tome II, page 142), n'est nulle part fixée. Comme il n'y avait ici que des pays habités et cultivés, il n'a vraisemblablement pas existé de route commune.

II. *Routes de caravanes babylonico-perses.*

A. *Routes pour l'Asie occidentale.*

1. *Route de Lydie à Suse en Perse.* Elle n'est guère douteuse, puisque Hérodote, V, 52, en décrit et la direction et le nombre des stations. Cependant il s'est glissé une faute dans cet historien. Il évalue le nombre des stations à cent onze, qui d'après les indications partielles ne s'élèvent qu'à quatre-vingt-une. S'est-il trompé en faisant l'addition, ou bien est-ce la faute des copistes? Il n'est plus possible de résoudre cette question.

2. *Route de Babylone en Phénicie.* Elle n'est nulle part indiquée, et peut-être en existait-il plusieurs. Deux raisons font cependant présumer qu'elle passait par Palmyre. D'abord c'était le chemin le plus naturel, car autrement on aurait dû faire un grand détour vers le Nord, ou bien passer par un désert vaste et entièrement dépourvu d'eau; en outre nous savons que Palmyre est une ville déja ancienne, qui, d'après sa position, ne peut guère avoir eu dans le principe d'autre destination que de servir de station aux caravanes. (*Voyez* tome II, p. 141.) La route allait ensuite à Thapsaque, la ville de commerce la plus importante sur l'Euphrate, qu'on passait à Circésium; elle se dirigeait enfin vers le Sud,

par le mur médique, et aboutissait à Babylone.

3. *Route de Babylone en Syrie.* Elle est exactement indiquée par Strabon, page 1084. C'était une véritable route de caravanes, car elles seules pouvaient y voyager, puisqu'il fallait traverser la Mésopotamie, désert couvert de hordes errantes, dont on achetait le passage. Traversant la Syrie, elle joignait Anthemusias sur l'Euphrate qu'on passait en ce lieu; de là on se rendait par Bambyca à Edessa, et puis, à une distance de trois journées du fleuve, par la steppe peuplée de Scénites ou nomades, et pourvue de quelques citernes, à la ville de Scène, sur la frontière de Babylone, à dix-huit schoenis (vingt-cinq lieues) de Séleucie, sur le Tigre. Il se peut que cette route fût déja fréquentée par les Phéniciens, mais Strabon ne citant point ses autorités, nous ne savons pas à quelle époque elle appartient.

B. *Routes pour l'Asie orientale.*

1. *Route de Babylone et de Suse vers l'Inde.* On peut regarder la route partant des deux capitales comme une seule. Il y avait entre elles des communications faciles, et le chemin de l'une à l'autre traversait des pays très-peuplés et bien cultivés. (Arrien, III, 16.) Mais les chemins de ces villes vers les pays situés sur l'Indus

ne pouvaient pas aller tout droit vers l'Est, parce qu'il aurait fallu traverser le grand désert entre la Perside et la Médie. La grande route passait au contraire par la Médie, en laissant le désert au Nord. Elle suit donc d'abord sur la rive gauche du Tigre la grande route royale, que nous fait connaître Hérodote, qui conduisait dans l'Asie Mineure, et se réunissait sur la frontière de la Médie, à la route de l'Inde, dont Strabon et Pline nous ont tracé les stations principales. Ces deux auteurs puisèrent leurs données à des sources plus anciennes, Strabon dans Ératosthène, Pline dans les rapports des compagnons d'Alexandre, savoir des géographes Beton et Diognetus (βηματισταὶ, *itinerum dimensores*) attachés à l'armée du roi. On ne peut donc révoquer en doute ni la direction ni l'antiquité de cette route ; cependant il est difficile de fixer exactement la position de tous les endroits qu'elle traversait, parce que les chiffres sont souvent falsifiés dans les auteurs, et que nos cartes modernes de ces contrées sont très-défectueuses. Si nos lecteurs veulent des renseignements plus exacts, ils pourront les trouver dans l'ouvrage de Mannert, tome V, partie II.

A la sortie de la Mésopotamie, la route se dirigeait par 36° de latitude Nord, tout droit sur Ecbatane, capitale de la Médie (Ptol., I, 22), et

de là par Rages vers les Portes Caspiennes (πύλαι Κάσπιαι). Tout ce qui se rendait de l'Occident de l'Asie vers l'Orient, devait passer par ces défilés, parce que plus au Nord le chemin devenait inaccessible à cause des montagnes hyrcaniennes et de ses habitants, et parce qu'au Sud commençait le désert. Il est donc bien important de déterminer la position de ces défilés, ce qui heureusement n'est pas sujet à controverse. Ils se trouvaient dans les montagnes Caspiennes, et séparaient la Médie de l'Aria par 35° lat., 51° long., où ils sont indiqués sur la carte. (Mannert, VI, 11, 175; carte de Rennel.) D'après Pline, VI, 17, c'était une route très-étroite, pratiquée à travers les rochers et la longueur de huit milles romains.

Au-delà des Portes Caspiennes on se rendait par Hécatompylos en Parthie, par Alexandrie en Aria, Prophthasia, dans le pays des Dranges, Arachotus, Ortospana, jusqu'à l'Indus. Quant à ces stations, les données d'Ératosthène dans Strabon (pages 782 et 1053), de Beton et de Diognetus dans Pline (VI, 17, 21), s'accordent parfaitement; mais elles diffèrent parfois dans la détermination de la distance des stations entre elles, et il n'est pas toujours facile de fixer leur position. Cependant la différence est peu sensible quant à la détermination de toute la lon-

gueur de la route depuis les Portes Caspiennes jusqu'à l'Indus. Les distances à partir des Portes Caspiennes sont fixées par les deux auteurs ainsi qu'il suit :

	Pline.	Strabon.
Hécatompylos.....	133 m. r.	1960 stad. = 245 m. r.
Alexandrie en Aria..	566	4530 = 566 ¼
Prophthasia.....	199	1600 = 200
Arachotus.....	515	4120 = 515
Ortospana.....	250	2000 = 250
Alexandrie.....	50	
Peucela sur l'Indus..	227	1000 = 125
	1940	15210 stad. = 1901 ¼
	= 647 lieues.	= 635 lieues.

La différence est insignifiante, mais déja Pline remarque que les indications diffèrent dans les manuscrits, ce que nous apprennent également nos manuscrits modernes. *Voyez* Salmas. *Exercitat. Plin.*, p. 556. Le total de six cent trente-cinq lieues paraît aussi trop considérable; d'après la situation des endroits sur les cartes modernes, il n'irait guère beaucoup au-delà de cinq cents lieues. Mais nos connaissances géographiques ne sont pas encore assez précises pour qu'il soit possible d'accorder toutes les mesures.

La première station est Hécatompylos, capitale des Parthes. L'incertitude des mesures ne

permet que vaguement de fixer sa situation. Le nom de *Cent Portes* est sans doute grec, et provenait, selon Pline, de la réunion d'autant de routes. L'endroit doit donc avoir été important pour le commerce de transit.

La seconde station est *Alexandrie en Aria*. Strabon dit expressément, p. 1053, que la route est jusque-là une, mais qu'elle s'y divise en deux branches dont l'une va en Bactriane, tandis que l'autre avec une inclinaison au Sud se dirige vers l'Inde. On souhaiterait pouvoir déterminer exactement la position d'Alexandrie. Mais la seule donnée que nous possédions, c'est que cette ville est à cinq cent soixante-six milles à l'Est d'Hécatompylos, et qu'elle est située sur le fleuve Arius (Plin. VI, 23), qui se jette dans le lac du même nom (aujourd'hui Zere). Il faut donc la chercher au Nord ou Nord-Est du lac, et puisque selon Strabon, page 1083, la route qui y conduit est toute droite et à peu près sous la même latitude que les Portes Caspiennes, c'est l'ancienne capitale Artacoane et le Hérat moderne. De là la route s'inclinait vers le Sud pour conduire à la troisième station, Prophthasia, dans le pays des Dranges, qui est peut-être le *Zarang* d'aujourd'hui. La distance était suivant les deux auteurs d'environ soixante-dix lieues, et on ne peut donc se tromper que légèrement.

La station suivante est la ville Arachotus dans le pays du même nom, qui s'est conservé dans l'Arocage actuel. Sa position ne peut être déterminée exactement, de même que sans une connaissance plus détaillée du pays et de ses habitants, on ne saurait dire pourquoi la route s'inclinait si fortement vers le Sud. Cette inclinaison cessait en allant au Nord vers Ortospana et vers Alexandrie, qui n'en est éloignée qu'à quelques lieues. Cette Alexandrie est la ville de ce nom, au pied du Paropamise, ce qui lui fit donner le surnom d'*Alexandrie sur le Paropamise.* Autrefois on prit cette ville pour le Candahar actuel; mais d'après les géographes modernes, il est vraisemblable qu'Ortospana est l'ancienne Alexandrie, située à environ seize lieues au Sud de Candahar. *Voyez* Mannert, V, 11, page 85. C'était une station importante pour le commerce, parce que le chemin de la Bactriane y aboutissait, et qu'il s'y réunissait trois routes (ἡ ἐκ Βάκτρων τρίδος). De là on traversait le fleuve Choes, et on atteignait Peucela et Taxila où l'on passait ordinairement l'Indus pour entrer dans l'Inde.

III. *Routes pour la Bactriane et Samarcande.*

1.° *Route de l'Asie occidentale pour la Bactriane.* Jusqu'à Alexandrie, en Asie, elle suivait

celle de l'Inde. Là elle tournait vers la Bactriane, faisait trois mille, ou, d'après une autre leçon, deux mille huit cent soixante-dix stades, et se continuant par Maracanda jusqu'à l'Iaxartes (Sirr) cinq mille stades, et jusqu'à la frontière de l'Asie centrale ou de la grande Tartarie, habitée par les Issédons ou Massagètes. (Strabon, page 782.)

2. *Route de la Bactriane dans l'Inde.* Strabon (page 1053) ne regarde cette route que comme une continuation de la dernière, de sorte qu'elle était également prise par ceux qui venant de la Médie, par les Portes Caspiennes, avaient atteint Alexandrie d'Aria, et voulaient éviter la route méridionale qui était plus longue à cause de ses courbures. La route allait de la Bactriane au Sud par le Paropamise et se réunissait à Ortospana avec l'autre route de l'Inde, ce qui fit appeler cette ville aussi *trivium de Bactriane*. On peut entendre par là, qu'outre les deux routes qui conduisaient dans l'Inde et dans la Bactriane, il y en avait encore une troisième qui se portait vers le Sud de l'Indus. Mais ce n'est qu'une conjecture; d'ailleurs il se forme réellement un *trivium* à Ortospana, si on regarde cette ville comme le centre des trois routes pour l'Inde, la Bactriane et l'Asie occidentale.

3. *Route de la Bactriane à la Petite Bucharie et à Sérica.* Celle-ci repose sur le passage de

Ctésias, où il parle des caravanes indiennes du Petit Thibet, passage que nous avons cité et expliqué dans le tome II, p. 248 de cet ouvrage, et qui établit d'une manière si évidente les relations commerciales des Bactriens et des Indiens, qu'il ne faut pas d'autres preuves de l'existence de la route que nous avons indiquée sur la carte comme venant de la Bactriane. Elle se réunissait avec celle qui venait de l'Inde, et toutes les deux avaient une station principale près de la Tour de Pierre. *Voyez* page 419 de ce volume. Quant à la route de Sérica au Gange, nous n'avons pu la tracer que d'après des conjectures.

C. *Route commerçante par l'Asie centrale.*

L'existence de cette route, qui allait depuis les villes grecques sur la mer Noire par les monts Oural jusqu'aux Argippéens ou Calmoucks dans la Grande Tartarie, est fondée sur des rapports d'Hérodote et surtout sur le passage IV, 24, que nous avons suffisamment expliqué tome II, page 334. Nous l'avons prolongée sur la carte au-delà des confins des Issédons. Nous y avons été déterminé par la raison que ce peuple commerçant et voisin de Serica devait avoir des relations avec les Sères qui faisaient un grand commerce avec les autres peuples. Les Issédons s'étendant à l'Est jusqu'à Sérica et au Sud jusqu'à l'Iaxartes, où finit la

route des caravanes venant de l'Inde, et mentionnée plus haut d'après Strabon, on voit clairement par quelle voie avait lieu l'échange des marchandises de l'Orient et du Midi de l'Asie. Comment Hérodote aurait-il pu acquérir une exacte connaissance des nombreuses peuplades répandues comme nomades dans la Sogdiane, s'il n'y avait pas eu de commerce ?

VOYAGES MARITIMES.

La navigation des mers asiatiques se bornait jadis aux golfes Arabique et Persique et à la mer des Indes. On ne peut douter que ces voyages n'aient été exécutés, quand on considère les circonstances qui les rendaient faciles, car ils se faisaient ordinairement le long des côtes; les distances n'étaient pas grandes, et enfin ils étaient soutenus par les vents périodiques. On a tracé sur les cartes, les directions de ces vents, tant dans les parties de la mer des Indes, au Sud-Ouest pour l'été et au Nord-Ouest pour l'hiver, que dans les golfes Arabique et Persique, où ils suivent le même ordre, savoir au Nord pour l'été et au Sud pour une partie de l'hiver. Cela explique combien ces routes favorisaient, dans les différentes saisons, les voyages pour la presqu'île en-deçà du Gange et le retour. Les navi-

gations particulières sont marquées sur la carte : 1. sur le golfe Arabique, 2. de l'Arabie Heureuse dans l'Inde, 3. du Golfe Persique dans l'Inde. Nous avons présenté dans notre ouvrage, comme terme de l'Inde, le port *Barygaza* (Beroach), qui était le port principal du temps du Periplus. Mais en outre Pattala, dans le Delta de l'Indus, paraît avoir été, depuis les temps les plus reculés, une place importante, et se présente comme telle dans les expéditions d'Alexandre. La navigation depuis ce port jusqu'à Taprobane ou Ceylan, et le long de la côte orientale de la presqu'île jusqu'au Gange, n'était, il faut croire, qu'un simple cabotage, et n'avait donc pas besoin d'être marquée sur la carte. Le trajet jusqu'à Chryse est indiqué d'après le Periplus.

Si, par les raisons que nous avons expliquées dans le premier appendice de ce volume, nous ne nous croyons pas autorisés à accorder aux routes commerçantes tracées par Brehmer, d'après Ptolémée, une autorité aussi grande qu'il la leur suppose, il sera cependant utile de donner un aperçu comparatif de ma carte d'Asie et de celle que Brehmer a ajoutée à son premier volume. Les routes y suivent, en général, les mêmes directions et le même but que j'ai développés d'après d'autres sources dans mes anciennes cartes; il les a seulement multipliées, et elles diffèrent

pour quelques indications, suite naturelle de ce qu'il s'attachait exclusivement à Ptolémée. Je les présente ici dans le même ordre que les miennes.

1. *Routes commerçantes de l'Arabie.* L'Yémen, Gerra et Pétra sont aussi chez Brehmer les points principaux du commerce continental de l'Arabie, et se lient entre eux par les routes que j'ai indiquées. Seulement il parle de quelques autres chemins qui traversaient l'Arabie intérieure, et se dirigeaient sur les villes nommées par Ptolémée, comme Carnan, Itala, Thumna et Macpha.

2. *Routes commerçantes babyloniennes pour l'Arabie et la Phénicie.* Selon lui elles se dirigent tout droit vers l'Orient de Pétra, sur Babylone, Teredon et Gerra, et au Nord de Pétra sur Palmyre, Thapsaque et Trapezus, ville maritime de la mer Noire; puis de Babylone vers Gerra. Aucunes routes ne sont indiquées directement de Tyr et des autres villes de Phénicie.

3. *Routes commerçantes babyloniennes pour l'Asie orientale.* Celle qui venait de Babylone et de Suse, et traversait Ecbatane et les Portes Caspiennes, ainsi que celle qui conduisait à Aria, Ortospana, etc., s'accordent généralement avec les miennes. Mais Brehmer trace en outre des routes de commerce par Carmana pour la Gé-

drosie, en faveur desquelles je n'ai pas trouvé de preuves.

4. *La route par l'Asie centrale* part chez lui de la ville de Tanaïs, et se dirige par l'isthme entre la mer Caspienne et le lac Aral sur Maracanda et Bactra.

5. *Routes commerçantes indiennes :* de Bactra à Taxila, d'Ortospana à Taxila, d'Ortospana à Pattala, puis de Pattala à Barygaza et à Soana sur le Gange, de Taxila sur Delhi, de Bucephala sur l'Hydaspe à Uzene, Tagara, Plutana pour Masalia (Masulipatan à Coromandel).

6 *Routes pour Sérica.* Route de Bactra par Taschkent à la Tour de pierres, de Taxila tout droit au Nord pour le même endroit; de même du Gange au Nord pour la Tour de pierres, dont cependant il n'est indiqué qu'une partie.

7. *Les routes maritimes* partant des golfes Arabique et Persique, la première de l'Yémen, la seconde des îles Baharein, sont d'accord avec les miennes. Il n'a pas indiqué de route pour la presqu'île au-delà du Gange, mais seulement marqué comme moi l'endroit du départ des navires pour Chryse.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

5058

Digitized by Google